

Université de Montréal

## **La ferme des bénévoles**

*Analyse comparée des pratiques de woofing en France et au Québec*

*Par*

Agathe Lelièvre

Département de science politique, Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de doctorat

en science politique

Mars 2022

© Lelièvre, 2022



Université de Montréal

Département de science politique, Faculté des arts et des sciences

---

*Cette thèse intitulée*

**La ferme des bénévoles**

***Analyse comparée des pratiques de woofing en France et au Québec***

*Présentée par*

**Agathe Lelièvre**

*A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes*

**Pascale Dufour**

Présidente du jury

**Laurence Bherer**

Directrice de recherche

**Sylvain Lefèvre**

Membre du jury

**Maud Simonet**

Examinatrice externe

**Emanuela Cardia**

Représentante du doyen



## Résumé

Le woofing propose à des bénévoles de venir en aide à des « hôtes » propriétaires de fermes biologiques en échange du gîte, du couvert et du partage de connaissances. Ces « petites mains » novices des savoir-faire paysans s'activent aussi bien dans les champs que dans les maisonnées, et représentent une nouvelle forme d'entraide agricole. La thèse analyse le rôle du woofing dans les secteurs de l'agriculture paysanne française et québécoise, de même que ses usages par les woofeur·euses et les organisations du travail qui en découlent. Grâce à une approche féministe du travail, la thèse rend compte de l'articulation entre la reproduction sociale, c'est-à-dire l'entretien des vies humaines et non-humaines, et la production marchande dans le cas du woofing. La thèse repose sur une méthodologie ethnographique qui combine des immersions au sein des fermes en tant que woofeuse, une analyse documentaire et des entretiens semi-directifs avec hôtes, woofeur·euses et membres des organisations agricoles. La thèse montre tout d'abord comment le bénévolat dans ces entreprises commerciales constitue une anomalie juridique en France et au Québec, qui prend place dans des secteurs d'activités marqués par des fragilités structurelles, politiquement instituées dans une large mesure. S'il est mieux toléré au Québec qu'en France, le woofing fait l'objet d'un déni de travail dans les deux cas. Il recrute ensuite majoritairement des personnes privilégiées à la recherche d'une expérience touristique, militante ou professionnalisante. Enfin, paysan·nes et woofeur·euses interagissent au sein d'organisations alternatives du travail centrées sur le souci des autres, où la subordination est remplacée par le don. Les logiques du prendre soin, si elles peuvent susciter une usure chez les hôtes, permettent cependant de lutter contre les organisations productivistes du travail et ainsi de le *re-visiter*.

**Mots-clés :** woofing, bénévolat, agriculture paysanne, travail gratuit, reproduction sociale, care.

## Abstract

Woofing gives the opportunity to volunteers to help organic farmers in exchange for accommodation, food, and knowledge sharing. These novices learn peasant know-how and active both in the fields and in the households. Therefore, they represent a new form of agricultural mutual help. The thesis analyzes the role of woofing in France's and Quebec's peasant and agricultural sectors, as well as its uses by woofers and the work organizations structured by the practices of woofing. Based on a feminist approach of work, the thesis unveils the articulation between social reproduction, the maintenance of human and non-human lives, and market production on woofing. The thesis is based on an ethnographic methodology that combines farm immersions as a woofers, documentary analysis and semi-structured interviews with hosts, woofers, and members of agricultural organizations. First, the thesis shows how volunteering in these commercial enterprises constitutes a legal anomaly in France and Quebec, which takes place in sectors of activity marked by structural weaknesses, which are to a large extent politically instituted. If it is more tolerated in Quebec than in France, woofing is the subject of a denial of work in both cases. Then, the thesis explains that woofing recruits mostly privileged people looking for a tourist, militant, or professional experience. Finally, peasants and woofers interact within alternative work organizations centered on the concern for others, where subordination is replaced by a logic of "gift". While causing wear among the hosts, the logics of taking care nevertheless enable to resist productivist organizations and therefore *re-visit* work.

**Keywords** : woofing, volunteering, peasant agriculture, free labor, social reproduction.

## Table des matières

<i>Résumé</i> .....	5
<i>Abstract</i> .....	6
<i>Table des matières</i> .....	7
<i>Liste des tableaux et des figures</i> .....	11
<i>Liste des encadrés</i> .....	12
<i>Liste des sigles et abréviations</i> .....	13
<i>Remerciements</i> .....	17
<i>Introduction</i> .....	20
<b>Un grand réseau de « petites mains »</b> .....	21
Historique d'un réseau international.....	22
Portrait du woofing au Québec et en France.....	25
Une communauté de pratiques en agriculture paysanne.....	28
<b>Par amour pour la cause</b> .....	29
<b>Des lunettes féministes pour regarder au plus près des pratiques</b> .....	34
<b>Parler à qui, pourquoi ?</b> .....	35
<b>Plan de la thèse</b> .....	36
<i>Chapitre 1. Labourer</i> .....	38
<i>Une approche féministe du bénévolat paysan</i> .....	38
<b>I. Un objet hybride entre engagement et travail</b> .....	39
A. Un engagement bénévole .....	39
1). Une participation sociale et politique .....	41
2). Les transformations du bénévolat : individualisation et managérialisation.....	43
3). Le volontourisme .....	47
B. Un bénévolat dans un monde du travail.....	49
1). La porosité des frontières entre emploi et bénévolat .....	49
2). La mise au travail des bénévoles.....	51
3). Le rôle du woofing dans la (sur)vie des petites fermes paysannes .....	53
<b>II. Une approche féministe des pratiques de woofing</b> .....	54
A. La redescription des pratiques productives et reproductives .....	54
1). Le féminisme matérialiste pour définir le travail .....	55

2). La théorie de la reproduction sociale pour comprendre la tension capital/vie.....	59
3). Les économies de communauté pour voir la « face cachée de l'iceberg » dans les fermes paysannes .....	61
B. Découvrir le travail gratuit.....	64
1). Le woofing comme espace intermédiaire .....	64
2). Le travail sous toutes ses coutures .....	66
3). Une configuration où s'articulent production marchande et reproduction sociale .....	68
Conclusion .....	70
<b>Chapitre 2. Défricher.....</b>	<b>73</b>
<b>Un terrain auprès d'une communauté de pratiques .....</b>	<b>73</b>
<b>I. Une démarche ethnographique pour enquêter en féministe .....</b>	<b>74</b>
A). Une approche relationnelle de l'enquête .....	74
1). Approcher par le bas le bénévolat paysan .....	74
2). <i>Être-avec</i> les participant·es .....	76
B). L'inductivité à toutes les étapes.....	79
1). Une comparaison ancrée dans une trajectoire personnelle.....	79
2). Jouer avec la présentation de soi.....	81
<b>II. L'ethnographie au quotidien : des terrains et des outils .....</b>	<b>84</b>
A). Une comparaison binationale et multisites .....	85
1). Comparer la France et le Québec.....	86
2). Comparer des fermes familiales et collectives.....	87
B). Les outils de cueillette des données.....	97
1). Dépeindre les paysages agricoles.....	98
2). Observer le travail dans les fermes et les maisonnées .....	99
3). Écouter les discours sur le travail bénévole.....	102
Enjeux éthiques.....	107
<b>Conclusion .....</b>	<b>108</b>
<b>Chapitre 3. Semer.....</b>	<b>111</b>
<b>Un travail atypique dans le champ de l'agriculture .....</b>	<b>111</b>
<b>I. L'agriculture paysanne : une cause noble aux conditions de travail fragiles .....</b>	<b>112</b>
a). Une dépendance structurelle à l'entraide.....	113
b). L'engagement au travail des hôtes.....	124
Pratiques de production, rapport à l'État et organisations professionnelles .....	125
Métier de vocation : un idéal de désintéressement sous tension .....	130
c). Les appropriations du capital sympathie des fermes familiales .....	133
<b>II. Le bénévolat paysan : une pratique dans les eaux grises de l'emploi.....</b>	<b>143</b>
a). Quand les États s'en mêlent : tolérance, formalisation et condamnation.....	143
En France : un rapport conflictuel .....	145
Au Québec : les frontières de la tolérance.....	151
b). Cachez ce travail que je ne saurai voir !.....	155
c). Protéger le travail en woofing : exit, voice et loyauté .....	164



Conclusion .....	171
<b>Chapitre 4. Cultiver. ....</b>	<b>173</b>
<b><i>Un espace intermédiaire en agriculture paysanne .....</i></b>	<b>173</b>
<b>I. Ouverture et fermeture de l'espace intermédiaire.....</b>	<b>175</b>
a). Le privilège de travailler gratuitement.....	175
Une population à tendance blanche, diplômée et féminine .....	175
La sélection par les hôtes : exigences de disponibilité, provenance et motivation .....	180
b). « Fuir sa vie » par le woofing.....	183
c). Échapper à la souffrance au travail .....	186
<b>II. L'engagement à la ferme : une solidarité à géométrie variable.....</b>	<b>190</b>
a). Les revendications de tourisme engagé .....	190
b). Solidarité envers les hôtes et conscientisation écologique .....	194
c). De la romantisation du travail paysan au désenchantement .....	198
<b>III. Faire « bon emploi » de son temps : le woofing dans la carrière professionnelle</b>	
.....	<b>204</b>
a). La « petite ligne en plus » sur le CV .....	204
b). Un apprentissage sur le tas dans le paysage des formations agricoles .....	207
c). Une entrée « intimiste » sur le marché du travail agricole.....	214
<b>Conclusion .....</b>	<b>218</b>
<b>Chapitre 5. Prendre soin.....</b>	<b>221</b>
<b><i>Les organisations alternatives du travail au quotidien.....</i></b>	<b>221</b>
<b>I. Travail de <i>care</i> : le souci des autres au centre des activités.....</b>	<b>224</b>
a). Les économies de communautés : coups de main, convivialité et solidarité.....	224
b). La relation aux non-humains : sacralisation, attentions et attachements.....	228
c). La concurrence des référentiels affectifs et productifs : réajuster les idéaux .....	237
<b>II. <i>Care</i> au travail : logiques de dons contre dons .....</b>	<b>240</b>
a). Le maintien d'une ambiance de travail agréable : rythme, autonomie et rituels de soin .....	241
b). Le code moral du woofing : donner à la communauté de pratiques.....	244
c). Du plaisir de « rendre service » au sentiment d' « être au service de ».....	248
<b>III. (Dé)cloisonner le travail : ni manager, ni ménagère.....</b>	<b>254</b>
a). Temporalités du travail : le travail à la tâche en faveur des échanges .....	254
b). « Faire famille » autrement avec les hôtes .....	258
c). L'usure d'être aux petits soins avec les woofeur·euses .....	263
<b>Conclusion .....</b>	<b>271</b>
<b>Conclusion.....</b>	<b>273</b>
<b>Résultats.....</b>	<b>273</b>
<b>Contributions .....</b>	<b>277</b>

Agenda de recherche.....	279
<b><i>Références bibliographiques</i></b> .....	<b>283</b>
<b><i>Annexes</i></b> .....	<b>305</b>
<b>1. Corpus de documentation institutionnelle.....</b>	<b>306</b>
1.1. Documents analysés.....	306
1.2. Typologie des travailleur·euses agricoles selon la contractualisation du travail.....	309
<b>2. Recensement des hôtes de fermes adhérent·es au réseau WWOOF en Bretagne</b> .....	<b>310</b>
<b>3. Entretiens</b> .....	<b>312</b>
3.1. Protocole de recrutement des woofeur·euses .....	312
3.2. Liste des participant·es aux entretiens .....	313
3.3. Les contextes d'entretiens.....	320
3.4. Grilles d'entretien .....	321
3.4.1. Note sur l'évolution des grilles d'entretien .....	321
3.4.2. Grille d'entretien avec les woofeur·euses .....	323
3.4.3. Grille d'entretien avec les hôtes.....	325
3.4.4. Grille d'entretien avec les acteur·ices institutionnel·les.....	326
<b>4. Observations.....</b>	<b>328</b>
4.1. Calendrier des observations.....	328
4.2. Profil personnel de woofeuse en France .....	328
4.3. Un premier woofing exploratoire .....	329
4.4. La prise de contact avec Nebaya <i>via</i> WWOOF Canada .....	331
4.5. Déclaration sur l'honneur entre l'hôte et le/la woofeur·euse.....	332
<b>5. Formulaire de consentement</b> .....	<b>333</b>

## Liste des tableaux et des figures

<b>Figure 1.</b> Sue Coppard aux débuts du woofing.....	23
<b>Figure 2.</b> Carte des organisations WWOOF dans le monde.....	24
<b>Figure 3.</b> Carte des hôtes WWOOF au Canada.....	26
<b>Figure 4.</b> Carte des hôtes WWOOF au Québec.....	26
<b>Tableau 1.</b> Opérationnalisation des pistes de recherche.....	33
<b>Figure 5.</b> Le modèle de l'économie capitaliste patriarcale.....	62
<b>Tableau 2.</b> Le processus de comparaison.....	85
<b>Figure 3.</b> La maison de la ferme des Graines d'Espoir.....	89
<b>Figure 4.</b> Le corps de ferme aux Champs-Pâtre.....	90
<b>Figure 5.</b> Le village du Hameau.....	92
<b>Tableau 3 :</b> Caractéristiques des fermes en 2019.....	95
<b>Figure 7.</b> Les participant·es à l'assemblée générale WWOOF France de 2019.....	102
<b>Tableau 4.</b> Les entretiens, qui pour quelle utilité ?.....	103
<b>Tableau 5.</b> Évolution des caractéristiques des exploitant·es agricoles au Québec de 1996 à 2016.....	116
<b>Tableau 6 :</b> Évolution des caractéristiques des exploitant·es agricoles entre 1982 et 2019.....	119
<b>Figure 8.</b> La vente directe chez les Graines d'Espoir.....	128
<b>Tableau 7.</b> Portrait sociodémographique des bénévoles en France et au Québec.....	176
<b>Figure 9.</b> Jérôme me montre comment réparer l'irrigation.....	209
<b>Figure 10.</b> Les salades dans la serre aquaponiques.....	231
<b>Figure 11.</b> Le départ à la traite.....	234
<b>Figure 12.</b> L'enclos des génisses.....	234
<b>Figure 13.</b> Le jardin des ami·es.....	329

## Liste des encadrés

<b>Encadré 1.</b> Une idée de Sue Coppard.....	23
<b>Encadré 2.</b> Les mots pour parler de la pratique.....	40
<b>Encadré 3.</b> L' « autre usine » du foyer .....	55
<b>Encadré 4.</b> L' « ethnographie des sorts » de Jeanne Favret-Saada .....	77
<b>Encadré 5.</b> D'où je regarde .....	78
<b>Encadré 6.</b> Un avantage du quiproquo dans la comparaison .....	80
<b>Encadré 7.</b> Le woofing en temps de pandémie.....	97
<b>Encadré 8.</b> L'entretien, entre « interro » et interrogatoire .....	105
<b>Encadré 9.</b> Le temps de l'analyse .....	106
<b>Encadré 10.</b> Refuser les sacrifices ?.....	132
<b>Encadré 11.</b> Mettre en scène la vie familiale .....	138
<b>Encadré 12.</b> Les avantages de naviguer en eaux grises.....	144
<b>Encadré 13 :</b> Changer de nom pour s'éloigner du travail .....	156
<b>Encadré 14.</b> Un tabou du calcul plus marqué en France .....	157
<b>Encadré 15.</b> La brosse à dents contre le woofing .....	177
<b>Encadré 16.</b> Devenir écovillageois .....	185
<b>Encadré 17.</b> Du bénévole élagueur à l'élagueur bénévole.....	187
<b>Encadré 18.</b> Le voyage immobile des hôtes.....	192
<b>Encadré 19.</b> Vivre la « vraie vie » des maraichères .....	210
<b>Encadré 20.</b> L'art de se rendre indispensable.....	216
<b>Encadré 21.</b> Le sort de Joliette.....	239
<b>Encadré 22 :</b> Les bouches d'égout et le <i>sale boulot</i> .....	253
<b>Encadré 23.</b> La professionnalisation de l'accueil de Nebaya.....	265
<b>Encadré 24.</b> Des accueils difficiles.....	267

## Liste des sigles et abréviations

ADEMA : Accès des demandeurs d'emploi aux métiers agricoles

AEC : Attestation d'études collégiales

AMAP : Associations pour le maintien de l'agriculture paysanne

ANEFA : Association nationale paritaire pour l'emploi et la formation en agriculture

ASRA : Assurance stabilisation des revenus agricoles

BEP : Brevet d'études professionnelles

BICOP : Black Indigenous and People of Color

BPREA : Brevet Professionnel Responsable d'Entreprise Agricole

BTS : Brevet de technicien supérieur

CAPÉ : Coopérative pour l'agriculture de proximité écologique

CAAAQ : Commission sur l'avenir de l'agriculture et de l'agroalimentaire québécois

CEGEP : Collège d'enseignement général et professionnel

CERAS : Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences

CES : Community economies collective

CESE : Conseil social économique et environnemental

CETAB+ : Centre d'expertise et de transfert en agriculture biologique et de proximité

CDD : Contrat à durée déterminée

CFGGA : Certificat de formation à la gestion associative

CISA : Centre d'innovation sociale en agriculture au Québec

CISSS : Centre intégré de santé et de services sociaux

CIVAM : Centres d'initiatives pour valoriser l'agriculture et le milieu rural

CODETRAS (Collectif de défense des travailleur·euses étrangères dans l'agriculture)

COE : Conseil d'orientation pour l'emploi

CNESST : Commission des normes, de l'équité, de la santé et de la sécurité du travail

CNSTP : Confédération nationale des syndicats de travailleurs paysans

CNVA : Conseil national de la vie associative

CRAAQ : Centre de référence en agriculture agroalimentaire du Québec

CRAJEP : Comité régional des associations de jeunesse et d'éducation populaire

CUMA : Coopérative d'utilisation de matériel agricole

CUTE : Comité unitaire sur le travail étudiant  
DARES : Direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques  
DCC : Délégation catholique pour la coopération  
DIRECCTE : Direction régionale des entreprises, de la concurrence, de la consommation, du travail et de l'emploi  
DIY : Do-it-yourself  
EDF : Électricité de France  
ESA : École supérieure d'agriculture  
FADQ : Financière agricole du Québec  
FAO : Organisation pour l'alimentation et l'agriculture  
FLF : Front de libération des femmes  
FNAB : Fédération nationale d'agriculture biologique  
FNSEA : Fédération nationale des syndicats d'exploitations agricoles  
FNSP : Fédération nationale des syndicats paysans  
FRSEA : Fédération régionale des syndicats d'exploitations agricoles  
FOWO : Federation of WWOOF Organizations  
GAB : Groupement d'agriculteurs et d'agricultrices biologiques  
GAEC : Groupement agricole d'exploitation en commun  
GMS : Grande et moyenne surface  
HCF : Hors cadre familial  
INRA : Institut national de recherche agronomique  
INSEE : Institut national de la statistique et des études économiques  
JA : Jeunes agriculteurs  
JAC : Jeunesse agricole catholique  
LIPR : Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés  
MAPAQ : Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec  
MARPA : Maison d'accueil rurale pour personnes âgées  
MLF : Mouvement de libération des femmes  
MSA : Mutuelle Sociale Agricole  
MSV : Maraîchage sur sol vivant  
OSBL : Organisme sans but lucratif  
ONU : Organisation des nations unies

PAC : Politique agricole commune  
PIB : Produit intérieur brut  
PMT : Programmes de migration temporaire  
PVT : Permis vacances travail  
RABQ : Réseau de l'action bénévole du Québec  
RSE : Responsabilité sociétale des entreprises  
SAU : Surface agricole utile  
SCI : Société civile immobilière  
SCN : Système de comptabilité nationale  
SCOP : Société coopérative et participative  
SUFA : Social union framework agreement  
SVE : Service volontaire européen  
UCC : Union catholique des cultivateurs  
UP : Union paysanne  
UPA : Union des producteurs agricoles  
UQAM : Université du Québec à Montréal  
UTH : Unité de travail humain  
UTP : Unité de travail par personne  
TDPB : Table de développement de la production biologique  
TRS : Théorie de la reproduction sociale  
VAE : Validation des acquis de l'expérience  
VIE : Volontariat international en entreprise  
VSI : Volontariat de solidarité internationale  
WWOOF : World wide opportunities on organic farms

*À Hadda*



## Remerciements

J'adresse tout d'abord un grand merci à tous·tes les participant·es à cette recherche qui m'ont accordé leur confiance, de l'intérêt et de leur temps. Les bénévoles qui ont accepté de me livrer leur histoire, les professionnel·les des secteurs agricoles qui m'ont réservé un chaleureux accueil, les personnes des associations WWOOF pour leur gentillesse et leur disponibilité, et enfin les « hôtes » qui m'ont ouvert les portes de leurs fermes et de leurs maisons, les séjours avec elles et eux resteront les moments les plus inoubliables de cette thèse. Merci Céline et Jérôme, merci Marion, Benjamin, Pierre-Yves et Garance, merci Lauviah et toute la communauté, merci Claudie et Michel. Que de rencontres marquantes dont ces lignes ne sauraient retracer la richesse.

J'adresse ensuite toute ma gratitude à ma directrice Laurence Bherer. Merci Laurence pour ta confiance et ton accompagnement de tous les instants au cours de ce projet. Ton encadrement tout en délicatesse a été autant un appui solide et réconfortant pour mener cette thèse à bout, qu'un modèle pour la suite de ma vie professionnelle. Je garderai un beau souvenir de nos rencontres et espère que cette complicité fleurira à l'avenir.

Je remercie ensuite les membres du jury. Merci à Pascale Dufour qui m'a aidée à donner une direction « travail » à ce projet lors d'un séminaire, et qui préside aujourd'hui le jury. Merci à Sylvain Lefèvre et à Maud Simonet d'avoir accepté de lire la thèse et d'en discuter les résultats.

Merci au département de science politique de l'Université de Montréal, au Centre de Politiques et de Développement Social, ainsi qu'au CAPED d'avoir offert un cadre de travail serein propice aux riches échanges. Un merci tout particulier au CAPED pour le soutien financier dans la dernière année de rédaction. Je remercie également Jane Jenson pour son implication auprès des étudiant·es, qui dans mon cas a pris la forme d'une bourse de terrain. À cet égard, je remercie également la Maison internationale de l'Université de Montréal. Merci au Fonds de recherche du Québec de m'avoir octroyé un financement pour soutenir cette recherche. Merci au laboratoire Arènes de l'Université de Rennes, et particulièrement à l'équipe des doctorant·es, pour l'accueil au cours de mon premier séjour de recherche qui m'a permis d'avoir un pied en Bretagne et un cerveau dans le monde académique. J'en profite pour remercier Lola pour son accueil à Rennes et ses éclairages lors de mon premier terrain. Je sais également gré aux bénévoles du FICSUM pour la gestion au quotidien du local de rédaction, qui a été une bulle de réflexion au commencement de l'écriture. Je remercie enfin les membres du CERAPS de l'Université de Lille de m'avoir fait découvrir la sociologie politique lors du Master, je garde en mémoire l'émoi des premiers cours et le renversement qu'ils ont suscité.

Je remercie en particulier Isabelle Bruno, Anne-Cécile Douillet et Julien O'Miel pour leurs lumières.

Merci à toute l'équipe du projet Participation informelle avec qui j'ai eu grand plaisir à travailler. Je remercie également tous·tes les étudiant·es avec qui j'ai échangé, les quelques expériences d'enseignement restent un *highlight* de ces années de doctorat.

Ma gratitude s'exprime aussi envers les relecteur·ices des pages à suivre. Je les remercie pour leur temps ainsi que pour la gentillesse et la finesse de leurs commentaires. Merci à Annabelle, Elena, Fella, Garance, Juliette, Leny, Lou, Marion, Mélissa, Zoé L. et Zoé T.

Merci à celles et ceux qui ont veillé sur moi au cours de ces années. Merci à mon père Éric et à Anne pour leur soutien et les instants corréziens. Un grand merci à mes grands-parents, Michel et Jacqueline, qui m'ont toujours soutenue au cours de ces longues études. Merci à Illiès et Sarah pour cette semaine pré-rédaction qui m'a donné de la force pour toute l'année. Merci à Abdou et Pierrette d'avoir pris soin de moi à des kilomètres d'ici. Merci à Mélissa pour le précieux soutien mais surtout la belle amitié.

Je remercie ensuite mes ami·es de Montréal sans qui cette expérience n'aurait pas été l'aventure épanouissante qu'elle a été. J'ai beaucoup grandi à vos côtés et vous avez « enjailé » de mille façons ces années. Merci Anne-Laure, Camille, Catherine, Claudia, Daniela, Ève-Laurence, Islam, Marie-Christine, Myriam M., Norman, Romain, et Selma. Merci à Garance et Marie pour votre joie de vivre, votre arrivée a été un cadeau. Merci à Annabelle pour ces années à tes côtés où te trouver ici chaque matin me donnait le sourire et la motivation. Merci à Elena que j'ai rencontrée ce premier jour de doctorat et dont la détermination a toujours été une source d'inspiration. Merci pour ton soutien tout au long de ces années, dans la thèse comme dans la vie. Fella, je te remercie de tout cœur, déjà d'avoir rejoint le doctorat et ma vie, et ensuite pour les encouragements de toujours et de tous les jours, particulièrement pour la dernière ligne droite. Juliette, mon acolyte dès les premiers instants, merci pour le soutien indéfectible, tu as été un pilier au cours de ces années, en plus d'une amie adorée. Marion, j'ai suivi tes traces lilloises jusqu'à celles enneigées de Montréal, et quel plaisir d'avoir marché auprès de toi le long de cette aventure. Je te remercie pour le soutien sans limites, une vivacité et une générosité comme les tiennes donnent des ailes.

Aux ami·es de l'autre côté de l'océan qui m'ont aidée à garder les pieds sur terre et qui m'ont toujours redonné le sourire : merci d'être des personnes extraordinaires ! Merci Forêt, Mathilde, Nesma, Margaux, Thomas, Honorine, Salomé, Zoé B., Antoine, Lucien, Bambi, Nathan et Guillaume. Les retrouvailles avec vous ont toujours été des îlots de joie et j'ai hâte de vous retrouver pour de bon.

Merci aux camarades à quatre pattes qui dans les champs ou en intérieur m'ont accompagnée dans ces travaux, merci Jacana et sa *gang*, Aika, Taffie, Spoon, Bibo, Boluda, Saphir et Mitsy.

Je remercie ma mère Isabelle pour le réconfort de toujours et tout l'amour.

En plus de toute l'aide au quotidien, merci à Lou de m'avoir fait découvrir les sentiers de la recherche, une vie à la ferme et des chemins politiques. Merci de m'avoir tant appris.

Myriam, merci de m'avoir donné confiance et de m'avoir toujours encouragée, dans la vie comme dans la thèse. Tu fais partie de son histoire, et moi je te dis un immense merci de faire partie de la mienne.

Enfin, je remercie de tout cœur Zoé pour le formidable soutien à toutes les étapes de cette aventure, et pour tellement plus, quel bonheur d'être ta sœur.

## Introduction

### *L'amour dans le pré*

Lors d'un séjour estival auprès d'une communauté en Gaspésie, Tessa s'est découvert une passion pour l'agriculture. Nous nous rencontrons quelques mois plus tard pour qu'elle revienne sur son expérience, elle m'explique :

Au début je me disais « oh j'espère qu'ils [les propriétaires de la ferme] m'aiment bien aussi », en tout cas finalement je sais que... ils ont été reconnaissants parce que j'ai vraiment beaucoup travaillé [...]. Antoine [un des propriétaires de la ferme], il m'avait dit à un moment donné qu'il croyait que je ferais vraiment une bonne fermière parce que j'avais la motivation, le goût du travail et puis que je faisais attention, je posais les bonnes questions, c'est sûr qu'il fallait que je gagne encore confiance, c'est nouveau, et puis ça c'est bien mon truc là, dans tous les domaines, je pense [...]. Quand j'aime de quoi, je compte pas les heures là, je m'en fous ! Des fois ils disaient « bon faut qu'on aille manger » et puis je disais non il faut finir ça, j'étais passionnée<sup>1</sup> !

Des travailleuses « passionnées » comme Tessa qui ne ménagent pas leurs efforts et qui demandent à leur chef d'écourter la pause-déjeuner, voilà un dévouement qui ferait rêver bien des patrons. Un détail supplémentaire : cette dernière ne demande même pas à être payée ! Si cette situation semble relever d'une dystopie capitaliste, elle prend néanmoins place dans un lieu bien éloigné de la frénétique course à la croissance : une ferme engagée en agriculture biologique. C'est pour soutenir ce type d'agriculture et aussi en apprendre davantage sur ce qu'elle espère devenir son futur métier que Tessa a choisi, comme d'autres, de venir travailler bénévolement dans les champs. En plus des apprentissages qui en découlent, c'est donc l'engagement au service d'une cause commune qui fait office de rémunération symbolique pour ces bénévoles qui travaillent corps et âmes à la ferme. À rebours d'une froide exploitation,

---

<sup>1</sup> Entretien avec Tessa, bénévole au Québec, en France et en Suisse, Québec, 21 février 2020. Les entretiens sont cités comme suit dans la thèse : Entretien avec *prénom*, qualité du ou de la participante (hôte du réseau/bénévole), lieu du (des) bénévolat(s), lieu de l'entretien (France ou Québec), date.

les petit·es producteur·ices<sup>1</sup> qui les reçoivent sont loin de gagner des mille et des cents, que ce soit au Québec ou en France. Pourtant, prendre soin de la Terre et des animaux au quotidien constitue un labeur éreintant, pour lequel les coups de main sont toujours bienvenus. Aussi, malgré le passage d'une agriculture de subsistance à une agriculture de production, l'entraide a persisté dans les mondes agricoles. Qu'il s'agisse de la famille, des ami·es, des voisin·es ou des collègues, nombre de « petites mains » viennent en aide aux producteur·ices. Plus récemment, ce sont de nouvelles « petites mains » comme celles de Tessa, davantage habituées à l'air de la ville et novices des savoir-faire agricoles, qui ont fait leur entrée dans les champs. Que peuvent-elles bien venir faire là ?

## Un grand réseau de « petites mains »

Tout d'abord, les bénévoles peuvent se rendre dans les fermes en raison d'un engagement écologique. À l'heure où ces enjeux mobilisent de plus en plus de personnes, en particulier les jeunes (De Bouver 2016), les fermes qui pratiquent des agricultures moins polluantes ont le vent en poupe. Au-delà de l'aspect écologique, ce sont aussi les modes de vie de ces fermiers et fermières qui séduisent les citoyen·es en mal de nature. Plus largement depuis les années 1970, des citoyen·es appelé·es « néo-ruraux »<sup>2</sup> optent pour un « retour » dans les zones rurales, qui peut être couplé à un projet d'installation agricole. Ici, les acteur·ices recherchent néanmoins une expérience provisoire de découverte des métiers de la terre lors de séjours de bénévolat.

Pour tirer parti de cet attrait qui est le leur, les propriétaires de fermes peuvent ainsi ouvrir les portes de leur lieu de travail, voire de leur maison, à quiconque le souhaite en échange d'un « coup de main » bénévole. Cet échange peut avoir lieu de manière très informelle ou bien se dérouler au sein de structures associatives plus formalisées. Par exemple, au Québec,

---

<sup>1</sup> La féminisation du texte se fait à l'aide du point médian et de l'accord de proximité.

<sup>2</sup> Une littérature en sociologie rurale et sociologie des migrations s'est intéressée aux mouvements de retour à la terre (Hervieu Léger 1979). Ces mouvements ont été nombreux dans les années 1970, dans les contextes de montée de l'anarchisme américain, et post-mai 1968 en France. Depuis les années 2000, la critique moderne du consumérisme pousse une nouvelle frange de la population à s'installer dans les campagnes. S'observe ainsi un engouement pour le « retour à la terre » chez les citoyen·es des pays du Nord (Dolci et Perrin 2015). Wilbur (2013) étudie en ce sens la montée en puissance d'un « ruralisme radical » caractérisé par l'adoption d'un mode de vie agraire de la part d'acteur·ices qui ne viennent pas de ce milieu. Dans les espaces ruraux, un idéal fondé sur une vision politique souvent articulée autour de la décroissance, se combine alors à un ensemble de pratiques : autosuffisance, utilisation de structures économiques alternatives, expériences dans l'auto-organisation sociale. Ces acteur·ices peuvent s'appeler « néo-ruraux », « néo-fermier·es » (Mailfert 2007) ou « néo-paysan·nes » (D'Allens et Leclair 2016) dépendamment de la mise en place d'une activité agricole ou non.

l'organisme des *Compagnons Maraichers* propose à des Montréalais et Montréalaises de se rendre dans des fermes biologiques le temps d'une fin de semaine afin d'aider des producteur·ices biologiques dans leurs tâches estivales en échange de l'accueil, de la nourriture et de la mise à disposition d'un terrain de camping. En France, c'est au sein des Associations pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne (AMAP) que des client·es sont invité·es à venir occasionnellement participer aux travaux de la ferme qui les fournit en légumes chaque semaine, dans le but de créer du lien avec les producteur·ices. La présence d'acteur·ices non-professionnel·les dans des fermes a éveillé ma curiosité et, afin de comprendre les ressorts et les effets de cet engagement, j'ai choisi d'étudier le bénévolat en agriculture biologique au sein d'un réseau international déployé au niveau local. Je présente tout d'abord ce réseau, avant de justifier de sa pertinence pour étudier les compromis alternatifs de travail. L'approche théorique, la méthodologie et les contributions sont ensuite exposées.

### **Historique d'un réseau international**

Dans le cadre du réseau World Wide Opportunities On Organic Farms (WWOOF), des bénévoles, pour la plupart novices en agriculture, partent le temps d'un séjour endosser le rôle d'apprenti·es fermier·ères et prêter main forte à des agriculteur·ices biologiques dans leurs tâches quotidiennes. Cette forme de bénévolat diffère autant de l'entraide familiale basée sur des coutumes et des compromis oraux que de l'entraide entre pairs : elle s'ouvre en effet à un public non apparenté et est ici formalisée au sein d'une association. Créée en Angleterre en 1971 (Encadré 1), l'association WWOOF propose une plateforme Internet de mise en relation d'« hôtes<sup>1</sup> », c'est-à-dire des propriétaires de fermes pratiquant une agriculture biologique, et de bénévoles prêt·es à participer aux activités de la ferme plusieurs heures par jour en échange du gîte, du couvert et également du partage de connaissances relatives à ces modes de production.

---

<sup>1</sup> Dans la mesure où il est utilisé de manière générique pour désigner « la personne qui accueille », sans jamais que le féminin « hôtesse » ne soit utilisé ni par les propriétaires des fermes ni par les associations, le terme « hôte » sera conservé dans la thèse pour désigner pareillement les hôtes qui s'identifient comme homme et comme femme.

### Encadré 1. Une idée de Sue Coppard



**Figure 1.** Sue Coppard aux débuts du woofing<sup>1</sup>

Enfant, Sue Coppard avait l'habitude de passer du temps dans la ferme de son oncle et d'observer la nature. En octobre 1971, alors qu'elle est secrétaire au Royal College Of Art de Londres, elle s'ennuie des excursions en nature et se demande si une ferme proche de la ville accepterait de l'accueillir. Elle envisage plutôt une ferme biologique, consciente que ce type de production requiert davantage de travail manuel accessible pour des citoyen·es non formé·es. Elle met une annonce dans le magazine *Time Out* pour recruter des compagnons de voyage et reçoit une quinzaine de réponses. Le premier séjour se déroule à la ferme biodynamique de l'Emerson College. Fortement satisfaite de cette expérience qui a fait l'objet d'attention médiatique<sup>2</sup>, elle décide de la rendre disponible à un plus grand nombre et fonde l'association Working Week-end On Organic Farms (WWOOF) (Figure 1). Elle a ensuite suivi l'agrandissement de l'association et l'envergure internationale qu'elle a prise. Sue Coppard continue de pratiquer de multiples séjours en woofing de même qu'à être présente aux rencontres internationales des associations nationales WWOOF. Toujours très impliquée, elle déclare lors d'une *TedTalk* donnée en février 2018 intitulée « Aider à sauver la planète par des séjours chez l'habitant dans des fermes biologiques » que « WWOOF aide le mouvement biologique [...] [et] est une porte ouverte vers un nouveau mode de vie » (*TedTalk* 2018, ma traduction).

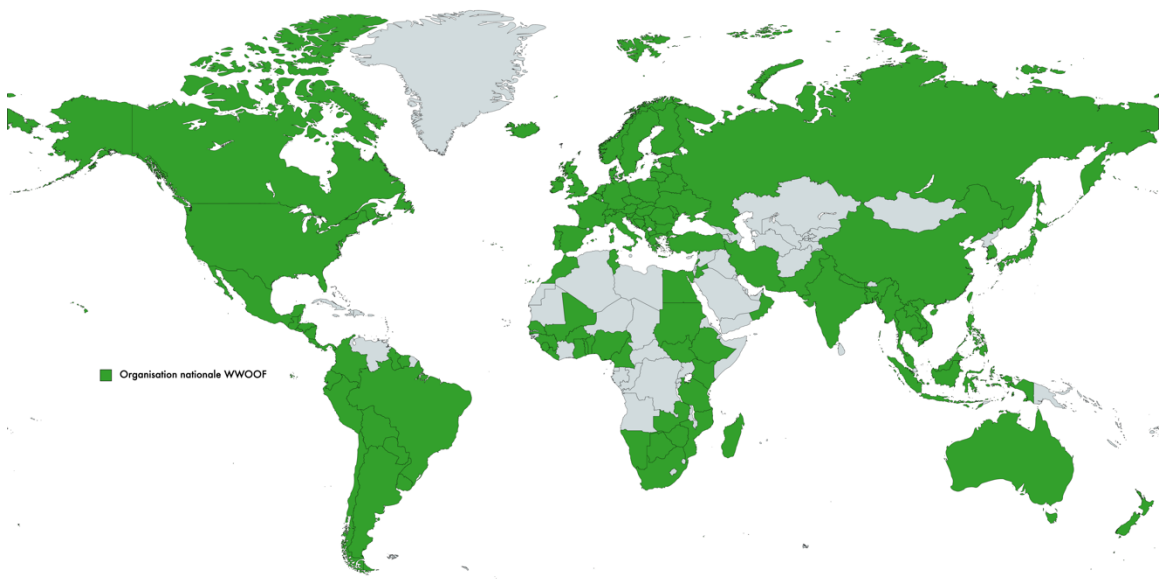
<sup>1</sup> Source : [woof.org.uk](http://woof.org.uk), 2015, consulté le 12 février 2020.

<sup>2</sup> Sue Coppard écrit elle-même un article au sujet de cette expérience pour le magazine *Seed it* qu'elle intitule non sans ironie « *WWOOF* ou louer un serf! » (*TedTalk* 2018, ma traduction).

Le réseau se déploie tout d'abord par la voie de petites annonces dans des magazines anglais, puis investit l'espace du Web pour devenir la plateforme Internet de mise en contact de fermier·ères et de bénévoles qu'elle est aujourd'hui. À la suite de cette initiative britannique, une Fédération internationale a vu le jour en 2012 et regroupe les différentes associations WWOOF rattachées à un pays (Figure 2), de même qu'elle gère les hôtes « indépendants » situés dans un pays sans association pour le moment. La Fédération se définit en 2018 comme :

Un mouvement international de mise en lien de bénévoles avec des fermier·ères biologiques pour promouvoir une expérience culturelle et éducative fondée sur la confiance et l'échange non monétaire, aidant ainsi à construire une communauté globale durable. (WWOOF 2018, ma traduction)

La Fédération se réunit environ tous les quatre ans afin d'harmoniser les pratiques et pour échanger sur les fonctionnements des associations domestiques.



**Figure 2.** Carte des organisations WWOOF dans le monde<sup>1</sup>

En permettant aux bénévoles de vivre avec les hôtes de fermes paysannes au cours d'un séjour sur un temps donné, la pratique du woofing offre un point d'observation de choix pour regarder le travail paysan. Elle n'est toutefois pas la seule à agir en ce champ et il existe d'autres plateformes de mise en contact de bénévoles avec des entreprises agricoles,

<sup>1</sup> Élaboration propre. Source : « Destination », Fédération of WWOOF Organizations (FOWO) <https://wwoof.net/destinations>, consulté le 3 février 2020.



commerciales quant à elles<sup>1</sup>. Celles-ci ne sont toutefois pas seulement dédiées à l'agriculture et proposent des séjours dans de plus vastes secteurs tels que la construction, la garde d'enfants, ou encore la gestion d'auberge de jeunesse<sup>2</sup>. L'historique puis la réalité contemporaine de la pratique du woofing au Québec et en France sont exposées dans ce qui suit.

## Portrait du woofing au Québec et en France

Respectivement fondées en 1985 et 2007, le Canada et la France ont leurs propres associations domestiques WWOOF. Elles sont portées par de petites équipes de salarié·es qui travaillent « à distance » entre l'est et l'Ouest canadien pour l'une, et aux quatre coins de la France pour l'autre. Indépendantes de financements étatiques, ce sont les cotisations des bénévoles et des hôtes qui couvrent les dépenses. Celles-ci fonctionnent comme des institutions de régulation du woofing en ce qu'elles chapeautent ces pratiques d'entraide, veillent au respect du cahier des charges par les différents hôtes, et effectuent l'homologation des fermes au sein du réseau. L'adhésion des bénévoles se fait de manière automatique après paiement de la cotisation, ce après quoi ils et elles peuvent entrer en contact avec les hôtes *via* leurs annonces exposées sur le site Internet<sup>3</sup>. L'association fournit un cadre à ses adhérent·es, hôtes et bénévoles, ainsi qu'un soutien en cas de déconvenues (annulation de dernière minute, soucis sur place). En sus de la plateforme Internet, les associations produisent des contenus, organisent des concours et viennent ponctuellement en aide financièrement à des fermes membres du réseau lorsqu'elles font face à un coup dur<sup>4</sup>. Les bureaux ont la charge de la gestion du site Internet, des plaintes et de la promotion des activités. La gestion des tâches quotidiennes nécessaires au bon fonctionnement des associations les ont tenues éloignées de

---

<sup>1</sup> L'entreprise *Workaway* est créée en 2002 par un ancien voyageur anglais. Si le site Internet ressemble fortement à celui de WWOOF, il s'agit bien là d'une entreprise et non d'une association, tout comme l'organisation *Help Exchange*, communément appelée *HelpX*. Cette dernière est créée en 2002 également par un ancien voyageur anglais diplômé d'informatique.

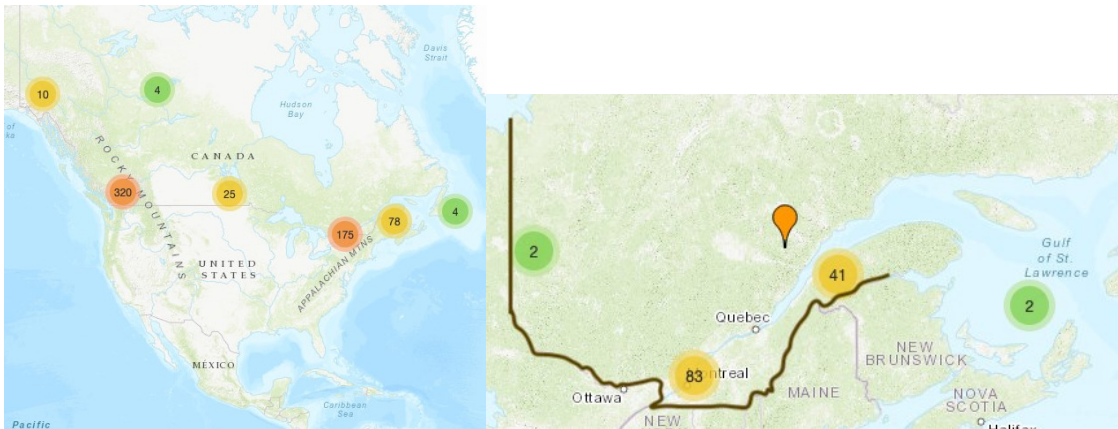
<sup>2</sup> Le woofing n'épuise donc pas le champ de ce type d'échange et dans les entretiens avec les bénévoles, il apparaît que certain·es sont passé·es par ces autres réseaux. Les séjours proposés par ces autres plateformes dans des fermes sont toutefois bien moins nombreux que ceux présents sur le réseau WWOOF. À titre de comparaison, dans le réseau *Workaway*, il y a en 2019 330 hôtes toute activité confondue au Québec, dont 85 qui concernent des fermes ou des « projets durables » (pour 160 hôtes sur le réseau WWOOF). En France il y a 258 hôtes toute activité confondue en Bretagne, dont 37 dans des fermes et des projets durables au sein du réseau *Workaway* (166 sur le réseau WWOOF).

<sup>3</sup> Auparavant WWOOF France éditait également un recueil papier avec les annonces des hôtes. Or, en raison du *turn-over* des hôtes et des coûts d'impression, cette opération a pris fin en 2019.

<sup>4</sup> Lors de l'assemblée générale de WWOOF France en 2019, il est ainsi voté l'octroi d'une aide de 5000 euros à un couple de maraîcher·es en difficulté dont les aides européennes et françaises tardent à venir.

la collaboration avec d'autres acteurs de l'agriculture biologique ou des groupes militants. Aussi, les deux associations commencent tout juste à s'« ouvrir » à ces collectifs. Par exemple, WWOOF France a établi un partenariat avec une association Jésuite dans le cadre d'un programme de woofing solidaire permettant à des détenteur·ices du droit d'asile de se rendre dans des fermes lors de séjours d'une semaine.

Au Canada, l'association est composée en 2020 de cinq salarié·es : une présidente, une coordonnatrice des bénévoles, un chargé de communication, une traductrice et une responsable des médias sociaux. L'association n'organise pas d'assemblée générale annuelle publique. Elle propose différentes bourses pour les bénévoles<sup>1</sup> et organise des concours pour les récompenser de leur implication. Son homologue états-unienne a des ressources plus importantes et offre de nombreux soutiens à la plus petite association canadienne, tels que l'invitation de ses adhérent·es aux webinaires « WWOOF 101 » ou la mise à disposition d'outils technologiques. En 2019, l'association WWOOF Canada regroupe 4762 bénévoles inscrit·es et 851 fermes (voir Figure 3) tandis que le Québec compte 562 bénévoles et 160 hôtes (voir Figure 4).



**Figure 3.** Carte des hôtes WWOOF au Canada<sup>2</sup>

**Figure 4.** Carte des hôtes WWOOF au Québec<sup>3</sup>

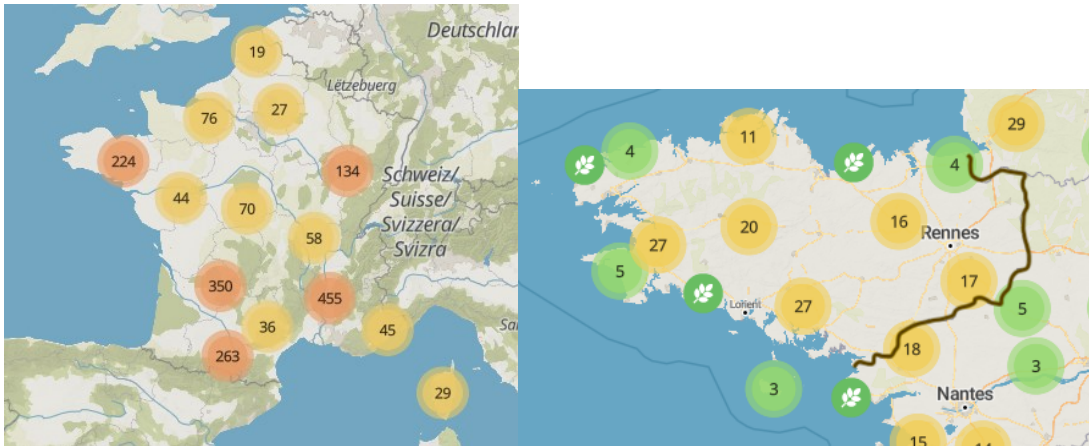
<sup>1</sup> Par exemple, l'association WWOOF Canada propose des bourses d'inscription pour les woofeur·euses Black-Indigenous and People Of Colour (BIPOC) depuis décembre 2020.

<sup>2</sup> Source : WWOOF Canada, <https://woof.ca>, consulté le 16 février 2020.

<sup>3</sup> Source : WWOOF Canada, <https://woof.ca>, consulté le 16 février 2020.

C'est dans la province de la Colombie-Britannique qu'il y a le plus d'hôtes (258). Le Québec se place en deuxième position (160), avant l'Ontario (64). Les régions québécoises avec le plus de fermes inscrites sont les Laurentides, la Montérégie, la Gaspésie et le Saguenay-Lac Saint-Jean.

En France, l'association est composée en 2020 d'un président et de cinq salarié·es : une chargée de communication, une responsable des hôtes et des woofeur·euses, une responsable du programme référent<sup>1</sup>, un prestataire en charge du site Web et une gestionnaire du Web et des groupes sur les médias sociaux. Chaque année est organisée une assemblée générale à laquelle sont invité·es tous·tes les adhérent·es. WWOOF France est la plus grosse organisation européenne et joue un rôle clé dans la mise en place d'associations nationales européennes et méditerranéennes. En 2019, l'association regroupe 14 813 bénévoles et 1863 hôtes (voir Figure 5).



**Figure 5.** Carte des hôtes WWOOF en France<sup>2</sup>

**Figure 6.** Carte des hôtes du réseau WWOOF en Bretagne<sup>3</sup>

Les régions où le réseau est le plus développé sont l'Occitanie, l'Auvergne-Rhône-Alpes, la Nouvelle-Aquitaine, la Provence-Alpes-Côte d'Azur et la Bretagne (voir Figure 6). C'est en Bretagne que l'enquête de terrain a pris place.

<sup>1</sup> Ce programme vise à ce que chaque ferme inscrite soit visitée par « un·e hôte référent·e » du réseau dans chaque région, afin de vérifier que celle-ci correspond aux standards de l'association.

<sup>2</sup> Source : WWOOF France, <https://wwof.fr>, consulté le 16 février 2020.

<sup>3</sup> Source : WWOOF France, <https://wwof.fr>, consulté le 16 février 2020.

## Une communauté de pratiques en agriculture paysanne

Les échanges non marchands et l'entraide promues par ce réseau associatif, relevant de l'altermondialisme, sont à réinscrire dans un cadre de transnationalisation des réseaux et de l'action collective<sup>1</sup> (Dufour 2013). Comme elle se situe entre le loisir et le travail, cette pratique est difficile à « cadrer » selon les normes juridiques du bénévolat et/ou du travail. Plus encore, elle rebat les cartes du bénévolat<sup>2</sup> qui prend d'ordinaire place dans des structures associatives à mission d'intérêt général en France ou des organismes sans but lucratif (OSBL) au Québec, et légalement ne peut avoir lieu dans des entreprises privées ou commerciales<sup>3</sup>. Le woofing peut aussi se dérouler chez des particuliers (20% en France et 30% au Québec), mais je m'intéresse dans cette thèse uniquement au bénévolat au sein de fermes commerciales. L'aide bénévole apportée par ces acteur·ices aux hôtes du réseau WWOOF sur leur exploitation commerciale serait donc une anomalie juridique, néanmoins permise puisqu'elle prend place dans un secteur d'activité « engagé » en faveur d'une agriculture moins polluante. Sur place, les bénévoles prennent donc part à la production d'une agriculture biologique au sein de ces fermes de petite taille<sup>4</sup> qui pratiquent ce qui sera appelé ici une agriculture paysanne. En France comme au Québec, l'agriculture paysanne se distingue de l'agriculture biologique par une histoire sociale militante, tandis que le label « bio » renvoie davantage à un cahier des charges technique (Deléage 2011). Les fermes membres du réseau WWOOF répondent à plusieurs critères de l'agriculture paysanne : de petite taille et faiblement mécanisées, elles sont souvent des lieux de vie familiaux, et ne sont d'ailleurs pas toutes labellisées en agriculture biologique.

---

<sup>1</sup> À noter que si le réseau a au cours des années 1990-2020 mis l'emphase sur les possibilités de voyages internationaux grâce au woofing, ce sont aujourd'hui davantage les séjours locaux qui sont mis en avant dans les communications depuis la pandémie internationale. Dans un article paru le 13 octobre 2020, un woofeur canadien raconte son expérience et relate qu'« Après avoir perdu mon emploi en juin dû à la COVID, j'ai pris la décision de faire ce que je veux faire depuis des années sans en avoir le courage. J'ai acheté une voiture, paqueté mes choses et déménagé sur une ferme, sur une île isolée. Juste comme ça. Cinq semaines plus tard, je sens que mes batteries sont rechargées, je me sens revigoré, et j'ai acquis une meilleure perspective sur les changements que je dois faire pour que ma vie soit plus satisfaisante » (WWOOF Canada 2020, consulté le 26 mars 2021).

<sup>2</sup> Le terme « bénévolat » recouvre ici le bénévolat en agriculture paysanne au sein du réseau WWOOF. Bien que l'association WWOOF Canada utilise l'appellation anglaise *volunteer*, qui aurait pu se traduire par volontaire, il sera ici conservé celle de « bénévole » pour les deux cas français et québécois (voir Chapitre 1, Encadré 1).

<sup>3</sup> En France, depuis un arrêt du 14 mars 1973 (Cass Soc 14/03/73 MERCIER c/ URSSAF du Cher), la Cour de cassation a affirmé que le bénévolat est incompatible avec une société commerciale, et qu'il ne peut être utilisé pour la réalisation d'un profit aux fins d'une structure à but lucratif appartenant au secteur marchand. Au Québec, cette pratique est tolérée. En revanche un voyageur·euse venant d'un autre pays ne peut faire du woofing que chez un particulier et non dans une ferme commerciale, à moins d'avoir un permis de travail.

<sup>4</sup> Au Québec, les exploitations de petite taille renvoient aux les fermes de moins de 28 hectares (Agricarières 2018, p.18). En France, elles concernent les exploitations de moins de 20 hectares (INSEE 2019). Elles désignent ici également les fermes à petit troupeau (moins de 30 bêtes).

Aussi, les hôtes du réseau WWOOF défendent un modèle de fermes de petite surface, revendiquent la maîtrise de l'humain sur les outils, et proposent ainsi de résister aux organisations productivistes du travail promues par les politiques de modernisation agricole<sup>1</sup>. Les responsables des associations françaises et canadiennes se réclament également d'un mouvement de paysannerie. C'est pour cela que je parlerai ici de « bénévolat paysan ». En se positionnant en faveur de l'entraide et du développement de pratiques agricoles moins polluantes, les hôtes et les bénévoles du réseau WWOOF constituent une « communauté de pratiques », définie comme :

Un groupe auto-organisé d'individus partageant le même centre d'intérêt et qui, par des interactions régulières, développent des pratiques et des expertises partagées générant ainsi une identité commune. (Dameron et Josserand 2007, 132)

La communauté de pratiques se déploie dans les fermes du réseau, qui représentent aussi bien des espaces d'apprentissages pour les bénévoles que des lieux de résistances aux injonctions productivistes. Hôtes et bénévoles participent ensemble à la production de cette « agriculture engagée », à la différence que la contribution des bénévoles est en grande partie invisible et située à la périphérie de la production. C'est donc un rôle matériel et symbolique que joue ce travail bénévole dans les secteurs agricoles français et québécois, dont cette thèse rend compte. Pour conceptualiser ce travail bénévole, je propose de le raccrocher aux cadres de la pensée féministe matérialiste qui se sont développés en premier lieu avec la mise au jour du travail gratuit des femmes<sup>2</sup> dans les foyers. Le travail gratuit se prolonge ici dans les maisonnées des hôtes du réseau, de même que dans les espaces productifs des fermes.

## **Par amour pour la cause**

Le travail occupe une place déterminante dans les sociétés occidentales, en ce qu'il caractérise le rapport à l'État (Dufour 2000), définit en partie l'identité des individus (Dubar 1992) et régit de nombreux aspects matériels de leurs vies. Plutôt devrais-je dire le travail salarié puisqu'à côté de cette forme de travail coexistent d'autres relations et mises à l'épreuve du réel qui n'impliquent ni subordination juridique ni versement d'un salaire. Pionnière pour

---

<sup>1</sup> Ces processus sont exposés dans le chapitre 3.

<sup>2</sup> En s'appuyant sur une conception constructiviste du genre, le terme « femme » désigne ici l'ensemble des personnes qui s'identifient comme « femme ». Si les catégories sociales « hommes » et « femmes » sont mobilisées dans la présente thèse afin de souligner des disparités entre elles, cela ne sous-entend pas qu'il s'agisse des seules expériences de genre possibles.

démasquer le travail gratuit, l'approche féministe matérialiste permet d'ouvrir la définition du travail à des formes non rémunérées, voire invisibles, et de (re)penser les modèles économiques pour montrer « la face cachée de l'iceberg » (Gibson-Graham 2008), composée de toutes les contributions invisibles (entraide, travail domestique...). Fonctionnant selon un « principe commun » avec le travail gratuit des femmes (Simonet 2018, 12), le militantisme et le bénévolat peuvent ainsi être (re)qualifiés en travail, où le dévouement à une cause supplante celui à la famille dans le cadre du travail domestique. Plus encore, le recours à la théorie de la reproduction sociale (Bhattacharya 2017) qui conteste la division entre travail et temps libre permet d'étudier les relations non marchandes et de « reconnaître, dévoiler, et politiser » le travail gratuit des bénévoles (Jouan et Clos 2020, 49). Ce faisant, elle enjoint à regarder les rapports matériels qui se jouent sous les discours engagés ou les visions romantiques du bénévolat. En prenant le parti de considérer le bénévolat comme un travail, la thèse démontre sous quels registres de légitimation se construit le dévouement dans le cas de l'agriculture paysanne et comment le recours à une main-d'œuvre bénévole s'avère symptomatique d'un manque dans les forces de reproduction sociale des secteurs agricoles français et québécois. Par ailleurs, cette pratique est porteuse d'un nouveau modèle de travail émancipateur pour les bénévoles en ce qu'elle semble affranchie des contraintes du travail salarié, tout en générant une nouvelle forme de gratuitisation du travail. Il est particulièrement intéressant d'interroger le recours au bénévolat dans le secteur agricole, marqué par la prééminence du travail gratuit des femmes. Cela a constitué au Québec comme en France un enjeu central de la lutte des agricultrices (Black et Cunther Brandt 1999; Comer 2016). La continuité avec ces luttes, de même que le renouveau de ce type de travail gratuit en termes de reconnaissance, de valorisation et d'usage dans les parcours seront interrogés.

Pour en rendre compte, il est nécessaire de réinscrire la pratique du bénévolat agricole dans le maillage institutionnel dans lequel elle est prise. Elle s'inscrit dans des chaînes d'interdépendances et est sujette à des appropriations qui varient selon les contextes nationaux, les fermes, et les profils sociaux des bénévoles. Il s'agit donc d'une *configuration*<sup>1</sup> (Elias 1970) résultant d'un processus historique en évolution qui sera mise au jour dans la thèse sur une période déterminée (2016-2020). Autrement dit, je montrerais dans quelles configurations

---

<sup>1</sup> Dans la sociologie de Norbert Elias, une configuration désigne toute situation concrète d'interdépendances entre des individus ou des groupes sociaux (Elias 1970, 158).

interagissent les bénévoles, les fermier·ères et les acteur·ices collectifs du secteur agricole, afin de répondre au questionnement suivant : en quoi le bénévolat participe-t-il de la (sur)vie des fermes du réseau WWOOF en France et au Québec, et comment s'articule-t-il à la production marchande et la reproduction sociale dans les fermes paysannes ? De cette question de recherche principale découlent plusieurs sous-questions : sous quels registres se construit la légitimité du recours au bénévolat ? Quels en sont les effets sur les *carrières* bénévoles ? Comment se construisent au quotidien des organisations alternatives du travail ? Ce questionnement général se décline en trois pistes de réflexion (Tableau 1) développées dans ce qui suit.

**Piste 1 : La ressource du travail bénévole est façonnée par la structuration des secteurs de l'agriculture biologique sur petite surface.**

Cette première piste s'inscrit au niveau méso pour interroger le façonnage du travail bénévole par les cadres politiques et juridiques des secteurs agricoles français et québécois. Comment cette main-d'œuvre informelle s'insère-t-elle dans les secteurs agricoles français et québécois ? Comment les autorités politiques encadrent-elles cette pratique qui leur échappe ? À rebours des conceptions qui place le bénévolat sous le joug d'un « engagement libre », il apparaît régulé en creux par les désinvestissements politiques, d'autant plus dans le secteur agricole qui a toujours été travaillé par des formes d'entraide. Celles-ci ont parfois échappé aux politiques de régulation des États, tout comme ce dernier a cherché à contrôler ce travail (Nicolas 2018). Si le bénévolat est possible en agriculture, c'est parce qu'il s'agit d'un secteur à part, où d'autres formes d'entraide sont tolérées, bien que les autorités politiques interviennent occasionnellement au cas par cas pour sanctionner ces pratiques. Que ce soit dans les secteurs agricoles français ou québécois, les groupes qui défendent l'agriculture biologique, et plus encore l'agriculture paysanne, dénoncent en outre régulièrement le manque d'aide des États envers ces modes de production, qui en dépit des discours tenus d'ouverture et de soutien<sup>1</sup> continuent de promouvoir massivement les agricultures conventionnelles et intensives. Aussi, recourir à des bénévoles pourrait être le signe d'un besoin d'aide ponctuel ou bien d'un manque d'autonomie, notamment pour celles qui accueillent constamment cette main-d'œuvre

---

<sup>1</sup> Par exemple, dans son *Plan 2020-2030, Agir, pour une agriculture durable*, le Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec (MAPAQ) s'engage à « diminuer l'empreinte environnementale de l'agriculture, tout en continuant de prospérer » (2019, 42).

supplémentaire, ou encore une nécessité pour une agriculture trop peu subventionnée. Il semble ainsi que la tolérance du bénévolat dans ce secteur commercial en France et au Québec soit à réinscrire dans cet historique, de même que dans les fragilités économiques des petites exploitations biologiques. La comparaison permettra de souligner les différences entre les cadres français et québécois, de même que leurs effets sur la forme prise par la pratique. Enfin, je questionnerai les appropriations de ce travail bénévole de la part de différents types d'acteurs.

**Piste 2 : Le dévouement des bénévoles se construit selon différents registres qui varient en fonction des profils sociaux des acteur·ices et de leur rapport au travail.**

Qu'est-ce qui pousse ces acteur·ices à se rendre dans une ferme pour travailler sur leur temps libre ? La focale se place ici au niveau micro pour analyser d'une part les aspirations touristiques, militantes ou professionnelles des bénévoles, puis, d'autre part, les usages de leur expérience de *woofing*, à réinscrire dans leur *carrière* bénévole (Becker 1985; Daniels 1987). Le dialogue entre ce que les bénévoles « mettent » dans l'expérience et leurs parcours professionnels permettra de saisir leur rapport au travail au sein de cet « espace intermédiaire » (Molinier 2006) qu'est le bénévolat paysan. L'éclairage sociologique distinguera les parcours selon les caractéristiques sociales des woofeur·euses pour montrer que ces usages apparaissent liés aux positions de classe et de genre. Comprendre qui sont ces acteur·ices et quelles sont leurs attentes donne à voir le terreau sur lequel foment la construction de l'idéal du travail émancipé de la terre, en harmonie avec la nature et dirigé vers une « cause commune ». Il peut en découler une « romantisation » du bénévolat à la ferme qui paraît dans les discours des participant·es qui placent des affects, des sentiments et des représentations idéalisées du travail manuel dans leurs expériences.

**Piste 3 : Les bénévoles et les hôtes interagissent dans les fermes selon des normes de réciprocité au sein d'organisations alternatives du travail qui placent le souci des autres au cœur des activités.**

Le troisième champ d'exploration se focalise sur le quotidien à la ferme, au travail et dans la sphère privée. Rappelons-le, l'association WWOOF ne fait pas seulement la promesse de découvrir le travail des fermier·ères, mais aussi et plus largement un mode de vie dans le but d'expérimenter une « vie saine au quotidien (et le plus souvent familiale) » (Charte du



Wwoofing en France 2020). Comment les hôtes et les bénévoles réalisent-ils et elles au quotidien les transactions matérielles et symboliques propres au travail à la ferme ? Et de celles qui relèvent de la vie privée ? Comment en viennent-ils et elles à (re)négocier les frontières des espaces et de la temporalité du travail ? Il conviendra de révéler les normes de réciprocité qui fondent les relations entre les bénévoles et les hôtes, mais aussi avec d'autres acteur·ices qui prennent part aux activités de la ferme et familiales (les ami·es, les voisin·es, et d'autres travailleur·euses). Ces échanges matérialisés par des dons et des contre-dons échappent à la marchandisation, et peuvent participer au déploiement d'« économies de communauté » dans les fermes (Gibson-Graham 2008). En sus, les organisations du travail apparaissent fondées sur des pratiques de *care*<sup>1</sup> déployées entre les travailleur·euses, mais aussi envers les « produits » du travail.

**Tableau 1.** Opérationnalisation des pistes de recherche<sup>2</sup>

Pistes de recherche	Dimensions du cadre théorique	Outils mobilisés
1. Façonnage du bénévolat par les secteurs agricoles français et québécois ( <i>chapitre 3</i> )	Processus d'invisibilisation du travail Légitimation du dévouement Appropriation du travail gratuit	Contextualisation des secteurs de l'agriculture paysanne en France et au Québec Historique de l'entraide dans le secteur agricole Continuité/rupture du woofing avec ces formes d'entraide Traitement institutionnel de la pratique
2. Usages sociaux du bénévolat ( <i>chapitre 4</i> )	Construction du dévouement « Valeur pour soi » Interactions entre les carrières formelles et informelles Rapport au travail	Profils sociaux des woofeur·euses Usages des expériences Reconstitution des carrières
3. Transactions quotidiennes à la ferme ( <i>chapitre 5</i> )	Économies de communauté Normes de réciprocité et interdépendance entre acteur·ices	<i>In situ</i> observer les interactions entre woofeur·euses et hôtes (don-contre/don, gratifications symboliques)

<sup>1</sup> Le substantif anglais « care » sera ici conservé puisqu'il permet de recouvrir tant la dimension de sollicitude que celle du « souci de » et d'attention. Selon les contextes, il peut se traduire par soin, attention, sollicitude, concernement (Laugier et Molinier 2009).

<sup>2</sup> Élaboration propre.

	Multiples formes de travail visibles et invisibles ( <i>care</i> , émotionnel, domestique, bénévole, salarié)	Jeux d'ouverture/fermeture des frontières des temporalités et des espaces
--	--	---

## Des lunettes féministes pour regarder au plus près des pratiques

Pour mener à bien ce projet, j'ai eu recours à une méthodologie ethnographique déclinée en deux niveaux d'analyse : méso dans le but d'observer les rapports entre le travail bénévole et les secteurs agricoles, puis micro pour étudier les carrières bénévoles et les interactions à la ferme. Pour cela, j'ai réalisé plusieurs mois d'observation participante dans quatre fermes membres des associations WWOOF en France et au Québec. En endossant moi-même le rôle de bénévole sur des fermes pendant plusieurs mois, j'ai fait partie de la scène de travail étudiée, ce qui m'a permis d'avoir une place privilégiée pour observer les multiples interactions entre les acteur·ices, et d'y prendre part. Afin d'opérationnaliser les dimensions du cadre théorique sur le terrain, l'approche interactionniste permettra d'observer *ce qui se joue* dans le bénévolat lorsqu'il est en train de se produire (Blumer 1969; Becker 1985; Hughes 1996), et de prêter attention aux significations et au sens donnés par les acteur·ices à leurs pratiques. De plus, le féminisme matérialiste élargit considérablement les lunettes de la chercheuse à des tâches qui passent souvent « sous le radar » de l'analyse comme celles qui relèvent du *care*, du travail émotionnel et bien sûr du travail domestique. En complément de cette méthode d'observation participante, un corpus documentaire a été analysé et j'ai conduit sur les deux terrains des entretiens semi-directifs avec des bénévoles, des hôtes, des acteur·ices institutionnels des secteurs agricoles français et québécois, et enfin auprès des responsables des associations WWOOF en France et au Canada.

La comparaison a été choisie pour deux raisons : tout d'abord, les interdépendances entre la ressource du travail bénévole et la structure du secteur agricole sont d'autant plus saillantes si elles paraissent selon les modalités changeantes dans deux configurations différentes. Toutefois, pour suivre mon intuition selon laquelle des tendances communes opèrent dans ce « nouveau bénévolat agricole » international notamment concernant les motivations des bénévoles, la mise à l'épreuve sur deux terrains distincts est une stratégie de

recherche payante. Il faut aussi souligner que du fait de ma trajectoire personnelle d'étudiante française au Québec, le choix de ces deux espaces nationaux semblait le plus « heuristique-pratique », bien qu'il ait été ensuite affiné et appuyé théoriquement. Précisons ici les unités comparatives en jeu dans la thèse : dans la mesure où l'agriculture est fortement régionalisée en France, la recherche de terrain a pris place dans une région spécifique, la Bretagne. Au Canada, les politiques agricoles relèvent d'une compétence partagée entre le niveau fédéral et provincial, et le Québec est celle qui est la plus autonome dans la gestion de ce secteur d'activité. C'est donc sur cette unité territoriale, qui peut être prise comme un « espace national » (Mazot-Oudin 2017), que je me suis focalisée. La démarche comparative m'a donc conduite à dévoiler deux configurations nationales, où les différentes structures étatiques et politiques produisent des effets sur la gestion et l'appropriation à diverses échelles du travail bénévole. La comparaison fait ainsi écho aux trois objectifs énoncés par Cécile Vigour :

Par une confrontation détaillée [...] de [premièrement] trouver un bon équilibre entre le général et le particulier, deuxièmement d'affiner la connaissance de certains processus, et troisièmement de mettre en évidence des spécificités et des originalités. (2005, 17)

C'est en contextualisant le woofing au sein de deux paysages institutionnels différents pour ensuite l'observer au plus près des pratiques que se donnent à voir les jeux de dépendances et d'appropriations de ce travail bénévole, pour finalement en dégager des conclusions plus larges sur la reproduction sociale dans les fermes paysannes.

## **Parler à qui, pourquoi ?**

Dans leur ouvrage sur la *Fin du capitalisme* (1996), les géographes féministes Julie Graham et Katherine Gibson conseillent à tous·tes les chercheur·euses qui souhaitent critiquer le capitalisme et son pendant néolibéral de ne pas le prendre comme un « tout englobant » difficile à appréhender, mais plutôt de le décomposer en différents « sites » et « pratiques » plus facilement saisissables et donc plus aisées à subvertir. Suivant cette invitation, la volonté de déplier le bénévolat paysan dans toutes ses dimensions a pour but de dévoiler que sous les discours de bénévoles engagés se jouent des rapports matériels dans le secteur des fermes biologiques de petite taille, précaires à bien des endroits. En constituant la « face civique du néolibéralisme » (Simonet 2018), les engagements bénévoles viennent donc atténuer les effets inégalitaires des politiques agricoles, et conduisent à l'exploitation des « bonnes intentions » à différentes échelles. En cela, la thèse souhaite contribuer à un champ de

recherche critique des formes renouvelées du néolibéralisme, intériorisées par les bénévoles dans une sorte d'« auto-exploitation de soi » (Boltanski et Chiapello 1999) et par une exploitation marchande des engagements. Il y a finalement tout à gagner à penser le travail bénévole agricole avec une approche féministe pour montrer comment ce travail gratuit et parfois invisible est approprié, mais aussi source de résistance. En effet, la pratique à l'étude constitue aussi sur le terrain un échange qui échappe dans une large mesure au système capitaliste, voire qui lui résiste par la construction de structures de réciprocité, et par un travail de *care* constant. La thèse contribue donc à la réflexion portée sur le bénévolat qui d'un côté participe à la gratuitisation du travail mais de l'autre devient la source d'un nouveau modèle de travail (Simonet 2018), compatible avec le déploiement d'une « société du *care*<sup>1</sup> » (Glenn 2016).

La thèse s'adresse autant à la littérature sur l'engagement en science politique qu'à la sociologie du travail. Tout d'abord, la sociologie du travail peine à se départir d'une définition salariale du travail, quand bien même regarder les logiques du travail dans les mondes domestiques et bénévoles s'avère riche d'enseignements sur les rapports individuels au travail et les modèles d'organisation. C'est donc en abordant le travail par ses marges que les tensions propres au monde du travail jaillissent de plus belle. En tissant un lien entre le recours au travail bénévole et la précarité d'un secteur, les résultats produits se veulent pertinents pour l'examen d'autres secteurs professionnels. Ils ont également vocation à contribuer aux recherches sur le bénévolat et ses transformations, en montrant l'interférence des carrières bénévoles et professionnelles, de même les ressorts et les effets des organisations du travail incluant des bénévoles. Enfin, avec cet objet de recherche qui de prime abord « ne sonne pas féministe », j'espère participer à montrer à petite échelle que les cadres de pensée développés par les théoriciennes féministes ont tout à apprendre sur de vastes domaines qui dépassent de loin les champs dans lesquels elles sont souvent cantonnées.

## Plan de la thèse

Pour mener à bien la démonstration, le premier chapitre élabore un état de l'art de la littérature sur le bénévolat parmi les recherches en sciences sociales. Il fait état de

---

<sup>1</sup> Evelyn Nakano Glenn (2016) explique ce que recouvrerait une société du *care*, qui impliquerait de rompre avec « l'idée de 'société' telle que nous l'entendons dans son acception la plus libérale — c'est-à-dire comme un ensemble d'individus distincts, indépendants et libres de faire des choix — et la percevoir plutôt comme un ensemble d'individus interdépendants qui ne seraient, en réalité, que partiellement autonomes » (p.222).

transformations qui touchent le bénévolat dans les sociétés occidentales, où il tend à être structuré selon des formes qui rappellent davantage le fonctionnement des entreprises capitalistes que celui des associations militantes. En cela, l'association WWOOF semble proposer une formule de bénévolat qui n'implique pas un rythme de travail imposé, ni la soumission à une hiérarchie ou encore une mise en compétition des bénévoles. Je montre ensuite comment l'appui sur une approche théorique féministe matérialiste permet de regarder le bénévolat à la ferme avec les lunettes du travail afin de comprendre les rapports de dépendance, d'appropriation, mais aussi la mise en place d'organisation alternative du travail dans les fermes. Le deuxième chapitre rend compte de l'approche relationnelle de l'enquête de terrain retenue dans la méthodologie de même que dans le protocole d'enquête. En soulignant les apports de la comparaison de ces deux espaces nationaux, j'expose la construction de la démarche comparative tout au long de la thèse, pour ensuite rendre compte des différents outils méthodologiques qui ont servi à la mise au jour des configurations dans lesquelles s'inscrit le bénévolat paysan. Le recours aux outils de la sociologie interactionniste lors des observations a ainsi permis de conceptualiser les fermes comme des « scènes de travail », et de mettre au jour les rôles endossés par les acteur·ices ainsi que les rapports sociaux qui s'y jouent. Le chapitre se clôt sur les enjeux éthiques de la recherche. Les trois chapitres empiriques exposent ensuite les résultats selon les pistes de recherche pour respectivement : contextualiser le travail bénévole (chapitre 3) ; questionner ses usages (chapitre 4) ; et interroger les modes d'organisations du travail dans les fermes (chapitre 5). Tout d'abord, l'analyse se situe au niveau méso dans le chapitre 3 pour rendre compte des paysages institutionnels dans lesquels se déploie le travail bénévole. En bousculant les codes du travail, le bénévolat agricole est traité différemment selon les contextes français et québécois, de même qu'il est approprié par une pluralité d'acteur·ices. Le chapitre 4 examine ensuite quels usages les woofeur·euses font de leur expérience, qu'ils soient touristiques, militants ou professionnels. L'étude des usages témoigne des valeurs plurielles et subjectives attribuées au travail bénévole, de même que d'une interférence entre les carrières militantes et professionnelles au niveau individuel. En tant que forme d'entraide, le bénévolat paysan s'inscrit dans des normes de réciprocité dont le cinquième chapitre rend compte. Différentes transactions matérielles et symboliques prennent place dans les lieux des fermes, sous forme d'un travail de *care* mis à l'épreuve au quotidien. Enfin, la conclusion résume les résultats de la thèse, souligne ses contributions et propose un agenda pour de futures recherches.

## Chapitre 1. *Labourer.*

### Une approche féministe du bénévolat paysan

Le woofing constitue une forme particulière d'entraide dans les mondes agricoles français et québécois. La thèse interroge les mécanismes qui sous-tendent la légitimité du recours à ce bénévolat, de même que ses conséquences sur la (re)production en agriculture paysanne. En effet, l'objet de recherche constitue un cas original d'engagement bénévole dans des entreprises commerciales, tout en s'intégrant dans un monde du travail où les acteur·ices revendiquent un rapport engagé à leur métier (Samak 2014). Pour l'heure, il s'agit de définir les contours de l'objet de recherche en l'inscrivant dans la littérature en sciences sociales sur le bénévolat et de défendre l'approche théorique retenue dans la thèse. Ainsi, ce chapitre poursuit deux objectifs. Il vise tout d'abord à recenser les travaux sur le bénévolat en général et le woofing en particulier. Il met ensuite en évidence une lacune dans le traitement de cet objet : peiner à inscrire le travail gratuit des bénévoles dans la plus grande histoire du travail gratuit des femmes. De même que les femmes assument encore aujourd'hui en grande partie la déresponsabilisation étatique et collective vis-à-vis de la reproduction de la force de travail, les bénévoles semblent également pallier les coûts de désengagements étatiques dans des secteurs variés. Ils et elles permettent ainsi à des organisations militantes, bénévoles et caritatives de continuer à fonctionner<sup>1</sup>. Ici, c'est même à la survie économique de petites exploitations agricoles à laquelle les engagements bénévoles tendent à contribuer. Pour comprendre comment le bénévolat participe de la (sur)vie des fermes membres du réseau WWOOF en

---

<sup>1</sup> Tout comme les activistes féministes appellent à une grève du travail domestique afin de visibiliser sa nécessité, une grève des bénévoles pourrait montrer la contribution de leur participation au fonctionnement des organisations associatives (Ferrand-Bechman 2012), et par extension de secteurs professionnels.

France et au Québec, je défends l'usage d'une approche féministe, qui permet de *découvrir* plusieurs formes de travail dans le bénévolat, qu'il soit rémunéré, visible ou non. Le travail est ici entendu comme « production du vivre » (Hirata et al. 2005), c'est-à-dire à la fois ce qui relève de la production de marchandises, mais aussi de la reproduction de la force de travail. Le chapitre est divisé en deux sections : l'état de l'art permet de situer l'objet de recherche au sein de la littérature sur le bénévolat (I) ; puis le cadre théorique justifie de l'approche féministe pour traiter cet objet (II).

## **I. Un objet hybride entre engagement et travail**

Si la pratique du woofing apparaît dans les années 1970, le premier article à l'étudier spécifiquement date de 2001 (Mc Intosh et Campbell). Les autrices s'y étonnent qu'aucune recherche n'ait été conduite jusqu'alors au sujet du woofing « en dépit de l'importance du tourisme agricole pour plusieurs communautés rurales en Nouvelle-Zélande » (p.111, ma traduction). Les études relevées sur le woofing s'inscrivent dans les disciplines de la philosophie, l'anthropologie, la sociologie, l'économie, la géographie et les études du tourisme. Les deux revues scientifiques qui ont publié le plus d'articles à son sujet sont le *Journal of Sustainable Tourism* et *Tourism Management* (Chabot 2019, 34). La totalité des articles est en anglais, à l'exception de quatre publications en français : un mémoire de maîtrise sur le woofing au Québec (Chabot 2019), un article sur le « tourisme participatif » que la pratique promeut (Perrier 2015), et deux articles sur le flou juridique qui l'entoure en France (Carvahlo 2016; Erbs 2018). Les travaux sur le woofing sont ici abordés au fil des deux sous-sections, selon son lien avec l'engagement politique ou sous l'angle de la sociologie du travail. Le woofing étant une pratique bénévole, il relève donc du champ des études sur le bénévolat, qu'il convient dans un premier temps de « débroussailler ». Ainsi, la revue des écrits traite tout d'abord des approches qui oscillent entre enchantement et cynisme vis-à-vis du bénévolat en tant qu'activité politique (A), puis elle rend compte des travaux qui invitent à penser le travail qui se cache derrière ces engagements bénévoles (B).

### **A. Un engagement bénévole**

Les travaux sur le bénévolat et le volontariat foisonnent en sciences sociales et des revues sont même consacrées aux enjeux spécifiques de ce secteur telles que *Voluntas*, le *Journal of Volunteray Sector* ou encore le *Nonprofit and Voluntary Sector Quaterly*. Les approches du

bénévolat et du volontariat sont traitées conjointement dans la présente revue des écrits, bien que je conserve l'appellation « bénévole » dans les développements à venir (Encadré 2)

### **Encadré 2. Les mots pour parler de la pratique**

Hors d'un rapport contractuel et fondée sur un engagement moral, la pratique à l'étude relève bien du bénévolat et non du volontariat, en dépit de l'appellation anglaise « *volunteer* » fréquemment utilisée par le réseau associatif WWOOF dans ses communications en anglais. Animées par une envie de s'investir pour une cause, bénévoles et volontaires choisissent de rejoindre des groupes associatifs selon des modalités qui diffèrent sur le plan juridique. Au Québec, le bénévolat est effectué de manière non rétribuée et sans contrainte, sous-tendu par un engagement moral. Il n'est pas défini dans les textes dans la mesure où chaque accord dépend des organisations, mais il est entendu qu'il recouvre « 1) une prestation, 2) qui est gratuite, 3) et intentionnelle » (Laloi.ca 2021). À l'inverse, le volontariat repose sur un échange contractuel et exclusif en vertu duquel le ou la volontaire reçoit une indemnité, appelée « *per diem* ». Le degré de formalisation diffère, puisque la réalisation de la prestation bénévole se fonde sur un engagement moral, tandis qu'elle repose sur un contrat rémunéré dans le cas du volontariat. En France, le Conseil social et environnemental (devenu le Conseil social économique et environnemental (CESE)) a défini le statut de bénévole en 1993 comme tel : « est bénévole toute personne qui s'engage librement pour mener une action non salariée en direction d'autrui, en dehors de son temps professionnel et familial ». Le volontariat est quant à lui prévu par les textes<sup>1</sup> et suppose une autorisation administrative préalable. Là encore, le volontariat est davantage formalisé que le bénévolat. Afin de correspondre aux cadres juridiques dans les deux contextes nationaux, le terme « bénévole » désigne ici les personnes qui se rendent dans les fermes pour participer aux activités, les woofeur·euses, et le terme « bénévolat » caractérise la pratique du woofing.

Je mobilise autant des littératures francophones qu'anglophones<sup>2</sup>. La revue classe les travaux selon le rapport du bénévolat à l'engagement politique. Elle débute par les écrits qui traitent de l'approche du bénévolat comme une participation sociale et politique (A). Puis, une approche plus critique rend compte des transformations de ce secteur, aux prises avec des phénomènes d'individualisation et de managérialisation, qui participent d'une dépolitisation

---

<sup>1</sup> Il n'y a pas de définition juridique unifiée du volontariat en France mais quatre cas de figures sont prévus par les textes : le volontariat de solidarité internationale depuis un décret de 1995 ; le volontariat civil institué par une loi de 2000 ; le volontariat associatif depuis 2006 ; et enfin le volontariat des sapeurs-pompiers spécifié dans le Code général des collectivités territoriales depuis 1996.

<sup>2</sup> Ne maîtrisant que ces deux langues à l'écrit, j'écarte toutes les publications dans d'autres langues.



des enjeux (B). Enfin, elle se clôt sur les travaux sur le « volontourisme » qui témoignent de l'intersection entre engagement et loisir dans les engagements bénévoles (C).

### **1). Une participation sociale et politique**

Depuis les écrits classiques de Tocqueville, il est entendu qu'une démocratie vivante nécessite une société civile active, et ce notamment grâce aux engagements associatifs des citoyen·nes. Un vaste pan de littérature, de même que de nombreux discours publics et politiques, « célèbrent » le bénévolat (Guenther 2017) en tant qu'engagement civique pouvant conduire à d'autres formes d'activisme (Galston 2000). Aussi, les chercheur·euses en sociologie de l'engagement conviennent que le bénévolat constitue une forme de participation, à distinguer des mouvements sociaux, puisque moins contestataire. Le bénévolat se déploie néanmoins dans « les contraintes du monde social » et se trouve impacté par ses clivages politiques (Havard-Duclos et Nicourd 2005, 62). Selon l'intention des acteur·ices et leur rapport aux normes, il peut dès lors revêtir un caractère engagé pour certain·es, tout en ne restant qu'une activité de loisir pour d'autres.

En effet, l'engagement se définit comme un « processus de conversion de sympathie politique en acte » (Passy 1998, 8) et prend des formes variées tant en termes de cibles que de modalités d'action. Trois approches se distinguent dans les interprétations des engagements politiques : l'approche du processus politique qui met l'accent sur la volonté de changement de régime politique ou de politiques publiques (Tilly et Tarrow 2009) ; l'approche multi-institutionnelle qui ouvre les cibles de contestation à de multiples structures de pouvoir matérielles et symboliques<sup>1</sup> (Armstrong et Bernstein 2008) ; et enfin une approche inductive de la contestation qui souligne la possible « continuité matérielle et symbolique entre la résistance individuelle et la contestation publique<sup>2</sup> » (Péchu 2007). Cette dernière approche permet de saisir la possible politisation du bénévolat et l'engagement qui la sous-tend.

---

<sup>1</sup> Élisabeth A. Armstrong et Mary Bernstein (2008) montrent que dans le cas des mobilisations de personnes malades du SIDA, les acteur·ices luttent tout autant contre les autorités politiques, les laboratoires pharmaceutiques que contre l'homophobie répandue dans la société.

<sup>2</sup> Cécile Péchu montre comment la lutte en logement est passée de l'occupation en squats et des déménagements à la cloche de bois à des formes collectives plus organisées. Elle insiste sur le fait qu'elle n'a pas catégorisé son objet en amont, mais qu'elle l'a « laissé parler » pour comprendre quelle était « l'économie morale » au sein du groupe, au sens de E.P. Thompson, c'est-à-dire « une vision traditionnelle des normes et des obligations sociales, des fonctions économiques appropriées occupées par les diverses parties de la communauté – ce qui, pris ensemble, peut être considéré comme constituant l'économie morale des pauvres » (1991, 339). Sans que les

Aussi, la politisation du bénévolat par les acteur·ices concerné·es ne va pas de soi et se construit - ou non - au cours de l'activité<sup>1</sup> (Hamidi 2006). Plusieurs études rendent compte de pratiques de bénévolat sans lien avec le politique, en examinant plutôt les profils des acteur·ices et leurs aspirations personnelles. Par exemple, le bénévolat associatif peut viser la promotion et la perpétuation d'une pratique sportive ou artistique (Chevalier et Fleuriet 2008). Toutefois, pour celles et ceux qui sont exclu·es de l'arène politique, des approches microsociologiques montrent que l'engagement bénévole joue un rôle de construction de sociabilités et crée des espaces propices au soulèvement de questions politiques, notamment par l'affirmation de certaines valeurs (Misset et Siblot 2019). La sociologie de l'engagement ne pourrait ainsi plus fonctionner, comme Annie Collovald l'a montré à propos des engagements humanitaires, sur des dichotomies trop simples telles que les « oppositions intérêt/désintérêt ; service de soi/dévouement aux autres ; bonheur privé/vertu civique » (2015, 12).

Potentiellement producteur de lien social, le bénévolat peut donc s'inscrire dans cette forme individuelle d'engagement politique. Si de prime abord celui-ci est envisagé comme une action frontale et conflictuelle, des chercheuses ont montré que cette représentation du politique émanait de conceptions androcentrées et que la contestation pouvait prendre des formes plus discrètes, en coulisses (Masson 2015). En s'inscrivant dans cette critique féministe, des approches et notamment celles du *care* montrent que la participation peut être sociale et que participer c'est « donner de son temps » (Gaudet 2015, 144). Le bénévolat permet en ce sens de produire du lien social, devenant un lieu d'expression de la citoyenneté. En l'analysant au prisme de la théorie de Marcel Mauss sur le don<sup>2</sup> (1924), Natalie Rigaux montre comment le volontariat permet d'aller à la rencontre de l'autre, de donner quelque chose de soi et d'attendre un retour hors d'un rapport marchand dans une « une forme de citoyenneté modeste, ordinaire » qui constitue le « fondement moral de la démocratie » (2004, 9).

Des travaux abordent le woofing sous l'angle de l'engagement politique qui sous-tend la pratique. Elle participe ainsi à la construction d'une économie qui se veut une alternative

---

actions collectives soient artificiellement extraites de la réalité sociale pour être analysées, c'est donc une approche plus inductive qu'elle utilise, grâce à laquelle elle met en lumière la continuité entre ces deux types d'actions.

<sup>1</sup> L'approche interactionniste de la politisation repose sur deux critères pour qualifier la politisation d'une pratique, d'un discours ou d'un enjeu selon Camille Hamidi : la montée en généralité sur un sujet ; et la reconnaissance d'une dimension conflictuelle (2006, 10).

<sup>2</sup> Il considère le don comme « un système de prestations totales » basé sur trois obligations : donner, recevoir, rendre (Mauss 1924, 71).

aux normes capitalistes (Lai et al. 2020) et rejoint par là même le *lifestyle activism*<sup>1</sup> (Portwood-Stacer 2008) où sont défendues des valeurs d'entraide (Moysidou 2020). La défense d'un mode de vie écologique et la promotion de valeurs anti-consuméristes dans le woofing se rapprochent ainsi du mouvement de l'« hédonisme alternatif » (Soper 2020) qui prône des échanges non marchands et invite à une société avec davantage de temps libre. Dans un mémoire de sociologie, Theo Holtwick (2016) soutient que le woofing constitue une scène d'agriculture civique où se déploient des pratiques qui résistent à la gouvernance alimentaire néolibérale. Une thèse en philosophie (Nakagawa 2017) rend quant à elle compte de la reconfiguration du rapport des bénévoles à « la nature » et aux entités non-humaines dans le woofing. Cette pratique permettrait de sortir (en partie) du biais anthropocentrique qui teinte les relations de l'humain à l'environnement, notamment grâce à une « économie morale » fondée sur l'hospitalité et la réciprocité. En se focalisant uniquement sur les expériences des bénévoles, ces travaux tendent toutefois à ignorer les réalités des fermes qui les accueillent et l'aide significative sinon nécessaire apportée par le bénévolat. Ils soulignent néanmoins que la pratique embrasse des causes variées, allant de la défense de l'entraide à celle de modes de vie moins polluants. Le woofing peut dès lors être considéré comme une activité politique selon l'intention donnée par les bénévoles. Plus largement, qu'il relève d'un engagement politique ou non, le bénévolat est aux prises avec des transformations dans les sociétés occidentales, dont les effets sont pluriels et confrontent également le bénévolat paysan.

## **2). Les transformations du bénévolat : individualisation et managérialisation**

Depuis la fin des années 1990, les recherches en sciences sociales montrent que le bénévolat dans les démocraties occidentales se trouve aux prises avec deux tendances : l'individualisation des engagements et la managérialisation des organisations.

Tout d'abord, le bénévolat institutionnalisé se mue en un « bénévolat d'initiative », sous des modalités flexibles et peu pérennes<sup>2</sup>. Les bénévoles tendent à s'investir ponctuellement

---

<sup>1</sup> Les études ethnographiques sur le *lifestyle activism* (activisme du mode de vie) montrent que les choix les plus ordinaires de la vie quotidienne tels que le mode d'habitat, la consommation, les déplacements, la gestion des relations amicales et amoureuses deviennent des terrains d'expression de sensibilités politiques.

<sup>2</sup> Cette individualisation se retrouve dans les engagements militants plus largement, comme le montre le modèle de l'engagement à la carte de Jacques Ion (1997) qui signe la fin de la fusion entre l'individu et le collectif. Aussi, les bases collectivistes de l'engagement se muent en des formes individualisées qui s'éloignent des engagements totaux, propres aux grands mouvements de masse tels que l'engagement dans les partis communistes (Ethuin 2003; Mischi 2004). De prime abord considérée comme un « agir-ensemble » (Neveu 2005), l'action collective

dans les organisations selon des rapports moins engageants, caractérisés par un mode « USB » où ils et elles se branchent et se débranchent rapidement (Eikenberry et Kluver 2004). Cette vision très individualisée fait écho aux valeurs « d'autonomie et d'épanouissement personnel » (Luck 2008, 233) qui sont au fondement des principes de la responsabilité individuelle, auxquels les sociétés néolibérales font la part belle. Des auteur·ices vont jusqu'à affirmer que la réalisation de soi, y compris par l'engagement, devient une demande institutionnelle dans l'idéologie de la « désinstitutionnalisation » (Honneth 2004). La sociologue Eva Illouz éclaire les raisons de ces nouvelles injonctions :

Nous avons là une conséquence des changements institutionnels et culturels propres aux sociétés postindustrielles, aussi profonds qu'intrinsèquement liés entre eux : diversité toujours plus grande des modes de vie, instabilité des marchés du travail, développement des activités consuméristes envisagées comme autant de moyens de façonner son identité, idéal d'authenticité, etc. (Illouz 2019, 27-28, ma traduction)

Outre l'individualisation, les engagements bénévoles migrent vers des formes pragmatiques (Pereira 2007) inscrites dans une « culture de l'action finalisée » (Duclos et Nicourd 2005), où l'importance des résultats obtenus prime sur celle des processus adoptés pour y parvenir. C'est aux États-Unis que cette approche de l'engagement s'est de prime abord développée, notamment dans le secteur de la charité. Janet Poppendieck montre dans son livre *Sweet Charity* (1998) que la lutte contre la faim s'éloigne des causes structurelles de la pauvreté au profit de prestations de services gérées par des bénévoles, qui perpétuent des approches culpabilisantes et psychologisantes du phénomène. Cette « dérive » conduit les grosses organisations de charité à être davantage tournées vers une course à l'efficacité au détriment d'une aide aux populations concernées (Broadrige et Parson 2003). Les travaux de Nina Eliasoph montrent en prenant le cas des *empowerment projects*<sup>1</sup> que les organisations de volontariat ont tendance à apporter des solutions à court terme aux problèmes sociaux, sans en questionner les causes structurelles. La sociologue met en garde contre ce détachement du volontariat de l'activisme politique qui risque non seulement d'affaiblir la dimension contestataire des activités bénévoles, mais aussi de générer des « constellations de dilemmes » (Eliasoph 2013). Par exemple, les personnes bénéficiaires sont « mises au travail » au sein des

---

peut aussi prendre la forme d'un « agir individuel » (Micheletti 2003) dans lequel un·e acteur·ice se mobilise seul·e dans le but de provoquer un changement social.

<sup>1</sup> Un *empowerment project* se définit comme « une organisation avec des fonds flexibles sur le court-terme provenant de sources « hybrides », privée-publiques ou non-lucratives, et qui utilise le « discours de l'*empowerment* » » (Eliasoph 2011, 7, ma traduction).

organisations, qui se trouvent de plus en plus régies par des fonctionnements « managérialisés », reproduisant de la sorte les inégalités subies à l'extérieur. La managérialisation se définit comme :

Une entreprise de rationalisation de l'organisation du travail caractérisée par la recherche de l'efficacité, la promotion de l'autonomie et de la responsabilité individuelle, et l'adaptation continue des formes organisationnelles. (Robert 2007, 8)

Issues des mondes des entreprises, ces logiques se sont propagées dans l'action publique (Bruno et Didier 2013) et depuis les années 2000 dans les secteurs associatifs (Hély 2009) qui tendent dès lors à fonctionner selon les principes de la régulation marchande (Willemez 2002). Les organisations de bénévolat en viennent-elles aussi à définir leurs objectifs selon les critères de l'économie capitaliste (Eikenberry 2009; Shachar 2014). Tout d'abord fortement présente dans le secteur de l'humanitaire (Lechien 2002; Collovald et al. 2015), cette emprise des logiques managériales gagne peu à peu toutes les organisations bénévoles, où les impératifs économiques priment sur les missions sociales des associations (Réseau de l'action bénévole du Québec 2007; Chanut-Grieu 2009). En enquêtant sur les collecteur·ices de fonds pour une célèbre association écologique, Sylvain Lefèvre (2011) dresse dans sa thèse un portrait saisissant de l'invasion des techniques de marketing dans les « multinationales de l'action collective ». Il montre comment l'usage de ces techniques génère une ambiguïté inconfortable chez ces acteur·ices, en proie à un désenchantement du militantisme traditionnel au profit d'un réenchantement du militantisme moderne<sup>1</sup>. En s'infiltrant dans des territoires d'engagement, la gestion managériale transforme des espaces de pouvoir collectif en des espaces de responsabilisation individuelle<sup>2</sup> (Gaudet 2020). Dès lors, les impératifs d'efficacité entrent en tension avec l'envie de convivialité et de plaisir des bénévoles, qui sont aux prises avec des tâches bureaucratiques plutôt que des activités génératrices de lien social (Swidler et Watkins 2009). Le désenchantement du bénévolat se caractérise par un « désajustement entre l'idéal objectif subjectivé et le modèle de conduites et les valeurs défendus réellement par l'institution » (Aldrin 2007, 32). Un décalage peut ainsi survenir entre les attentes subjectives des bénévoles et les conditions objectives de réalisation des activités.

---

<sup>1</sup> Loin d'un processus univoque, il précise que les acteur·ices peuvent se saisir de cette managérialisation pour en détourner les codes au sein de stratégies individuelles.

<sup>2</sup> Il se diffuse alors une morale de la société « acrobate » où « l'exigence sociale de performance et de prise de risques [...] met à l'épreuve la créativité et l'engagement des jeunes tout en conservant l'illusion qu'ils sont les créateurs de leur performance » (Gaudet 2020, 1).

De plus, des recherches en sociologie critique regardent *au plus près des pratiques* et montrent que ces organisations managériales, marquées par des fonctionnements hiérarchiques et des tâches compartimentées, s'avèrent plus propices à la reproduction d'inégalités selon la positionnalité des acteur·ices. Elles renforcent par-là même les hiérarchies de genre, de classe et de race, notamment dans la division du travail bénévole. Aussi, les tâches domestiques ont tendance à être assignées aux femmes au détriment des tâches les plus prestigieuses dévolues aux hommes (Martin 1993; Fillieule et Roux 2009). De manière similaire, Balihar Sanghera (2018) montre qu'au sein des organisations de volontariat de charité anglaises les tâches les plus valorisantes reviennent aux bénévoles avec les capitaux sociaux les plus élevés, tandis que les personnes issues de classes populaires sont cantonnées aux activités d'exécution, renforçant ainsi les « injustices contributives<sup>1</sup> ». Plus encore, les organisations se muent en des espaces d'expression et de renforcement des privilèges blancs<sup>2</sup>, en particulier au sein des mouvements alimentaires alternatifs<sup>3</sup> (Slocum 2007), illustrant ainsi parfaitement l'idée que « la couleur de l'écologie n'est pas le vert, mais le blanc » (Keucheyan 2014, 24, cité par Bahaffou 2021, 32).

À rebours des tendances de managérialisation des engagements bénévoles exposées précédemment, le réseau associatif WWOOF promeut un idéal de bénévolat sans subordination ni impératifs de cadence, bien que les réalités empiriques puissent montrer autre chose. Ces deux processus d'individualisation et de managérialisation sont ainsi interrogés sur

---

<sup>1</sup> Selon l'auteur, « l'injustice contributive se produit lorsque des personnes se voient refuser la chance d'avoir un travail épanouissant et stimulant, ainsi que la reconnaissance et le statut qui y sont associés » (Sanghera, 2018, 309, ma traduction).

<sup>2</sup> Peggy McIntosh définit le privilège comme « un emballage invisible de biens non mérités sur lesquels je peux compter en en profitant chaque jour, mais au sujet desquels j'étais « supposée » rester inconscient·e » (1989). Parmi la liste des privilèges blancs, elle mentionne le fait de pouvoir négocier avec des personnes de sa « race » dans le monde du travail, de pouvoir porter des vêtements de seconde main sans avoir la crainte que cela ne porte préjudice à son groupe racial, ou encore de pouvoir trouver des bandages « couleur chair » qui correspondent à la couleur de sa peau.

<sup>3</sup> À ce sujet, l'épisode 77 du balado *Kiffé ta race*, intitulé « Véganisme, écoféminisme, des trucs de Blanc·hes », avec comme invitée la chercheuse en philosophie féministe Myriam Bahaffou, brosse un portrait saisissant de l'exclusion des personnes racisées au sein des mouvements écologistes et *vegan*. <https://www.binge.audio/podcast/kiffetarace/veganisme-ecofeminisme-des-trucs-de-blanc%25i2%25b7be>. Myriam Bahaffou se positionne en faveur d'une écologie décoloniale (Ferdinand 2019). Elle écrit dans un texte paru dans la revue *Assiégées* : « Je crois que je suis mieux placée pour savoir de quoi je parle quand je parle d'écologie, puisqu'il s'agit de mes proches qui travaillent en usine et qui s'intoxiquent, le pays de mes ancêtres qui a servi de terrains pour vos tests nucléaires, les corps de mes sœurs qui ont été stérilisés de force, et ceux des femmes des Suds en général qui sont les plus exposées à toutes les catastrophes climatiques que l'on connaît. Je crois donc que ce sont les arabes, les noir·es, les roumain·es, les asiatiques, qui sentons mieux la catastrophe écologique que n'importe quel discours « vert » qui nous demande de faire pipi sous la douche comme un geste « écoresponsable ». » (Bahaffou 2020, 30-31).

le terrain de recherche, de même que le recrutement social des bénévoles et les dynamiques potentiellement inévitables d'attribution des tâches. À l'instar du bénévolat en général, le woofing pourrait ainsi être affecté par ces tendances. Il rejoint par ailleurs des caractéristiques propres à un volontariat mêlant engagement et tourisme qui s'est développé depuis les années 2000 : le « volontourisme ».

### **3). Le volontourisme**

Une partie de la littérature envisage le woofing comme une forme particulière de tourisme, voire de volontourisme, qu'il convient de définir. Tout d'abord, un détour par l'histoire du tourisme montre de quel type de pratiques le volontourisme se démarque. Le tourisme résulte de transformations des sociétés européennes amorcées dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et touche tout d'abord la noblesse pour ensuite gagner les élites locales, dans le même temps que se développent les transports (Saskia et Réau 2016). À la suite de voyages qui demeuraient le privilège des classes aisées, le tourisme de consommation se développe dans les pays occidentaux avec l'élévation des revenus, l'obtention de congés payés et l'avènement de la « civilisation des loisirs » (Réau 2011). Les vacances sont dès lors vécues comme « une nécessité sociale, familiale, voire vitale : restaurer les forces de travail, renouer des liens familiaux et amicaux, sortir du quotidien » (Cousin et al. 2016, 50). Ce tourisme de masse fait l'objet de nombreuses critiques, autant en raison de ses effets écologiques désastreux que de la destruction progressive des lieux qu'il engendre (Christin 2017). Il reste également le privilège d'une petite minorité sur la planète, puisque seul 15% de la population mondiale est autorisée à voyager par le jeu d'attribution de visas (Czaika et al. 2018). À côté de ce tourisme, se développent en réaction des formes plurielles de tourisme « durable » où les voyageurs cherchent à découvrir des lieux moins éloignés de leur domicile ou bien selon des formes moins industrialisées (Ruiz 2013). Outre ce tourisme plus « durable », une autre voie de distinction du tourisme de consommation se développe en s'appuyant sur des engagements bénévoles : le volontourisme.

Cette notion a émergé dans les années 2000 dans les études sur le tourisme (Benson 2011). Il se définit comme « une forme décommodifiée de tourisme » dont le but est d'« aider ou alléger la pauvreté matérielle de certains groupes, restaurer des environnements ou faire de la recherche sur des aspects sociétaux ou environnementaux » (Wearing 2001, 1). Il se distingue en ce sens du tourisme classique, orienté uniquement vers la satisfaction des désirs des

voyageur·euses, faisant fi des éventuels besoins des communautés d'accueil. Les domaines privilégiés dans lesquels il se développe sont les suivants : aide humanitaire, enseignement, soin aux espaces naturels. En 2008, le volontourisme drainait déjà 1,6 million de bénévoles, dont 80% de femmes (TRAM 2008). Il perpétue en effet des représentations genrées de la générosité, qui s'incarnent dans des pratiques de *care* envers les « bénéficiaires » et les espaces d'accueil (Mostafanezhad 2013).

Le volontourisme fait lui aussi l'objet de critiques sociales dans la mesure où d'une part il participe à un marché lucratif orchestré par les agences de volontariat, et d'autre part il entretient des rapports de domination. Des travaux dénoncent ainsi les intérêts marchands des firmes qui proposent ces séjours à l'étranger, dans une forme de « philanthrocapitalisme » (Vrasti et Montsion 2014). Ces deux auteur·ices invitent à regarder de près le fait que :

Le volontariat est [soit] une technique de gouvernement soigneusement conçue, dont le but est d'aligner la conduite individuelle selon la double injonction du capitalisme néolibéral de rationalité du marché et de responsabilité sociale. (2014, 337, ma traduction)

Cette nouvelle forme de tourisme perpétue également des rapports de domination : elle attire en majorité des acteur·ices dotés·es d'importants capitaux économiques et culturels, pour qui le recours à l'humanitaire constitue une légitimation de l'expérience touristique (Butcher 2002). Une mise en scène de soi prévaut par ailleurs dans le volontariat humanitaire au sein d'une performance d'un « colonialisme de sentiment » (Wearing et al. 2018). Alizée Delpierre (2017) montre dans le cas du volontariat de jeunes occidentaux au Ghana qu'il s'agit pour ces personnes issues des classes aisées, autant que pour leur famille, de moraliser l'expérience touristique, voire le capital économique. Elle note également que les structures locales d'accueil n'ont parfois pas besoin d'aide, conduisant les volontaires à se résigner à (re)devenir des touristes comme les autres.

Le réseau associatif WWOOF rejoint pour partie les objectifs du volontourisme puisqu'il propose un tourisme alternatif venant en aide à des « locaux » dans les lieux visités. Le woofing se distingue néanmoins du volontourisme par sa forme associative, mais aussi parce qu'il permet également des séjours proches du domicile ou dans le propre pays des bénévoles. Au Canada, deux tiers des bénévoles proviennent d'un autre pays, tandis qu'en France ils et elles sont un tiers d'étranger·es. Plusieurs travaux examinent toutefois le woofing à l'aune des reconfigurations de l'expérience touristique qu'il engendre. Ces études montrent



que le bénévolat agricole s'apparente au « volontourisme » où s'allient des motivations d'ordre personnel et une volonté d'aider en faveur d'idéaux politiques (Zunigo 2007). Les bénévoles prennent donc part à ces « voyages participatifs » (Perrier 2015) qui mélangent tourisme et engagement, en s'inscrivant dans le champ du « tourisme transformatif » (Nakagawa 2017). Mary Mostafanezhad (2016) souligne en cela un paradoxe au cœur du woofing matérialisé par un « double mouvement<sup>1</sup> » avec une pratique qui se veut à la fois une résistance à l'agriculture intensive mondialisée, tout participant activement au marché du tourisme ancré dans la société néolibérale. Plusieurs travaux étudient le bénévolat agricole sous cet angle et montrent que cet échange repose sur un fragile équilibre entre amitié, engagement et volonté touristique (Reau et Boutier 2017). La recherche de Claire Chabot (2019) sur le woofing au Québec est la seule à ne pas s'intéresser aux effets de la pratique sur les volontaires, mais sur les habitant·es locaux, pour montrer qu'elle participe à « valoriser le quotidien » (p.177) des communautés rurales, de même qu'elle devient une vitrine de tourisme alternatif. À l'instar de ce travail qui décentre l'analyse des seul·es bénévoles, l'originalité de ma proposition est de prendre en considération également le travail d'accueil fourni par les hôtes du réseau, et ainsi de renverser en partie la représentation d'une simple relation d'aide des bénévoles envers les hôtes. Peu de travaux abordent par ailleurs le woofing en le considérant comme un « travail », alors même qu'un champ de recherche fertile invite à appréhender le bénévolat comme un monde du travail.

## **B. Un bénévolat dans un monde du travail**

Cette sous-section se focalise sur les travaux en science politique et en sociologie qui font état des rencontres, voire de la confusion dans certains cas, entre le bénévolat et l'emploi. Elle traite dans un premier temps de la porosité des frontières entre bénévolat et emploi (1), puis, dans un second temps, elle interroge la « mise au travail » des bénévoles (2), y compris dans le bénévolat paysan (3).

### **1). La porosité des frontières entre emploi et bénévolat**

S'il se situe de prime abord dans le domaine du hors-travail, les passerelles sont nombreuses entre le monde du travail et le bénévolat, autant en France (Simonet 2010) qu'au Québec (Chanut-Guieu 2009). Les catégories du bénévolat et de l'emploi sont *a priori*

---

<sup>1</sup> Le double-mouvement désigne dans *La Grande Transformation* (Polanyi 1944) l'expansion du marché et les protections sociales développées en réaction.

exclusives : là où il y aurait contrainte et rémunération chez les travailleur·euses, les bénévoles jouiraient d'un choix libre exercé sans obligation au sein de l'espace social du hors-travail (Dufour 2000, 10).

Ces frontières ne sont toutefois pas totalement étanches et ont tout à gagner à être problématisées afin de montrer les rapports de pouvoir qui se jouent derrière les différents statuts des « travailleur·euses ». Cette porosité des frontières se manifeste par des requalifications juridiques<sup>1</sup>, des processus de professionnalisation dans le monde associatif (Hély 2009) ou encore l'incursion d'activités bénévoles dans les entreprises<sup>2</sup> (Bory 2008; Morel et Poulain 2021). D'un côté, le monde associatif est le théâtre de la professionnalisation<sup>3</sup> des acteur·ices qui le composent – venant d'ailleurs avec son lot de perte d'autonomie – et de l'autre des acteur·ices espèrent que leur occupation devienne un travail. Si elle fait ressortir la dimension engagée du travail, la bénévolisation des activités entraîne néanmoins des effets sur la reconnaissance et la valorisation des emplois. Effectivement, la possible substitution du travail salarié par un travail bénévole sous-entend que « n'importe qui » avec « un peu de bonne volonté » (Dussuet et Flahaut 2010, 48) peut effectuer les tâches en question, charriant de fait un risque de dévalorisation des compétences. Aussi, le recours au bénévolat engendre une plus faible reconnaissance matérielle du travail et peut conduire à l'instauration pour tous et toutes de normes dégradées d'emploi<sup>4</sup>. Il pourrait en ce sens générer une « précarisation des professionnels et une professionnalisation des précaires » (Pudal 2016, 113). Ce ne sont donc pas seulement les figures bénévoles qui se transforment en travailleur·euses, mais également « une figure au négatif » qui se dessine : celle du/de la travailleur·euse bénévole (Simonet 2010, 15). En outre, des études sur le *hope labor* montrent que des bénévoles ou des stagiaires acceptent de faire gratuitement ce pour quoi ils et elles espèrent être plus tard rémunéré·es

---

<sup>1</sup> En France, la Cour de cassation a en ce sens requalifié des engagements bénévoles auprès de la Croix-Rouge en contrats de travail en 2002.

<sup>2</sup> C'est le cas lors du mécénat d'entreprise où des employé·es effectuent sur leur temps de travail des activités bénévoles caritatives organisées par la direction. La sociologue Anne Bory explique que cette forme atypique de bénévolat constitue une « véritable politique d'entreprise, rationalisée, et professionnalisée, liée aux objectifs commerciaux, symboliques et managériaux de l'entreprise » (2008, 162).

<sup>3</sup> La professionnalisation se définit comme un processus par lequel une occupation devient profession (Hughes 1994).

<sup>4</sup> Annie Dussuet et Erika Flahaut poursuivent à propos de ce paradoxe : « La proximité du travail effectué par les salariés associatifs avec le travail bénévole joue un rôle ambigu : d'un côté, elle met en lumière la dimension d'engagement personnel de ce travail, à laquelle peut alors être associée une reconnaissance de type professionnel ; mais d'un autre côté, elle tend à en déprécier les aspects les plus objectivables, mieux pris en compte lorsqu'un rapport de forces strictement salarial parvient à s'instaurer (2010, 48).

(Kuehn et Corrigan 2013). Les travaux de Florence Ihaddadène montrent que les bénévoles auprès de la Ligue de l'enseignement en France, puis les volontaires internationaux à Madagascar, s'inscrivent dans des stratégies de professionnalisation, et particulièrement les femmes. Elle souligne ainsi le « le hiatus entre deux discours : celui du don, qui présente les volontariats comme engagements gratuits, et celui des compétences acquises, de la formation et valorisation, qui contredirait le désintéressement des engagé·e·s » (2018, 77).

Les usages professionnels du bénévolat concernent majoritairement les populations moins bien « intégrées », qu'il s'agisse des jeunes, des femmes, ou des personnes racisées. Ainsi, Camille Hamidi (2002) montre dans le cas d'associations françaises de quartiers issus de l'immigration postcoloniale que l'engagement associatif peut être un outil d'insertion professionnelle, d'intégration au politique ou d'ascension sociale, pour des personnes en situation de désaffiliation. En outre, les volontaires sont le plus souvent des individus « jeunes », c'est-à-dire dans une période d'indétermination professionnelle et matrimoniale (Muxel 2010). Un parallèle peut d'ailleurs s'établir entre d'un côté les politiques de jeunesse et d'emploi et, de l'autre, les politiques de valorisation du bénévolat, dans des contextes de fort chômage des jeunes<sup>1</sup>. Les politiques de jeunesse se structurent aujourd'hui autour de trois items : l'autonomie, l'insertion professionnelle<sup>2</sup> et la citoyenneté. Ces politiques sont à réinscrire dans des transformations plus larges vers un État social actif (Vieille et al. 2006; Gonin, Grenier et Lapierre 2012). Léa Lima (2011) montre en ce sens les spécificités nationales des politiques de jeunesse en France et au Québec, en insistant sur le glissement libéral au Québec, où les jeunes sont de plus en plus responsabilisé·es individuellement quant à la question de leur devenir.

## **2). La mise au travail des bénévoles**

Au sein de ces États sociaux « actifs », les bénévoles sont « mis·es au travail ». En mettant de côté l'image d'un bénévolat libre et éclairé, il transparaît qu'il est, à l'inverse, fortement encouragé par les politiques publiques, voire constituerait « une politique de l'emploi cachée » (Simonet 2010). Par exemple, la loi française du 16 février 1999 permet aux

---

<sup>1</sup> Au Québec, le taux de chômage des 15-24 ans est de 12,8% (par rapport à 7,2% pour le reste de la population) (Statistiques Canada 2020), et 21% en France (par rapport à 9,1% pour le reste de la population) (INSEE 2020).

<sup>2</sup> Des auteur·ices ont ainsi montré que la jeunesse avait tendance à être perçue comme une population à risque, voire potentiellement déviante lorsqu'issue des classes populaires (Desage et al. 2016), qu'il faut surveiller et empêcher de devenir dépendante du système de protection sociale (Loncle et al. 2012).

associations de réaliser une valorisation comptable des activités bénévoles, de même que la Validation des Acquis de l'Expérience (VAE) prend en compte les compétences bénévoles depuis 2008. Au Québec, dans la stratégie gouvernementale d'action bénévole 2016-2022, le gouvernement prévoit d'investir 1,5 million afin de « consolider les interventions en matière d'action bénévole et de mieux faire connaître et reconnaître l'apport des bénévoles à la société québécoise » (Gouvernement du Québec 2016, 18). L'injonction au bénévolat tend à devenir visible lorsque les incitations se muent en des formes contraignantes, comme dans le cas du *workfare*, défini par Maud Simonet comme « une entreprise conservatrice qui oblige les allocataires de l'aide sociale à travailler pour percevoir leur allocation » (Simonet 2020, 185). En se basant sur les expériences de *workfare* qu'elle a observées aux États-Unis, elle écrit :

Le nouveau paradigme de l'aide sociale qui s'ouvre avec l'institutionnalisation du *workfare* aux États-Unis s'inscrit dans une rhétorique qui fait porter aux allocataires la responsabilité de leur situation, insiste sur les « obligations sociales de la citoyenneté » (Morel, 2000, p. 180) et le devoir qui serait le leur de rembourser leur dette à la société. (Simonet 2020, 188)

En ce sens, une « mise au travail par la participation » touche les populations issues des classes populaires en France (Rosa Bonheur 2019, 172) tout comme les prestataires d'aides sociales au Québec (Charron 2019). Ces travaux montrent que de l'encouragement à l'obligation de s'engager comme bénévole, il peut n'y avoir qu'un pas<sup>1</sup>. Il apparaît dès lors que les formes de responsabilisation individuelle qui pèsent sur les bénévoles vont de pair avec une déresponsabilisation collective instiguée par les États dans une variété de secteurs d'action publique tels que la propreté de la ville<sup>2</sup> (Krinsky et Simonet 2012), la gestion des jardins communautaires (Rosol 2012), l'aide aux personnes réfugiées (Monforte 2019), la lutte contre la pauvreté (Muehlebach 2012) ou encore la gestion des activités parascolaires (Simonet et Lebon 2017). Si cette responsabilisation individuelle se déroule dans des secteurs non marchands, la particularité du cas du bénévolat paysan est de contribuer à une entreprise commerciale.

---

<sup>1</sup> Ces encouragements au bénévolat ont été largement diffusés lors des débats sur l'instauration d'un revenu universel où plusieurs forces politiques ont défendu que le temps libéré permettrait de dégager du temps pour les engagements bénévoles. C'est ce que soutient également un courant plus utopique qui prône *La fin du travail* (Rifkin 1997) sans pour autant proposer de garde-fou à la cooptation politique et marchande du temps libéré.

<sup>2</sup> La ville de New-York scande ainsi « adoptez un parc » dans les années 1990 afin de susciter un engagement envers ces lieux publics, pendant que les budgets publics les abandonnent (Simonet et Krinsky 2012). Ce serait ici par analogie une invitation à « adopter une ferme ».

### 3). Le rôle du woofing dans la (sur)vie des petites fermes paysannes

Seules quelques études abordent le woofing en l'inscrivant plus largement dans le travail agricole. Une recherche en géographie met en parallèle les contributions bénévoles des woofeur·euses, qui sont pour la plupart des personnes blanches, et celles des travailleur·euses étranger·eres pour souligner la romantisation du travail gratuit des classes aisées (Guthman 2017). Une autre montre que le volontourisme agricole est utilisé pour compenser les failles du marché du travail agricole aux États-Unis (Terry 2014). L'auteur y interroge le woofing depuis la perspective des hôtes, se démarquant par-là même de la plupart des autres recherches qui se focalisent sur l'expérience des bénévoles, et affirme que recevoir cette aide bénévole apporte quatre types d'effets positifs : un travail peu cher, une facilité de recrutement, des compétences supplémentaires, et enfin un support émotionnel. Il ne prend toutefois pas en considération le travail au-delà des espaces productifs. Une étude conduite par Kévin Morel et François Léger (2016) dans des microfermes de Loire convient que les bénévoles *via* le réseau WWOOF et les stagiaires contribuent à environ 35% du travail sur les fermes, tout en appelant à des recherches qualitatives complémentaires pour saisir ce qu'impliquent l'accueil et les dimensions extraproductives de ces aides bénévoles. Une revue de littérature de Cheryl Lans (2016) défend l'idée que le réseau WWOOF participe à une « économie du *care* » pour pallier les difficultés des agriculteur·ices, sans toutefois être étayée par des données empiriques. La grande majorité des travaux sur le woofing examine les expériences des bénévoles, là où quelques recherches seulement considèrent l'apport pour les hôtes du réseau, en reliant timidement cette contribution aux failles structurelles des secteurs agricoles. L'originalité de ma recherche est de proposer une lecture du woofing à la fois depuis les perspectives des acteur·ices engagées dans le réseau, hôtes et bénévoles, mais aussi de le réinscrire dans les politiques nationales d'agriculture paysanne française et québécoise pour comprendre en quoi il participe à la (sur)vie des fermes paysannes et à quel prix.

Plusieurs enseignements sont à tirer de la revue des écrits. Les travaux en sciences sociales mettent en lumière la migration du bénévolat vers des formes individualisées, de même que l'adoption de fonctionnements managériaux par les organisations. Ces tendances impliquent un double risque entre le détachement du caractère contestataire des engagements et la reproduction d'inégalités entre les bénévoles. Le réseau associatif WWOOF défend quant à lui, au contraire, un bénévolat sans subordination et prétend s'éloigner des tendances

managériales, ce qui sera mis à l'épreuve du terrain. Les travaux sur le woofing sont certes de plus en plus nombreux mais, au terme de cet exposé, il apparaît qu'ils peinent cependant à *découvrir* le travail qui se cache derrière cet engagement. Tributaires de la conception classique du travail fondée sur le critère de la rémunération, les recherches sur le bénévolat en font un monde à part tandis qu'il sera soutenu ici que les forces (re)productives salariées et bénévoles peuvent se confondre dans une analyse matérialiste du travail, défendue dans le cadre théorique.

## **II. Une approche féministe des pratiques de woofing**

Le cas du bénévolat paysan met en exergue la nécessité d'interroger le travail au cœur du bénévolat, de même que les appropriations de ces contributions. En effet, il ne s'agit pas seulement d'un secteur qui relève d'une « cause » louable, mais qui appartient également à un marché. Pour comprendre son rôle, deux types de divisions sont remises en question : celle entre le marché (entendu comme le secteur marchand de l'agriculture paysanne) et la ferme d'une part ; et d'autre part celle entre la maisonnée et la ferme. La division traditionnelle entre novice et professionnel sera également questionnée, du fait de l'incursion de forces bénévoles dans les activités de production. Pour interroger ces divisions, j'ai recours à un cadre théorique issu du féminisme matérialiste et de la théorie de la reproduction sociale (TRS), qui seul permet d'appréhender le travail gratuit et de questionner ses appropriations. J'expose tout d'abord l'héritage théorique dans lequel je m'inscris (A), pour ensuite montrer comment il se décline en différentes dimensions analytiques mises à l'épreuve du terrain (B).

### **A. La redescription des pratiques productives et reproductives**

Le travail gratuit en agriculture paysanne, examiné depuis la position de bénévole, gagne à être réinscrit dans les luttes féministes pour la reconnaissance du travail domestique. Les théories féministes matérialistes sont détaillées (1) avant d'en venir à la théorie de la reproduction sociale (2), qui permet d'examiner les « économies parallèles » dans les fermes (3).

### 1). Le féminisme matérialiste pour définir le travail

S'intéresser au travail gratuit mène *de facto* à regarder du côté du travail des femmes, puisque ce sont elles qui historiquement et encore aujourd'hui sont les principales concernées<sup>1</sup>. Elles constituent d'ailleurs la majorité des bénévoles du réseau WWOOF, inscrit dans un monde professionnel où elles sont encore largement sous-représentées<sup>2</sup>. Les luttes et les travaux féministes ont dénoncé l'« exploitation » des femmes au sein du foyer, masquée derrière des valeurs morales d'amour et de dévouement. Il s'agit d'abord d'un mouvement social, puis d'un courant théorique<sup>3</sup> porté par des revues scientifiques telles que *Questions féministes*<sup>4</sup> en France et *Recherches féministes* au Québec. Le féminisme matérialiste repose sur trois piliers (Clochec 2021, 8-33) : l'antinaturalisme qui défend que le genre précède le sexe ; un appel à « appréhender l'oppression des femmes à partir de sa base matérielle » (Dephy 1970, 33) et de leur position dans les rapports de production ; et enfin un projet révolutionnaire de subversion de ces rapports de domination.

#### Encadré 3. L' « autre usine » du foyer

Dans les années 1970, les grands mouvements de libération des femmes appellent à la reconnaissance, voire la rémunération, du travail domestique. Les activistes féministes clament haut et fort que le foyer est le premier lieu d'exploitation des femmes, d'où l'éminent slogan « le privé est politique » (Pateman 1989). Ce qui auparavant relevait de la « microstructure » des vies quotidiennes, considérées comme des choses « mineures et triviales », est désormais qualifié de politique (Phillips 2000 [1991], 437). Le travail des femmes est extorqué et la lutte sociale ne doit plus se jouer seulement dans les usines et la scène politique, mais *aussi* dans cette « autre usine » qu'est le foyer (Dalla Costa et James 1973). Dans le manifeste *Wages against housework*, Federici (1974) dénonce que « *chaque fausse couche est un accident de travail* » et plaide en faveur d'un salaire au travail ménager. Mouvement international, la lutte pour la reconnaissance au travail ménager prend des formes diverses

<sup>1</sup> Il ne s'agit pas d'un débat clos puisqu'en France, les femmes ont la charge de 65 à 70% du travail domestique (INSEE 2010). Au Québec, elles consacrent en moyenne 5h27 par jour au travail non rémunéré (tâches domestiques et soin des enfants) tandis que les hommes y consacrent 4h08 (Statistiques Canada 2015).

<sup>2</sup> La main d'œuvre salariée en agriculture est constituée à 75% d'hommes en France en 2019 (INSEE 2019) et de 74% au Québec (Conseil du statut de la femme 2019). Si les femmes et les bénévoles constituent deux groupes sociaux distincts, ils peuvent dans une certaine mesure se confondre. Une constante dans les études sur le bénévolat est de souligner la surreprésentation des femmes parmi les populations bénévoles (Dittricht et Mey 2019), aussi bien dans les associations, que dans le *digital labor* (Jourdain 2018). Le bénévolat agricole ne fait pas exception (voir chapitre 4).

<sup>3</sup> Les sciences sociales apparaissent ici plus que jamais liées aux enjeux de pouvoir qui traversent les sociétés qu'elles prétendent étudier (Naudier et Simonet 2011)

<sup>4</sup> La revue *Questions féministes* a existé de 1977 à 1980 avant qu'une partie de son équipe, avec en tête Christine Dephy, ne fonde ensuite *Nouvelles Questions féministes*, encore en activité aujourd'hui.

selon les contextes<sup>1</sup>. Le mouvement s'est essoufflé dans les années 1990 mais le travail domestique continue d'être un enjeu central au sein des mouvements féministes. Les nombreuses grèves féministes en témoignent, telles que celles qui se déroulent en Argentine depuis 2017 (Varela 2021) ou encore celles qui ont eu lieu en Suisse au printemps 2019<sup>2</sup>. Il inspire aussi des luttes récentes telles que le mouvement pour la rémunération des stages mené par le CUTE (Comité unitaire sur le travail étudiant) en 2019 au Québec qui déplore que les stages non rémunérés concernent dans leur écrasante majorité des domaines professionnels où sont surreprésentées les femmes. La question de la lutte pour la reconnaissance du travail gratuit est toujours au cœur des luttes féministes et une question de recherche inépuisée en sciences sociales. La revue *Travail, Genre et Sociétés* consacre en ce sens un numéro aux « (re)configurations du travail domestique » en 2021 (n. 46) où Silvia Federici conclut que « le problème reste le même » (p.184) concernant la reconnaissance du travail ménager, bien qu'elle écarte désormais la solution du salariat au profit d'une politique des communs.

Plusieurs courants du féminisme matérialiste sont à distinguer, alors même que chacun apporte un regard original sur qui s'approprie ce travail gratuit et quelle *valeur*<sup>3</sup> il recouvre. Les deux courants du féminisme marxiste autonome et du matérialisme radical se différencient sur la question du rapport fondamental des oppressions, c'est-à-dire le système de domination qui entraîne l'autre, qu'il s'agisse du patriarcat ou du capitalisme. La critique depuis le féminisme Noir invite à ouvrir la définition de la valeur des activités au-delà de leur reconnaissance monétaire.

---

<sup>1</sup> Au Québec, cette lutte est portée par le Front de libération des femmes du Québec (FLF) à partir de 1969 puis par le Centre des femmes, qui tous deux considèrent que le travail domestique non rémunéré constitue le plus petit dénominateur commun des situations des femmes (Robert 2017). En France les féministes marxistes qui se rattachent au MLF (Mouvement de libération des femmes) s'inscrivent plutôt dans le matérialisme radical de Delphy qui s'oppose aux revendications du Mouvement international au salaire ménager.

<sup>2</sup> Le mouvement a débuté à la suite d'une réforme visant à porter l'âge légal de départ à la retraite à 65 ans pour les femmes, faisant fi du travail domestique réalisé au cours de leur carrière. Après la victoire de l'opposition portée par des syndicats féministes, des assises féministes sont organisées en juin 2018 pour lutter contre la récupération capitaliste, raciste et sexiste des mouvements féministes (Knežević 2019). Elles se battent entre autres pour la reconnaissance du travail reproductif et organisent une grève à partir de juin 2019. Leur Manifeste énonce : « Le gène du travail ménager ne fait pas partie de notre ADN et pourtant il nous est principalement assigné. La charge physique et mentale qu'implique tout ce travail n'est pas prise en considération. Ce travail est tellement dévalorisé qu'il en devient invisible. Il est pourtant indispensable au fonctionnement de l'économie et de la société » (Coordination romande des collectifs de la grève féministe et des femmes 2019).

<sup>3</sup> Des débats existent quant à la manière de comptabiliser la valeur du travail domestique, entre le calcul du remplacement de ce dernier par une main d'œuvre salariée et la substitution de ce temps passé à travailler en dehors (Jany-Catrice et Méda 2011). Cependant, la présente recherche dépasse la seule valeur d'échange de ce travail pour s'intéresser *aussi* à sa valeur d'usage qui est, elle, incommensurable. On ne peut en effet mesurer les liens sociaux, les services rendus à l'environnement, ou encore la production de résistances. La commensurabilité des services écosystémiques est d'ailleurs un débat en cours au sein des mouvements écologistes (Lavallée et Dupras 2016).



Les féministes marxistes autonomes amendent la théorie du matérialisme historique afin de prendre en considération le travail reproductif dans les logiques d'exploitation des travailleur·euses. Figure de proue de ce mouvement, la théoricienne italo-américaine Silvia Federici a participé dans les années 1970 à la lutte pour la reconnaissance du travail ménager (Encadré 3) et n'a depuis eu de cesse de dénoncer les multiples formes d'exploitation du travail des femmes. Dans son remarquable ouvrage *Caliban et la sorcière* (2017 [2004]), elle montre comment le capitalisme moderne s'est construit sur un double mouvement d'« enclosures<sup>1</sup> » des communs et des corps des femmes<sup>2</sup>. Elle relève qu'à partir du XVe :

Dans le nouveau régime monétaire, seule la production pour le marché était définie comme activité créatrice de valeur, alors que la reproduction du travailleur commençait à être perçue comme étant sans valeur d'un point de vue économique, et même cessait d'être prise comme un travail. (2017 [2004], 127)

L'héritage de cette période est un marché du travail marqué par le « procès de travail capitaliste<sup>3</sup> » désincarné de la vie privée duquel les femmes sont exclues, ou du moins pas tout à fait intégrées. Ses travaux plus récents touchent au capitalisme patriarcal pour montrer comment le système capitaliste est dépendant des hiérarchies de genre, de classe et de race (Federici 2019). À côté de ce courant, le matérialisme radical défend l'idée que les classes des hommes et des femmes sont antagonistes. Dans son article fondateur, *L'ennemi principal* (1970), Christine Delphy dénonce l'exploitation des femmes par le patriarcat. Selon elle, la classe des hommes est la principale bénéficiaire du travail gratuit et les hommes seraient tous tributaires d'une dette de temps et d'argent envers les femmes au sein du mode de production domestique. Les femmes seraient donc dépossédées d'elles-mêmes au sein de ce

---

<sup>1</sup> Ce mouvement pose les jalons des assauts politiques contre les paysanneries, alors que « l'argument avancé par les "modernisateurs", quelle que soit leur perspective politique, est que les *enclosures* renforcent l'efficacité de l'agriculture, et que la fragmentation qu'elles génèrent est compensée par une hausse significative de la production agricole [...]. L'idée est que, associés à l'innovation agricole, les enclosures rendirent la terre plus productive, conduisant à l'accroissement de l'offre alimentaire. Ceux qui se placent dans cette perspective rejettent la tenure communale de la terre comme "une nostalgie du passé". Ils tiennent le communalisme agricole pour rétrograde et inefficace, et ses défenseurs coupables d'un attachement injustifié à la tradition » (Federici 2017 [2004], 116).

<sup>2</sup> Cela entraîne la dénégation de tout savoir médical des femmes, en particulier sur leur propre corps. Les femmes savantes sont considérées comme des « sorcières » et sont exécutées dans le cadre de la « chasse aux sorcières » qui sévit en Europe à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle, au cours de laquelle de 40 000 à 100 000 femmes selon les estimations sont assassinées.

<sup>3</sup> Le procès de travail capitaliste repose selon Marx sur la séparation entre le/la travailleur·euse et le fruit de son travail. Cette séparation entraîne le fait que « l'ouvrier n'a le sentiment d'être à soi qu'en dehors du travail ; dans le travail il se sent extérieur à soi-même. Il est lui quand il ne travaille pas et quand il travaille il n'est pas lui » (1867, 1195). Silvia Federici (2019) affirme quant à elle que c'est plutôt la séparation entre le travail productif et reproductif qui est à la base du procès de travail capitaliste.

mode de production et devraient pour s'émanciper reprendre le contrôle de leur corps et de leur temps<sup>1</sup> (Guillaumin 1978). Dès ses premiers travaux, Delphy (1983) identifie l'agriculture comme un « laboratoire » des modes de production domestique :

L'agriculture constitue, pour la théorie féministe, une situation d'expérimentation naturelle. On peut y mettre à l'épreuve les théories sur l'origine de la non-valeur du travail ménager, et les théories qui postulent que "l'exclusion de la production" est la cause de l'infériorité sociale des femmes. (Delphy 1983, 4)

Ce n'est pas la nature des tâches du travail ménager qui entraîne la non-rémunération, puisque le travail des agricultrices, d'une nature différente, n'est pas davantage rémunéré dans le cadre du couple hétérosexuel. C'est donc avant tout parce que le travail est exécuté par des femmes qu'il n'est pas rémunéré. Cela rejoint ici la critique de la valeur-dissociation de la chercheuse allemande Roswitha Scholz<sup>2</sup> (2019) qui énonce que les activités seraient valorisées monétairement parce qu'elles sont exécutées par des hommes. Elle propose une conception de la valeur qui n'est pas immuable et postulée en amont, mais plutôt qui se fait en processus, en *process*. Quarante ans après la publication de Delphy « Agriculture et travail domestique, la réponse de la bergère à Engels » (1983), il est tout particulièrement pertinent d'interroger l'incursion de forces bénévoles au sein de ce mode de production pour regarder si cela produit les mêmes effets d'invisibilisation et de dévalorisation du travail.

Le matérialisme radical peine toutefois à prendre en considération les oppressions autres que celle issue des rapports de genre, alors même qu'« il n'y a ni front principal, ni ennemi principal » (Kergoat 1984, 210) dans l'étude des rapports de domination, mais plutôt une consubstantialité des rapports de genre, de race et de classe. De ces courants matérialistes, les théoriciennes féministes Noires américaines soulignent les biais des femmes blanches qui peinent à embrasser les expériences vécues de *toutes* les femmes, alors même qu'elles prétendent parler en leurs noms. Elles soulignent les angles morts du féminisme blanc qui

---

<sup>1</sup> En évoquant les compensations que les femmes mettent en place pour supporter cette dépossession, Colette Guillaumin écrit : « La reprise mentale individuelle et le yoga, ça peut aider un moment, mais il importe que nous reprenions (et pas seulement avec notre tête) la possession de notre matérialité. Reprendre la propriété de nous-mêmes suppose que notre classe entière reprenne la propriété de soi-même, socialement et matériellement » (1978, 15). Selon elle, la première appropriation est celle des corps, et non du travail comme le soutient Delphy.

<sup>2</sup> Roswitha Scholz est sociologue et a contribué à partir de 1992 à la revue *Krisis*. Son premier article intitulé « C'est la valeur qui fait l'homme » (1992) amorce sa théorie de la valeur-dissociation.

manque d'englober les histoires coloniales et esclavagistes dans leurs analyses<sup>1</sup> (Hill Collins 1990). Aussi, les féministes matérialistes blanches partent du postulat que la famille serait le lieu de l'exploitation de toutes les femmes et de l'appropriation de leurs corps, tandis que dans le contexte raciste américain des années 1960 et 1970, le foyer revêt d'autres significations pour les femmes Noires et peut même devenir un espace de résistances. bell hooks (1991) souligne que l'espace domestique représente à l'inverse pour certaines femmes Noires un lieu de réappropriation et de célébration de leurs identités, puisque ces dernières sont mises à mal, tant dans les espaces publics que dans les foyers des familles blanches pour lesquelles elles travaillent. En ne postulant pas de la « valeur » du travail selon sa reconnaissance économique sur un marché, cette approche permet de se départir d'une seule vision instrumentale de celui-ci et de prêter attention aux autres usages et significations de ces activités : la *valeur pour soi* (hooks 1991). Dans le cas à l'étude, plutôt que d'aligner les contributions bénévoles à leur valeur sur le marché, je m'intéresse à cette « valeur pour soi » que les bénévoles attribuent à leurs expériences, à réinscrire dans leur positionnalité dans l'espace social.

## **2). La théorie de la reproduction sociale pour comprendre la tension capital/vie**

Dans la continuité de la tradition de pensée des féministes matérialistes néomarxistes, un courant prend acte des critiques qui lui ont été adressées par le féminisme Noir<sup>2</sup> : la théorie de la reproduction sociale (TRS). Développée entre autres par l'économiste indienne Tithy Battacharya et la philosophe américaine Nancy Fraser, elle permet d'étudier les rapports capitalistiques en tant que processus et non comme des faits, en prenant en considération les relations marchandes mais aussi non marchandes. Dans un ouvrage paru en 2017 qui réunit plusieurs contributions construites sur la TRS et dont le titre est traduit en français par *Avant 8h, après 17h. Capitalisme et reproduction sociale* (2017), Tithy Bhattacharya définit deux objectifs à la TRS :

La TRS vise principalement à comprendre comment les catégories d'oppression (telles que le genre, la race et le capacitisme) sont coproduites en même temps que la production de plus-value. Sous cet aspect, elle cherche à dépasser les représentations réductrices ou déterministes du marxisme tout en exposant de manière créative la totalité organique du capitalisme comme

---

<sup>1</sup> Patricia Hill Collins (1990) mentionne que la division entre travail productif et reproductif ne s'applique pas pour les femmes Noires Américaines, alors même que leur travail au cours de l'esclavagisme servait autant à la production qu'à la reproduction sociale, et qu'il était moins valorisé que celui des hommes Noirs.

<sup>2</sup> Lise Vogel écrit en ce sens que la théorie de la reproduction sociale permet de ne pas « écarter les forces de la pensée intersectionnelle, en particulier sa capacité à développer des comptes rendus descriptifs et historiques nuancés de diverses « catégories de différence sociales » » (2017, 13, ma traduction).

système [...]. La TRS est unique en ce qu'elle théorise la relation entre le marché et les relations extramarchandes plutôt que de simplement problématiser leur distinction. (2017, 27, ma traduction)

Elles se détachent des féministes marxistes qui considèrent que le travail reproductif a une valeur d'échange et d'usage<sup>1</sup> pour ne reconnaître que sa valeur d'usage indépendamment du marché. En remettant en cause les dualismes entre travail productif/reproductif et temps libre/travail, la théorie de la reproduction sociale permet de voir comment les échanges qui se développent dans les interstices du monde marchand sont néanmoins impactés par des logiques capitalistes. Elle invite donc à explorer théoriquement les relations marchandes et extramarchandes, notamment au sein de la « l'économie morale, l'économie de l'ombre, l'usine sociale et le secteur du travail non rémunéré » (Bhattacharya 2017, 27, ma traduction). Aussi, la TRS souligne que pour perdurer, le système capitaliste a besoin de tout le travail de reproduction des forces de travail, alors même qu'il n'a pas intérêt à investir dans ce type d'activité de soin, générant un dilemme structurant<sup>2</sup>. La théoricienne et activiste espagnole Amaia Pérez Orozco résume ce conflit entre capital et vie par ces propos :

Cela signifie d'abord que les processus d'accumulation du capital se font au détriment des limites écosystémiques, en utilisant la planète comme si c'était une ressource et non pas ce qui nous donne la vie. Il y a un conflit direct avec la vie de la planète, mais également avec la vie des gens, la vie humaine. Satisfaire les besoins et/ou les désirs et accumuler du capital sont deux finalités différentes : c'est la première qui fait qu'une vie mérite d'être vécue. Or il est plus rentable de détruire des vies que d'agir pour leur soutenabilité. (Lara et Orozco 2021, 132)

La TRS permet ainsi de saisir les conditions de possibilité en « arrière-fond » (Fraser 2011a) du capitalisme qui sont d'habitude invisibles, car non prises en compte dans les analyses. En regardant les dynamiques de répartition du travail visible et invisible, elle dévoile aussi bien les injustices de reconnaissance selon des ordres sociaux tels que le genre ou la race, que les injustices redistributives liées à des inégalités économiques (Fraser 2011b). Elle a surtout été mobilisée pour étudier le désinvestissement des États dans le travail du *care* (Fraser 2016), le quotidien du travail domestique (Hopkins 2017) et le travail procréatif comme celui des mères porteuses (Jouan et Clos 2020).

---

<sup>1</sup> Selon la théorie marxiste, la valeur d'échange correspond à la valeur d'un objet ou d'une prestation sur le marché tandis que la valeur d'usage correspond à son utilité sociale.

<sup>2</sup> Les caractéristiques de la reproduction sociale dans le système néolibéral se déclinent d'une part *via* la privatisation de services essentiels, et d'autre part avec la marchandisation des activités relevant historiquement du travail domestique et du travail du *care* dans des formes de sous-emplois.

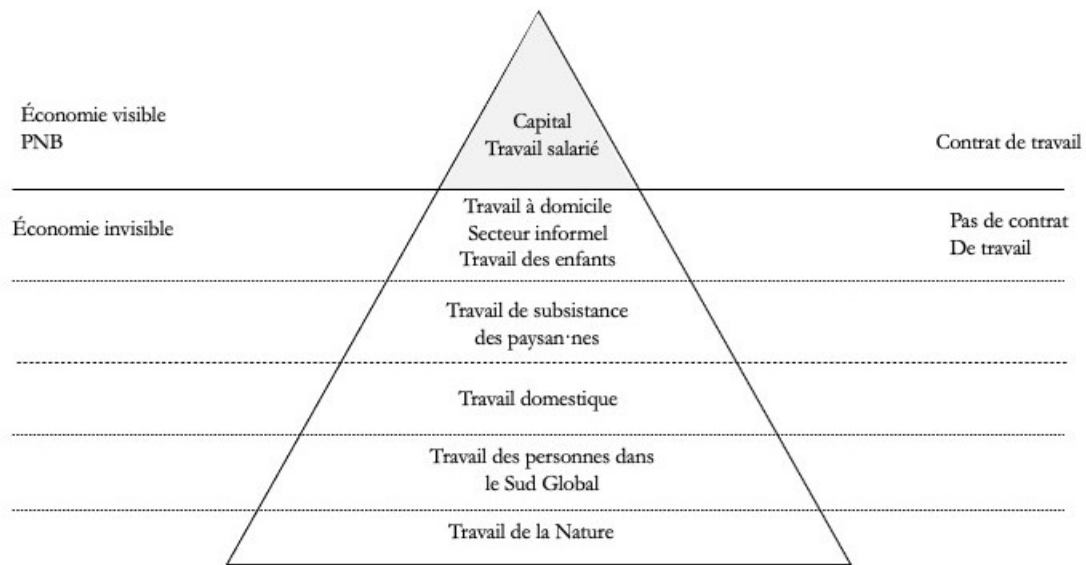
S'il constitue un terrain éloigné de ceux de prédilection de la TRS, le bénévolat paysan a tout à gagner à être analysé à l'aune de cette théorie, qui permet à la fois d'en embrasser toutes les activités (re)productives mais aussi d'en saisir les appropriations. J'interroge ainsi les logiques sociales qui régissent les activités exercées aussi bien dans les fermes que dans les maisonnées afin de rendre compte de leur contribution à la reproduction sociale des petites fermes paysannes. La reproduction sociale désigne aussi bien la reproduction de l'espèce humaine, notamment par le travail procréatif, que le travail de reproduction tel que le *care* ou le travail domestique (Hirata 2021). En résumé, le recours au féminisme matérialiste de la TRS permet de considérer de multiples activités de soin, domestique, et de participation à la production comme un travail, et ainsi de visibiliser la contribution des acteur·ices périphériques aux collectifs de travail institués. En cela, la démonstration appelle à une « plongée » au cœur des rapports non marchands dans les fermes.

### **3). Les économies de communauté pour voir la « face cachée de l'iceberg » dans les fermes paysannes**

La science économique classique s'est construite en ne prenant en considération que les activités génératrices d'argent, excluant de fait toutes les activités exercées au sein du foyer. Cela conduit également à évacuer la dimension « morale » des activités. Marilyn Waring (1996) dénonce ainsi que le fait que les ventes d'armes soient comptabilisées dans le PIB (Produit Intérieur Brut) alors même que tout le travail domestique et bénévole est invisible. Elle indique que :

La compréhension de l'économie dépend de ce qu'on met dedans : invisibilisation de certains travaux de femmes : travail non payé, agriculture de subsistance, travail volontaire, travail reproductif. (Waring 1996, 47)

Aussi, le féminisme de la subsistance, qui rassemble le féminisme matérialiste et l'écoféminisme, se base sur l'expérience et les travaux des (éco)féminismes du Sud, pour élaborer des savoirs économiques tournés vers la subsistance. Il se positionne contre l'exploitation des femmes et de la nature, en revendiquant l'autonomie. Dans l'ouvrage *Quotidien politique* (2021), Geneviève Pruvost montre en retraçant l'historique de ces courants de pensée comment ces luttes se déploient sur différents terrains pour lutter contre l'économie capitaliste patriarcale (voir Figure 2).



**Figure 5.** Le modèle de l'économie capitaliste patriarcale<sup>1</sup>

Cela rejoint l'image de l'iceberg utilisée par les géographes Julie Gibson et Catherine Graham, où elles symbolisent l'économie orthodoxe comme une mince partie d'un iceberg à la surface, qui invisibilise tout ce qui se passe en dessous. Selon elles, une première étape pour venir à bout du capitalisme serait de cartographier ce qui se « passe sous l'eau » afin d' « imaginer et mettre en œuvre des hétérotopies économiques, des économies de communauté au sein desquelles le bien-être est directement produit » (Gibson-Graham 2014, 81). En cela, les fermes paysannes engagées dans des pratiques d'entraide peuvent être vues comme des espaces de résistances au système économique capitaliste où sont mises en place des « économies de communauté », c'est-à-dire des « des espaces ou des réseaux économiques dans lesquels les relations d'interdépendances sont négociées démocratiquement » (Gibson-Graham 2008). Pruvost s'appuie sur leurs travaux pour appeler à :

Une politique discursive de redescription du monde, pour rendre visible la face cachée de l'iceberg : il existe une grande diversité économique à toutes les échelles (de soi-même à un quartier, des associations aux institutions, du travail aux loisirs). (Pruvost 2021, 192)

Le but n'est pas de quantifier le travail des paysan·nes et des bénévoles en s'appuyant sur les mesures classiques de l'économie, mais plutôt de *décrire* ce que celui-ci apporte comme biens matériels et symboliques dans les fermes à l'étude. En construisant une économie alternative

<sup>1</sup> Adapté de (Pruvost 2021, 178).

où prévaut l'entraide, une logique de don/contre-don où le travail de subsistance acquiert une « valeur morale<sup>1</sup> » (Rosa Bonheur 2019) est négociée au quotidien par les hôtes et les bénévoles. Enzo Mingione (1998) parle d'« un retour à la réciprocité » qui protège les individus grâce à la démarchandisation de la vie quotidienne et la mise en place d'une « économie du don et de la dette, de l'obligation mutuelle, qui s'inscrit dans le temps long des relations sociales, une économie de l'échange social qui mêle biens et liens » (Rosa Bonheur 2019, 121). Au sein des fermes se développent des formes d'économie parallèle où sont impliqués des rapports affectifs dans les activités productives<sup>2</sup>. Les paysan·es peuvent ainsi *compter sur* l'entraide et le bénévolat pour subsister. Loin d'une représentation idéalisée de ces biens immatériels, il importe de voir dans quelles mesures ils peuvent aussi devenir des « commodités émotionnelles » (Illouz 2019) cooptées par différentes instances de pouvoir. Aussi, dans sa thèse sur les maraichèr·es biologiques dans les Alpes Maritimes (2014), Madlyne Samak mobilise les travaux de Viviana Zelizer afin d'inviter à ne pas opposer d'un côté la générosité, et de l'autre le système capitaliste, pour plutôt étudier le croisement de ces deux logiques dans la complexité des pratiques sociales et économiques. La sociologie économique de Zelizer permet ainsi d'articuler la sphère de l'intime et du marchand en prenant en compte d'autres échanges que le monétaire, notamment tout ce qui relève du *care*<sup>3</sup> (2008).

Forte de ces conceptions féministes du travail, je propose dans la thèse une redescription des activités dans les fermes paysannes pour visibiliser leurs contributions

---

<sup>1</sup> Afin d'aborder les classes populaires non pas sous l'angle de ce qui leur manque mais plutôt en mettant la focale sur ce qu'elles produisent comme travail et comme collectif, le Collectif Rosa Bonheur montre que les habitant·es des quartiers populaires fournissent au quotidien un travail de subsistance. Par l'entretien des liens sociaux et de l'entraide au sein du quartier qui se traduit notamment par des petits travaux de réparation, ils et elles obtiennent une kyrielle de ressources matérielles et symboliques. Ces pratiques permettent de renforcer les réseaux interpersonnels et de former des communautés d'appartenance. Aussi, ce travail de subsistance « donne une valeur morale aux pratiques de celles et ceux qui sont habituellement déconsidérés et constitue une économie morale populaire » (Rosa Bonheur 2019).

<sup>2</sup> Le chercheur suédois Göran Hyden différencie l'économie morale de l'économie de l'affection en ce que la première rend compte des stratégies discrètes de résistances des paysan·es à des « agences extérieures dominantes et l'outrage moral qui s'ensuit » tandis que la seconde est « une manifestation forte de leur capacité d'échapper à ces institutions puissantes » (2007, 169). Aussi, dans un cas les acteur·ices se trouvent dans une position de résistance vis-à-vis des assauts politiques et/ou économiques, tandis que de l'autre ils et elles font montre d'une force de proposition pour inventer d'autres modèles de collectifs et de travail.

<sup>3</sup> Viviana Zelizer souligne d'ailleurs que les économistes classiques commencent à réaliser les angles morts de leurs approches : « L'étude émergente des activités de care montre qu'elles ne satisfont pas nombre d'hypothèses standards et qu'elles défient de nombreuses dichotomies. Elles semblent produire des externalités et des biens collectifs, et même les économistes admettent que de tels facteurs « balayent » leurs hypothèses habituelles sur l'efficacité des marchés » (2008, 23-34).

plurielles, tant au niveau du travail productif que reproductif. De cette posture théorique découlent plusieurs implications conceptuelles.

## **B. Découvrir le travail gratuit**

En entrant dans cette « politique de redescription » du monde (Pruvost 2021), je souhaite cartographier la « face cachée de l'iceberg » au sein des fermes visitées, à partir de la position de bénévole. Ce projet se complète par la réinscription de ces pratiques au sein des agricultures paysannes française et québécoise (ce dans quoi la pointe de l'iceberg est prise) ; et par les récits de bénévoles (quels usages font-ils et elles de ce qui se passe sous l'eau, font-ils et elles remonter des éléments à la surface ?). Le *woofing* constitue en effet un « espace intermédiaire » (Molinier 2006) où se développent des carrières parallèles (1). Au sein de cet espace, je propose d'examiner toutes les formes de travail, qu'elles soient rémunérées ou non (2) et d'en questionner les appropriations (3).

### **1). Le *woofing* comme espace intermédiaire**

En permettant à des acteur·ices qui ne sont pour la plupart pas issu·es du monde agricole de s'exercer à ce métier et de prendre part aux activités productives, le *woofing* constitue un « espace intermédiaire », au sens de Pascale Molinier :

Entre la délinquance et l'anomie d'un côté, l'intégration dans le monde de la production de l'autre, il existe des « espaces intermédiaires » où s'inventent et s'expérimentent des apprentissages sociaux et des compétences créatives susceptibles d'évoluer vers des compétences intégratives et de conduire vers une socialisation professionnelle. (2006, 114)

Pour étudier les usages de cet espace intermédiaire par les bénévoles, je mobilise les concepts de *carrière* et de *capital*. Tout d'abord, le concept de *carrière*, issu de la socialisation interactionniste<sup>1</sup> (Hughes 1958; Becker 1963), permet de rendre compte de manière processuelle des trajectoires des individu·es grâce à une analyse en séquences (Daniels 1987) qui distingue : les dispositions préexistantes des acteur·ices ; les éléments qui enclenchent le passage à l'acte ; ce qu'ils et elles retirent de leur expérience. Ce faisant, il devient possible de comprendre l'« enrôlement » des bénévoles dans cet espace intermédiaire et leur participation

---

<sup>1</sup> Utilisé au départ en sociologie des professions (Hughes 1958), le concept de *carrière* a été repris par Howard Becker dans son étude sur la construction de la déviance des fumeur·euses de marijuana, où la *carrière* est considérée comme « une succession de phases, de changements de comportements et de perspectives de l'individu » (1985 [1963], 45).



à la (re)production économique et sociale dans les fermes, sous-tendues par des motivations altruistes mais aussi stratégiques, qui n'évoluent pas en vase clos, en dehors des mondes professionnels français et québécois. La combinaison des dimensions objectives, en termes de positions et de statuts, et des dimensions subjectives, telles que les rétributions à l'engagement (Gaxie 1977), éclaire les moteurs des engagements bénévoles et les usages. En effet, l'analyse des carrières bénévoles témoigne des usages du travail gratuit par les acteur·ices, qu'ils soient militants, touristiques ou professionnels.

De plus, la mobilisation du concept de carrière s'étend ici aux expériences non rémunérées. Pour cela, Arlene Kaplan Daniels (1987) montre comment les carrières bénévoles des femmes aux États-Unis sont « invisibles » et peuvent être utilisées comme préprofessionnalisation par celles qui sont dans une large mesure exclues du marché du travail. Les carrières bénévoles se construisent ainsi comme des carrières « parallèles » régies par des structures de pouvoir parallèles à celle du marché du travail (Mc Carthy 1990). Dès lors, la carrière professionnelle s'étire « *au-delà* » de l'emploi, c'est-à-dire plus loin que les frontières du travail et de ses à-côtés, que « ceux-ci soient définis par la négative (le « non » ou le « hors-travail ») ou sous une forme positive (l'engagement, le militantisme, les loisirs) » (Simonet 2010, 53).

Ainsi, les bénévoles accumulent différents types de capitaux lors de leurs expériences de woofing, que certain·es sont ensuite plus à même de (re)valoriser dans d'autres champs sociaux (Bourdieu 1971; 1992). Issu de la sociologie bourdieusienne, le capital peut être économique, culturel ou social. S'ils sont pour la plupart propres à des champs spécifiques, certains sont toutefois transversaux à plusieurs univers (Matonti et Poupeau 2004). À côté d'apprentissages concrets, ce sont aussi des savoir-être que les acteur·ices acquièrent et qui peuvent ensuite être réinvestis, notamment dans l'espace professionnel. Aussi, les inégalités en capital permettent de montrer comment la pratique du bénévolat est marquée par des rapports de domination, voire conduit à les reproduire. Les stratégies d'utilisation et d'accumulation des capitaux par les bénévoles sont à réinscrire dans leurs dispositions sociales marquées par les rapports sociaux de genre, de race et de classe. Outre les carrières des bénévoles, je propose d'analyser toutes les formes de travail qui se développent au sein de cet espace intermédiaire.

## 2). Le travail sous toutes ses coutures

La déconstruction de la dichotomie entre public et privé grâce aux travaux féministes permet d'ouvrir la définition du travail, qui n'est plus seulement orienté vers la production de marchandises, mais plus largement vers la « production du vivre » :

La production du vivre part de l'idée que travail domestique et professionnel, oppression et exploitation, se cumulent et s'enchevêtrent, et interroge en même temps la séparation entre les sphères de vie - privée, salariée, politique. (Hirata 2021, 63)

En admettant que les formes légales de travail « ne sont que la partie émergée de l'iceberg », Caroline Dufy et Florence Weber (2007) proposent d'adopter une définition sociale du travail qui s'affranchit du critère de la rémunération, afin de regarder *toutes* les activités aussi bien de transformation de la nature que d'entretien des humain·es<sup>1</sup>. Cette conception permet de dépasser les normes classiques des espaces et du temps de travail imposées par le « procès de travail capitaliste<sup>2</sup> » (Federici 2004). Ce faisant, il devient possible d'examiner les rapports matériels qui se jouent sous les discours engagés ou les visions romantiques du bénévolat. Pour approcher les activités de reproduction sociale à la ferme et leur rapport de dépendance ou de résistance aux rapports capitalistes, les différentes formes de travail suivantes sont prises en compte dans l'analyse : le travail domestique, invisible, émotionnel et de *care*, en plus du travail « de production » auprès des cultures et des animaux. Ces tâches sont exécutées aussi bien par les bénévoles que par les hôtes des fermes, lors du travail d'accueil par exemple.

Tout d'abord, le travail domestique correspond au « travail gratuit effectué dans la *domus* au sens large et sociologique » (Delphy 1970, 73) et comprend toutes les tâches de soin nécessaires à la reproduction sociale des (futur·es) travailleur·euses, de même que l'entretien des lieux et des choses. Les frontières entre travail domestique et « professionnel » sont particulièrement poreuses en agriculture alors même qu'il n'existe pas de délimitation nette entre la vie du foyer et la vie de l'exploitation (Filippi et Nicourt 1987). Les exploitations

---

<sup>1</sup> Elles s'appuient d'ailleurs dans leur exposé sur les travaux d'Alexandre Chayanov (1966) qui a défini la spécificité économique des fonctionnements paysans par un « mode de production domestique » qui comprend aussi bien les activités productives dans la ferme que les travaux reproductifs au sein de la famille.

<sup>2</sup> Federici écrit à ce propos que « Le capitalisme tente également de vaincre notre "état naturel" en brisant les barrières de la nature et en allongeant la durée de la journée de travail au-delà des limites fixées par le soleil, les cycles saisonniers et le corps lui-même, tel qu'il s'était constitué dans la société pré-industrielle » (2017 [2004], 208).

agricoles familiales sont d'ailleurs marquées par une forte division genrée des tâches<sup>1</sup> (Barthez 1982).

D'autres types de travail gratuit ont été mis en lumière par les théoriciennes féministes : le travail invisible et émotionnel. Le travail invisible recouvre toutes les tâches productives ou reproductives qui ne sont pas reconnues politiquement ou socialement. Il peut être effectué aussi bien dans la sphère privée que directement sur le lieu de travail comme dans le cas des travailleuses domestiques (Teeples Hopkins 2017) ou des microtravailleuses du *web* par exemple, dans un contexte de forte fragmentation du travail au sein de systèmes globaux (Crain et al. 2016). Le travail émotionnel se définit quant à lui comme un processus par lequel l'« on essaie de changer le degré ou la qualité d'une émotion ou d'un sentiment<sup>2</sup> » (Hochschild 2003, 32). Il s'avère difficile à quantifier dans la mesure où l'écoute et le réconfort ne peuvent être saisis avec des instruments de mesure classiques. Dans le cadre du *woofing*, le cadre informel et amical dans lequel prennent place les interactions enjoint les acteur·ices à se montrer cordiaux, sympathiques et à l'écoute, de même que les hôtes du réseau se doivent d'être accueillant·es. L'étude des interactions prend en considération ces multiples tâches, relevant pour beaucoup d'un travail de *care*. Le *care* se définit comme :

Une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre « monde » en sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous les éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie. (Fisher et Tronto 1990, 40)

Invisible dans la mesure où il n'a tendance à être visible que lorsqu'il est manquant<sup>3</sup> (Benelli et Modak 2010), le travail de *care* est souvent dévalorisé et peu voire pas rémunéré.

J'inclus ici également les tâches de soin à l'environnement et aux non-humains. En effet, les écoféministes matérialistes ont mis en lumière le geste commun découlant de l'accumulation patriarcale entre la dégradation de l'environnement et la dévalorisation du

---

<sup>1</sup> Rose-Marie Lagrave explique que ces rôles paraissent également dans les appellations des travailleur·euses agricoles au sein des couples hétérosexuels. Elle écrit que « l'ethos professionnel légitimait la captation par les hommes du statut de chef d'exploitation et les rôles sexués assignés aux femmes: « collaboratrices du mari », « maîtresses de maison » et « mères ménagères et éducatives » » (1987).

<sup>2</sup> La sociologue montre comment les hôtesses de l'air sont confrontées à un travail émotionnel perpétuel pour être souriantes, agréables et serviables auprès des passager·ères.

<sup>3</sup> Nathalie Benelli et Marianne Modak (2010) écrivent en ce sens que « la mère peu aimante, l'infirmière froide, l'éducatrice indifférente choquent, alors que l'amour, l'écoute attentive et la disponibilité de la part de ces mêmes personnes passent pour normales » (p.39).

travail reproductif (Mies 1986). L'écoféminisme décolonial invite à penser cette exploitation depuis les corps minorisés :

On constate tout de même des tendances qui se retrouvent dans toutes les variétés d'écoféminisme : critique du patriarcat-capitaliste, de l'exploitation systémique des corps minorisés -et spécifiquement des femmes-, de la mainmise sur la fertilité des sols et des utérus, de la dévalorisation du care et de la dépossession d'un certain pouvoir spirituel des femmes au profit de religions patriarcales. (Bahaffou 2020, 29)

À rebours de cette dévalorisation, des autrices ont montré la pertinence des théories du *care* pour penser notre rapport à l'environnement, où se développe une « reconnaissance ordinaire de nos dépendances et de nos responsabilités » au sein d'un « *care* environnemental » (Laugier 2015). En effet, les éthiques du care revendiquent l'interdépendance des êtres humains (Hamrouni 2015) qui peut s'étendre aux entités végétales et animales non-humaines<sup>1</sup>, désignées par l'appellation « non-humains » (Houdart et Thiéry 2011). Ce champ de recherche appelle à une reconnaissance de la valeur intrinsèque des non-humains, de même qu'à une description des attachements qui peuvent se nouer avec les humains (Larrère 1997). Aussi, le bénévolat agricole propose une autre manière de travailler, voire d'*habiter* le monde, qui n'est pas totalement soluble dans la rationalité economiciste. Pascale Molinier explique ainsi :

que notre monde n'est pas plus « déshumanisé » ou « empêché » qu'un autre et qu'on le voit autrement si on le regarde à partir de la perspective du care, c'est-à-dire si on entre dans le *care* monde. (2018, 17)

La thèse entend tenir ensemble cette perspective d'émancipation par le *care*, c'est-à-dire la proposition en pratiques d'autres manières de travailler, et, dans le même temps, de conserver un regard critique sur les possibles appropriations de ces pratiques alternatives par des logiques marchandes.

### **3). Une configuration où s'articulent production marchande et reproduction sociale**

L'approche féministe implique en dernier lieu de se questionner sur l'appropriation du travail gratuit des hôtes et des bénévoles. L'appropriation se définit comme « l'usage d'un groupe par un autre » pour améliorer sa condition ou assurer sa survie (Guillaumin 1978, 10). Plusieurs courants du féminisme matérialiste diffèrent quant aux bénéficiaires du travail gratuit

---

<sup>1</sup> Sortir de la pensée libérale fondée sur le mythe d'un être autonome résonne aussi avec les travaux de philosophes des sciences qui défendent que l'humain serait *de* la nature et non dans une position d'extériorité par rapport à elle (Stengers 2019).

des femmes. Le matérialisme radical considère que la classe des hommes se consolide et fructifie sur cette exploitation, là où les féministes marxistes soulignent que c'est le système capitaliste qui repose sur cette extorsion savamment orchestrée. Meneuse dans le matérialisme radical, Delphy élabore une théorie générale de l'exploitation qui met en lumière le rôle de l'État dans cette dynamique d'exploitation : « *l'ensemble du travail domestique dans le mode de production patriarcal est une forme de travail gratuit. L'État fait plus que l'encourager : il subventionne ce système*<sup>1</sup> » (2015, 48). En sus, des travaux soulignent l'appropriation du travail gratuit non pas par la classe des hommes ou le capitalisme, mais par l'État, qui fonctionnerait « comme un homme » au sein de ses structures bureaucratiques (Brown 1992). L'analyse proposée par Wendy Brown s'avère pertinente dans notre cas puisqu'interroger les appropriations du travail bénévole en agriculture paysanne amène sur le terrain des fragilités structurelles de ces secteurs, politiquement instituées dans une large mesure.

Il s'agit ainsi de rendre compte des configurations (Elias 1970) du travail en agriculture paysanne en France et au Québec. Dans la sociologie de Norbert Elias, une configuration désigne « toute situation concrète d'interdépendances entre des individus ou des groupes sociaux » (1970, 158). J'interroge dès lors les éventuelles situations de dépendances au bénévolat des fermes du réseau WWOOF tout en questionnant de quelles manières elles sont façonnées par les secteurs agricoles français et québécois. Ce faisant, l'analyse montre également par quels processus le travail bénévole est « invisibilisé » (Krinsky et Simonet 2012). En outre, plus récemment l'agriculture paysanne semble faire l'objet d'appropriations marchandes sous des formes plurielles de *greenwashing*. Interroger l'appropriation des pratiques bénévoles permet de mettre au jour de possibles rapports de dépendances entre les différentes forces sociales impliquées dans le woofing. En somme, la thèse explore les échanges marchands et non marchands qui construisent cette économie alternative où se mêlent relations personnelles, affects, et rapports de production. Il s'agit alors de comprendre : comment le woofing s'articule-t-il au travail de production et de reproduction sociale dans les fermes paysannes ?

---

<sup>1</sup> Emphase placée par l'auteurice. Elle propose dès lors comme solution l'arrêt des avantages fiscaux pour les couples mariés dont l'un des partenaires (le plus souvent la femme) est au foyer.

## Conclusion

Ce chapitre d'ouverture de la thèse a posé les balises théoriques et conceptuelles avec lesquelles l'objet sera examiné. L'exposé commence par une revue des écrits au sujet du bénévolat en sciences sociales, selon le rapport au conflit politique et à la participation, qui montre que ce type d'engagement entretient des relations ambivalentes à la contestation politique. Tantôt support d'action contestataire, il peut par moments apparaître comme un levier d'affaiblissement du conflit politique, et ce d'autant plus qu'il se trouve aux prises avec des logiques entrepreneuriales. La revue traite ensuite de l'individualisation croissante des pratiques d'engagement ainsi que de l'incursion de logiques managériales dans la gestion des bénévoles, potentielles sources de « désenchantement militant ». Ces transformations seront interrogées sur le terrain du bénévolat paysan, afin d'examiner si ces engagements supposés alternatifs sont eux aussi en proie au désenchantement. Ensuite, je recense les travaux qui soulignent les passerelles entre le bénévolat et l'emploi, pour montrer qu'à l'exception de quelques chercheuses, ils tendent à escamoter la continuité avec le travail gratuit domestique et les luttes féministes. Aussi, il manque dans les études sur le *woofing* une entrée par le travail qui tendrait à penser ensemble les forces (re)productives rémunérées et gratuites à la ferme afin de comprendre comment elles participent à la reproduction sociale des fermes paysannes, tout en s'incorporant dans des logiques néolibérales de réalisation de soi. C'est ce qu'entend fournir le cadre théorique.

Pour rompre avec cet angle mort et mettre en lumière le travail gratuit qui se déploie dans les fermes à l'étude, je mobilise un cadre théorique construit sur le féminisme matérialiste et la théorie de la reproduction sociale. Tisser un lien entre la situation des femmes en charge du travail domestique et les bénévoles dévouées permet de déplier plusieurs dimensions analytiques afin de regarder comment ces travailleur·euses périphériques participent de concert avec les paysan·nes à la production de marchandises mais aussi à la « reproduction sociale » dans les fermes (Bhattacharya 2017). Ce cadre permet de considérer les pratiques d'échanges, et notamment les pratiques de *care*, comme du travail, grâce au critère de la valeur d'usage plutôt que la valeur d'échange. Il invite également à prêter attention aux logiques d'appropriation de ces pratiques, qui peuvent faire l'objet de captations organisationnelles, étatiques ou ordinaires. Ce faisant, une tension émerge entre l'émancipation par le travail et la cooptation dans cette forme nouvelle d'entraide agricole, qui parfois échappe mais peut

également reproduire des logiques capitalistes. Afin d'opérationnaliser le cadre théorique, la thèse repose sur une méthodologie ethnographique dont la description est développée dans le chapitre suivant.





## Chapitre 2. *Défricher.*

### Un terrain auprès d'une communauté de pratiques

La thèse questionne les usages du bénévolat paysan en France et en Québec, aux niveaux méso et micro, afin d'éclairer comment il s'articule à la production marchande et à la reproduction sociale en agriculture paysanne. En vue de comprendre comment la « communauté de pratiques » du woofing résiste aux organisations productivistes du travail, et avec quelles limites, le cadre théorique proposé s'appuie sur l'héritage du féminisme matérialiste et la théorie de la reproduction sociale. Aussi, cet ancrage théorique donne les outils pour tout à la fois dévoiler le travail gratuit sous le bénévolat, mais aussi dépister les effets émancipateurs des organisations du travail mises en place dans les fermes, qui peuvent donner lieu à des échanges qui résonnent avec une société du *care*. Il permet de saisir une pluralité de pratiques de travail tout en mettant au jour les processus d'invisibilisation dont elles sont l'objet. Ce chapitre vise à restituer le processus d'enquête *sur* et *auprès* de cette « communauté de pratiques » (Dameron et Josserand 2007). Pour cela, il expose dans la première section la démarche ethnographique défendue dans la thèse, seule méthode à même d'étudier le travail « sous toutes ses coutures ». Ensuite, la deuxième section détaille la comparaison binationale, entre le Québec et la France, et multisites, entre les quatre fermes visitées en tant que woofeuse, mise en œuvre avant de décrire les outils de cueillette des données. Le chapitre se clôt par les enjeux éthiques de la recherche.

## I. Une démarche ethnographique pour enquêter en féministe

Enquêter « en féministe » recouvre des implications théoriques et méthodologiques. En plus de mobiliser un corpus théorique féministe, Isabelle Clair considère que cette posture appelle à :

Endosser cette histoire [du féminisme] et cet engagement : disposer d'outils féministes face aux crises de terrain, prendre garde à ne pas remiser le terrain du « privé » dans le hors-sujet, interroger la position de pouvoir que l'on est susceptible d'occuper quand on enquête sur autrui, voir dans le positionnement féministe un critère et un instrument de réflexivité méthodologique, enfin promouvoir le développement d'une réflexion déontologique sur l'exercice du métier de sociologue. (Clair 2016, 70)

Ces indications résonnent particulièrement avec l'objet à l'étude qui appelle à contester les divisions entre travail et temps libre, et sphère productive et reproductive. J'ai aussi bien utilisé une définition féministe du travail, de la carrière et du *care* au cours de la recherche qu'endossé une posture d'enquêtrice rejoignant des principes féministes. Je détaille ici l'approche « relationnelle » de la recherche de terrain (A) de laquelle découle une inductivité dans la recherche (B).

### A). Une approche relationnelle de l'enquête

La recherche qualitative constitue un « voyage » duquel la chercheuse sort affectée. Cette traversée a permis de saisir « par le bas » le bénévolat paysan (1) en observant comment il se déploie, et les usages dont il fait l'objet. Le recours à l'ethnographie ainsi justifié, je développe ensuite (2) la conception défendue de l'enquête de terrain inspirée de l'*être-avec* (Favret-Saada 1985 [1977]).

#### 1). Approcher par le bas le bénévolat paysan

L'enquête de terrain est issue de l'anthropologie, où elle s'est développée avec l'étude des sociétés dites « primitives », à réinscrire dans le contexte colonial<sup>1</sup>. Elle est depuis utilisée en sociologie et également en science politique. Très répandue en France parmi les politistes, elle l'est moins en Amérique du Nord où dominent encore les études quantitatives. Si le

---

<sup>1</sup> L'enquête de terrain est née en anthropologie comme « technique de dépaysement » permise par le contexte colonial justifiant la venue de savants occidentaux supposés dévoiler des vérités sur le fonctionnement des sociétés dites « primitives ».

woofing se présente avant tout comme une expérience humaine, le cadre d'analyse féministe invite à prendre en compte le rôle de cette main-d'œuvre dans la survie des petites fermes biologiques, et à le considérer comme un travail. Pour cela, l'ethnographie apparaît la méthode la plus adéquate. En effet, le woofing ne fait ni l'objet de formalisation administrative de la part des instances publiques ou des associations, ni n'est recensé dans les comptabilisations nationales du travail, échappant ainsi à la quantification. En France, le travail sur les exploitations agricoles est compté en UTH (Unité de travail humain), qui constitue l'équivalent d'un temps plein, là où il est mesuré en UTP (Unité de travail par personne) au Québec, qui correspond à « la quantité de travail que peut normalement fournir un adulte valide de 18 à 60 ans qui fournit 300 jours de travail par an » (Centre de référence en agriculture agroalimentaire du Québec (CRAAQ) 2002, 7). Ces deux instruments de quantification du temps de travail ne prennent pas en considération les aides bénévoles et familiales. Or une étude menée en France auprès de microfermes d'une région spécifique a tenté de quantifier leur apport. Kévin Morel et François Léger (2016) montrent ainsi que les bénévoles et les stagiaires réalisent :

35% du travail total sur la ferme (ce chiffre intègre le fait que le maraicher doit consacrer une partie de son temps à la formation, qui n'est donc pas alloué à la production) » et que la main d'œuvre bénévole aide à la viabilité économique des microfermes (surtout dans les années suivant l'installation). (Morel et Léger 2017, 111)

Cette quantification ne prend en compte que les contributions des aidant·es aux activités productives et étouffe les aspects relationnels de l'entraide : le temps passé à accueillir, le soin à l'autre. Les auteurs nuancent d'ailleurs leurs résultats en faisant appel à des études qualitatives pour appréhender ce travail dans sa complexité :

Cependant, de nombreuses dimensions qualitatives de ces stratégies semblent pouvoir impacter la viabilité des fermes : pénibilité et stress (de devoir former des bénévoles en permanence, de sentir que la commercialisation repose sur les épaules extérieures des adhérents de l'AMAP [Association pour le maintien de l'agriculture paysanne] dont l'implication et l'enthousiasme peuvent varier dans le temps) ; gestion des rapports humains entre maraichers, bénévoles et AMAPiens dont le fonctionnement est clé dans le succès des formes d'ancrage collectif étudiées ; phénomènes d'apprentissages de la part des maraichers, bénévoles et collectifs de consommateurs (compétences techniques, d'autoconstruction, logistiques, de communication). Il semblerait donc pertinent de combiner le travail de modélisation à des approches plus qualitatives issues des sciences humaines. (2017, 116)

La présente recherche vise à prendre en compte ces dimensions qualitatives grâce à une approche au plus près des pratiques. En effet, seule une entrée « par le bas » permet de saisir

la réalité sociale des pratiques bénévoles et leur contribution aux fermes paysannes. Ces raisons justifient l'usage d'une ethnographie pour approcher l'objet qui, selon Daniel Cefaï, entraîne :

une démarche d'enquête qui s'appuie sur une observation prolongée, continue ou fractionnée, d'un milieu, de situations ou d'activités [...] la prise de notes la plus dense et la plus précise possible et/ou l'enregistrement audio ou vidéo de séquences d'activités *in situ*. Le cœur de la démarche s'appuie donc sur l'implication directe, à la première personne, de l'enquêteur [...]. Le principal médium de l'enquête est ainsi l'expérience incarnée de l'enquêteur. (2010, 7)

Je me suis efforcée de suivre ces préceptes méthodologiques. L'administration de la preuve repose ensuite sur le « pacte ethnographique » entre le lectorat et la chercheuse, selon lequel je m'engage à ce que :

ce que je vous décris est réellement arrivé, les propos que je vous rapporte ont réellement été tenus, le réel dont je vous parle n'est pas un réel de fiction, ni le produit de mes fantasmes. (Olivier de Sardan 2008, 28)

Le pacte est entretenu tout au long des développements par la restitution des contextes des scènes d'observation et d'entretien, de même que par la présence détaillée du protocole d'enquête en annexes. En outre, mon implication directe dans les contextes de production des données appelle à une clarification de mon positionnement.

## **2). Être-avec les participant·es**

L'approche retenue ici est une approche inductive de l'enquête de terrain où « collecte de données, analyse et théorie sont en rapports réciproques étroits » (Glaser et Strauss 1992, 53), mais aussi relationnelle où l'enquête prend corps dans des relations réciproques entre la chercheuse et les participant·es. Des autrices critiquent la reconstruction « masculine » des enquêtes de terrain dans les écrits scientifiques qui conduit à masquer tout ce qui relève des relations, pourtant seul vecteur d'accès à une réalité sociale (Mohia 2008; Favret-Saada 2009). Dans cette perspective, « il n'y a pas de réel humain en dehors de la relation à l'autre » (Mohia 2008, 9-10) et les données sont récoltées dans le cadre d'une relation continue avec les participant·es, appelant à un effort de contextualisation de ces dernières. Considérer que le savoir est coproduit avec les participant·es demande aussi d'accepter d'être « affectée » par le terrain (Encadré 4).

#### Encadré 4. L' « ethnographie des sorts » de Jeanne Favret-Saada

Jeanne Favret-Saada est une ethnologue française reconnue pour ses travaux sur la sorcellerie rurale en France. Dans *Les mots, la mort, les sorts*, paru en 1977, elle s'affranchit de la question de l'existence ou non de la sorcellerie pour exposer comment celle-ci est ancrée dans le tissu social de la région à l'étude, facticement appelée le *Bocage*. En rompant avec les traditions occidentalocentrée et élitiste de l'incursion du savant sur le terrain, Favret-Saada développe une conception de l' « être-avec » les participant·es, où la chercheuse se met sur un pied d'égalité avec les acteur·ices. Le terme d'observation participante devient dès lors un « oxymoron » (2009, 147). Elle invite à « hasarder sa personne » dans un univers social (p.154) et à rendre compte de l'intensité affective des situations vécues. Elle souligne par ailleurs deux écueils possibles dans l'enquête de terrain : expérimenter personnellement ce sur quoi on travaille et sortir de son rôle d'ethnologue, ou bien ne pas en sortir et être simple observateur·ice, mais il y a alors peu à observer. Quant à l'écriture de l'ethnographie, Jeanne-Favret Saada fait part de son étonnement quant au fait que les travaux en sciences sociales rejettent dans le « hors-texte » tout ce qui relève de l'expérience personnelle de la chercheuse et des relations construites avec les participant·es, en reléguant par exemple ces données dans les annexes méthodologiques<sup>1</sup>.

Forte de cette conception de l'*être-avec*, j'ai abordé l'enquête de terrain en prenant soin des relations avec les participant·es, sans me placer dans une posture extérieure à la réalité sociale, autant lors des observations que dans les relations parfois éphémères nouées lors des entretiens. Je me suis personnellement impliquée auprès des participant·es, ne cherchant pas juste à m'approprier des morceaux de leurs expériences de vie, mais aussi en acceptant d'en partager un avec elles et eux. L'écriture des chapitres empiriques rend compte de l'ancrage des données dans les relations avec les participant·es, en contextualisant les extraits d'observations et en restituant les intensités émotives des situations. Cette restitution appelle à clarifier ma position dans l'espace social, surtout dans le cadre d'une recherche défendant une approche féministe. Autrement dit, dans la mesure où cette position affecte le déroulement de l'enquête,

---

<sup>1</sup> À ce propos, elle critique l'effacement des traces du travail de terrain dans les écrits scientifiques : « or, l'ethnographie, comme je l'ai apprise et même enseignée, ne peut se désigner comme science qu'à la condition d'effacer la trace de ce que fut le travail sur le terrain : à la fois un apprentissage, au cours duquel un étranger se fait enseigner à décoder un système symbolique jusqu'ici inconnu de lui ; et un long dialogue entre cet étranger et son hôte [...]. Il est convenu (c'est même une règle de ce genre de littérature) que ces deux éléments ne peuvent être évoqués qu'hors texte » (1977, 41). J'ai ici essayé autant que faire se peut de restituer ces « traces », bien que certaines aient été placées en annexes méthodologiques afin de ne pas alourdir le texte.

il est primordial de « me situer » dans l'espace social, afin de ne pas prétendre à un accès « neutre » aux données (Encadré 5).

#### **Encadré 5. D'où je regarde**

L'épistémologie féministe du savoir situé conteste la prétendue objectivité et neutralité défendue par la recherche en sciences sociales pour en souligner le biais androcentré, qui ne prend pas en compte et invisibilise les expériences vécues des femmes et des minorités (Hill Collins 1990). Colette Guillaumin explique ainsi que le fait que « certaines analyses puissent passer pour neutres et purement objectives est un effet de la domination » (1981, 21). Sans remise en question de la posture du savant neutre, pas de bonne science ! La production de connaissances issue de l'épistémologie du « positionnement féministe » (Harding 1986) considère dès lors que la connaissance produite n'est pas détachable de la chercheuse et se construit selon la position de celle-ci dans l'espace social. La réflexivité de la chercheuse sur sa propre position, et comment celle-ci influence le rapport intersubjectif avec les enquêté·es, devient alors nécessaire à la bonne conduite de la recherche. Aussi, il est important de savoir que les analyses qui émanent ici résultent de ma perspective de (et de la perception des autres de moi en tant que) personne blanche, femme, dans la mi-vingtaine, « capable » et sans enfants. J'ai grandi au sein d'une famille de classe moyenne, avec une mère auxiliaire de nuit en milieu éducatif et un père professeur de piano, dans une ville moyenne de province française. Personne de ma famille n'est issu du milieu agricole, et c'est grâce à une proche dont les parents sont maraicher·es que j'ai pu découvrir une vie à la ferme.

Loin d'être un mouvement univoque, « le chercheur se construit un rôle, ou consent, consciemment ou inconsciemment, à endosser le rôle que les enquêtés lui ont attribué » (Boumaza et Campana 2007, 14) au cours de l'enquête. C'est grâce à un exercice d'auto-analyse (Beaud et Weber 1997) qu'il est possible de saisir l'image renvoyée aux participant·es selon les filtres propres à leur position sociale, et *in fine* de contextualiser les données. Il s'agit alors de se questionner sur ce que ma personne renvoie à l'autre, et quels biais cela peut induire dans la relation. Par exemple, j'ai perçu que la qualité de « doctorante en science politique » pouvait susciter une méfiance voire une défiance vis-à-vis de certain·es participant·es. Cet acte intellectuel constamment renouvelé se veut garant d'une interprétation juste des données, en cultivant la « sensibilité autoethnographique » (Nadège-Compaoré 2017). Cette posture enjoint à soigner la présentation de soi au cours des différentes étapes de la recherche, évoluant selon une approche inductive.

## **B). L'inductivité à toutes les étapes**

L'inductivité au cœur de la recherche impacte la méthodologie employée ainsi que le rapport à la comparaison. Il émane ainsi une approche inductive de la comparaison (1) au sein de laquelle la sensibilité auto-ethnographique a été cultivée tout au long du terrain, et notamment dans les enjeux de présentation de soi (2).

### **1). Une comparaison ancrée dans une trajectoire personnelle**

L'approche de la comparaison retenue se base sur une méthode ethnographique centrée sur l'étude de processus et non de causes (Becker 2002). Aussi, le but n'est pas de regarder ce qui produit le bénévolat paysan, mais plutôt ce que ce dernier produit, en termes d'invisibilisation du travail, d'engagement et d'organisations alternatives de travail. L'approche inductive est présente à toutes les étapes de la recherche : du choix du sujet à la collecte des données, jusqu'à l'analyse. En mettant en œuvre une « comparaison continue » dans le temps et dans les étapes scientifiques (Glaser et Strauss 2010), j'ai alterné les terrains français et québécois<sup>1</sup> aussi bien physiquement lors des séjours de recherche qu'analytiquement, avec un effort de croiser les deux contextes au cours des temps de lecture et d'écriture. La comparaison est ainsi présente à toutes les étapes de la recherche : description, classification, explication (Vigour 2005, 16).

Le choix de la comparaison est marqué par la défense d'une position située dans la recherche et résulte tant d'un choix scientifique que de ma trajectoire personnelle. De nationalité française et diplômée d'une maîtrise en science politique de l'Université de Lille en France, je rejoins le Québec en septembre 2016 pour débiter le doctorat. Une fois le sujet de recherche déterminé, en accord avec un intérêt pour la pratique du woofing et une affection militante et scientifique pour les écrits féministes, se pose la question des unités d'enquête de terrain. Il m'apparaît profitable de mettre au service de la thèse mes expériences académiques françaises<sup>2</sup>, de même que je souhaite travailler sur la société d'accueil des années à venir, et me tourne ainsi assez « naturellement » vers la comparaison France-Québec. Cela a présenté des avantages d'accès au terrain, puisque j'ai résidé en alternance dans les deux pays. L'usage quasi

---

<sup>1</sup> Le calendrier des terrains figure en annexe 4.1.

<sup>2</sup> Au cours de mon Master en science politique, j'ai réalisé en 2014 et 2015 deux mémoires de recherche concernant les mondes associatifs : le premier focalisé sur les associations culturelles musicales, et l'autre au sujet de celles engagées dans l'accueil de personnes réfugiées. Dans les deux cas, les actions associatives étaient lues à l'aune de l'engagement ou du désengagement des pouvoirs publics dans ces secteurs.

exclusif du français a également facilité la démarche<sup>1</sup>, bien que des spécificités langagières marquent les deux espaces, telles que des expressions propres à chaque milieu<sup>2</sup> (Encadré 6).

### Encadré 6. Un avantage du quiproquo dans la comparaison

Enquêter dans un autre espace national que le sien génère inévitablement des situations de quiproquos ou d'incompréhensions. Elles peuvent devenir des atouts pour la recherche plutôt que des obstacles. Par exemple, lorsqu'elle me raconte son expérience déplaisante de salariat agricole, Joanie, une jeune femme québécoise, me confie être un peu « germaine », un terme dont j'ignore le sens. Face à mon air dépité, elle prend le temps d'expliquer ce mot :

Je suis pas super bonne pour être un ouvrier, parce que j'ai quand même... je suis un peu germaine. [Silence]. Tu comprends l'expression ?

*Non.*

Ok c'est ça, dans le sens où j'aime bien donner mon avis et puis participer aux décisions, et puis je suis comme... j'aime pas trop recevoir des ordres, j'aime ça souvent... j'ai quand même du *leadership*, fait que avoir un rôle d'ouvrier je trouve ça vraiment difficile, quand j'ai pas des responsabilités où j'ai la chance d'apprendre moi-même de mes erreurs.<sup>3</sup>

Grâce à la clarification de ce terme, elle explicite plus largement son rapport au travail marqué par le souhait de prendre des initiatives. Cette explication constitue un riche matériau pour comprendre l'enchaînement des positions de cette actrice qui a alterné entre travail bénévole et salarié.

De plus, la comparaison permet de décentrer le regard sur son seul pays, y compris de la part des participant·es. En France, cela a constitué un atout certain et j'ai noté une satisfaction<sup>4</sup> d'être comparé·e au Québec, remarquable lors des nombreuses questions en fin d'entretien à propos de la situation outre-Atlantique. Au Québec, ces avantages de la

---

<sup>1</sup> J'ai pu conduire quasiment tout le terrain en français, ma langue natale, à part deux entretiens réalisés en anglais : celui avec une salariée de WWOOF Canada résidant sur la côte ouest du pays, et l'autre avec un bénévole originaire d'Ontario plus à l'aise dans cette langue. Au moment des observations, la quasi-totalité des interactions se déroulait en français sauf dans certains cas en anglais avec des bénévoles venant du Ghana, d'Alaska ou de l'Ouest canadien. C'est uniquement lors du terrain québécois que j'ai été amenée à communiquer en anglais, les hôtes français n'accueillant pas ou plus de bénévoles anglophones dans les fermes visitées.

<sup>2</sup> Par exemple, deux appellations péjoratives circulent sur les paysan·nes au Québec et en France : les « personnes de fond de rang » au Québec et « les bouseux » en France.

<sup>3</sup> Entretien avec Joanie, bénévole au Québec, Québec, 18 octobre 2019.

<sup>4</sup> Mon affiliation à une université québécoise, visible dans l'adresse courriel avec laquelle je prenais contact avec les participant·es, a ainsi facilité l'accès au terrain. Je le remarque lors d'un entretien avec un membre d'un syndicat français. Alors qu'il vient me chercher dans la salle d'attente et que je le salue, il me dit d'un air déçu « oh vous n'avez pas l'« accent québécois » (Carnet de terrain, 4 mars 2019).



comparaison ont été moins marqués. L'histoire coloniale de même que l'importante présence de ressortissant·es français·es dans la province<sup>1</sup> rend moins « exceptionnelle » la comparaison d'avec la France. Les acteur·ices sollicité·es pour les entretiens ont toutefois toujours répondu favorablement à ma requête, à l'exception d'une personne. Plus largement, dans les deux contextes, les secteurs de l'agriculture paysanne pâtissent d'un manque de soutien public et de reconnaissance financière<sup>2</sup>, et j'ai eu le sentiment que ma recherche était bien accueillie, en ce qu'elle démontrait un intérêt pour le travail paysan et les difficultés que traversent celles et ceux qui s'y engagent. Afin de garantir un accueil favorable à la recherche, il est particulièrement important de soigner la « présentation de soi » (Goffman 1973) au cours de la comparaison et au sein des différents contextes d'enquête.

## **2). Jouer avec la présentation de soi**

L'ethnographie « parachute » la chercheuse des bureaux de l'université aux lieux de l'enquête et « débarquer » dans un univers social implique de découvrir des personnes, apprendre à les connaître et se familiariser à leurs codes sociaux. Pour cela, ma participation en tant que bénévole auprès des quatre fermes décrites ci-dessous a été facilitée par l'habitude des hôtes à recevoir des inconnu·es dans leur univers de travail et leur vie de famille. La présence d'une observatrice extérieure à la famille ou au collectif de travail n'est donc pas inhabituelle, neutralisant certains des effets néfastes de l'observation sur le déroulé du « cours normal » des événements. Ces séjours ont constitué une forme de socialisation à l'univers étudié, que Daniel Cefaï résume en ces termes :

Mener une enquête de terrain, c'est accomplir des opérations très semblables à celles de l'immigrant, mais sur un mode expérimental. Il faut être capable de se mouvoir à la frontière de plusieurs mondes, comme un déclassé ou un déraciné professionnel, de s'y immerger avec le plus grand naturel et d'avoir ce pouvoir de dénaturalisation qui est le propre de l'exilé ou du migrant, de vivre en perpétuel décalage à soi et aux autres et d'en faire une ressource de compréhension et de traduction. (2003, 476)

En immersion pendant six mois chez les différents hôtes, j'ai senti par moments cette posture de l'étrangère, qu'un hôte a lui-même soulignée :

---

<sup>1</sup> Il y aurait environ 100 000 Français·es installé·es au Canada, dont environ 75 000 au Québec (Trespéuch, Pavot et Robinot 2021) tandis que la France accueille 11 500 expatrié·es canadien·nes en 2017 (Statista 2017).

<sup>2</sup> Il faut toutefois noter un intérêt sociétal croissant pour ces questions, notamment concernant le thème de la souveraineté alimentaire mis à l'honneur au cours de la crise sanitaire

Pendant la traite des vaches avec Cédric, alors que je reformule ce qu'il m'a demandé de faire afin de m'assurer de ma compréhension – qui en l'espèce s'est avérée être fautive – il me dit qu'il faisait cela quand il était à l'étranger, à Madagascar, de répéter pour être sûr d'avoir compris. Puis il me regarde et me dit « c'est vrai que tu es comme à l'étranger ici » !<sup>1</sup>

Si je me suis sentie comme une universitaire démunie de savoir-faire au départ, j'ai petit à petit appris certains codes du métier et un vocabulaire propre à l'univers professionnel étudié. Pour souligner les points de connexion entre mon parcours et le monde agricole, j'ai mentionné mon expérience de salariat agricole de vendangeuse chez un producteur de vin biologique dans le Loire-et-Cher en 2014. J'ai aussi témoigné d'« un monde commun » avec les participant·es, notamment en faisant montre de positions politiques similaires lorsque c'était le cas, telles que dans la lutte contre les injustices subies par l'agriculture paysanne. C'est aussi par le partage d'anecdotes, de blagues et de petites attentions que j'ai petit à petit été « acceptée » dans les collectifs de travail et les familles. En outre, Florence Weber (2001) explique que les participant·es assignent à la chercheuse une « place pré-construite qui a un sens dans le système de positions indigène » (p.25). Dans mon cas cela a été tantôt l'étudiante, la citadine, la future installée agricole. En effet, à côté d'aspirations académiques, je nourris depuis quelques années un projet de ferme pédagogique avec une amie dans un avenir à long terme. Ce projet a été un sésame pour entrer en contact avec les hôtes français et québécois, auprès desquel·les j'exposais la recherche académique mais aussi cette ambition<sup>2</sup>. Il a ainsi permis de créer des liens avec les participant·es. C'est d'ailleurs bien plus cette casquette d'apprentie paysanne que celle d'apprentie chercheuse que les hôtes ont perçue sur ma tête, ce que j'ai senti par un intérêt bien plus clairement exprimé envers ce projet de ferme que sur la recherche doctorale que je menais. Par ailleurs, la présentation de soi (Goffman 1973) est adaptée selon les contextes, en usant de stratégies de « caméléonisation » (Busnel et Dias Felix 2019). J'ai par exemple évité de mettre en avant mon « grade » universitaire<sup>3</sup> auprès de celles et ceux qui semblaient

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 11 avril 2019.

<sup>2</sup> Un exemple de prise de contact avec une ferme sur la plateforme WWOOF est présenté en annexe 4.4.

<sup>3</sup> La catégorisation de la recherche en science politique a pu renvoyer aux participant·es une image floue de ce que je regardais, voire a pu susciter la défiance. Par exemple, Monique, une hôte du réseau WWOOF France qui se dit assez éloignée de la politique, me dit à plusieurs reprises « je comprends toujours pas ce que ça a voir avec la politique » malgré mes efforts pour souligner le caractère engagé du travail paysan et des motivations des bénévoles. Je remarque par ailleurs que ce sont plutôt les personnes issues de catégories sociales populaires qui expriment cette incompréhension, voire cette défiance vis-à-vis l'ancrage en science politique, les autres semblant y voir davantage une gratification de leur engagement.

entretenir un rapport méfiant vis-à-vis de l'institution scolaire<sup>1</sup>, tandis que je soulignais volontiers mes études de droit passées lors des entretiens avec les acteur·ices institutionnel·les, et notamment les spécialistes du droit du travail.

Aussi, porter la double casquette de bénévole et de chercheuse a appelé à une stricte discipline pour mener de front la recherche de terrain et la participation aux activités de la ferme et à la vie de famille. Alors qu'il faut être toujours disponible pour répondre aux questions relatives à la recherche, une fatigue peut s'installer, comme cette fois racontée dans un journal de terrain :

Après deux heures à désherber dans une serre en pleine chaleur, nous prenons une pause pour boire de l'eau. À peine est-on assis·es que Dona me pose des questions sur ce que j'étudie. Je les sens perplexes quand je dis que je suis en science politique. Elle me dit « je vois pas le rapport avec la politique ici ». Je rappelle que c'est sur le woofing et l'engagement. Elle dit « oh, alors tu nous étudies. On est les cobayes », je réponds « oh non, il ne faut pas le voir comme ça ». J'aurai du mieux expliquer mais j'ai eu vraiment chaud dans les serres et je ne suis pas en pleine possession de mes moyens pour gérer la situation, une « vraie » pause aurait été bienvenue !<sup>2</sup>

Au fil des terrains, j'aménage des temps de répit et de repos au cours des observations, tels que des balades solitaires dans les alentours, de même que la venue occasionnelle d'amie·es dans les fermes au cours des séjours a été salutaire pour le moral<sup>3</sup>. De plus, j'adopte la recommandation de Clifford Geertz (1996, 112) d'avoir des lectures d'évasion sur le terrain, bien que cela ne devienne aussi une source de données, puisque voyageant léger je demande aux hôtes de me prêter des livres, découvrant par-là même leur univers littéraire<sup>4</sup>. Au fil des terrains, la posture d'enquêtrice évolue et j'ai pu gagner confiance au gré des expériences, de

---

<sup>1</sup> Par exemple, lorsque je mentionne être « en études » lors de mon premier jour au Hameau Vert, un autre bénévole me demande à quel niveau. Le couperet tombe quand le mot « doctorat » est prononcé. Après un silence, un des travailleurs me dit « oh alors tu es cultivée », avant que mes deux interlocuteurs ne m'excluent de la conversation pour se railler mutuellement « tu es pas en doctorat toi ! » (Carnet de terrain, 2 juillet 2019). Il est pertinent d'analyser ces places que les acteurs attribuent à la chercheuse et qui témoignent de l'« espace des positions et des relations » propres à un milieu (Weber 2001, 24).

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 3 juillet 2019).

<sup>3</sup> Cela n'a toutefois pas épargné quelques déconvenues comme lorsqu'une amie mentionne les entrevues que j'ai conduites avec les syndicats à l'hôte (Monique) chez qui nous sommes. Cette dernière est très surprise de la présence de ces acteurs dans ma recherche, alors même que je la présente principalement comme une recherche sur l'engagement plutôt que sur le travail gratuit.

<sup>4</sup> Par exemple, Aurélie et Sylvain sont fortement portés·es sur les médecines alternatives et la spiritualité, là où Joël et Cathy ont des lectures de vulgarisation scientifique et des essais politiques anticapitalistes. À l'écovillage, ce sont plutôt des ouvrages classiques et des succès littéraires américains que je trouve dans la bibliothèque (*La Couleur des Sentiments, Orgueil et Préjugés*). Cédric et Julie me prêtent quant à eux les petits livres humoristiques de la « lit-prairie » de la caravane où je réside. Ces incursions livresques me créent un « trou de souris » vers leurs références culturelles, voire leur univers politique.

même qu'il devient possible de faire fructifier les anecdotes et récits issus des différentes expériences de bénévolat. Raconter ce qui se fait ailleurs, dans d'autres fermes ou dans un autre pays, est devenu une manière riche de « redonner » au terrain<sup>1</sup>, qui m'a tout autant aidée à me sentir légitime que cela n'a permis d'équilibrer un tant soit peu la relation d'enquête.

En somme, l'approche générale mobilisée dans le cadre de l'enquête de terrain est issue de l'approche du « être avec » qui conduit à se laisser affecter par son terrain, tout en revendiquant une inductivité dans la recherche. De manière pratique, cette approche se décline en différents outils méthodologiques.

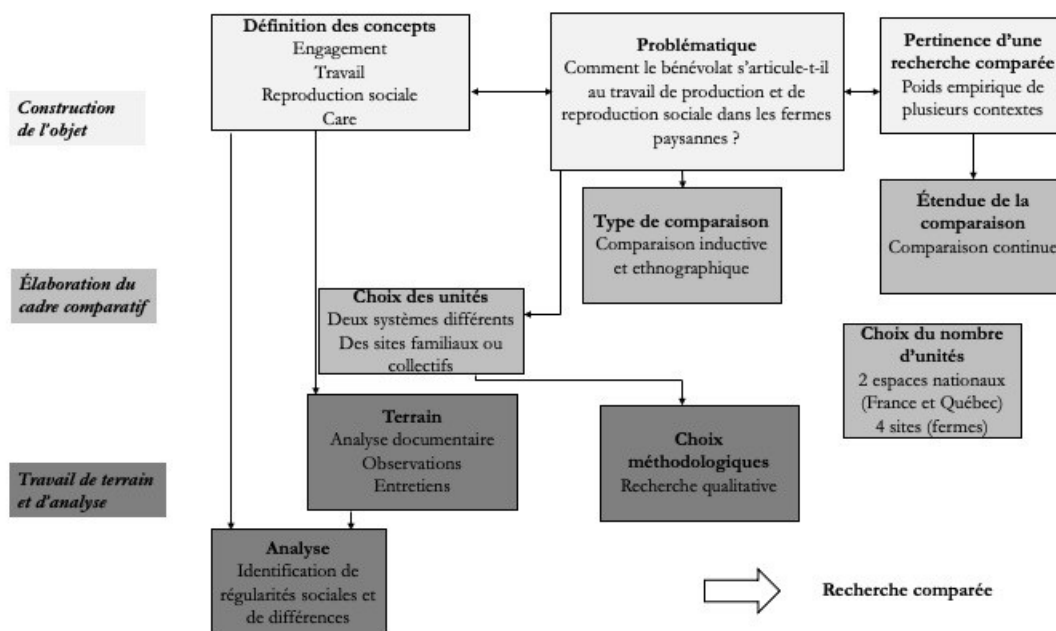
## **II. L'ethnographie au quotidien : des terrains et des outils**

La section précédente a clarifié le processus inductif de l'enquête de terrain qui marque l'usage de la comparaison (Tableau 2), avec notamment des allers-retours réguliers entre les deux espaces nationaux. La comparaison se déploie également entre les différentes fermes visitées.

---

<sup>1</sup> Par exemple, après avoir travaillé un mois dans une ferme laitière, j'ai pu raconter les conditions de travail des éleveur·euses en France à Joël et Cathy, qui s'apprêtent à reprendre la ferme de l'oncle de Joël. Cela a donné lieu à de riches discussions. De plus, lorsque je m'entretiens avec un membre de l'UPA au Québec qui déplore le manque d'investissement des agriculteur·ices auprès de l'organisation, je lui fais part de l'initiative menée par la Confédération Paysanne d'embaucher un·e salarié·e « volant·e », qui se rend sur différentes fermes afin de libérer du temps d'implication syndicale aux agriculteur·ices.

**Tableau 2.** Le processus de comparaison<sup>1</sup>



Ainsi, j'ai défini les concepts utiles à la recherche, tels que l'engagement, le travail et la reproduction sociale (chapitre 1) qui m'ont permis de construire une problématique originale. Plusieurs outils méthodologiques se destinent ensuite à la collecte de données à même d'éclairer cette question, déployés au cours d'une comparaison « continue » entre la France et le Québec d'une part, et entre les différentes fermes retenues pour les observations d'autre part. Cette section revient sur le processus d'enquête à l'œuvre dans la thèse : j'expose les comparaisons binationale et multisites (A) en vertu desquelles plusieurs outils méthodologiques ont été mobilisés (B).

### **A). Une comparaison binationale et multisites**

J'ai fait usage d'une comparaison dans la recherche, à la fois entre deux espaces nationaux, la France et le Québec (1), et entre plusieurs fermes appelées « sites » d'observation (2). Dès lors, plusieurs points d'observation éclairent l'objet des pratiques bénévoles paysannes, et ce à deux niveaux : au niveau méso, les rapports de force au sein des secteurs de l'agriculture permettent de comprendre dans quelles configurations s'insèrent ces pratiques

<sup>1</sup> Adapté de Cécile Vigour « La comparaison dans les sciences sociales : les principales étapes du travail du comparatiste » (2005, 19).

d'entraide et comment elles travaillent ce secteur en retour ; au niveau micro, l'étude des interactions montre comment ces pratiques se matérialisent au sein d'organisations du travail, de même que le rapport subjectif des acteur·ices vis-à-vis d'elles, visible dans les *carrières* bénévoles.

### 1). Comparer la France et le Québec

Bien que le réseau WWOOF soit international, les fermes membres sont ancrées dans des territoires nationaux. De plus, cette pratique d'entraide s'inscrit dans deux cadres institutionnels, politiques et juridiques distincts, qu'il convient de mettre au jour. La comparaison entre la France et le Québec s'inscrit dans une riche tradition de recherche en science politique, et ces deux espaces nationaux sont souvent situés dans un « vis-à-vis comparatif » (Desage et Biland 2017). Celui-ci est investi par les chercheur·euses avec une pluralité d'objets, qu'il s'agisse des mouvements sociaux (Dufour 2013), des politiques d'insertion professionnelle (Lima 2011), des jeunesses (Papinot et Vultur 2011) ou encore des rapports au politique des classes populaires (Mazot-Oudin 2020). Bien qu'il soit une province de l'État fédéral canadien, le Québec peut être considéré comme un espace national (Mazot-Oudin 2017), puisqu'il est doté de son propre régime de protection sociale, de sa langue et de sa culture.

En ce qui concerne l'agriculture, les autorités politiques québécoises sont souveraines, nivelant les échelles de comparaison entre la France et le Québec. La comparaison s'ancre au sein de deux types d'États-providence fonctionnant sur des modèles différents, conservateur dans le cas français et libéral résiduel au Québec<sup>1</sup> (Noël 1996), et celle-ci se joue notamment dans l'étude des configurations de régulation du travail et du bénévolat. En comparant les jeunesses françaises et québécoises, Christian Papinot et Mircéa Vultur (2011) affinent cette appréhension des États-providence en désignant la France comme une société salariale à l'État-Providence conservateur doté d'une importante protection des salarié·es, là où le Québec est conçu comme un État-Providence libéral résiduel doté d'un marché du travail plus flexible et déréglementé. Concernant les secteurs de l'agriculture paysanne français et

---

<sup>1</sup> Selon la typologie d'Esping-Andersen (1990), le Québec constitue un modèle hybride d'État-providence, apparenté au Canada libéral tout en détenant certaines politiques relevant du modèle social-démocrate, là où la France appartient au modèle conservateur basé sur les racines chrétiennes et les corporations de métiers. Cette typologie a fait l'objet d'une vive critique féministe, en soulignant sa non-prise en compte de la part gratuite de travail des femmes dans le fonctionnement des États-sociaux (Orloff 1993).

québécois décrits dans le prochain chapitre, des ressemblances émanent en raison de politiques de « modernisation agricole » similaires, bien que des différences liées au contexte subsistent. En France, les politiques agricoles et les instances représentatives sont organisées par région, d'où le choix de resserrer l'enquête dans celle de la Bretagne au moment des observations et des entretiens avec les acteurs institutionnels. La Bretagne et le Québec présentent par ailleurs des similarités au niveau du nombre de fermes inscrites dans les associations WWOOF et en ce qui concerne les types de productions agricoles, dominés par les exploitations laitières dans les deux territoires. Dans les deux cas, le nombre de fermes membres du réseau représente environ 5% du nombre total de fermes biologiques dans la région et la province.

En outre, les unités comparatives appartiennent à des systèmes de relations sociales, aussi bien entre la France et le Québec, qu'entre des individus ou des groupes, et ne peuvent pas être considérées comme totalement indépendantes les unes des autres. En d'autres mots, si pour les besoins d'exposition les deux cas ont été présentés comme indépendants, il peut néanmoins y avoir des effets de circulation de normes ou de pratiques, d'autant plus lorsque cela concerne les expressions locales de pratiques inscrites dans un réseau international. Dans un contexte de « transnationalisation de l'action collective » (Dufour 2013), l'analyste doit prendre en compte les contours mouvants des unités nationales, ce qui permet également de se prémunir du risque de « nationalisme méthodologique<sup>1</sup> » (Wimmer et Schiller 2003). Il faut donc penser le passage des frontières de concepts, d'acteurs·ices et de pratiques qui peuvent générer des formes de travail bénévole encore plus comparable<sup>2</sup> qu'il n'y paraît. En ce sens, Howard Becker (2016) préconise dans les études comparatives d'adopter « la bonne focale » et incite à choisir un nombre restreint de cas pour comparer les petites choses de la vie quotidienne. Afin de comparer ces petites choses et leur inscription dans les organisations du travail, j'ai centré mon observation sur quatre sites.

## **2). Comparer des fermes familiales et collectives**

Avant de conduire les observations, j'ai d'abord effectué un pré-terrain d'une dizaine de jours en 2017 au moment de la rédaction du projet de thèse afin de clarifier l'objet de

---

<sup>1</sup> Ce concept émane des études postcoloniales et permet de critiquer la naturalisation du régime de l'État-nation par les sciences sociales.

<sup>2</sup> En ce sens, des organisations du travail à l'œuvre dans une ferme française et québécoise peuvent se ressembler encore plus que celles de deux fermes françaises.

recherche et de calibrer les temps d'observation<sup>1</sup>. L'adhésion aux associations WWOOF France et Canada m'a ensuite donné accès aux répertoires des hôtes présents en Bretagne et au Québec. J'ai sélectionné les hôtes selon plusieurs critères avant de prendre contact<sup>2</sup>. Pour chaque contexte national, j'ai choisi un modèle de ferme familiale (les Graines d'Espoir<sup>3</sup> en France et Inspir'action au Québec), où la ferme est gérée par un couple, hétérosexuel dans les deux cas, et où la maison familiale jouxte ou se confond avec la ferme. L'autre modèle est celui du travail en collectif sous plusieurs formes : un groupe d'associé·es en France (Champs-Pâtre) et un écovillage au Québec (Hameau Vert). Ce critère permet de mettre à l'épreuve du terrain l'influence de ces modèles sur l'accueil de bénévoles et sur les organisations du travail. Elles sont enfin toutes des « petites fermes » commerciales et mentionnent dès leur description leur engagement écologique.

Pour saisir le sens et les significations que les acteur·ices donnent aux pratiques d'entraide et comment elles participent à la reproduction sociale dans les fermes, quatre séjours d'observation d'un mois chacun (deux en France et deux au Québec) ont été réalisés. J'ai conduit les observations aussi bien dans les espaces d'activités que dans les espaces privés, les fermes et les maisonnées pouvant être perçues de front comme des sites d'activités capitalistes et non-capitalistes (Graham et Safri 2010). Les sites d'observation sont présentés par ordre de visite<sup>4</sup> dans ce qui suit puis je résume leurs caractéristiques (Tableau 3).

---

<sup>1</sup> Une note sur le pré-terrain figure en annexe 4.3.

<sup>2</sup> Un exemple de prise de contact avec les hôtes est disponible en annexe 4.4.

<sup>3</sup> Les noms des fermes sont fictifs afin de garantir l'anonymat.

<sup>4</sup> Le calendrier des séjours est présenté en annexe 4.1.



## La ferme des Graines d'Espoir (Bretagne)



**Figure 3.** La maison de la ferme des Graines d'Espoir<sup>1</sup>

En mars 2019, je me rends à la ferme des « Graines d'Espoir » avec Aurélie, Sylvain et leur petit garçon de quatre ans, Henri. Aurélie était auparavant kinésithérapeute et Sylvain commercial dans une chaîne de supermarchés biologiques. Déjà très engagé pour l'écologie, le couple a effectué une reconversion professionnelle en 2017 dans le but d'aller plus loin dans leur engagement. Il et elle ont ainsi créé leur microferme<sup>2</sup> en maraîchage biologique dans un village en bord de mer. Elle est composée de fruits et de légumes diversifiés cultivés par leurs soins et la production est vendue à des magasins biologiques des alentours ainsi que lors de ventes directes bihebdomadaires à la ferme. Aurélie et Sylvain connaissent bien le woofing puisqu'il et elle en ont fait un an en tant que bénévoles à des fins de formation au maraîchage.

<sup>1</sup> Dessin personnel, 24 mars 2019.

<sup>2</sup> Les microfermes biologiques et commerciales sont caractérisées par « une surface cultivée par actif inférieure aux recommandations classiques d'installation en maraîchage, une commercialisation en circuits courts, une très grande diversité de légumes produits, aucune utilisation d'engrais et de produits phytosanitaires de synthèse, un faible recours à la motorisation et une volonté forte de développer des systèmes agricoles participant à la santé des écosystèmes et au bien-être social, témoignant d'un engagement politique et social pour un changement des pratiques, représentations, modes de vie » (Waser et Stoessel 2017, 165).

Aussi, accueillir des bénévoles sur leur propre ferme s'est imposé comme une évidence, afin de transmettre leur passion du métier, tout en continuant à rencontrer de nouvelles personnes pour échanger. Si cet accueil de woofeur·euses a commencé dès les débuts, il et elle reçoivent également des stagiaires au moment de mon passage. Les accueils ont lieu principalement de mars à novembre, dans la mesure où le couple souhaite marquer une pause à l'hiver. Les bénévoles logent dans la maison familiale attenante à la ferme et tous les repas se prennent en commun. Je partage ainsi le quotidien de la famille pendant un mois, aussi bien au jardin que dans les espaces personnels.

### La ferme Champs-Paître (Bretagne)



**Figure 4.** Le corps de ferme aux Champs-Paître<sup>1</sup>

Je me rends ensuite en avril 2019 à la ferme des Champs-Paître, située en Centre-Bretagne. Julie, Cédric et Jean-Luc, tous trois originaires de la région, ont fondé en 2016 cette ferme en polyculture élevage qui commercialise du lait, des produits laitiers et de la viande. Julie et Cédric sont un couple et Jean-Luc est un ami de longue date. À la suite de leurs études et après avoir

---

<sup>1</sup> Dessin personnel, avril 2019

exercé des emplois dans différents secteurs professionnels (logistique et transport, bancaire, recherche), ils et elle se retrouvent en 2012 avec l'envie de s'installer en Centre-Bretagne et de faire vivre le territoire grâce à une agriculture locale. Ils et elle s'associent au sein d'un GAEC (Groupement Agricole d'Exploitation en Commun) et mettent en place la ferme laitière des Champs-Pâtre. Elle se situe là où se trouvait la ferme des grands-parents de Julie. Le bâti a été acheté par une Société Civile Immobilière composée de 122 personnes, qui loue aux trois associé·es. La ferme emploie également une salariée, Iris, qui a rejoint le collectif en 2018, à la suite de son passage remarqué d'un mois en woofing. L'équipe de quatre se partage le travail sur les différents ateliers : culture de céréales ; lait et transformation ; porcs plein-air, commercialisation en local et gestion de l'humain. Tous·tes vivent en dehors de l'exploitation dans une commune adjacente. La ferme est pensée dès le départ comme un lieu ouvert où sont accueilli·es quasiment toute l'année stagiaires et bénévoles, mais aussi occasionnellement des artistes pour développer leurs projets. Lors de mon séjour, je loge seule dans une chambre appartenant au corps de ferme, puis dans une caravane alors que je suis rejointe par Robin, stagiaire en école d'agronomie. Nous partageons seulement le repas du midi avec le collectif de travail, de même que quelques activités culturelles et de loisir en dehors de la ferme.

## La ferme du Hameau Vert (Québec)



**Figure 5.** Le village du Hameau<sup>1</sup>

De retour au Québec, je réalise ensuite un stage en agriculture au sein d'un écovillage québécois en juillet 2019. Le Hameau Vert compte environ 80 membres et existe depuis 1984<sup>2</sup>. Le domaine est construit autour d'un bâtiment communautaire où sont partagées les activités sociales et les repas du midi, et la ferme jouxte ces espaces collectifs. Au moment de mon passage, il y a trois entreprises commerciales au Hameau : la ferme maraîchère (4 hectares, en exercice depuis 1997), une entreprise de confection de vêtements éthiques et une autre de vente de produits « nouvel âge » tels que des pierres précieuses. Trois membres de l'écovillage travaillent à temps plein sur la ferme toute l'année, et sont rejoints par trois autres en haute saison, tandis que quelques habitant·es viennent ponctuellement se joindre aux activités. Composée de fruits et légumes diversifiés, la moitié de la production sert à nourrir l'écovillage puis le reste est vendu à des supermarchés biologiques de la région. La ferme maraîchère

---

<sup>1</sup> Photographie appartenant à l'écovillage, consulté le 11 juillet 2021.

<sup>2</sup> Pour en donner un bref historique, l'écovillage s'est développé dans les années 1980 à la suite d'un projet pédagogique estival mené par des parents désireux·euses de faire découvrir un environnement « naturel » à leurs enfants. Séduit·es par le cadre de vie, ils et elles décident d'acquies ensemble les terres : c'est la naissance du Hameau. Il s'est peu à peu développé et a été rejoint par un nombre croissant d'habitants·es. L'éducation, basée sur la pédagogie de Steiner, a toujours été au centre de la vie communautaire et l'écovillage a sa propre école reconnue par la Commission scolaire. Fonctionnant sur le modèle de la sociocratie, les écovillageois·es se répartissent dans différents cercles de décisions et ont une assemblée générale annuelle.



accueille des stagiaires pendant les quatre mois d'été pour aider aux activités d'une part, et d'autre part pour permettre de découvrir l'écovillage, notamment en vue de « recruter » de nouveaux·elles habitant·es. Au cours de mon séjour, je loge à « la casa », la maison des stagiaires, avec deux autres bénévoles : Alexandre, un woofeur québécois présent pour un long séjour, et Seye, un homme plus âgé ghanéen, présent dans le cadre d'un échange de coopération Nord-Sud. En plus du stage d'agriculture, je m'intègre à la vie de l'écovillage au cours de différentes activités : les sorties à la piscine, les parties de volley de plage et les repas communautaires.

### La ferme Inspir'action (Québec)



**Figure 6.** La ferme Inspir'action<sup>1</sup>

Au mois d'août 2019, je séjourne enfin chez Joël et Cathy en Abitibi avec leurs trois enfants, Lili-Jade, Noé et Gaïa. Le couple s'est rencontré lors d'études en aménagement de la faune et la flore à Québec, puis a décidé de fonder une microferme en fruits et légumes diversifiés dans la région d'origine de Joël. Cathy, elle, a grandi en ville près de Québec et a toujours voulu travailler en extérieur. Les conditions climatiques de l'Abitibi les conduisent à

---

<sup>1</sup> Photographie fournie par la famille, 28 février 2022

ne vendre leur production que douze semaines par an, et il arrive que Joël travaille en plus dans une mine l'hiver. Cathy a quant à elle un emploi ponctuel dans une bibliothèque, l'hiver et quelques heures l'été pour compléter les revenus. La ferme n'a pas cessé de s'agrandir depuis leur installation en 2011 et le couple prévoit même de racheter la ferme laitière avoisinante de l'oncle de Joël (chose faite en 2021). Des 20 paniers de légumes distribués à travers le réseau des *Fermiers de famille* la première année, le binôme en produit 70 l'été de mon passage. Depuis 2014, la famille accueille quasiment toute l'année des bénévoles, *via* le réseau WWOOF mais aussi par d'autres voies (*Work.Away*), qui les aident dans les travaux aux champs et pour s'occuper des enfants. Hormis les mois d'hiver où la famille part en vacances, il y a toujours du monde à la maison, pour le plus grand plaisir des enfants. Lors de mon passage, je loge dans une roulotte attenante à la maison, tout d'abord avec Manuela, une autre bénévole brésilienne, puis avec mon amie Zoé qui me rejoint.

En somme, la recherche comparée dans la thèse se décline en deux espaces nationaux et quatre sites d'observations (voir tableau 2). La cueillette des données s'est déroulée en amont, au cours et à la suite des observations, et s'est déclinée grâce à différents outils méthodologiques.

**Tableau 3 : Caractéristiques des fermes en 2019<sup>1</sup>**

	<b>Graines d’Espoir (France)</b>	<b>Champs-Paître (France)</b>	<b>Hameau Vert (Québec)</b>	<b>Inspir’action (Québec)</b>
Date d’installation	Mars 2017	Juin 2016	Village en 1984 Ferme en 1997	2011
Acquisition des terres	Achat de bâti avec un hectare cultivé	Création d’une SCI (Société Commerciale Immobilière) citoyenne de 122 propriétaires pour l’achat du bâti et de 67 hectares de SAU (Surface Agricole Utile)	Acquisition des terres Propriété de 240 hectares 4 hectares de culture	Achat des terres 1 hectare de légumes cultivés
Structure juridique	Entreprise micro-bénéfice agricole	GAEC (Groupement Agricole d’Exploitation en Commun)	Société en nom collectif (ferme commerciale)  + personne morale dans but lucratif (prestations de formations et de stages)	Société en nom collectif

<sup>1</sup> Élaboration propre.

Main-d'œuvre	<ul style="list-style-type: none"> <li>○ 2 travailleur·euses à temps plein sans le statut d'agriculteur</li> <li>○ Stagiaires ou woofeur·euses environ 9 mois par an</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>○ 3 associé·es du GAEC à temps plein dont un qui a le statut d'agriculteur</li> <li>○ 1 salariée à temps plein</li> <li>○ Stagiaires et woofeur·euses quasiment toute l'année</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>○ 6 membres de l'écovillage à temps plein pendant la haute saison</li> <li>○ Woofeur·euses appelé·es stagiaires quatre mois par an + volontaires issues d'échanges de coopération Nord-Sud</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>○ 2 travailleur·euses : Joël à temps plein et Cathy à temps partiel (emploi complémentaire dans une bibliothèque)</li> <li>○ Woofeur·euses + bénévoles d'une autre plateforme commerciale neuf mois par an (de 1 à 5 à la fois)</li> </ul>
Activités	Semis, culture sous serres et culture plein champ de légumes diversifiés, verger, transformation (confiture et sauce tomate)	Culture de céréales, élevage de vaches et de cochons, transformation du lait (Gwell, petit suisse, riz au lait, lait Ribot, crème, beurre, fromage frais et affiné)	Semis, cultures de fruits et légumes diversifiés sous serres et plein champ, verger	Élevage de poule, culture de fruits et légumes diversifiés sous serres et plein champ
Vente	Vente directe à la ferme, fournisseurs de boutiques bio en ligne, vente dans un supermarché biologique	Vente directe à la ferme, marché, paniers au sein d'une association de producteur·ices, épicerie solidaire de producteur·ices	Récolte destinée à 50% à la redistribution au sein de l'écovillage, vente auprès d'épiceries biologiques à la ville	Vente directe d'œufs à la ferme, vente dans deux marchés, livraisons de paniers dans deux villes



## B). Les outils de cueillette des données

Cette sous-section détaille les méthodes employées afin de cueillir les données mobilisées dans la démonstration : l'analyse documentaire (1), les observations (2) et les entretiens (3). La collecte de données a eu lieu de janvier 2019 à novembre 2020 et s'est trouvée impactée par le contexte de pandémie mondiale déclenchée en 2020 (Encadré 7).

### Encadré 7. Le woofing en temps de pandémie

Il va sans dire que la pandémie internationale a impacté l'agriculture paysanne et la pratique du woofing en modifiant ses modalités d'exercice. Dans les deux contextes, deux changements importants sont à relever. Tout d'abord, les associations WWOOF ont statué sur l'arrêt de la venue de bénévoles internationaux en raison de la fermeture des frontières. Ils et elles représentaient respectivement deux tiers des bénévoles au Canada et un tiers en France. Les associations ont dès lors mis en avant les séjours locaux dans leurs communications<sup>1</sup>. Puis, les instances gouvernementales québécoises et françaises ont toutes deux reconnu le caractère « essentiel » du travail dans les fermes<sup>2</sup>, en mettant en place des programmes d'emploi ou de bénévolat exceptionnels, intitulés *J'y vais sur le champ*<sup>3</sup> au Québec et *Des bras pour ton assiette*<sup>4</sup> en France. Ils visaient tous deux à pallier le manque de travailleur·euses dans les fermes, dû aux restrictions de déplacements. Pour autant, les venues de woofeur·euses ne justifiaient pas de déplacement impérieux permettant de s'affranchir des règles de non-déplacements en France. La pratique s'est ainsi trouvée hors cadre pendant de nombreux mois. La collecte des données a principalement eu lieu en

---

<sup>1</sup> Certain·es hôtes ont d'ailleurs noté une forte augmentation des demandes de la part de bénévoles souhaitant se confiner à la campagne. Une éleveuse de brebis raconte ainsi dans un journal français avoir exceptionnellement accepté de recevoir trois bénévoles au lieu d'un·e « non pas par besoin de main-d'œuvre sur mon exploitation » mais bien pour éviter à ces jeunes de devoir se confiner « dans une chambre d'étudiant riquiqui » (France 3 2020).

<sup>2</sup> Dans un message posté par WWOOF Canada le 21 avril 2021, il est affirmé que « les fermes sont des entreprises essentielles et les producteurs agricoles sont des travailleurs essentiels », autorisant les bénévoles à se rendre dans les fermes à la condition du respect d'un protocole sanitaire strict.

<sup>3</sup> Mis en place par Agricarrières et l'Union des Producteurs Agricoles (UPA), le programme *J'y vais sur le champ* a vocation à combler les besoins en main-d'œuvre dans le secteur agricole québécois. En effet, en raison de la pandémie, les travailleurs étrangers venant dans le cadre des Programmes de Migration Temporaire (PMI) ont été empêchés d'accéder au territoire pour la grande majorité. Ce sont dès lors les Québécois·es qui sont invité·es à se rendre dans les champs en échange d'une rémunération. Le programme se termine à la fin de la saison 2020 et ce sont au total 1900 travailleur·euses québécois·es qui se sont rendu·es dans les fermes.

<sup>4</sup> Cette initiative de plateforme d'emploi agricole temporaire débute le 24 mars 2020 afin de pallier le manque de main-d'œuvre agricole. Elle est développée en collaboration entre le ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation, l'ANEFA (Association Nationale Paritaire pour l'Emploi et la Formation en Agriculture) et *Wizifarm*, une entreprise de solutions numériques à destination des producteur·ices agricoles. Elle permet un inventaire des offres d'emploi agricole urgentes à proximité. À la suite de cela, 350 000 inscriptions de personnes désireuses de se rendre travailler de manière rémunérée sur les fermes sont recensées sur le site *Wizifarm*.

amont de ce contexte, qui appelle néanmoins à des précisions d'analyse lorsqu'il affecte l'objet de notre recherche.

### **1). Dépeindre les paysages agricoles**

En premier lieu, un corpus de documentation institutionnelle<sup>1</sup> a été analysé, comprenant plusieurs écrits qui informent sur les secteurs de l'agriculture en France et au Québec. Ces écrits proviennent autant d'instances gouvernementales que d'organisations syndicales ou d'instituts de recherche. L'analyse documentaire a permis d'obtenir des renseignements sur l'agriculture paysanne et l'entraide, des éléments chronologiques, et les cadrages juridiques et politiques propres au milieu agricole. En effet, la recension des textes juridiques qui encadrent le travail et ses marges donne à voir le cadrage normatif avec lequel composent les acteur·ices du woofing. Les articles de lois de même que tous les documents qui codifient l'entraide agricole en France m'ont ainsi été utiles pour caractériser le flou juridique qui entoure le bénévolat paysan, dont se saisissent les acteur·ices des bureaux associatifs des associatifs WWOOF pour se prémunir des possibles accusations de travail dissimulé. J'ai également pris en considération des dimensions matérielles (d)énoncées dans ces rapports qui dépeignent les difficultés des agricultures paysannes françaises et québécoises. Elles comprennent autant des dimensions quantitatives telles que la répartition des richesses en agriculture et l'octroi d'aides financières que des dimensions symboliques, telles que les usages de l'image des petites fermes dans les documents de communication des autorités politiques. La lecture attentive de ces rapports a permis de dégager plusieurs conclusions. Par exemple, en France comme au Québec, ces derniers soulignent la plus faible représentation des femmes en agriculture et les inégalités de répartition des tâches au sein des fermes dans le cadre des couples hétérosexuels (Guérillot 2018; Bissonette 2018).

De plus, un recensement complet<sup>2</sup> des fermes inscrites sur le réseau WWOOF en Bretagne (n=124) et au Québec (n=148) a été élaboré, à partir des données accessibles grâce à mon adhésion aux associations WWOOF France et WWOOF Canada. Différents critères ont été répertoriés : la date d'inscription au réseau ; le logement proposé, le nombre de bénévoles accueilli·es, le temps de séjour minimum, le régime alimentaire proposé, etc. Des

---

<sup>1</sup> La liste des documents analysés est présentée en annexe 1.1.

<sup>2</sup> Le recensement est présenté en annexe 2.

catégories ont ensuite pu être mises en corrélation, telles que le temps d'appartenance au réseau de l'hôte et le type d'hébergement proposé. La lecture de toutes les descriptions des hôtes au cours du recensement a en outre permis de relever certains extraits, lorsque ceux-ci informaient sur les attentes de ces dernier·ères envers les bénévoles.

Enfin, une analyse de contenus médiatiques au cours de l'année 2019<sup>1</sup> a regroupé un corpus d'environ 70 articles de presse relatifs à l'agriculture et au bénévolat agricole, auxquels s'ajoutent 60 publications sur les médias sociaux comme au sein de groupes consacrés au woofing logés dans des plateformes virtuelles. Les récits collectés dans les publications sur les médias sociaux et les articles de journaux témoignent par exemple de situations vécues d'abus chez les bénévoles, ou d'épuisement de la part des hôtes.

## **2). Observer le travail dans les fermes et les maisonnées**

Les observations au sein des fermes précédemment présentées ont permis d'étudier les organisations du travail, de même que les normes qui circulent dans les espaces productifs et reproductifs. En prenant comme porte d'entrée le bénévolat, le « travail » peut ici être reconceptualisé depuis la périphérie de la production, suivant l'invitation de Pascale Molinier. Selon elle, la société du *care* permettrait de construire un « espace blanc » du travail, loin des modèles scientistes et économistes qui ont donné lieu aux organisations (néo)tayloriennes du travail. Elle indique que pour saisir les expressions de cet espace blanc, il nous faut opérer une « descente vers l'ordinaire » au plus près des pratiques et abandonner « les abstractions universalisantes » (2016, 141) propres au langage des organisations du travail. C'est ici que le recours à l'ethnographie prend tout son sens, puisque c'est en décrivant finement les pratiques des acteur·ices dans les fermes au sein de leurs organisations du travail que leur potentiel émancipateur peut apparaître.

J'ai pour cela effectué quatre mois d'observation participante dans les fermes lors de séjours de bénévolat, avec environ mille deux cents heures de présence auprès des participant·es. Les outils de la sociologie interactionniste permettent de saisir le travail autant dans des scènes publiques (les fermes) que privées (les maisons). Les observations m'ont offert l'opportunité d'adopter le mode de vie des hôtes et d'assister à la « comédie sociale du travail »

---

<sup>1</sup> L'analyse de médias sociaux a été systématique du 6 février 2019 au 6 février 2020, puis j'ai poursuivi une analyse ponctuelle sous forme de veille jusqu'à la fin de la rédaction. Les articles sont présentés en note de bas de page lorsqu'ils sont cités.

(*social drama of work*) (Hughes 1976), qui correspond autant aux activités réalisées qu'aux rôles sociaux endossés par les acteur·ices. En allant sur les univers de travail, il est possible de notifier les potentiels décalages entre le « travail prescrit » et le « travail réel » (Avril, Cartier et Serre 2010), d'autant plus concernant le travail bénévole marqué par une absence ou largesse de définition des tâches. Les carnets de terrain ont consigné tout autant les interactions, les sentiments exprimés<sup>1</sup> (Gaudet 2020) que le « faisceau de tâches » (Hughes 1996) réalisées, matérielles et immatérielles. En effet, les émotions telles que le stress ou la joie constituent des éléments pertinents pour saisir le rapport au travail des bénévoles et des hôtes. Les observations ont pris place aussi bien dans des scènes publiques que privées, ce que permet de décrire l'usage de la métaphore théâtrale et le vocabulaire consacré : scénario, rôle, coulisses, scènes. En saisissant les interactions *in situ* dans les fermes, il devient possible de rendre compte des circulations de biens moraux et symboliques entre les hôtes et les bénévoles, sur lesquelles se fondent les « économies de communauté » (Gibson et Graham 2013) dans les fermes. L'attention aux rétributions symboliques des activités et aux gratifications montre que l'échange dépasse le cadre posé la formule « main-d'œuvre contre hébergement ».

J'ai ainsi porté attention à toutes les pratiques de travail énumérées dans le chapitre 1, qu'il s'agisse de travail domestique, invisible, émotionnel ou de *care*. Je n'avais au départ pas envisagé à quel point mon immersion dans la vie de famille des participant·es ne pouvait être dissociée de l'expérience de bénévolat et que ma grille restreinte sur les activités à la ferme ne permettrait pas de rendre compte de cette intrication des espaces et des multiples formes de *care* présentes. En réaction, j'ai abandonné l'idée de consigner le déroulé du travail méthodiquement, sous forme de tableaux, pour plutôt privilégier la forme d'un récit libre, qui laisse l'espace pour raconter toutes les interactions de la journée sans jauger de leur pertinence<sup>2</sup>. Les éléments suivants figuraient dans les grilles d'observation du travail dans les fermes (qui pour la majorité se retrouvent dans les récits sous une forme plus libre) : horaire des activités, travail seule ou accompagnée, prise de décision, organisation du travail,

---

<sup>1</sup> Stéphanie Gaudet (2020) invite à prendre en compte les sentiments dans l'enquête, elle écrit : « cette reconnaissance du travail des subjectivités invite les sociologues à reconnaître l'importance de la réflexivité, de l'agentivité et des émotions des acteurs et actrices dans l'expérience sociale. En effet, les sentiments sont la forme la plus individuelle d'inscription dans le monde (Bernard 2017) et manifestent le rapport des acteurs et actrices aux normativités morales » (p.12).

<sup>2</sup> Selon Herbert Blumer (1969), observer avec des catégories préétablies nuit à l'observation directe du monde social.

autonomie/surveillance des bénévoles, ambiance de travail, relations entre acteur·ices, relations à l'environnement et aux animaux, conflit/désir/frustration liées au travail, émotions, sujets de discussion. De plus, la conduite des observations s'est faite en « suivant<sup>1</sup> » le plus possible les hôtes qui m'accueillaient, partant du principe que les activités variées auxquelles ils et elles me conviaient permettaient de mieux les connaître. De manière pratique, cela signifie toujours accepter les propositions de sorties au cours des séjours de bénévolat, qu'il s'agisse d'une promenade à la mer, d'assister à un match de soccer ou encore de se rendre à une conférence sur la méditation pleine conscience.

Outre les observations dans les fermes, j'ai également effectué des observations ponctuelles lors d'événements. J'ai ainsi assisté à des soirées de projection à propos de l'agriculture à la Maison du développement durable à Montréal, ou encore me suis rendue au Salon de l'Agriculture en France en 2019 dans le but de me familiariser avec les organisations professionnelles en présence. De plus, j'ai participé à l'assemblée générale de l'association WWOOF France en mai 2019 (Figure 7). Cet événement de deux jours a pris place dans une ferme membre du réseau. Au cours de celui-ci, les adhérent·es ont pu assister à la réunion, partager des repas et participer à diverses activités telles qu'un cours de fabrication artisanale du pain.

---

<sup>1</sup> Je m'inspire ici du conseil de Cyril Lemieux (2018) de prendre en « filature » ses participant·es, en me distançant toutefois d'avec la représentation policière de la relation d'enquête que ce terme évoque.



**Figure 7.** Les participant·es à l'assemblée générale WWOOF France de 2019<sup>1</sup>

Les observations ont permis de saisir les pratiques de woofing, toutefois elles ne peuvent se comprendre sans un *discours sur* ces pratiques de la part des acteur·ices concerné·es. C'est pour cela que le riche matériau des observations a été complété par la réalisation d'entretiens.

### **3). Écouter les discours sur le travail bénévole**

La conduite d'entretiens semi-directifs (n=56) avec une pluralité d'acteur·ices<sup>2</sup> a permis de collecter des données selon les différents attendus empiriques, analysés ensuite à l'aune des attendus théoriques (voir Tableau 4).

---

<sup>1</sup> Photographie WWOOF France, 2019

<sup>2</sup> La liste complète des participant·es est disponible en annexe 3.2. Je me suis entretenue en tout avec 62 personnes, certains entretiens ayant été collectifs.

**Tableau 4.** Les entretiens, qui pour quelle utilité ?<sup>1</sup>

Type d'acteur·ice (nombre d'entretiens)	Attendus empiriques	Attendus théoriques
Bénévoles (24)	Profils sociaux Motivations Engagement Expérience(s) vécue(s)	Carrières Usages sociaux du bénévolat Rapport au travail
Hôtes des réseaux WWOOF (12)	Raisons d'accueillir Rapport au travail Organisation du travail	Reproduction sociale Travail de <i>care</i> et <i>care</i> au travail
Acteurs collectifs des secteurs agricoles (16)	Situation des agricultures françaises et québécoises Mission de l'organisation et rôle de l'acteur·ice Rapport au travail gratuit (entraide et bénévolat)	Appropriations Conflit politique Mobilisations
Membres des bureaux des associations WWOOF France et WWOOF Canada (4)	Historique Visions politiques Gestion des associations	Politisations de la pratique Engagement Invisibilisation du travail Rapport à l'État (contournement, mobilisation...)

Les grilles d'entretien ont varié selon les acteur·ices<sup>2</sup>. Segmentées en plusieurs mouvements, elles ont vocation à amener le ou la participant·e à poser des mots informant les attendus empiriques. Les entretiens avec les bénévoles permettent d'une part de comprendre leurs motivations à rejoindre le woofing, puis de reconstituer leurs carrières où apparaissent les usages de cette (ces) expérience(s) bénévole(s) d'autre part. Ceux réalisés avec les hôtes du réseau WWOOF, pour la plupart conduit lors de mes séjours en woofing, ont été le moment d'écouter ce que recevoir implique pour elles et eux, et comment cela s'articule à leur métier et leur vie de famille. Les entretiens avec les acteurs collectifs des secteurs agricoles français et québécois, de même qu'avec les membres des bureaux des associations WWOOF, permettent

<sup>1</sup> Élaboration propre.

<sup>2</sup> Les grilles d'entretiens avec les différents types d'acteur·ices sont présentées en annexe 3.4.

quant à eux de réinscrire ces vécus à un niveau méso et de questionner les stratégies pour encourager ou au contraire réprimer le bénévolat paysan.

La conduite des entretiens a été guidée par une approche empathique (Charliac 2014), qui invite à encourager les participant·es à parler d'eux et d'elles-mêmes grâce à la forme du récit, notamment en commençant les questions par « racontez-moi<sup>1</sup> ». Les grilles d'entretiens ont été adaptées au fur et à mesure conformément à l'inductivité de la recherche<sup>2</sup>. Comme mentionné plus haut, le recrutement des participant·es a été globalement sans obstacle<sup>3</sup>, y compris auprès des acteur·ices des associations WWOOF qui m'ont surpris·es par leur enthousiasme et leur disponibilité d'un bord à l'autre de l'Atlantique. Cet attrait à participer est sans doute à contextualiser avec la recherche de reconnaissance de ces associations, dont la recherche académique pourrait jouer un rôle à petite échelle<sup>4</sup>. Les acteur·ices m'ont ainsi volontiers répondu de même que partagé des documents. Les acteur·ices des organisations professionnelles agricoles se sont également montrés·es très disponibles à mon égard, non seulement en acceptant les rencontres en vue des entretiens, mais aussi dans les suites des discussions par l'envoi de documentation et la recommandation en leur nom auprès d'autres personnes. Les lieux des entretiens ont varié selon les catégories d'acteurs : sur le lieu de travail pour les acteur·ices institutionnel·les et les hôtes des fermes, et dans des espaces publics ou au domicile avec les bénévoles<sup>5</sup>.

La méthode de l'entretien présente des limites. La modulation narrative peut amener les participant·es à être plus prolixes sur certains aspects de leurs pratiques, souvent ceux qui sont avantageux ou dont ils et elles sont fiers·es, et plus économes sur les aspects difficiles. Par exemple, si parler de leur engagement au travail s'est fait sans mal, aborder les aspects plus difficiles du métier, et notamment économiques, m'a semblé plus délicat. Les dire et les silences des participant·es sont dès lors à recouper avec d'autres sources, telles que les

---

<sup>1</sup> Pour les bénévoles, l'entretien commence par la question « raconte(z)-moi ce qui vous a amené·e à vous rendre sur une ferme » et pour les hôtes « raconte(z)-moi comment vous en êtes arrivé·e à être propriétaire/travailler sur cette ferme ».

<sup>2</sup> Une note sur l'évolution des grilles d'entretiens est disponible en annexe 3.4.1.

<sup>3</sup> Le protocole de recrutement des bénévoles est présenté en annexe 3.1. Les autres acteur·ices des associations et des institutions ont été contactés·es par les canaux institutionnels.

<sup>4</sup> Les entretiens ont toujours pris une tournure plus décontractée lorsque l'interlocuteur·ice apprenait que j'avais moi-même expérimenté le woofing. Comme-ci cela attestait d'un univers de valeurs communes, j'apparaissais ensuite non plus comme une évaluatrice ou une enquêtrice extérieure mais comme une membre du réseau qui potentiellement agirait pour sa reconnaissance dans le champ académique.

<sup>5</sup> Une note sur les contextes des entretiens est présentée en annexe 3.3.



discussions informelles émanant des observations, la parole d'autres acteur·ices, ou encore les faits historiques. De plus, la situation d'entretien, conçue comme une interaction extraite de la réalité sociale, conduit à des biais relationnels, notamment scolaire et policier (Encadré 8).

#### **Encadré 8. L'entretien, entre « interro » et interrogatoire**

La situation d'entretien, en ce qu'elle est formalisée par la signature du formulaire de consentement et l'enregistrement sur un magnétophone, engendre une interaction cadrée qui peut rappeler les évaluations orales ou les interrogatoires présents dans les institutions scolaires et policières. Par exemple, lors de l'échange avec une des salariées du réseau WWOOF France, lorsque je lui demande de me décrire l'association et sa mission avec ses mots, je réalise rapidement que la question est vécue comme une « interro surprise ». Elle dit :

Euh... pour moi WWOOF France c'est... comment je vais... WWOOF, le woofing c'est... moi c'est quelque chose d'important hein c'est vraiment..., un lien entre... une connexion entre la vie de tous les jours, enfin entre... non c'est pas vraiment ça, à la vie de tous les jours parce que même pour quelqu'un qui bosse en ville ou dans un bureau, la vie de tous les jours c'est ça pour lui... c'est une reconnexion avec l'essentiel, voilà ! Ça permet vraiment aux gens de se reconnecter avec la Terre avec ce qui... et bien ce qui nous fera certainement vivre demain voilà, ce qui nous fera survivre je pense, voilà. Hum... voilà avec mes mots ce que c'est, et je suis pas très douée dans cet exercice hein.<sup>1</sup>

Le fait qu'elle cherche ses mots et l'emploi du terme « exercice » montre qu'elle cherche à donner « la bonne réponse » plutôt que son propre point de vue sur la question. J'entre dans ce jeu lorsque je renchéris qu'il s'agit d'une « belle définition » dans le but de donner confiance, endossant malgré moi le rôle d'évaluatrice.

De plus, la situation d'entretien altère le cours habituel des interactions entre la chercheuse et la personne participante. Au moment de l'entretien avec Joël en voiture sur la route du marché, cela fait trois semaines que nous faisons ce trajet deux fois par semaine, une heure aller et une heure retour. À chaque fois nous discutons à bâtons rompus de nos visions du monde, de nos histoires familiales et personnelles, ainsi que de nos goûts musicaux, devenant ami·es au fur et à mesure. Aussi, je m'attends à un entretien fluide et détendu auquel je ne me prépare d'ailleurs pas très consciencieusement, gribouillant quelques questions entre deux comptages de caisses de tomates, faisant confiance au flot naturel de nos discussions. Quelle n'est pas ma surprise quand je me trouve à côté d'un Joël gêné et froid dès que j'appuie sur le bouton « rec » de l'enregistreuse ! Il répond de manière laconique à mes questions, ce qui rend l'entretien très laborieux. En recoupant avec des confidences faites au préalable, je suppose qu'il a déjà été en situation d'interrogatoire, que l'entretien a pu rappeler et ainsi susciter une posture « défensive ». Finalement, je retire bien

<sup>1</sup> Entretien avec Sandrine, salariée de WWOOF France, France (en visioconférence), 12 mars 2020.

plus de nos discussions informelles au cours du mois passé ensemble que de l'entretien enregistré.

La démarche ethnographique a été conduite selon cette approche relationnelle de l'enquête de terrain où les données émergent des relations nouées avec les acteur·ices rencontrés lors des entretiens et des observations. Elles sont complétées et contextualisées grâce à une analyse documentaire. La combinaison de ces outils méthodologiques a permis de trianguler les données (Weeden 2010) et de dégager les résultats au cours des analyses (Encadré 9). La collecte des données a ainsi permis de saisir en quoi le bénévolat participe à la reproduction sociale dans les fermes, et avec quels effets sur les carrières bénévoles et les organisations du travail. Cette section se termine par les enjeux éthiques propres à cette ethnographie.

#### **Encadré 9. Le temps de l'analyse**

Les outils de collecte de données ont permis d'amasser quantité de matériaux empiriques, dont il faut ensuite dégager le sens grâce à des interprétations. La phase d'exploitation des données s'étend de la retranscription des entretiens, avec les premiers commentaires et pistes d'analyse, jusqu'aux derniers tableaux synthétiques réalisés en cours de rédaction. Pour classer et interpréter les données, différentes techniques ont été utilisées :

- Analyse « à la mitaine » (à la main) des retranscriptions d'entretiens imprimées et des carnets de terrain selon un code couleur regroupant les thèmes suivants : rapport au *woofing*, engagement, rapport au travail, *care*, entraide, rapport à l'État.

- Analyse des trajectoires des bénévoles et des hôtes selon la méthode du calendrier (Gaudet et Robert 2018). Il prend la forme d'une fresque temporelle qui regroupe d'un côté les éventuelles actions militantes et de l'autre les expériences professionnelles, avec au milieu les événements biographiques personnels.

- Réalisation de fiches d'analyse :

→ une fiche par séjour d'observation comprenant un historique de la ferme, une présentation des personnes, des lieux, puis une analyse des carnets de terrain selon les thèmes susmentionnés.

→ une fiche synthétique des entretiens avec les acteur·ices institutionnel·les et les associations WWOOF résumant leur rôle, leur position par rapport à l'entraide et au bénévolat, leur rapport aux politiques agricoles, et à l'engagement politique.

→ une fiche synthétique des carrières bénévoles résumant les bifurcations biographiques, les principales motivations et les types de rapport au travail.

- Exercice d'écriture par monographie de chaque cas (Vigour 2005) pour chaque chapitre de résultat avant d'adopter une écriture synthétique.

## Enjeux éthiques

Le Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences (CÉRAS) de l'Université de Montréal a remis un certificat éthique<sup>1</sup> à cette recherche le 9 novembre 2018. Je me suis ainsi engagée à respecter plusieurs procédés afin de garantir la protection des participant·es au cours de la recherche. Le formulaire de consentement remis au début de chaque entretien assure la connaissance des objectifs de la recherche, de même que l'usage des données issues des enregistrements<sup>2</sup>. Concernant les observations, les hôtes étaient informé·es en amont de ma venue des ambitions académiques des séjours. Toutefois, en raison des nombreux passages impromptus sur les fermes, il apparaissait complexe de recueillir systématiquement un consentement écrit de tous·tes les personnes rencontrées lors des situations d'observation. Je m'efforçais dans ce cas d'expliquer le contexte de ma présence à l'aide d'un synopsis verbal mentionnant le but de la recherche et la garantie de l'anonymat. Au sujet de l'anonymat, les noms des régions et des lieux sont dévoilés, puisque les attributs régionaux et les cultures propres à chaque espace étudié servent à contextualiser les résultats. Aussi, seule en son genre sous la forme associative, le nom de l'association WWOOF est resté inchangé. À l'inverse, les noms des entreprises et des individu·es ont été modifiés en essayant autant que faire se peut de choisir un nom proche de l'« esprit » de celui d'origine.

En outre, des auteur·ices invitent à se poser la question de l'usage des résultats d'une recherche et à ne pas tous les dévoiler en prenant en considération les « risques » pour les participant·es<sup>3</sup> (Madec et al. 2019). En ce sens, j'ai parfois ressenti un inconfort face à l'intérêt envers la pratique étudiée de la part des agents de contrôle français, en grande partie discrète. C'est à croire que la facilité d'accès au terrain auprès des acteurs institutionnels, y compris haut placés en France, reflète leur besoin de mieux comprendre cette pratique qui leur échappe

---

<sup>1</sup> Certificat #CERAS-2018-19-184-D.

<sup>2</sup> Le formulaire de consentement est présenté en annexe 5.

<sup>3</sup> Dans leur texte « Enquêter sur ou enquêter avec ? Pour une pratique démocratique de la sociologie », Annick Madec, Sylvie Montchartre et Pinar Selek (2019) prennent l'exemple de travaux concernant des personnes migrantes et soulignent l'importance de ne pas révéler de stratégies qui pourraient leur nuire, de même qu'elles plaident en faveur d'une coproduction des savoirs avec les acteur·ices, sans postuler de leur ignorance des logiques sociales dans lesquelles ils et elles sont pris·es.

dans une large mesure. Lors d'un entretien à la Direction départementale de l'emploi, du travail et des solidarités d'Ille-et-Vilaine en Bretagne, j'ai ainsi été gênée face à la persistance des questions concernant le nombre de fermes inscrites sur le réseau et la manière de les identifier<sup>1</sup>. Je suis toutefois restée évasive et ait feint la naïveté à ces moments, ne souhaitant jouer aucun rôle d'appui envers des acteur·ices qui restent celles et ceux en capacité d'intenter des actions pénales contre les hôtes du réseau WWOOF.

De plus, me présentant comme effectuant une recherche sur le bénévolat et l'engagement, j'ai eu parfois un sentiment d'intrusion à observer la vie familiale qui outrepassait ce cadre établi vers des éléments plus intimes. Par moments, j'ai remis en question la posture d'enquêtrice en essayant d'estimer si la personne qui se confiait oubliait la raison académique de ma présence, surtout lorsque se développent des amitiés qui charrient avec elles leurs lots de confidences. J'ai donc fait le choix d'exclure certaines données de l'enquête, lorsque je considérais qu'elles m'avaient été livrées sur la base d'une relation de confiance et d'amitié qui dépassait la recherche. Enfin, d'autres données qui pourraient mettre en porte-à-faux des personnes en situation précaire qui utilisent le woofing de manière détournée ne seront pas exposées ici, afin de ne pas nuire à leurs stratégies de survivance. Tout cela résulte de « compromis ethnographiques » qui demeurent imparfaits mais qui seuls garantissent une véritable « rencontre éthique » entre la chercheuse et les participant·es (Hadj Kaddour et Waldispuehl, *à paraître*).

## Conclusion

Ce chapitre méthodologique expose précisément les conditions de récolte de données et de production de résultats. Il explique ce qu'implique d'enquêter sur le travail en ayant recours à une approche féministe au plus près des pratiques (Clair 2016), qui se manifeste tant dans le choix du corpus théorique que dans la « tambouille » de la recherche : la méthodologie. Aussi, l'approche féministe du travail invite à user d'une méthodologie ethnographique où le travail est étudié *in situ* et en pratiques, indépendamment de ses définitions institutionnelles. Pour renseigner sur l'objet de recherche, le protocole d'enquête mobilise une comparaison des

---

<sup>1</sup> À la fin de l'entretien, une des inspectrices me dit « donc en fait je pourrai juste aller voir qui sont les hôtes inscrits sur le site ? », ce à quoi je réponds que c'est réservé aux adhérent·es dans le but de la dissuader de cette entreprise, ne souhaitant pas nuire d'une quelconque manière aux hôtes membres du réseau (Carnet de terrain, 16 décembre 2019).

configurations institutionnelles en France et au Québec, déclinée ensuite en deux sites d'observations par cas. Cette comparaison a vocation à rendre compte de la matérialité des pratiques d'entraide au sein des fermes paysannes et de leur inscription dans les paysages institutionnels français et québécois. Ancrée dans cette démarche comparative inductive, je mobilise trois outils méthodologiques, dont la combinaison garantit la justesse des interprétations. L'épluchage de la documentation institutionnelle permet tout d'abord de saisir l'état des agricultures paysannes en France et au Québec, dans le but de situer la place du travail bénévole en leur sein, et les processus d'invisibilisation dont il fait l'objet. Puis, les observations permettent d'étudier et de prendre part aux interactions au sein des fermes afin de regarder comment au quotidien se construisent les organisations du travail, articulées autour des activités productives et reproductives. Enfin, les entretiens invitent à recueillir un *discours sur* les pratiques bénévoles, autant du point de vue des hôtes qui accueillent que de celui des bénévoles, dont il appartient ensuite à l'analyste de reconstituer la carrière. Les trois chapitres qui suivent exposent les résultats de la thèse.



## Chapitre 3. *Semer.*

### Un travail atypique dans le champ de l'agriculture

L'enrôlement d'une main-d'œuvre bénévole au sein d'entreprises commerciales constitue une anomalie dans les encadrements juridiques du travail, autant en France qu'au Québec. En effet, difficile d'imaginer une horde de bénévoles prendre place dans un orchestre philharmonique ou une usine de textile, mais alors que l'agriculture est un métier difficile qui requiert pléthore de compétences, comment en vient-on à y laisser entrer des bénévoles ? Ce chapitre problématise les conditions économiques et sociales de leur présence au sein de la petite agriculture biologique française et québécoise. Pour cela, il expose le décor institutionnel en plaçant la focale au niveau méso afin de comprendre le rapport des États et des institutions à la pratique du *woofing*. Autrement dit, il s'agit de rendre compte des configurations (Elias 1970) dans lesquelles s'insère le travail bénévole, et son rôle dans les champs de l'agriculture paysanne française et québécoise. Le chapitre s'appuie sur le questionnement suivant : comment se construit et est remise en cause la légitimité d'un travail gratuit dans le secteur « commercial » de la petite agriculture biologique ? En quoi la ressource du travail bénévole est-elle façonnée par ces secteurs ? Comment est-elle encouragée, cachée ou appropriée ?

Les outils théoriques issus du féminisme matérialiste permettent de rendre compte de ces configurations, en opérant une analogie entre le dévouement au nom de l'amour qui sous-tend le travail domestique, et celui de l'engagement qui « autorise » ce travail bénévole. En effet, les actes « de dévouement, de réciprocité, de responsabilité, de travail entrepris par affection, de motivations altruistes » (Molinier 2004, 15) constituent autant de masques sur les contributions matérielles des engagements bénévoles. Ces forces d'invisibilisation participent

d'un « déni de travail » dans le woofing (Krinsky et Simonet 2012), que ce chapitre entend déconstruire. Il importe dès lors d'étudier l'engagement au travail en agriculture biologique (Samak 2014) pour comprendre les justifications de ce travail « gris » des bénévoles.

À l'appui de la démonstration, je mobilise tout d'abord le corpus de documentation institutionnelle qui informe sur les situations politiques et économiques des secteurs agricoles français et québécois, notamment en termes de main-d'œuvre. Ensuite, les entretiens avec les acteur·ices institutionnel·les<sup>1</sup> renseignent sur les logiques discursives et les pratiques par lesquelles ils et elles légitiment ou condamnent le woofing. Les entretiens avec les hôtes et les bénévoles, de même que les observations, éclairent quant à elles l'éthique de l'engagement au travail, le rapport à l'État, et les mises à l'épreuve du travail gratuit. Les différences entre les cas français et québécois sont plus marquées dans ce chapitre, en raison de cadres politiques et législatifs singuliers qui influent sur les expressions prises par la pratique. De plus, davantage de matériaux ont été collectés en France, la pratique du woofing ayant fait l'objet d'un plus grand intérêt institutionnel. Cet écart est parlant en soi et, comme l'a montré Marie-Hélène Sa Vilas Boas (2012), « le recueil de données asymétriques constitue moins un obstacle pour la comparaison qu'un processus qui renseigne lui-même sur les cas étudiés » (p. 61-62). La plus grande propension des acteur·ices français·es à prendre position sur le woofing révèle ainsi une plus grande conflictualité sociale autour de la pratique.

La première section montre comment les secteurs de la petite agriculture biologique sont à la fois marqués par une fragilité économique et un fort capital symbolique qui repose en partie sur l'engagement au travail de ses protagonistes (I). La deuxième section traite de l'insertion de la ressource du travail bénévole dans ces secteurs et des conflits politiques et sociaux dont elle fait l'objet (II).

## **I. L'agriculture paysanne : une cause noble aux conditions de travail fragiles**

Cette section vise à rendre compte des facteurs de légitimation du recours à un travail gratuit dans la petite agriculture biologique française et québécoise. L'argumentaire se déploie en trois temps : ces secteurs sont tout d'abord marqués par une fragilité économique, autant

---

<sup>1</sup> La liste des acteur·ices interrogé·es est présentée en annexe 3.2.



en France qu'au Québec, qui résulte de politiques agricoles peu protectrices, et que le bénévolat vise à pallier (a) ; ensuite, je montre que l'engagement au travail des petites producteur·ices va de pair avec un idéal de désintéressement qui légitime la venue de bénévoles (b) ; enfin, il apparaît que le capital symbolique de la petite paysannerie fait l'objet d'appropriations de la part d'une variété d'acteur·ices (c).

### **a). Une dépendance structurelle à l'entraide**

Cette sous-section trace un historique des secteurs agricoles québécois et français pour rendre compte des difficultés des petites producteur·ices, faisant du bénévolat une ressource salutaire.

À partir de la fin du XIXe siècle et de manière accélérée dans les années 1950, un mouvement mondial d'« enclosures<sup>1</sup> » sévit au sein des sociétés occidentales, qui conduit à la destruction progressive de l'agriculture familiale (Araghi 2000). En effet, si la quasi-totalité des habitant·es était des paysan·nes jusqu'à la Révolution industrielle, cette population n'a ensuite fait que décroître<sup>2</sup>. Les paysan·nes se caractérisent par leur autonomie relative vis-à-vis du reste de la société (Mendras 1967) et celle-ci est mise à mal par les politiques de modernisation agricole qui les enjoignent à devenir des travailleur·euses comme les autres. Dans le même temps que se développe la division du travail dans les organisations tayloriennes et néo-tayloriennes<sup>3</sup>, le/la paysan·ne fait figure de « perturbateur<sup>4</sup> » au sein de ce monde capitaliste (de Crisenoy 1978). L'agriculture va donc être l'objet d'une « absorption » dans le mode de production capitaliste (Servolin 1972) qui va entraîner de nombreux effets, notamment sur le travail et l'entraide dans les mondes agricoles. C'est par un savant mélange entre légitimation par des instances scientifiques<sup>5</sup> et encouragements par des politiques publiques que les

---

<sup>1</sup> Ce mouvement vise à abolir les communs au profit de la propriété privée (Thompson 1975) et a de lourdes conséquences pour la situation des femmes (voir chapitre 1).

<sup>2</sup> En France, la population paysanne représente 36% de la population en 1946, 6% en 1975 et aujourd'hui moins de 3% (Perez-Vitoria 2020). Au Québec, en l'espace de 75 ans, la proportion de personnes habitant dans une ferme est passée de 1 habitant·e sur 4 à 1 sur 83 (Statistiques Canada 2016).

<sup>3</sup> Cet ensemble de règles de management prône une compartimentation des tâches tout au long de la chaîne de production afin de spécialiser chaque travailleur·euse à la réalisation d'une ou d'un petit nombre d'opérations.

<sup>4</sup> Chantal de Crisenoy souligne cette capacité de résistance des paysan·nes, elle écrit : « l'homme déqualifié, déstructuré, normalisé, l'homme taylorisé, l'homme au travail brisé en multiples gestes inlassablement identiques, voilà pour la bourgeoisie le travailleur idéal. Le paysan est bien à l'opposé de ce rêve. Il représente le désordre car il se situe en dehors des normes du monde capitaliste et il en est au fond le perturbateur » (1974, 13).

<sup>5</sup> Le recours à la science et le développement de la zootechnie dans l'élevage dès le XIXe siècle amorcent cette appropriation scientifique des savoirs paysans (Porcher 2014).

paysan·nes sont appelé·es à se muer en des agriculteur·ices à partir des années 1950. Le sociologue français Jacques Rémy résume les multiples dimensions de ce processus :

L'idéologie du progrès en agriculture se fonde, souvent terme à terme, sur la destruction de la famille paysanne et de ses valeurs ; à l'accumulation et à l'épargne on substitue l'investissement et le recours à l'emprunt, au respect de la tradition, la volonté de changement, à l'autonomie vivrière que procure la polyculture-élevage, l'intensification et la spécialisation, aux formes de dépendance mais aussi de solidarités entre générations, le refus du travail gratuit et de la coopération – voire l'association – entre pairs d'une même classe d'âge. (2010, 45)

Ce processus, caractéristique du « développement » des États occidentaux, se produit au Québec comme en France selon des trajectoires distinctes.

Au Québec, il faut rappeler que les premières formes d'agriculture sont pratiquées par les tribus autochtones Iroquoises, principalement les Hurons-Wendats vers l'an 1000. À la différence des tribus nomades algonquiennes, les Iroquois·ses sont sédentaires et leur nourriture provient de l'agriculture<sup>1</sup> (Jolin 2015). Ces tribus vont être violemment chassées du territoire lorsque les Français puis les Anglais s'approprient les terres et en excluent les tribus autochtones par le dogme de la civilisation de « l'homme blanc », déniaient leurs savoir-faire et leurs connaissances des territoires (Kapesh 2019). Outre ces formes d'agriculture traditionnelle, la petite paysannerie québécoise se développe ensuite de manière territorialisée, ce dont rendent compte les premières monographies rurales (Jean 2006). De plus, la paysannerie québécoise est historiquement marquée par des rapports de pouvoir entre les canadiens français et les canadiens anglais, où un « dualisme culturel » oppose « l'idéal-type du paysan canadien-français à l'idéal-type du marchand-bourgeois anglais » (Francoeur 2018, 122). Cette paysannerie est co-intégrée à la société avant de se voir absorbée dans la division sociale du travail par l'accès à un statut professionnel (Morisset 2010), au prix d'une déqualification des savoirs et d'un affaiblissement de son pouvoir. En effet, son poids politique est réduit, alors que la Commission Héon de 1955 prévoit de réduire le nombre de fermes de 150 000 à 40 000, planifiant l'assujettissement des paysan·nes aux bons vœux des agronomes. Le rapport indique :

Il faut que nos petits producteurs [...] deviennent, avec les temps, des spécialistes par la volonté, l'anxiété même, de suivre les données et directives de la science, des techniques que l'État, les

---

<sup>1</sup> Les Iroquois·ses pratiquent la culture des trois sœurs (haricot, maïs et courge) qui se marient bien entre elles et permettent l'accès à une alimentation variée. Il s'agit d'une forme ancienne de ce que l'agroécologie appelle aujourd'hui « compagnonnage ».

agronomes, les agents vulgarisateurs, les cours spéciaux, les écoles d'agriculture mettant à leur disposition dans le domaine des cultures, classification, entreposage, mise-en-marché, etc. (Commission Héon, Gouvernement du Québec 1955, 141-142)

Tout un arsenal législatif et politique se construit alors pour mettre en œuvre ces objectifs. À la suite de la Commission seront édictées les lois de mise en marché de 1955 et 1965 qui fixent les prix et prévoient des mises en marché collectives au Québec. Les politiques de modernisation agricole conduisent les paysan·nes québécois·es à se spécialiser sur un produit unique (Lessard 1976), et, d'un secteur très hétérogène, l'agriculture familiale cède la place au modèle de l'exploitation industrielle dès les années 1960, puis de manière accélérée à partir de 1980 (Gesualdi-Fecteau 2016). Trois types d'agriculture se succèdent donc au Québec au XX<sup>e</sup> siècle : familiale, marchande puis marchande spécialisée (Morisset 1987). L'objectif de la Commission Héon a aujourd'hui été dépassé, puisque le nombre de fermes au Québec est désormais d'un peu moins de 27 000 (MAPAQ 2019). Si les autorités politiques semblent défendre « une agriculture forte », celle-ci se fait au prix de la fragilisation des agriculteur·ices (Jean 1997, 45). En plus de cette baisse significative, qui se traduit également par une diminution du nombre d'exploitant·es agricoles (Tableau 5), les fragilités actuelles de ce secteur touchent également à la « crise de la relève » due en partie aux barrières à l'installation, qui résultent notamment de la politique de non-morcellement des terres agricoles<sup>1</sup>. L'agriculture est de plus est marquée par un vieillissement de la population où, en 2016, plus de la moitié des agriculteur·ices ont plus de 55 ans (MAPAQ 2019). Par ailleurs, la part des femmes augmente, mais à très faible rythme, en passant de 25,7% en 1996 à 26,1% en 2016 parmi les exploitant·es agricoles enregistré·es au MAPAQ.

---

<sup>1</sup>Loi sur la protection du territoire agricole, article 28.

**Tableau 5.** Évolution des caractéristiques des exploitant·es agricoles au Québec de 1996 à 2016<sup>1</sup>

	1996	2001	2006	2011	2016	Évoluti on
<b>Nombre d'exploitant·es agricoles</b>	53 155	47 390	45 470	43 920	41 995	↘
<b>Âge moyen</b>	45,2	47	49,3	51,4	52,9	↗
<b>Moins de 35 ans</b>	20%	14%	11%	11%	10%	↘
<b>De 35 à 54 ans</b>	57%	60%	56%	49%	43%	↘
<b>55 ans ou plus</b>	23%	26%	32%	40%	47%	↘
<b>Proportion de femmes</b>	25,7%	25,7%	26,0%	25,9%	26,1%	↗

En outre, plutôt que d'une pénurie de la main-d'œuvre, il serait plus juste de parler de rareté et, comme le mentionne le rapport « Les solutions à la pénurie généralisée de main-d'œuvre agricole », présenté en 2015 par le *Front commun pour obtenir plus de travailleurs horticoles*, 20% des emplois sont vacants en agriculture. Le rapport souligne également que la moitié de la main-d'œuvre est embauchée et à 90% dans des emplois saisonniers, avant d'identifier parmi les causes de cette rareté les difficultés à recruter, le temps de travail requis et la conciliation entre le travail et la famille. Isabelle, qui a un poste à responsabilité au sein de l'organisme Agricarrières, organe de l'UPA spécialisé dans la main-d'œuvre agricole, explique que les jeunes générations de producteur·ices ne seraient plus prêtes à faire les sacrifices des anciennes :

Ça fait partie un peu de la culture agricole, des producteurs, de travailler des longues heures et puis de ne pas trop prendre de congés, mais de plus en plus on remarque que des producteurs, la relève agricole entre autres, va vouloir plus un équilibre de vie que les générations précédentes.<sup>2</sup>

Aussi, dans une situation de quasi-plein emploi (Fortin 2019), les emplois agricoles, à grande majorité saisonniers, peinent à trouver preneur·euses<sup>3</sup>. La difficulté et la pénibilité des tâches de ces emplois dans les entreprises conventionnelles constituent des obstacles au recrutement.

<sup>1</sup> Élaboration propre. Source : Le secteur agricole au Québec, quelques grandes tendances à la lumière des derniers recensements de l'agriculture. BioClips, vol. 27, n°28, octobre 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Isabelle, salariée d'Agricarrières, Québec (par téléphone), 16 juin 2020.

<sup>3</sup> En s'appuyant sur une étude réalisée par Agriculture et Agroalimentaire Canada en 2013, le rapport du Front Commun pour obtenir plus de travailleurs horticoles relève qu'une « ferme du Québec sur deux devant embaucher de la main-d'œuvre pour assurer ses opérations identifie les pénuries de travailleurs locaux fiables comme le problème le plus important auquel est confrontée l'agriculture » (2015, 3).

Jean-Vincent, de la branche biologique de l'UPA, explique ainsi que « des jeunes formés en agricole, il en sort des centaines chaque année des écoles d'agriculture », mais qu'« ils veulent pas tous faire, de la job de bras et puis de la job de merde<sup>1</sup> ». Il poursuit en soulignant que des employeur·euses s'adaptent à ces nouvelles exigences en proposant des salaires plus élevés que le salaire minimum<sup>2</sup>. La rareté de la main-d'œuvre conduit surtout à un recours massif à une main-d'œuvre étrangère sur les grosses exploitations, fiable et contrainte. Ces travailleurs viennent principalement du Guatemala *via* le Programme de migration Temporaire<sup>3</sup> (PMT). Dans les fermes québécoises du réseau WWOOF, seule une ferme familiale en maraichage diversifié mentionne la présence de travailleurs guatémaltèques dans sa description, sous un biais par ailleurs exotisant : « Vous partagerez le travail avec une équipe principalement composée de Guatémaltèques. Ils ont une culture et un langage à eux qui saura vous ravir et vous intéresser<sup>4</sup> ». L'embauche de travailleurs étrangers n'est ainsi pas représentative des modèles de répartition du travail qui prévaut dans les fermes WWOOF.

À l'égard de la petite agriculture, les signaux d'alerte se multiplient depuis les années 2000. Le rapport de la Commission sur l'avenir de l'agriculture et de l'agroalimentaire québécois (CAAAQ) de 2008, plus connu sous le nom de « rapport Pronovost », commandé par le MAPAQ puis mis de côté par le gouvernement Charest, dénonce une agriculture « en crise ». Les marqueurs de cette crise mentionnés dans le rapport sont les suivants : baisse de revenus des agriculteur·ices, endettement croissant et montée de la détresse psychologique (CAAAQ 2008, 13). Parmi ses recommandations figurent la diversification des productions, le retour à la mission nourricière pour la population québécoise, et la concordance avec le développement durable<sup>5</sup> (CAAQ 2008, 36). Le rapport relève par ailleurs que la priorité accordée à la ferme familiale de taille moyenne énoncée par les autorités politiques ne se traduit

---

<sup>1</sup> Entretien avec Jean-Vincent, coordonnateur de la Table de développement de la production biologique (TDPB) de l'UPA, Québec, 1er novembre 2019.

<sup>2</sup> Le salaire minimum au Québec est de 13,10\$ de l'heure avant le 1<sup>er</sup> mai 2021, et ensuite 13,50\$.

<sup>3</sup> Des récits de conditions de travail dégradées sont régulièrement dénoncés dans l'actualité. Une ferme québécoise a ainsi fait la une des journaux à l'automne 2021, alors que plusieurs travailleurs guatémaltèques la quittent avant la fin de leur contrat, dénonçant des conditions de travail indignes, en raison de l'usage de machines de récolte trop rapides pour suivre le rythme, et de conditions d'hébergement inadéquates à la situation de pandémie, où ils étaient quatre par chambre dans des lits superposés (Le Devoir 2021).

<sup>4</sup> Recensement des fermes du réseau WWOOF au Québec, novembre 2019.

<sup>5</sup> Il est plus précisément indiqué que « l'État et la société québécoise devraient appuyer, dans toute sa diversité, une agriculture plurielle constituée de fermes de taille variable et soucieuses de produire, en respectant de hauts standards environnementaux, des aliments de qualité qui sont d'abord destinés aux consommateurs et aux consommatrices d'ici » (CAAAQ 2008, 38).

pas par des avantages financiers et suggère en ce sens de plafonner le montant des aides perçues par les très grandes entreprises (CAAQ 2008, 38). Toutes les fermes québécoises sont néanmoins soumises aux quotas issus des lois de mise en marché. Ceux-ci encadrent le droit de produire et peuvent s'avérer une limite à la diversification des productions, de même qu'à la vente directe (Lamontagne 2015). Ainsi, Joël et Cathy d'Inspir'action ont 100 poules pondeuses à la ferme, la limite autorisée au Québec avant de ne devoir s'acquitter d'un quota de 245\$ par poule. Les œufs sont ajoutés aux paniers de légumes des client·es et proposés au marché, où ils ont un grand succès et sont tous vendus dès la première heure. Cathy m'explique qu'en vendre davantage au marché serait une voie féconde pour se dégager plus de bénéfices sans engendrer trop de travail, mais le prix du quota rend cette opération trop dispendieuse. Les revendications régulières des agriculteur·ices biologiques concernent ce droit de produire, mais aussi le paiement de la certification biologique, qui représente pour une ferme de moins de 3 hectares 600 dollars par année (Ecocert 2021). Ces revendications sont portées par l'Union Paysanne et la CAPÉ, la première attaquant le monopole syndical de l'UPA tandis que la seconde se définit comme une association de producteur·ices attaché·es à la défense de leurs conditions de travail et de l'agriculture écologique et de proximité<sup>1</sup>. En somme, nombre de petites fermes se trouvent en difficulté et peinent à trouver leur place dans l'agriculture québécoise, bien que depuis les années 2000, un regain d'intérêt pour cette agriculture amorce un mouvement de « repaysanisation » (Francoeur 2018).

Du côté de la France, l'agriculture succède à la paysannerie à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et l'exode rural qui va suivre affaiblit l'autonomie des paysan·nes. Aussi, on observe des processus similaires à ceux observés au Québec à partir des années 1950. Les lois de modernisation agricole de 1960 et 1962 entraînent le développement du productivisme qui prône « l'idéologie du progrès technique, la division du travail et enfin la spécialisation concomitante de l'activité agricole » (Deléage 2012, 119). Par ce mouvement de technicisation, les paysan·nes doivent se transformer en des agriculteur·ices (Dupont et al. 2019) qui appliquent des modèles de production pensés en amont par les structures d'encadrement agricole. La rationalisation technique mobilise pléthore de professionnels : « agronomes,

---

<sup>1</sup> La CAPÉ est une coopérative québécoise fondée en 2015 par le *Réseau des jeunes maraichers écologiques*. Elle entend promouvoir l'agriculture biologique en circuit court, représenter les positions des agriculteur·ices bio et favoriser « la santé des agroécosystèmes, le bien-être des populations et le développement économique des communautés rurales par l'agriculture de proximité » (CAPÉ 2013).

chimistes, semenciers, ingénieurs du machinisme agricole, gestionnaires, conseillers techniques, financeurs » qui sont « comme autant d'experts dont le rôle atteste la nouvelle division du travail social » à laquelle l'agriculture familiale est sommée de prendre part (Stoessel-Ritz 2017, 163). Soixante ans plus tard, d'après le rapport ActifAgri « Transformations des emplois et des activités en agriculture » du ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation (2019, 29), le secteur agricole est marqué par une raréfaction de la main-d'œuvre, une baisse du nombre d'exploitations, et ce en particulier pour les modèles familiaux (Tableau 6).

**Tableau 6 :** Évolution des caractéristiques des exploitant·es agricoles entre 1982 et 2019<sup>1</sup>

	1982	2019	Évolution
Nombre d'agriculteur·ices exploitant·es	1,6 millions	400 000	↘
Part des agriculteur·ices exploitant·es dans l'emploi total	7,1	1,5	↘
Âgé·es de 15 à 24 ans	7,3	1,1	↘
Âgé·es de 25 à 49 ans	44,9	44,3	↘
Âgé·es de 50 ans ou plus	47,8	54,6	↗
Pourcentage de femmes agricultrices exploitantes	38,7	26,6	↘
Pourcentage d'agriculteur·ices exploitant·es ayant un diplôme de niveau Bac+2 ou plus	1,2	26,4	↗

Les évolutions des caractéristiques des exploitant·es agricoles vont dans le même sens que les constats québécois : baisse du nombre d'actifs ; vieillissement de la population. À l'inverse, la part de femmes décroît et représente 29% du total des actifs agricoles<sup>2</sup>, tandis qu'elles sont 27% des cheffes d'exploitation (ActifAgri 2019). Sur la longue durée, la

<sup>1</sup>Élaboration propre. Source : « Les agriculteurs : de moins en moins nombreux et de plus en plus d'hommes », INSEE Focus, 2020.

<sup>2</sup> Selon l'INSEE (2020), les actifs agricoles comprennent « toutes les personnes qui déclarent exercer une profession principale agricole (catégorie socioprofessionnelle déclarée), c'est-à-dire exploitant, aide familial ou salarié ».

féminisation de la profession tend à reculer, sauf dans l'agriculture biologique où les femmes sont plus nombreuses<sup>1</sup>. Pour répondre aux besoins en travail, les exploitant·es ont recours au salariat agricole, bien souvent sous des formes de contrats précaires<sup>2</sup> (ActifAgri 2019). Avec l'affaiblissement du modèle de l'exploitation familiale, le travail salarié se développe dans les fermes pour aboutir aujourd'hui à diverses formes contractuelles (Legagneux et Olivier-Salvagnac 2017). En effet, les grosses exploitations ont d'importants besoins en main-d'œuvre et, afin de satisfaire les besoins de cette agriculture intensive, l'État soutient le recours massif à de la main-d'œuvre étrangère dont les conditions d'emploi sont très précaires. Tout comme le Québec dans le cadre des PMT, la France a recours à des travailleur·euses détaché·es issu·es de programmes européens<sup>3</sup> et géré·es par des prestataires de services internationaux<sup>4</sup> (Herman 2008). Ces travailleur·euses sont 70 000 en agriculture en 2017 (ActifAgri 2019). Ces programmes ne concernent que très peu les petites exploitations biologiques, et aucune ferme adhérent à l'association WWOOF France n'a recours à ce type de main-d'œuvre.

Les difficultés d'accès aux terres sont également patentées dans le cas français, notamment en raison de l'accaparement des terres agricoles (Transnational Institute 2016, 19). Elles sont d'autant plus fortes pour les projets d'installation de microfermes ou à petit troupeau, qui peinent à faire valoir leur existence auprès des institutions, alors que les étalons pour estimer la viabilité des projets ont été construits sur des modèles productivistes mobilisant des surfaces et des cheptels de plus en plus grands. La Confédération paysanne défend les intérêts de cette petite agriculture<sup>5</sup>. Solange, animatrice régionale du syndicat, résume les obstacles auxquels se confronte l'agriculture paysanne :

Ça va être, d'une part l'accès au foncier [...], ça va être l'accompagnement... parce qu'effectivement, voilà, quand nous quelqu'un arrive en nous disant « je veux m'installer avec

---

<sup>1</sup> Des données de 2012 montrent que « parmi les moins de 40 ans, la proportion d'exploitations « féminines » certifiées bio (6,9 %) est effectivement un peu plus élevée que celle d'exploitations « masculines » (5,3 %) » (Laisney 2012).

<sup>2</sup> Le rapport relève que les salarié·es agricoles sont « souvent relativement jeunes et précaires, avec des trajectoires professionnelles marquées par l'instabilité » (p.20).

<sup>3</sup> Les situations d'abus sont monnaie courante de ce type de programme : heure non payée, conditions d'hébergement insalubres, rétention de passeport (Astier 2020).

<sup>4</sup> Selon un rapport de la Direction de l'Animation de la Recherche, des Études et des Statistiques (DARES), ils sont à 92% des hommes (2021, 1).

<sup>5</sup> La Confédération paysanne est créée en 1987 de la fusion de la FNSP (Fédération nationale des syndicats paysans) et la CNSTP (Confédération nationale des syndicats de travailleurs paysans). Elle énonce dans sa Charte les principes suivants : « la répartition des volumes de production afin de permettre au plus grand nombre d'accéder au métier et d'en vivre » ; la solidarité envers les paysan·nes à travers le monde ; le respect à la terre ;



20 vaches laitières », je peux te dire qu'à la Chambre [la Chambre d'agriculture] ils rigolent et « non, non » enfin voilà l'accompagnement, ça va être, ça peut être pareil les banques, les centres de gestion qui vont dire, alors « projet pas rentable, pas viable », parce qu'ils ont des chiffres et ils ont des cases et ils ont des trucs qui disent que... voilà aujourd'hui pour gagner sa vie il faut être dans le système qu'ils prônent il faut je sais pas 100 vaches, alors que nous on fait la preuve tous les jours que tu peux vivre avec 30 vaches.<sup>1</sup>

L'installation peut ainsi être semée d'embûches, en raison d'une crédibilité moindre de ce type de projet<sup>2</sup>. Ensuite, la charge de travail est très importante, d'autant que les modes de production revendiqués par les petit·es producteur·ices, en mettant en avant une faible mécanisation et un soin accru aux sols et aux animaux, sont bien souvent chronophages. Il est aussi difficile d'envisager la solution du salariat les premières années<sup>3</sup> (Morel 2018), de même que les revenus peuvent être faibles. Dans sa thèse sur les fermes biologiques du Nord-Pas-de-Calais (2020), Germain Bonnel écrit à propos des exploitations familiales de petite taille :

L'emploi de main-d'œuvre salariée déclarée représente un coût important : le travail en maraîchage diversifié nécessite un travail méticuleux et fastidieux qui nécessite d'embaucher sur des périodes relativement courtes. Or, les incertitudes de la production et le budget des exploitations agricoles familiales ne permettent pas de pouvoir rémunérer les salariés de manière constante. (2020, 175)

Autant en France qu'au Québec, le bénévolat peut aider à pallier ces difficultés. Comme dit dans le chapitre méthodologique, seule une étude française chiffre à environ 35% la contribution du bénévolat et des stages à la production dans les petites fermes (Morel et Léger 2017). D'après deux acteur·ices d'organisations professionnelles agricoles française et

---

l'objectif d'autonomie sur les exploitations agricoles ; le maintien de la diversité des populations animales et végétales (Confédération paysanne 2007).

<sup>1</sup> Entretien avec Solange, animatrice régionale à la Confédération Paysanne de Bretagne, France, 15 février 2019.

<sup>2</sup> Dans un témoignage publié par le journal Reporterre, intitulé « Installation agricole : les néo-paysans ne sont pas bienvenus », une femme raconte l'accueil très sceptique qui lui est fait au Point Accueil et Installation de la Chambre d'agriculture de sa région, alors qu'elle souhaite s'installer dans une ferme de fruits rouges, à la suite d'un séjour en woofing en Italie et d'une licence en agriculture biologique : « après cette rencontre avec le personnel dédié à mon « accompagnement » sur le chemin de l'installation, j'ai ressenti un découragement passager. J'ai eu des doutes. Je me demandais si les autorités allaient me laisser créer une ferme qui ne soit ni énorme, ni spécialisée, ni endettée. Mais j'ai continué à planter fraisiers et framboisiers, à désherber, pailler, cueillir, arroser ; j'ai semé des plantes aromatiques, commencé à traire des chèvres et eu plein d'idées. Et je maintiens cette réflexion profonde : l'agriculture, c'est ça, ce n'est pas remplir son dossier Telepac pour toucher les aides. Que la situation soit actuellement celle-ci ne doit pas nous laisser résignés. Alors, à vos fourches et à vos binettes ! » (2017).

<sup>3</sup> Sylvain des Graines d'Espoir a par exemple embauché un salarié agricole l'été suivant la séparation d'avec Aurélie, mais ne renouvellera pas cette expérience qui lui a coûté très cher pour un apport qu'il estime insuffisant.

québécoise, le bénévolat soulage les besoins en main-d'œuvre des producteur·ices, faute de mieux. Solange fait de plus un parallèle avec la culture de l'entraide qui préexistait :

C'est vrai que... et bien [les producteur·ices ont] moins de temps pour aller aider son voisin [...], on connaît plus forcément ses voisins, c'est des exploitations tellement spécialisées que lui, je vois pas comment un producteur de lait peut dépanner son voisin au pied levé quand son voisin est producteur de porcs, c'est tellement spécialisé maintenant que voilà, donc on est d'accord, c'est... il y a un besoin qui... enfin un état, un état qui était là et qui se résolvait comme ça qui aujourd'hui tout le monde cherche des solutions mais ça fait un peu solutions artisanales tu vois, pour moi ça peut pas être durable d'envisager le woofing comme... enfin voilà sur le fond idéolo... enfin idéologiquement, économiquement, socialement, c'est pas durable d'envisager le woofing comme une solution à ça, mais on en a pas d'autres.<sup>1</sup>

Le woofing représente pour elle un pansement à mettre sur les difficultés de l'agriculture paysanne. Isabelle, de l'organisme *Agricarières* au Québec, souligne-t-elle aussi les limites de la solution « bénévolat » aux enjeux de main-d'œuvre :

Nous on travaille beaucoup avec les producteurs à les sensibiliser aux enjeux que je vous ai dits, d'être attractif, de créer des bonnes pratiques de gestion des ressources humaines, des bonnes conditions de travail pour faire un peu pencher la balance, et puis que ça commence à se parler que le secteur agricole ça peut être des bons emplois, et puis ça peut-être un emploi, tu vas bien vivre ta vie, et puis avoir un emploi qui t'intéresse, passionné *et cetera*, donc j'ai l'impression que le volontariat ça vient un peu... euh... là je cherche mes mots, pas briser ces enchaînements-là qu'on fait aux employeurs, mais un peu, parce que tu sais il y a quand même, faut se le dire, il y a quand même des, des façons de penser « employeur » [...]. Il y a beaucoup d'éducation à faire auprès des producteurs pour qu'ils voient toute l'importance de la main-d'œuvre et puis qu'ils valorisent aussi la main d'œuvre [...] j'ai l'impression que ceux qu'on n'a pas encore convaincus et bien ils font faire « ah bah de la main-d'œuvre gratuite ».<sup>2</sup>

Elle considère que le bénévolat pourrait « miner » l'embauche de travailleur·euses. Or en France comme au Québec, la solution du salariat représente des contraintes administratives, de même que des impératifs productifs et n'est souvent pas envisageable. Joël et Cathy d'Inspir'action l'ont ainsi écarté, comme l'explique Cathy :

J'aime mieux garder plus petit, avoir moins de dépenses, et puis parce que ça va avec... plus tu as de... si t'as un employé et bien il faut que tu doubles les revenus pour pouvoir payer ton employé, donc là si t'en as 4, à un moment donné Joël il avait pensé, il est allé à une formation [...] et puis le monsieur il devait faire 250 paniers, il avait exactement les mêmes revenus que nous à la fin [avec 70 paniers]. Le côté rentabilité, c'est ça, quand c'est tout que tu mets dans les salaires... et puis c'est ça, j'aime mieux ma petite famille.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Entretien avec Solange, *op. cit.*

<sup>2</sup> Entretien avec Isabelle, salariée d'Agricarières, Québec (par téléphone), 16 juin 2020.

<sup>3</sup> Entretien avec Cathy, copropriétaire d'Inspir'action, Québec, 22 août 2019.

Plutôt que de doubler sa production, elle préfère recourir à des aides bénévoles. En effet, au sein des fermes visitées, celles-ci apportent un « coup de main » certain aux hôtes, aux prises avec des rythmes de travail très intenses. D'après mes observations, les hôtes des fermes<sup>1</sup> travaillent environ de 60 à 70 heures par semaine, bien qu'il soit difficile de délimiter le temps de travail des autres activités. L'accueil de bénévoles *via* le réseau WWOOF permet d'atténuer cette surcharge de travail, quoique ce public non formé n'approche nullement l'efficacité d'un·e salarié·e. La souplesse et la flexibilité de l'option bénévole la rendent en outre moins contraignante qu'une embauche, et une hôte annule par exemple le jour même de ma venue le séjour, dans la mesure où le couple a soudainement un creux dans les activités leur permettant de prendre des vacances<sup>2</sup>. Aussi, le recours au bénévolat confère aux exploitant·es des responsabilités moindres que celles d'employeur·euses, tout en compensant certains besoins. En France, ce n'est jamais affiché dans les descriptions des fermes, toutefois, au gré des rencontres, ce rôle du bénévolat de compensateur de main-d'œuvre apparaît plus nettement, comme l'illustre le cas de Monique. Fille de maraîcher, elle a été salariée agricole de nombreuses années avant de fonder sa propre ferme maraîchère avec vente de plants. La situation financière de la ferme est instable et dans les premières années, elle a recours à l'aide de l'association *Solidarité Paysans*<sup>3</sup>. Puis, elle tombe malade et son fils, qui a fait des études de communication, lui conseille de recourir au woofing pour combler les besoins en travail. Elle raconte :

Et le gros truc quand même du woofing et des stagiaires c'est que j'ai été malade moi, il y a deux ans, j'ai été arrêtée six mois, donc toute la machine s'est arrêtée quoi, et c'est Jordan [son fils], très rentre-dedans, qui a dit « woofeurs, stagiaires, et amis ».

*D'accord, pour que ça continue ?*

Pour que ça continue ouais [...]. Et ça a été le gros déclencheur quand même.<sup>4</sup>

Le bénévolat a constitué ici un « amortisseur social » (Collectif Rosa Bonheur 2019, 37) face aux difficultés vécues par Monique. Si cela est dit sur le ton de la confiance dans ce cas, certain·es hôtes affichent à l'inverse clairement leur appel à l'aide. C'est plus le cas au Québec, où le risque d'accusation de travail dissimulé est moindre. Aussi, le site WWOOF Canada

---

<sup>1</sup> À l'exception du Hameau Vert, où l'équipe d'agriculture travaille environ 35 heures par semaine.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 1<sup>er</sup> août 2019.

<sup>3</sup> L'association Solidarité Paysans se définit comme « un mouvement de lutte contre l'exclusion rurale » et agit pour préserver les emplois agricoles, <https://solidaritepaysans.org/qui-sommes-nous>, consulté le 17 septembre 2021.

<sup>4</sup> Entretien avec Monique, propriétaire d'une ferme en Bretagne et membre du réseau WWOOF France, France, 26 avril 2019.

permet de mettre un bandeau rouge foncé autour de l'annonce de sa ferme sur le site Internet avec la mention « besoin urgent d'aide ». D'autres le mentionnent dans leur description, à l'image de cette hôte en Gaspésie qui écrit : « Mon mari a été très malade et il a perdu de la mobilité, j'ai donc besoin d'aide<sup>1</sup> ». De plus, Joël, lorsque je lui demande ce qu'apporte le woofing à la ferme, me répond sans hésitation « c'est un sérieux coup de main<sup>2</sup> » de même que Cathy l'énonce dans le message qui suit ma demande de séjour :

Et bien dis donc, voilà une demande qui tombe à point. Notre dernière woofeuse brésilienne part ce week-end et nous n'attendons personne d'autre avant septembre. On adore partager notre expérience et avons sincèrement besoin d'un coup de main cet été.<sup>3</sup>

En résumé, le woofing s'inscrit dans ces nouvelles formes de bénévolat qui apportent des solutions efficaces mais limitées dans le temps, et qui ne questionnent que partiellement les causes structurelles des difficultés de ces fermes (Eliasoph 2016). Cette aide à court terme permet de *mieux vivre* une situation de précarité pourtant récurrente chez les petit·es producteur·ices, de manière plus assumée du côté québécois que du côté français, où elle tend à rester discrète. Ces difficultés résultent en grande partie d'une histoire politique d'offensive contre l'autonomie des paysanneries. En outre, c'est l'engagement au travail qui semble rendre supportable les conditions difficiles d'exercice de la profession, de même qu'il légitime le recours à un travail gratuit.

## **b). L'engagement au travail des hôtes**

Cette sous-section s'attache à montrer comment les hôtes des associations WWOOF, de même que les petit·es producteur·ices en agriculture paysanne plus largement, revendiquent un travail engagé, où se maintient un idéal de désintéressement dans la profession. C'est sur cet engagement que repose la possibilité d'un travail gratuit dans le secteur.

---

<sup>1</sup> Recensement des fermes au Québec, novembre 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Joël, copropriétaire d'Inspir'action, Québec, 20 août 2019.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 5 août 2019.

## Pratiques de production, rapport à l'État et organisations professionnelles

Tout d'abord, le bénévolat à l'étude se déroule dans des fermes paysannes. Jonathan, un salarié de WWOOF France, définit ainsi le woofing comme « un mouvement de la paysannerie bio » :

Le woofing je le vois [...] je sais que la Conf<sup>1</sup> [la Confédération Paysanne] prône la paysannerie donc eux c'est l'agriculture paysanne, mais après que ce soit de l'agriculture paysanne, conventionnelle ou bio, eux ils s'en foutent, il faut que ce soit des petites fermes [...] et après t'as la FNAB qui est la Fédération nationale d'agriculture biologique qui elle va pousser que l'agriculture biologique, qu'elle soit une petite ferme ou une ferme immense, qui fait que du bio quoi. Et je pense qu'on est la confluence entre les deux, et c'est pour ça que je définirais le mouvement du woofing comme le mouvement de la paysannerie bio, parce que nos hôtes ce sont que des petits agriculteurs, que des petits paysans, mais qui travaillent en bio.<sup>1</sup>

L'engagement au travail est en effet affirmé par la revendication d'une identité paysanne<sup>2</sup> au sein des fermes visitées. Aux Champs-Pâître, tous·tes les membres de l'équipe se définissent comme paysans et paysannes, et sont impliqués auprès de la Confédération. Cédric exprime cette réappropriation du qualificatif « paysan » au cours d'une discussion informelle :

On parle de l'image des paysans. Il me dit qu'il y a le cliché des bouseux. Il constate que parmi sa classe (« promo ») de l'ESA (École Supérieure d'Agriculture) qui comptait une centaine de personnes, ils sont tout de même une quarantaine à avoir fini par s'installer. Il était allé faire une présentation une fois dans l'école et on l'avait présenté comme un « parcours atypique », ce qui l'avait vexé. Il me dit qu'il souhaiterait y retourner en tant qu'ancien et qu'on voit qu'on peut être « paysan autrement ».<sup>3</sup>

Aussi, déconstruire la vision empreinte de clichés de la paysannerie fait partie des objectifs que se donne le collectif. Se déclarer « paysan·e » peut également générer une fierté professionnelle, comme dans le cas d'Aurélie des Graines d'Espoir :

À la fin d'une conférence d'un célèbre psychologue sur le thème du « silence intérieur » à laquelle nous avons assisté toutes les deux, Aurélie va faire dédicacer son livre. Lorsque le conférencier lui demande ce qu'elle fait dans la vie, elle déclare solennellement « je suis paysanne ». Je perçois que cette affirmation devant une figure d'autorité qu'elle admire constitue un pas important dans sa reconversion professionnelle : cela acte quelque chose. Elle me confie plus tard que quelques mois auparavant elle n'aurait jamais osé dire cela.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Entretien avec Jonathan, salarié de WWOOF France, France, 1er juin 2019.

<sup>2</sup> Étymologiquement, le terme paysan·ne désigne la personne qui « habite le pays » et par extension qui cultive la terre. Concernant les usages du mot « paysan », Estelle Deléage indique que « l'utilisation du terme « paysan » est ainsi tantôt associée à une image positive, celle du rattachement à un pays ou à un terroir, tantôt à une image négative, celle du « bouseux », du « cul-terreux », du « plouc » » (2012, 119).

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 12 avril 2019.

<sup>4</sup> Carnet de terrain, 23 mars 2019.

Outre la promotion de cette identité professionnelle, plus marquée en France, la revendication des idéaux de l'agriculture paysanne se fait dans les deux espaces nationaux par les pratiques de travail quotidiennes, notamment au sein des circuits de production et de commercialisation. Selon celle-ci, la « taille humaine » des fermes permet de lutter contre leur disparition et d'assurer la maîtrise des outils par l'humain. Cet idéal de petite ferme peu mécanisée est défendu dans les quatre cas étudiés, plus encore que l'agriculture biologique, qui renvoie davantage à un cahier des charges technique (Baqué 2012). Aux Champs-Paître, la situation économique est stable et l'équipe parvient à verser un salaire d'environ 1300 euros aux quatre membres de l'équipe. En raison de la forte demande, plusieurs produits sont souvent en rupture de stock, notamment la viande de cochon. Les parents de Julie, dont la ferme laitière conventionnelle en circuit long jouxte l'exploitation, voient leur départ à la retraite et la vente de leurs terres aux Champs-Paître comme une opportunité d'affaires d'agrandissement afin de remédier à ces pénuries. Cédric me dit à ce sujet « tu vois, ça c'est l'ancienne logique<sup>1</sup> ». En effet, si les trois associé·es comptent bien acheter ces terres, ils et elle souhaitent néanmoins revendre leurs 2 hectares situés dans une proche commune afin d'occasionner une nouvelle installation, en accord avec leur engagement syndical auprès de la Confédération Paysanne. Ce détachement vis-à-vis d'une logique d'expansion montre que l'accroissement des profits n'est pas leur priorité, ce que je constate également dans leur souhait de faciliter l'entrée dans l'entreprise d'Iris, actuellement salariée, en baissant le montant de l'apport personnel requis. Ils et elle espèrent en effet qu'elle s'associe au GAEC et étudient un après-midi la rédaction du contrat avec leur comptable, qui leur confie que dans leur cas elle doit « réfléchir différemment<sup>2</sup> ». Les valeurs syndicales prennent ainsi le pas sur les objectifs économiques, amenant leur conseillère comptable à adapter son accompagnement. Cette dernière augmentera d'ailleurs ses tarifs en raison du nombre accru de factures, qui résultent du fait que les membres de l'équipe réalisent tous les petits travaux par leurs soins afin de rester autonomes sur les lieux.

De leur côté, au moment de « projeter » leur installation Aurélie et Sylvain souhaitent s'orienter vers la permaculture<sup>3</sup>, mais changent d'avis à la suite d'une formation privée au sein

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 12 avril 2019.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 8 avril 2019.

<sup>3</sup> Selon Bill Mollison (2012), la permaculture « utilise les caractéristiques des plantes et des animaux et les combine à celles du site et des installations afin de créer sur la plus petite surface possible un écosystème cultivé qui puisse assurer la vie ».

d'une célèbre ferme permaculturelle, qu'il et elle estiment fonctionner davantage grâce à la rente des visites et des formations qu'à la vente de la production. Le couple se réoriente vers l'agroécologie pour garantir la « faisabilité » de leur projet, comme me dit Sylvain. Au départ, il continue de travailler à l'extérieur dans un supermarché biologique, tandis qu'Aurélie est à temps plein sur la ferme. Au moment de mon passage, cela fait six mois que Sylvain a quitté cet emploi et que le couple est à temps plein sur l'exploitation pour un revenu d'un peu moins de 1000 euros par mois chacun·e. Toute la comptabilité est réalisée par leurs soins car Sylvain, méfiant, estime qu'un·e comptable voudra nécessairement « les pousser à investir<sup>1</sup> ». À la ferme Inspir'ation, Joël et Cathy ont fait des choix similaires aux Graines d'Espoir et ont financé à 90% leur installation. Les aides gouvernementales ont surtout été utilisées pour rémunérer le travail les premières années, de même que les congés parentaux ont été mis au profit de l'installation de la ferme. Joël m'explique que le couple ne demande pas d'aides gouvernementales supplémentaires car en plus de la « paperasse » à remplir, les investissements minimums sont de 20 000\$, ce qui les pousserait à agrandir la ferme<sup>2</sup>, dans le but d'enrichir les « agronomes » selon lui. Ce rapport critique ou distancé aux services de comptabilité dans les trois cas<sup>3</sup> démontre un *autre* rapport à la productivité, où les considérations éthiques telles que l'installation de futur·es paysan·nes priment sur les objectifs économiques au sein d'une « production engagée » (Rodet 2013). Par le contrôle de leur modèle et la réalisation de la plupart des tâches de réparation, ces petit·es producteur·ices réduisent leurs dépendances matérielles envers les services extérieurs, mais aussi immatérielles envers « le système en général » (Deléage 2005, 68).

En outre, la mainmise sur les circuits de production passe par la valorisation de chaque entité du cycle dans les quatre fermes. Dans les trois fermes maraîchères, les poules pondeuses sont par exemple nourries aux légumes abîmés et à leurs parties non commercialisables. Aux Champs-Paître, le principe de circularité domine tout le système : la culture de céréales nourrit les vaches qui produisent le lait, dont les « sous-produits » nourrissent les cochons, qui donnent de la viande. S'agissant de l'écoulement de la production, la priorité est donnée à la vente directe à la ferme, ce qui évite de vendre aux supermarchés avec des « prix de gros ». La commercialisation se fait également par la vente directe et au sein d'une association de

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 20 mars 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Joël, *op. cit.*

<sup>3</sup> C'est moins le cas au Hameau Vert où la ferme est intégrée à l'écovillage.

producteur·ices. La vente en GMS (Grande et Moyenne Surface) aurait été selon Jean-Luc la « solution de facilité », mais ça ne « correspond pas à leur vision<sup>1</sup> ». Au Hameau Vert, l'équipe se réjouit que plus de la moitié de la production de la ferme soit destinée à nourrir l'écovillage, ce qui les rend moins vulnérables face aux éventuelles variations de prix. Chez les Graines d'Espoir, la vente directe à la ferme qui a lieu deux fois par semaine (Figure 8) permet d'avoir un contact avec la clientèle, dont se charge Aurélie. Elle apprécie ces moments, bien qu'il arrive que les échanges s'étirent longuement alors même que la journée n'est pas finie.



**Figure 8.** La vente directe chez les Graines d'Espoir<sup>2</sup>

Cette autonomie revendiquée se manifeste également par le plaisir d'être son/sa propre patron·ne. La liberté caractéristique du travail d'indépendant constitue ainsi une voie de valorisation symbolique de la profession et les hôtes l'ont tous et toutes mentionnée comme un des facteurs de leur choix professionnel, à l'image de Cathy :

À 16 ans je travaillais dans un X [chaîne québécoise de supermarchés] avec une belle grande vitrine à la caisse, là tu voyais dehors il faisait super beau et puis t'étais congelée à l'épicerie à faire ton *cash*, donc ça c'est vraiment quelque chose que... je savais que je voulais travailler

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 6 avril 2019.

<sup>2</sup> Photographie personnelle, mars 2019.



dehors, je voulais pas être dans un bureau, c'est trop monotone j'aime vraiment pas ça, et puis je savais aussi que j'aurais aimé être mon propre *boss* là.<sup>1</sup>

La revendication de ce travail indépendant constitue un *leitmotiv* du rapport au travail des hôtes.

Par ailleurs, l'engagement au travail des petit·es producteur·ices se manifeste dans leur rapport à l'État. Les plus alternatifs, et surtout les Graines d'espoir, s'inscrivent dans un rapport libertaire à l'État, où l'État-providence est perçu uniquement comme un État de surveillance<sup>2</sup> (Pruvost 2016). Ainsi, Sylvain et Aurélie ne veulent absolument pas se trouver dans un rapport de dépendance vis-à-vis de celui-ci en bénéficiant des aides gouvernementales, qu'il et elle perçoivent avec suspicion. Cathy et Joël de la ferme Inspir'action développent une stratégie qui oscille entre le retrait et la mise à profit des ressources possibles en provenance de l'État québécois. Joël suit par exemple une formation universitaire de production animale pour obtenir un certificat, de manière à pouvoir prétendre à certaines aides lors de la reprise de la ferme laitière par le couple. Les Champs-Paître ont su quant à eux mettre à profit leur habileté à naviguer au sein des aides agricoles pour obtenir un chèque de 40 000 euros par tête de l'UE *via* la Politique agricole commune (PAC) et son volet « préservation des paysages ». Cela n'empêche que l'équipe est très critique des politiques agricoles. Ce rapport pragmatique à l'État peut aussi se manifester dans les usages détournés de ses aides, à l'image de Joël et Cathy qui ne cachent pas avoir utilisé les congés parentaux comme « salaire » pour le travail à la ferme. Les paysan·nes élaborent en ce sens des stratégies « DIY<sup>3</sup> » de recours aux aides possibles, dont la différence entre le fléchage et l'utilisation résulte notamment de la faiblesse d'aides prévues spécialement pour cette catégorie de producteur·ices.

L'engagement des producteur·ices se manifeste également par leur appartenance à des collectifs, dans le cas d'Inspiration et des Champs-Paître. Joël et Cathy sont ainsi membres de la CAPÉ, tandis que l'équipe des Champs-Paître appartient à la Confédération paysanne, au GAB (Groupement d'Agriculteurs et agricultrices Biologiques) et à des groupes d'éleveur·euses locaux de races anciennes. De manière plus horizontale, l'entraide marque le secteur professionnel, où un important partage d'informations est à noter, notamment lors de

---

<sup>1</sup> Entretien avec Cathy, *op. cit.*

<sup>2</sup> Ce rapport de défiance vis-à-vis de l'État peut d'ailleurs trancher avec les discours tenus par les bénévoles qui sont plusieurs (trois cas) à avoir mentionné des envies de « nationalisation du woofing », sous des formes de remplacement du service militaire.

<sup>3</sup> La philosophie *DIY* est issue du mouvement contre-culturel des années 1960 qui prône l'autogestion et l'autonomie (Turner 2006).

visites de fermes, auquel les woofeur·euses peuvent d'ailleurs participer en transmettant ce qu'ils et elles ont observé. Toutes les fermes à l'étude s'inscrivent dans ce partage, des journées portes ouvertes du Hameau Vert, à l'accueil de groupe aux Champs-Pâitre, en passant bien sûr par l'accueil de bénévoles.

En outre, l'engagement au travail maintient un idéal de désintéressement dans la profession, qui semble contrebalancer la précarité des conditions de travail.

### **Métier de vocation : un idéal de désintéressement sous tension**

Si dans le cas du travail domestique, le dévouement repose sur l'amour porté à la famille, ici il reposerait plutôt sur le caractère engagé du travail. Aussi, l'affirmation d'une passion permettrait de justifier un « investissement hors normes » et, comme dans d'autres domaines d'activité, elle devient « un masque ou un leurre pour tromper la souffrance dans [un] métier où l'engagement dans le travail n'est pas suffisamment régulé en amont » (Loriol et al. 2015). Le don et l'investissement constituent en ce sens des « preuves de la vocation » (Liot 2004), comme cela peut être le cas pour les professions artistiques ou l'industrie de la mode (Mensitieri 2018), où l'amour du métier entraîne des formes de sacrifice de soi. Le fait d'œuvrer pour un travail qui a du sens légitimerait ainsi dans les imaginaires collectifs la faible rémunération, ou son absence dans le cas des bénévoles. C'est ce que l'anthropologue David Graeber (2018) appelle le « différentiel de valorisation des emplois » : plus un emploi est utile à la société moins il est rémunéré. Cet alliage entre dévouement et sous-emploi (Simonet 2018) caractérise le secteur agricole, où les rémunérations plafonnent à des taux bien inférieurs aux revenus moyens<sup>1</sup>, et plus encore dans les secteurs de l'agriculture biologique sur petite surface (Bonnell 2020, 137). Tout comme pour ce qui a été observé dans le cas des entreprises en SCOP (Société coopérative et participative), les « gratifications symboliques » compensent les « restrictions de salaires » (Wagner 2019). Cet idéal de désintéressement est sous-tendu par l'image d'un travail émancipateur, effectué dans des conditions agréables.

---

<sup>1</sup> Selon une étude de la Mutualité sociale agricole (MSA) de 2016, les agriculteur·ices en France ne gagnent en moyenne que 15.000 euros par an, soit 1250 euros moyens par mois. Un tiers d'entre eux et elles gagnent même moins de 350 euros par mois. En 2015, au Québec, la moyenne du revenu d'emploi en agriculture est de 26 000 dollars par an (Agricarières 2019, 27). Ce chiffre confond toutefois petites et grandes exploitations.

Le maintien de cet idéal implique de condamner les producteur·ices qui y dérogent. Par exemple, Patrice, un hôte français du réseau, raconte que lui et Monique ont annulé leur visite dans une célèbre ferme permaculturelle, puisque la visite coutait 30 euros par personne :

C'est pas un boulot où tu gagneras 3 000 ou 4 000 euros par mois, c'est, c'est une évidence quoi, il y a autre chose quoi... il y a une manière de vivre, une philosophie, une... et moi quand j'entends ça, j'ai l'impression qu'ils l'ont pas eux, ce truc-là.<sup>1</sup>

« Ce truc-là » désigne ici un rapport à l'engagement en vertu duquel les aspirations au profit économique seraient moins légitimes. Ces valeurs de dévouement sont portées par certain·es des hôtes du réseau WWOOF, à l'image de cette description où une hôte explique aux bénévoles que « vous n'êtes pas là pour faire des heures mais pour accomplir une mission<sup>2</sup> ». Jérôme du Hameau Vert ne dit pas autre chose lorsqu'il m'explique que son métier appelle à un engagement constant, qu'il essaie tout de même d'équilibrer en répartissant le travail avec les autres membres de l'équipe d'agriculture :

Une ferme de toute façon, il faut pas être trop syndiqué pour travailler dans une ferme parce que c'est, c'est 7 jours sur 7 qu'il faut travailler, parce qu'il y a des arrosages, des récoltes tous les jours-là, mettons, les légumes sont pas syndiqués donc il faut suivre [rires] ! Ils prennent pas de vacances. On essaye de se donner quand même des conditions pour que... mettons, avoir des fins de semaine chacun notre tour.<sup>3</sup>

C'est en jouant sur la répartition du travail et *via* l'accueil de stagiaires-bénévoles que la lourdeur du travail est allégée.

À rebours de cet idéal de désintéressement, des producteur·ices revendiquent de meilleures conditions de travail et de rémunération. Mei, une bénévole québécoise qui souhaite se professionnaliser dans le domaine, est en proie à des doutes au moment où je la rencontre. Les conditions difficiles d'exercice de la profession et la faible rémunération la font « tiquer » :

Je trouve ça un peu dommage comme l'espèce d'idée de « *oh l'agriculture est une vocation* » comme si c'était une excuse pour que ces gens-là travaillent 70 heures/semaine et puis qu'ils soient payés un salaire de misère, « *oh mais c'est une vocation* », on dirait que [elle tique], ça vient vraiment me chercher un peu, parce que oui c'est une vocation, c'est une passion, ça ok, ça je suis d'accord, mais tu sais même chose avec les infirmières, oh c'est une vocation, et bien si c'est une vocation

---

<sup>1</sup> Entretien avec Patrice, salarié dans une ferme de Bretagne et membre de WWOOF France, France, 26 avril 2019.

<sup>2</sup> Recensement des fermes WWOOF en France, 2019.

<sup>3</sup> Entretien avec Jérôme, membre de l'équipe d'agriculture du Hameau Vert, Québec, 21 juillet 2019.

d'être en *burn out* et puis tout ça, on a une vision un peu bizarre des fois de certains corps de métiers là [...]. C'est très très malsain.<sup>1</sup>

Ces conditions difficiles et les sacrifices qui s'y rapportent peuvent conduire à une stratégie d'*exit* (Hirschman 1990), en amont dans le cas de Mei qui hésite à s'installer en agriculture, ou plus tard sans le temps (Encadré 10).

#### **Encadré 10. Refuser les sacrifices ?**

Chez Aurélie et Sylvain, le rythme de travail est très soutenu. Le soir, lorsque je me rends dans la cuisine pour me faire une tisane, il n'est pas rare que le couple soit attablé en train de faire les factures ou de retoucher leur planning de culture, qu'il et elle ont par ailleurs élaboré pendant leur unique semaine de vacances annuelle. Aurélie me confie que bien qu'elle apprécie de « se sentir investie » dans ses convictions, elle traverse une « phase de réflexion » par rapport à son métier, qu'elle trouve très dur. La première année il et elle ont été débordé·es par le désherbage, puis la deuxième année par les insectes ravageurs. Elle trouve aussi qu'il appelle à de nombreux sacrifices (vie sociale, famille, vacances). Je relève après un après-midi de récolte :

Aurélie me dit que quand elle voit la charge de travail et le peu de rémunérations, elle réalise qu'elle a quand même quitté une situation bien payée et plus confortable [elle était kinésithérapeute]. Elle me fait part de leurs difficultés. Elle craint de devenir comme un maraicher rencontré au cours de leurs woofings qui leur disait que le maraichage était un combat. Elle me dit que les tâches s'enchaînent sans avoir le temps de réaliser que ça vient de se passer tant le flot des activités est ininterrompu.<sup>2</sup>

Pour Sylvain, le métier est un « choix de vie », bien que celui-ci soit difficile et rémunère peu. Par la suite, le couple s'est séparé en 2020 et Sylvain a gardé la ferme tandis qu'Aurélie a repris son emploi de kinésithérapeute.

Le fait d'œuvrer pour un travail qui a du sens devrait-il se suppléer à l'acquisition de droits sociaux et de plus forte rémunération ? Pour Audrey, membre du comité politique de la CAPÉ, il est clair que non. Au moment où nous nous rencontrons, cela fait une dizaine d'années qu'elle travaille comme salariée ou associée dans des entreprises agricoles en maraichage biologique au Québec. Elle a rapidement rejoint la CAPÉ, d'abord comme productrice avant de ne prendre des responsabilités au sein du comité « politique ». Elle

---

<sup>1</sup> Entretien avec Mei, bénévole au Québec et aux États-Unis, Québec, 14 mai 2020.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 12 mars 2019.

s'insurge contre la faiblesse des rémunérations dans le secteur, qui contrastent avec l'idée d'un métier noble :

Il y a comme cette espèce de dynamique vraiment spéciale où... tout le monde s'accorde pour dire que c'est tellement noble ce qu'on fait comme métier, et puis quelque part on est les gens, avec les professeurs, en fait sous les professeurs, les moins bien payés de la société et puis on devrait accepter notre sort parce que la réalité de tout ça c'est... si tu vends dans les grandes chaînes et bien on achète pour des *peanuts* ta production donc tu dois fournir en très très grosse quantité pour arriver à faire un tout petit profit [...]. Je fais 15 000 dollars par année, et puis ça 15 000, les gens-là en maraichage, pfff, 10 à 40 000 [...] ça m'apparaît un petit peu, pas... exagéré [petit rire de sa part] parce que c'est même pas en comparaison avec d'autres domaines, c'est juste tu travailles fort comme ça, c'est un travail aussi précaire que ça, tu sais je veux dire il y a une grêle c'est fini, il y a plus rien dans le champ, il y a pas d'assurance donc tu sais, et puis c'est ça... un travail aussi forçant physiquement, aussi précaire, aussi à la merci du climat, et puis quand t'es dans les meilleurs du domaine, tu te retires ça, moi j'ai vraiment de la difficulté avec ça [...]. Un salaire décent, des congés payés, une assurance collective intégrée, ça c'est toutes des choses auxquelles en agriculture on a pas accès, donc je comprends que c'est difficile à tout point, tous points confondus [...], et puis pourtant on est mis sur des espèces de plateaux dans la société de « waouh » c'est tellement... et pourtant on est pas supportés par l'État.<sup>1</sup>

Elle dénonce ici l'usage politique de l'image de la petite paysannerie, sans pour autant améliorer les conditions de travail. En effet, si l'engagement au travail des petit·es producteur·ices semble compenser la difficulté du métier, en tant que rétribution symbolique, celui-ci participe d'une représentation positive des petites fermes familiales, que des acteur·ices politiques et commerciaux n'hésitent pas à s'approprier.

### **c). Les appropriations du capital sympathie des fermes familiales**

Cette sous-section traite des appropriations du capital symbolique des petites fermes familiales par les institutions politiques, par les acteur·ices des associations WWOOF, ainsi que par les entreprises commerciales au cours de processus de *green washing*. L'appropriation désigne « l'usage d'un groupe par un autre » pour améliorer sa condition ou assurer sa survie (Guillaumin 1978, 10) et, ici, ce sont les ressources et l'image des fermes paysannes qui sont appropriées par une pluralité d'acteur·ices.

Si le qualificatif de « paysan » était au « placard » (Bodiguel 1991, 66), les producteur·ices québécoises réclament aujourd'hui ce statut tandis que se multiplient les initiatives pour faire valoir leurs manières de produire et de travailler (Francoeur 2018). Cela

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

s'inscrit plus largement dans un renouveau de l'intérêt sociétal pour l'agriculture paysanne, dont la reconnaissance peut passer par des canaux inattendus, comme en témoigne la télé-réalité québécoise « Les Fermiers » qui met en scène le célèbre agriculteur bio-intensif Jean-Martin Fortier à la ferme des Quatre-Temps<sup>1</sup>. Cette « mode » ne se traduit toutefois pas par un soutien politique. Si les petites fermes ont désormais un·e représentant·e dans les conseils locaux de l'UPA, il n'empêche que cette reconnaissance ne passe pas par l'octroi de subventions, qui demeure géré par la Financière agricole du Québec (FADQ). L'institution a des exigences strictes en termes de diplômes et de temps plein (alors même que la plupart des agriculteur·ices paysan·nes travaillent aussi « à l'extérieur<sup>2</sup> » afin de compléter les revenus). Le système des quotas et la politique de non-morcellement des terres agricoles continuent de défavoriser les projets de petites fermes (Bourdillon 2021), quand bien même elles sont mises en avant dans les discours. Malgré cela, des discours politiques de soutien à l'agriculture biologique se multiplient, à l'image de la politique bioalimentaire qui prévoit de doubler la surface de production biologique entre 2015 et 2025, ne la faisant toutefois passer que de 2% à 4% des terres cultivées.

Un processus similaire se déroule en France où, si les documents de communication du syndicat majoritaire (Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles) font de plus en plus la promotion de l'agriculture familiale, dans les faits les budgets agricoles se dirigent massivement vers l'agriculture d'exportation. En effet, la PAC de l'Union Européenne, dont la réforme est en cours au moment de l'écriture de ces lignes, subventionne en grande partie les exploitations selon leur superficie<sup>3</sup>. Bien que depuis les années 2010, les institutions internationales de l'agriculture telles que la FAO (Organisation pour l'alimentation et l'agriculture de l'ONU) adoptent un discours qui fait la promotion de l'agriculture familiale<sup>4</sup>,

---

<sup>1</sup> Diffusée sur *UnisTV* en 2018, la télé-réalité suit au quotidien les maraichères de cette ferme au cours de la saison estivale.

<sup>2</sup> La part des revenus dégagés à l'extérieur de l'activité de la ferme représentait 62% des revenus familiaux en 2006 (Statistiques Canada 2006).

<sup>3</sup> En 2019, un rapport de la Cour des comptes adressé au ministre de l'Agriculture dénonce les inégalités entre les petites et les grandes exploitations, de même que l'absence de prise en compte de critères d'emploi et d'empreinte environnementale par le système de financement de la PAC. Il est écrit que « ces aides sont découplées de la production : leur versement est opéré sans considération de la nature des cultures pratiquées ou des quantités produites [...] En 2015, le montant de l'aide directe moyenne par exploitant pour les structures les plus grandes (22.701 euros) était supérieur de 37% à celui des exploitations les plus modestes (16.535 euros), toutes spécialisations confondues » (Cour des comptes 2019). Le renouvellement de la PAC en 2021 continue d'ailleurs de subventionner majoritairement les grandes exploitations.

<sup>4</sup> L'ONU déclare par exemple l'année 2014 « Année internationale de l'agriculture familiale » en mettant à l'honneur « les conditions agroécologiques et les caractéristiques territoriales, les politiques environnementales,

les rapports de force restent très inégalitaires entre les géants de l'agroalimentaire et les petites producteur·ices (Pérez-Vitoria 2015). De plus, l'agriculture familiale y est vaguement définie, sans préciser ce qu'elle recouvre en termes de superficie et de circuit de commercialisation. Des organisations de défense des paysan·es comme la *Via Campesina*<sup>1</sup> ne sont par ailleurs que très rarement invitées aux tables de négociations (Pérez-Vitoria 2015). Aussi, si les paysan·es reprennent une place dans les discours publics, cela ne se traduit pas par une redistribution plus égalitaire. Autrement dit, après avoir été la cible des politiques de modernisation agricole, l'agriculture familiale se trouve aujourd'hui mise en scène par les institutions politiques, ce qui peut invisibiliser les inégalités dans la répartition des ressources matérielles en agriculture<sup>2</sup> (Pérez-Vitoria 2015).

Par ailleurs, le secteur de l'agriculture biologique est aujourd'hui coopté dans une large mesure par la grande distribution et l'industrie agroalimentaire, qui en font un terrain d'exploitation<sup>3</sup>. Celui-ci devient d'ailleurs trop hétérogène pour pouvoir parler d'« un ensemble cohérent opposable au système agricole capitaliste conventionnel » (Baqué 2012, cité par Rimlinger 2019, 98). On assiste de plus en plus à des pratiques de *green washing* de la part grandes entreprises, c'est-à-dire un processus de récupération des arguments écologiques à des fins commerciales (Berrard 2021). D'après la thèse de la « conventionnalisation » (Guthman 2004), des acteurs considérés comme illégitimes (industriels, producteurs « opportunistes », « profiteurs » ou « commerciaux »), par contraste avec les « fondateurs » du mouvement, s'approprieraient l'agriculture biologique et contribueraient au nivellement par le bas des standards de production. La « bio » devient alors un *business* lucratif, ce que critique le paysan

---

l'accès au marché, l'accès à la terre et aux ressources naturelles, l'accès à la technologie, aux services de vulgarisation agricole et au crédit, les conditions démographiques, économiques et socioculturelles, la disponibilité d'un enseignement spécialisé ». L'économiste et militante Silvia Pérez-Vitoria y voit une énième injonction à la modernisation et « « tentative de "stérilisation" des conflits politiques qui se nouent autour de l'agriculture et de manœuvres pour contrer les stratégies paysannes » (Pérez-Vitoria 2015, 54).

<sup>1</sup> *Via Campesina* est un regroupement international d'organisations de lutte pour la défense des paysans et paysannes. Fondée en 1993, l'organisation soutient l'autonomie de ceux et celles-ci à travers le monde et lutte pour la souveraineté alimentaire afin de garantir « que les droits d'utiliser et de gérer les terres, les territoires, l'eau, les semences, le bétail et la biodiversité soient aux mains de celles et ceux qui produisent les aliments et non pas sous le contrôle de l'industrie agro-alimentaire » (Via Campesina 2011).

<sup>2</sup> Pour la militante Sylvie Pérez-Vitoria, l'agriculture familiale est devenue « une notion fourre-tout que les investisseurs s'approprient sans préciser la taille des exploitations, le type de commercialisation » (2015).

<sup>3</sup> L'ingénieur et agronome français Pierre Besse établit en ce sens une analogie entre l'extraction minière et les nouvelles formes capitalistes prises par l'agriculture biologique : « le capital de confiance attaché au label AB, constitué pendant plusieurs décennies par l'esprit de résistance et par le travail de milliers de producteurs sincères, est aujourd'hui accessible à des opérateurs géants qui l'exploitent comme ils exploitent les ressources naturelles, d'une façon minière : il n'est pas exagéré de dire qu'ils minent la confiance dont ce label est l'objet » (2012, 66).

français Yannick Ogor en dénonçant que « ce qui relevait ancestralement de pratiques d'entraide et d'une simple générosité est aujourd'hui un marché lucratif », en citant par exemple la multiplication de stages « à destination d'une population désœuvrée en manque de sensation 100 % nature » et de formations payantes, qui participent de l'exploitation marchande des engagements (Ogor 2019). Les critiques de ce type sont courantes dans le secteur de l'agroécologie<sup>1</sup>. Les savoirs issus de la permaculture et de l'agroécologie, dont certains se présentent comme les « pères fondateurs » (la non-féminisation est volontaire), deviennent un marché de l'information, alors même que les communautés autochtones et les cultivateur·ices adoptaient depuis longtemps ce type de pratiques (Kimmerer 2013). Les formations dans ces domaines se multiplient, y compris au sein des fermes du réseau WWOOF, et peuvent même aller jusqu'à exclure les bénévoles qui s'y trouvent. Alexandre raconte ainsi que lors de son séjour chez une herboriste québécoise<sup>2</sup>, les tâches qui lui sont demandées consistent à réaliser des travaux dans la maison de l'hôte pendant que celle-ci dispense une formation payante à un public (qu'elle n'hésite d'ailleurs pas à mettre à contribution !).

En sus, les acteurs de la grande distribution communiquent eux aussi en utilisant l'imaginaire des petites fermes, comme l'explique Josiane Stoessel-Ritz :

Pour renouveler leur confiance, les firmes agroalimentaires communiquent par des symboles mettant en scène des représentations sociales de l'agriculture (proximité domestique, tradition et terroir authentique). Ces représentations sont censées produire un message comme un gage de confiance (Giddens 1994) et instaurent une communication à distance, à l'image d'un « agir instrumental » (Habermas 1987) construit par des firmes. (Stoessel-Ritz 2017, 66)

À rebours des critiques dont pâtit l'agriculture conventionnelle de pollution des sols et des eaux due aux pesticides, la petite agriculture biologique jouit en effet d'un capital sympathie. Grâce à des pratiques peu mécanisées, des élevages en plein air, et des unités de production de petite taille, elle renvoie une image plus attractive pour les citoyen·nes et se voit fortement mise en avant dans les discours politiques. Aux vues des conditions matérielles difficiles

---

<sup>1</sup> Un article de l'Association française pour l'information scientifique (2012) relate par exemple à la suite d'une visite au Mas de Beaulieu, la ferme de Pierre Rhabi, que celle-ci est rentable grâce aux donations extérieures et au recours massif au travail gratuit, à rebours du modèle de viabilité économique qu'elle défend, <http://afis-ardecbe.blogspot.com/2012/09/humanisme-notre-visite-chez-des.htm>, consulté le 26 avril 2018.

<sup>2</sup> L'hôte avertit par ailleurs les woofeur·euses dans sa description de la quantité de travail demandée : un minimum demandé de 6h/jour, 5jours/semaine, avec des missions qui peuvent avoir lieu la fin de semaine. Elle indique ne plus vouloir recevoir « de fonctionnaires » et conclue avec sarcasme que si la personne souhaite expérimenter « la vraie vie agricole », elle peut aussi travailler 12 heures par jour, comme elle. WWOOF Canada, consulté le 2 avril 2020.



précédemment décrites, cette appropriation institutionnelle n'est pas sans provoquer de conflits avec les producteur·ices, comme l'illustre le cas de Louis. Membre actif de l'Union Paysanne et producteur d'érable, il s'insurge contre « l'interdiction de produire » qui touche les petites fermes et déplore que les représentations de l'agriculture s'appuient toutefois sur leur image :

Le gouvernement continue à maintenir une petite image bucolique de circuits courts, mise en marché directe, mais il continue à l'interdire. On interdit la mise en marché locale, on interdit la production locale, on met tout le budget ou à peu près pour l'exportation, spécialisation et exportation [...] et là on mousse et on fait des petits vidéos sur les produits du terroir, c'est *cute*, c'est bucolique.<sup>1</sup>

Il poursuit en dénonçant la représentation biaisée de l'agriculture québécoise que renvoie fermes visitées au cours des journées portes ouvertes de l'UPA :

À chaque année, l'UPA organise une grosse opération portes ouvertes, début septembre, où ils envoient des gens... quelles sont les fermes qu'ils emmènent visiter ? La petite chèvrerie, le jardin bio maraîcher, le verger, le vignoble, *et cetera*. Est-ce qu'ils font entrer dans les gens dans une usine à cochons ? Non. Est-ce qu'ils emmènent les gens voir une entité de 1400 vaches ? Non. Est-ce qu'ils amènent... est-ce qu'ils amènent les gens dans une monoculture de maïs sur 3000 hectares ? Non. Ils choisissent les fermes qui correspondent à notre modèle, ils viennent chercher nos membres.<sup>2</sup>

Pour se défendre de ces appropriations extérieures, les producteur·ices peuvent aussi profiter de ce capital sympathie, qui résulte notamment du mélange entre vie privée et entreprise au sein de la communication. Ils et elles peuvent ainsi « mettre en scène » ce mélange au sein du réseau des Fermiers de famille<sup>3</sup> au Québec (Encadré 11), ou bien des AMAP en France.

---

<sup>1</sup> Il poursuit à propos des multiples dimensions des appropriations politiques et commerciales de l'image des petites fermes paysannes : « il y a plus d'animaux dehors et pourtant l'industrie continue à faire sa vente avec des images bucoliques, quand on achète un sac de lait à l'épicerie, on voit les vaches aux pâturages avec les clôtures en perche, les pommiers en fleurs, une boîte d'œufs c'est la même chose, les poules dehors, avec les petites fleurs... ah c'est vraiment mignon! Les boîtes de sirop d'érable avec les chaudières en métal accrochées aux arbres, il y a plus personne qui fait ça à part quelques fêlés comme moi, qui avons juste quelques centaines d'érables, c'est toute de la tubulure partout ! Arrêtez de vendre votre produit de tubulure en faisant des images de nos chaudières, ça c'est... il y a un vol d'identité, de la publicité frauduleuse partout, l'industrie se sert du capital de sympathie de la paysannerie pour faire sa sale besogne » (Entretien avec Louis, membre du bureau de l'Union paysanne, Québec (en visioconférence), 31 octobre 2019).

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Ce réseau, mis en place par l'association Équiterre et repris par la CAPÉ en 2019, propose pendant la saison estivale des abonnements à des paniers de légumes auprès de fermes biologiques.

### Encadré 11. Mettre en scène la vie familiale

L’imaginaire de la « petite ferme familiale » est mis en scène dans le réseau des *Fermiers de famille* où les client·es recherchent une authenticité en plus des produits auxquels ils et elles s’abonnent<sup>1</sup>. Cette charge incombe aux fermier·ères, et à la ferme Inspir’action, tous les dimanches soir, le rituel – ou la corvée- veut que le couple rédige un texte qui donne « des nouvelles de la famille » aux client·es des paniers. Cathy s’y attelle et tente de rassembler les idées de toute la maisonnée avant de résumer le tout dans un court texte transmis par courriel. Les allées et venues des woofeur·euses, les activités des enfants et les visites de la famille sont romancées dans ces rapports qui visent à tisser un lien autre qu’uniquement commercial avec les client·es. Il est néanmoins possible de remettre des barrières à l’intime, comme cette fois où Noé, leur fils de sept ans, a un ennui de santé, et que le couple décide de ne pas mentionner cette sortie à l’hôpital afin de ne pas éveiller la curiosité sur cette affaire personnelle. La mise en scène de la vie privée se voit également sur les pages des médias sociaux des entreprises où sont partagées des nouvelles dans lesquelles se mêlent évolutions des productions et destins familiaux. Cathy partage ainsi les temps forts de la vie de famille avec les client·es sur leur page d’un réseau social numérique, et c’est là que j’apprends par exemple que le couple a eu un quatrième enfant. Le nombre de paniers de légumes distribués sera de ce fait réduit cette année-là.

Or des producteur·ices, et d’autant plus des jeunes installé·es, se positionnent contre une vision sacrificielle de leur métier et refusent que la totalité de leurs sphères de vie soient englobés dans leur métier. Au Québec, Audrey de l’organisation de la CAPÉ s’insurge contre cette attente d’ouverture sur la vie privée des producteur·ices agricoles :

Oui en fait moi j’observe que jamais de la vie j’aurai des stagiaires ou des woofeurs dans la maison avec la famille, parce que tu sais, à un moment donné, non. Ça dépend toujours de la qualité de vie que l’on vise, et ça c’est très personnel, par contre, tu sais... je veux dire, on peut en jaser, dans quel autre domaine que ça l’arrive ça ? Non, aucun autre domaine ! [...] Dans la maison c’est très intime, mais sur une ferme, la maison est là, c’est donc la maison de ferme, et là automatiquement c’est comme si d’un coup il y avait plus de coupure, non moi je suis pas d’accord avec ça.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Tous·tes les fermier·ères du réseau ne participent pas à cette théâtralisation de leur quotidien. J’ai ainsi été cliente du réseau au cours de l’été 2020 auprès d’un producteur qui partageait uniquement des informations concernant l’évolution de ses cultures sans jamais rien dévoiler de sa vie personnelle.

<sup>2</sup> Entretien avec Audrey, membre du comité politique de la Coopérative pour l’agriculture de proximité écologique (CAPÉ), Québec (en visioconférence), 3 novembre 2020.

Élodie, du syndicat français des Jeunes Agriculteurs (JA), ne dit pas autre chose lorsqu'elle déplore que certaines conventions de stages exigent l'accueil au domicile des stagiaires, ce qui, selon elle, ne correspond plus aux attentes des producteur·ices :

La partie hébergement, nous, on en parle assez souvent en fait, parce que finalement on se rend compte que la filière agricole c'est vraiment un des seuls domaines finalement où on... parfois on exige même dans les conventions de stages, enfin il y a des écoles qui exigent que le stagiaire dorme chez l'exploitant, et on se dit en fait dans quel autre domaine on trouve ça ? Enfin, ça n'existe nulle part, à aucun moment on va dormir dans la maison de son maître de stage, en fait ça paraît totalement fou ! Donc d'un côté c'est top parce que ça montre aussi que... et bien dans le monde agricole on a encore cet aspect... ouverture à accueillir chez soi, enfin voilà qui est encore assez prégnant, après, on se rend compte aussi... avec tous les nouveaux jeunes installés, et bien qu'il y a aussi souvent des conjoints ou des conjointes qui sont pas dans le milieu agricole, qui ont aussi leurs jobs à côté, qui ont pas forcément envie d'avoir un stagiaire à la maison quand ils rentrent le soir chez eux, donc c'est pareil en fait on va aussi avoir certains maîtres de stages qui mettent en place des choses, soit une caravane ou un truc, c'est des choses aussi qu'on voit de plus en plus.<sup>1</sup>

Le woofing, en proposant un accueil au domicile, ou du moins sur la propriété des exploitant·es, s'inscrit quant à lui dans cette attente d'ouverture des sphères privées des hôtes, bien que des hôtes résistent discrètement à cette injonction<sup>2</sup>.

Concernant le rôle du bénévolat dans ces appropriations, il est des plateformes commerciales qui proposent des séjours bénévoles chez des hôtes engagé·es pour l'écologie ou au sein de projets à volet social<sup>3</sup>. Deux entreprises fonctionnent ainsi sur le même principe que le woofing et mettent *à profit* l'entraide, tandis que le réseau WWOOF se distingue par son statut associatif. Les associations française et canadienne sont sans but lucratif et reversent tous leurs bénéfices aux adhérent·es lors de concours ou de subventions. Laëtitia, une salariée de WWOOF France, est révoltée contre l'appropriation marchande de la solidarité par les entreprises susmentionnées :

Tu as un mouvement qui est un mouvement populaire, qui va se structurer en association dans le monde entier, donc qui essaime, et donc pour moi c'est quelque chose qui est un phénomène... et donc te dire que tiens il y a une boîte qui va surfer sur cette espèce de générosité, de valeur, en faisant du blé, ouais ça me fait chier moi, ça c'est une des choses qui m'anime même, ça m'anime si tu veux j'ai envie de les butter quoi [rires] ! Franchement Workaway je trouve ça insupportable et ça m'énerve, et ça m'énerve, ils sont, la plupart des gens

---

<sup>1</sup> Entretien avec Élodie, chargée de mission installation aux Jeunes Agriculteurs (JA) de Bretagne, France, 18 décembre 2019.

<sup>2</sup> Ces aménagements de la formule d'accueil sont évoqués dans le Chapitre 5.

<sup>3</sup> Les associations WWOOF sont les seules à être réservées aux activités agricoles.

qui voyagent *via* Workaway sont pas conscient de ça, parce que voilà ils ont pas forcément conscience des enjeux d'une structure juridique, alors que c'est fondamental, alors que souvent c'est des gens qui sont alternatifs, les gens qui font du Workaway, c'est des gens qui sont un peu contre le système, mais en faisant du Workaway ils sont à fond dans le système [...]. En fait c'est exactement ça et du coup, et c'est ça qui est gênant, c'est que d'abord l'impulsion elle est plutôt, une impulsion de liberté, de soutien, d'aide, de lib.. de voilà de grands espaces, et au final c'est vrai que tu files des thunes à un mec qui en reverse même pas... absolument zéro aux impôts, même pas il contribue à... même pas il contribue à une école tu vois en filant des thunes à des fonctionnaires et ça je trouve ça choquant en fait, donc moi présidente, j'interdirai Workaway [rires] mais direct quoi !<sup>1</sup>

Elle poursuit en soulignant le différentiel de moyens entre ces entreprises et les associations, qui conduit à un rapport de force inégal :

Je trouve que c'est un enjeu fondamental en fait, c'est que ces associations [comme WWOOF] s'inscrivent dans l'économie collaborative et du coup se trouvent à confronter des grosses machines qui sont très très très solides, parce qu'ils payent très cher des armées de développeurs, de photographes et de communication, ce sont des gens qui sont très très bons en com', et donc cette com' va complètement mettre en avant des valeurs qui sont vendues, qui sont celles de la solidarité, alors que au départ ces valeurs-là sont celles de l'associatif, ça c'est emmerdant, c'est-à-dire que des boîtes, y'a aujourd'hui une espèce de marchandisation de la solidarité et ça c'est quand même un truc qui est complètement invisible aujourd'hui sur Internet, et ça ça me paraît important de creuser [...] c'était vraiment le terrain gardé de l'associatif quoi, la solidarité, l'aide, l'entraide *et cetera* et aujourd'hui c'est quand même devenu une valeur marchande.<sup>2</sup>

Elle positionne le woofing à l'écart des pratiques commerciales de l'entreprise de vente d'échanges bénévoles, bien qu'elles agissent dans le même champ. Connie, la représentante de l'association canadienne, regrette quant à elle le retard pris par l'organisation internationale WWOOF par rapport au développement de l'entreprise en question. La présentation commune en plateforme numérique invisibilise les structures juridiques des associations et ces récupérations marchandes du principe du woofing pourraient conduire à sa disparition, dans la mesure où les prix des adhésions des sites concurrents sont moindres<sup>3</sup>.

Tout en étant une association à but non lucratif en France et un OBNL (Organisme à but non lucratif) au Canada, les membres des bureaux WWOOF ont toutefois intérêt à ce que les adhésions (payantes) augmentent et à accroître le nombre de séjours. Pour cela, ils et elles

---

<sup>1</sup> Entretien avec Laëtitia, salariée de WWOOF France, France, 30 mai 2019.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Le prix est de 39 euros pour un an d'accès aux offres dans le monde entier chez l'une de ces entreprises, et de 20 euros pour deux ans chez l'autre, tandis que les prix des adhésions aux associations WWOOF sont de 55\$ l'année au Canada et de 25 euros en France.

encouragent les hôtes à soigner leurs annonces et leurs photos. Par exemple, une « formation multimédia » est proposée aux hôtes lors de l'assemblée générale de l'association française, destinée à mettre en valeur leurs annonces grâce à des photos avantageuses et une description attirante. La convocation à l'événement (2019) mentionne :

Formation dispensée par Laëtitia, membre de l'équipe WWOOF France accompagnée de Thomas, adhérent et photographe de l'association : optimisez votre annonce en images et en textes. Si cela vous est possible, venez avec votre matériel, si vous en avez (ordinateur, tablette, appareil photo/smartphone et leurs câbles).

De plus, le jeu des commentaires positifs ou négatifs participe de l'alignement de la pratique du woofing sur une prestation marchande, bien que dans le cas français, l'association se refuse à attribuer un système de notes. Au Canada, il est possible pour les woofeur·euses de noter leur expérience chez un·e hôte selon un étalon de trois mesures : un pouce baissé, au milieu, ou levé. Visible sous forme de pourcentage sur leur page, cette notation peut s'avérer difficile à recevoir pour les hôtes, qui ouvrent leur vie intime aux bénévoles, comme en témoigne certaines réponses laissées à la suite de notations négatives<sup>1</sup>.

Pour finir, précisons que ces demandes adressées aux hôtes participent d'un phénomène plus large d'élargissement des compétences nécessaires au métier d'agriculteur·ice, vers « un métier de synthèse » (Hervieu 1997), incluant de nombreux « services fermiers<sup>2</sup> » (Muller 1991). Cette évolution rejoint le développement de l'agrotourisme (Mondy 2014), avec l'œnotourisme qui s'est notamment développé en France, en vertu duquel les visiteur·euses sont invité·es à participer aux activités de production des vignobles<sup>3</sup>. Hormis le Hameau Vert qui reçoit des groupes lors de formations, les fermes étudiées ne proposent pas de services fermiers payants. Or, avoir un beau site Internet, organiser des événements comme des journées portes ouvertes, se faire une image de marque... tout cela compte pour la réussite économique de l'entreprise. Mes résultats montrent que tous·tes les acteur·ices du champ ne sont pas doté·es également en capitaux pour se positionner dans ces nouvelles activités. Celles

---

<sup>1</sup> À la suite d'un « pouce au milieu » laissé sur le profil d'une hôte d'une ferme québécoise, cette dernière fait part de son désarroi dans la réponse au commentaire. Elle explique être déçue et regrette que la personne ne se soit pas exprimée directement, en rappelant que le livre d'or qu'elle met à disposition sert aussi à noter des « critiques constructives ». Elle se défend ensuite de brimer les prises d'initiatives en expliquant qu'après 10 ans d'accueil de woofeur·euses et plusieurs erreurs, elle préfère rester « sur ses gardes » quant aux idées des bénévoles (Échange de commentaires sur la plateforme WWOOF Canada, 2021, consulté le 29 novembre 2021).

<sup>2</sup> En témoigne le numéro spécial de la revue *Pour* (2014) nommé « Agriculture et services ».

<sup>3</sup> Cette pratique a par ailleurs donné lieu à une formalisation au sein d'un document-cadre qui fixe les limites de la participation des visiteur·euses à certaines parcelles, afin de se prémunir d'accusations de travail dissimulé.

et ceux qui sortent des écoles d'agronomie ont par exemple bénéficié de formation pour acquérir des compétences dans ces domaines, tandis que d'autres en semblent dépourvus. L'équipe des Champs-Paître s'inscrit dans le premier cas de figure et gère leur image de marque d'une main de fer. Ils et elle trouvent un équilibre pour ne pas trop s'investir personnellement, comme cette fois où, au cours du repas, l'équipe se met d'accord pour refuser à une chaîne de supermarchés biologiques de transmettre une photographie de leurs visages à afficher sur l'étal de leurs produits<sup>1</sup>. De l'autre côté, Monique, semble moins à l'aise pour naviguer avec ces nouvelles exigences. Elle me demande à la fin de mon court séjour de bénévolat comment attirer plus de woofeuses dans sa ferme. Je lui suggère de mettre en avant leurs cultures en musique dans les serres, l'expérimentation de techniques innovantes, et la proximité d'une base de loisirs. Elle a l'air sceptique, puis me dit qu'« elle ne voudrait pas avoir l'air prétentieuse<sup>2</sup> », témoignant de la faible légitimité culturelle qu'elle s'attribue pour cet exercice. Elle se distancie d'une mise en valeur de soi, qui est probablement à lire à l'aune de ses origines populaires (ses deux parents étaient de petites agriculteur·ices), tandis que c'est son fils, étudiant en communication et plus à l'aise avec le langage attractif du woofing<sup>3</sup>, qui a élaboré tous les documents de communication de la ferme. Aussi, face à cette tendance à la marchandisation, toutes les acteur·ices ne sont pas égaux, et celles et ceux qui ont des niveaux de diplômes moins élevés apparaissent désavantagés.

En résumé, bien qu'ils et elles détiennent le capital économique sur les fermes, les petit·es producteur·ices subissent des formes d'appropriation de leur image et de leur travail de la part d'institutions étatiques, commerciales et associatives. Ces représentations médiatiques des producteur·ices, enfermées dans des formes de romantisme ou de vedettisation, renvoient l'image d'un métier de vocation, sans mentionner le faible soutien politique dont il bénéficie. Cette mise à mal de l'idéal de la petite ferme en France et au Québec transparait dans les titres de deux ouvrages de « paysans-militants », Yannick Ogor et Dominique Lamontagne, respectivement intitulés *Le paysan impossible* (2017) et *la Ferme impossible* (2015).

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 29 avril 2019.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 7 mai 2019.

<sup>3</sup> La description qu'il a rédigée mentionne que le couple s'occupe « d'une petite parcelle arborée » marquée par une biodiversité. La ferme se destine à nourrir la population « locale », tout en respectant les « cycles annuels de la nature ». Le texte invite les bénévoles à venir découvrir ce « métier passionnant en harmonie avec les saisons » (Description de la ferme sur le site WWOOF France, consulté le 22 août 2020).

Plusieurs enseignements sont à tirer de cette section : tout d'abord, en France comme au Québec, si la petite agriculture biologique jouit d'un capital sympathie dans les discours, elle est cependant marquée par de difficiles conditions matérielles : embauche impossible les premières années, répétitivité des tâches, travail peu rémunérateur. Le fort investissement qu'elle requiert pour les petit·es producteur·ices trouve sa source dans un engagement pour les valeurs de l'agriculture paysanne, qui sous-tend un idéal de désintéressement en proie à des tensions au sein de la profession. En outre, le capital sympathie de cette petite agriculture apparaît approprié par des institutions politiques et des organisations commerciales pendant que les petit·es producteur·ices tentent de tirer leur épingle de ce jeu de la mise en scène de leurs conditions de travail, voire de leur famille. Le recours au bénévolat est ainsi à réinscrire dans l'engagement des producteur·ices, mais aussi dans la (sur)charge de travail qu'il vise à pallier. Il peut dès lors se rapprocher d'une forme de travail dissimulé, qui suscite des réactions institutionnelles différentes en France et au Québec, objet de la section suivante.

## **II. Le bénévolat paysan : une pratique dans les eaux grises de l'emploi**

La section précédente a montré que le secteur de la petite agriculture biologique se caractérise par une forte valorisation symbolique qui compense, voire masque, les difficultés économiques de ces modes de production. En cela, le bénévolat apporte une contribution matérielle non négligeable pour atténuer ces difficultés. Jusque-là, tout semble aller pour le mieux, si ce n'est que cette petite idylle entre hôtes et bénévoles se trouve aux confins de la légalité, autant en France qu'au Québec. Cette section s'intéresse à la dimension conflictuelle de la pratique. Elle traite tout d'abord des cadres juridiques nationaux et des tentatives de formalisation de la pratique (a), puis aborde la stratégie défensive de « déni de travail » autour de celle-ci (b), et se termine par la défense des droits des bénévoles par des voies de « syndicalisme informel » (c).

### **a). Quand les États s'en mêlent : tolérance, formalisation et condamnation**

Cette sous-section traite de l'absence d'encadrement étatique de la pratique du woofing en France et au Québec. Je montre que celle-ci se développe aux frontières de la légalité, dans

les « eaux grises » du salariat, et constitue une forme d'« emploi informel » (Desmarez 2016). Sans adopter de lecture moraliste ou légaliste pour appréhender ce travail à la marge (Sato 2013), la démonstration s'attache plutôt à rendre compte de ce que la marginalité produit du côté des institutions, qu'il s'agisse de répression ou de tentatives de formalisation. Quant aux associations WWOOF, elles ne sont pas en recherche de formalisation (Encadré 12).

### **Encadré 12. Les avantages de naviguer en eaux grises**

Les acteur·ices des associations WWOOF, autant en France qu'au Québec, se réjouissent de naviguer en eaux grises, ce qui leur offre une certaine liberté. Sandrine, de l'association française, me l'exprime lorsque nous abordons à la fin de l'entretien les possibles voies d'encadrement de la pratique :

Après tu sais, le fait d'être légal aussi, c'est-à-dire que tu rentres dans des clous, du coup t'as moins de liberté quand même, ça aussi ça peut être chiant, faut voir, il faut se poser les bonnes questions en fait.<sup>1</sup>

Elle mentionne sa réticence à voir la pratique formalisée dans un cadre étatique, qui irait de pair avec une perte de la mainmise de l'association dans la définition et la régulation de la pratique. Pour Connie de WWOOF Canada, l'informalité est « *exciting* », bien que cela lui ait donné du fil à retordre au moment de faire reconnaître le woofing comme travail essentiel lors de la crise sanitaire :

Alors heureusement, encore une fois, WWOOF ne correspond pas à leurs moules, depuis des mois il est difficile d'expliquer à quiconque avec qui je discute, les assurances, les entreprises, d'essayer de leur faire comprendre ce qu'est WWOOF. Leurs moules ne correspondent pas ! WWOOF ne rentre dans aucun moule, ce qui est excitant, j'aime ça, c'est une bonne chose qu'on ne corresponde pas, mais ça peut être frustrant aussi parfois.<sup>2</sup>

Connie exprime l'ambivalence posée par la flottaison de la pratique en dehors des cadres institutionnels, qui si elle est « excitante » peut aussi être « frustrante<sup>3</sup> ».

Cette ambivalence ne sied pas à la rigueur des cadres juridiques et tend à ce que la pratique soit l'objet de tentatives d'encadrement, plus marquées en France qu'au Québec.

---

<sup>1</sup> Entretien avec Sandrine, *op cit.*

<sup>2</sup> Entretien avec Connie, salariée de WWOOF Canada, Québec (en visioconférence), 27 novembre 2020, ma traduction.

<sup>3</sup> Il faudra attendre août 2021 et l'ouverture des frontières aux voyages non essentiels pour que les woofeur·euses non canadien·nes puissent à nouveau venir sur le territoire.



## En France : un rapport conflictuel

Le bénévolat présente des similitudes avec le service civique en France<sup>1</sup>, structure de laquelle WWOOF France aimerait d'ailleurs se rapprocher pour en faire une continuité de la pratique. Elle se rapproche ainsi d'un emploi, et le woofing est d'ailleurs considéré comme un travail dans la typologie de l'INRA (Institut national de recherche agronomique) des 14 types d'emplois agricoles, du plus au moins sécurisé, où il occupe la 13<sup>e</sup> place en tant que « travail sous un accord spécifique », juste avant les travailleur·euses illégaux<sup>2</sup> (Magnan et Laurent 2018). En effet, depuis un arrêt de la Cour de cassation de 1973, l'accueil de bénévoles dans une entreprise à but lucratif est en principe impossible<sup>3</sup>. Si l'entraide agricole est codifiée dans le Code rural et concerne exclusivement les exploitant·es agricoles<sup>4</sup>, la pratique du woofing n'est pas définie par un dispositif juridique spécifique et se trouve ainsi régie par le droit commun. Trois éléments sont dès lors nécessaires pour caractériser une prestation de travail : la réalisation d'une prestation (1), sous la subordination de quelqu'un (2), en échange d'une rémunération (3) (Carvalho 2016). L'accueil, l'hébergement et la nourriture pouvant être considérées comme une rémunération en nature, c'est par la négation d'une quelconque subordination que WWOOF France souhaite se blanchir de potentielles accusations de travail illégal, tout en mettant l'accent sur la dimension éducative de la pratique<sup>5</sup>. L'association rappelle ainsi sur le formulaire à remplir pour devenir hôte qu'« un woofeur n'est pas un employé : il n'y a aucun lien de subordination entre hôte et woofeur<sup>6</sup> ».

---

<sup>1</sup> Les dispositifs de service civique en France se situent à la croisée de motivations altruistes et d'insertion professionnelle (Becquet 2016). Ils sont présentés par le ministère de la Culture comme une voie pour permettre aux jeunes de 18 à 25 ans de « conforter leur apprentissage de la citoyenneté par l'action, de prendre le temps de réfléchir à leur propre avenir, tant citoyen que professionnel » et ne peuvent « en aucun cas se substituer à un emploi salarié ou d'agent public » (Site Internet du ministère de la Culture, consulté le 9 mars 2021).

<sup>2</sup> Le tableau est présenté en annexes 1.2.

<sup>3</sup> Cass Soc 14/03/73 MERCIER c/ URSSAF du Cher.

<sup>4</sup> L'article L325-1 du Code rural stipule que « L'entraide est réalisée entre agriculteurs par des échanges de services en travail et en moyens d'exploitation, y compris ceux entrant dans le prolongement de l'acte de production. Elle peut être occasionnelle, temporaire ou intervenir d'une manière régulière ». Cette définition exclut de fait les personnes qui n'ont pas le statut d'agriculteur·ice.

<sup>5</sup> Jonathan, salarié de WWOOF France, explique en ce sens qu'il souhaite « redéfinir le woofing sous la forme transmission de savoirs, expérience humaine, qu'il y ait pas d'ordre, aucun lien de subordination, pas d'attentes de productivité, nous c'est là-dessus qu'on a dû travailler en France, réellement, pour qu'on soit acceptés. On est tolérés, on est pas acceptés, on est tolérés, ça reste dans des eaux grises... on a toujours des cas MSA sur le dos, donc on fait attention, donc voilà avant tout on va essayer de mettre ça en avant, comme quoi c'est pas gîte et couvert contre un coup de main, c'est pas ça quoi ». (Entretien avec Jonathan, salarié de WWOOF France, France, 1<sup>er</sup> juin 2019).

<sup>6</sup> Section « devenir hôte » du site WWOOF France, <https://wwooof.fr/become-host/intro>, consulté le 13 septembre 2020

Au départ ignorée des institutions politiques, la pratique fait ensuite l'objet d'une curiosité, puis d'un bref encouragement par le ministère de l'Agriculture (voir plus bas), avant d'être perçue de manière suspicieuse. Cette suspicion est à réinscrire dans une tradition de recours à du travail illégal en agriculture<sup>1</sup> (Weber 2008). Outre une requalification en travail par la Cour d'appel d'Aix en 2010<sup>2</sup>, de même qu'une tentative de régulariser la pratique dans la loi Alimentation de 2010<sup>3</sup>, c'est en 2014 que les institutions étatiques prennent position vis-à-vis de la pratique dans une réponse à une question de l'Assemblée nationale. La députée de l'Aude Marie-Hélène Fabre interroge l'absence d'encadrement du woofing, ce à quoi le ministère de l'Agriculture répond :

Il ne peut être assimilé à l'entraide agricole ou au bénévolat mais doit être considéré comme des vacances actives à la campagne permettant à la personne d'accompagner l'exploitant dans certaines de ses activités en dehors de toute relation de travail. En revanche, toute fourniture d'une prestation de travail par le Woofeur ayant comme contrepartie une rémunération sous une forme quelconque, fût-elle en seuls avantages en nature, gîte et couvert, et dans un rapport de subordination de l'hôte, tels que l'intervention de l'hôte dans l'exécution du travail, l'exercice d'un droit de contrôle et de direction sur le Woofeur, serait constitutive d'une relation salariale.<sup>4</sup>

Cette réponse laisse peu de marge au woofing pour exister, et la requalification juridique en contrat de travail menace la pratique. Un agent de la Mutuelle sociale agricole (MSA) que je rencontre interpelle en ce sens l'adjoint à son poste à propos d'un cas de verbalisation :

**Christian** : François, le dernier cas qu'on a eu, c'était pas une histoire que c'était le woofeur qui se rendait sur le marché pour vendre les productions c'était pas ça ?

**François** : Si, oui, notamment oui. Il était aussi seul à assurer la récolte et effectivement il assurait aussi la vente sur les marchés. Oui, voilà, sur toute la période de temps forts de la vie économique d'entreprise. Donc là, on peut quand même difficilement contester qu'il [l'agriculteur] comptait sur cette main-d'œuvre-là pour faire tourner son activité.<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup> Florence Weber explique que les métiers de l'agriculture font partie des plus « utilisateurs de travail au noir » dans la mesure où « ce sont des secteurs dans lesquels on trouve une forte proportion de petites entreprises, voire de très petites entreprises, et où se pose la question de la rentabilité des activités économiques » (2008, 41).

<sup>2</sup> En 2010, la Cour d'Appel d'Aix a reconnu l'existence d'un lien de subordination entre un viticulteur et des woofeur·euses venu·es participer aux vendanges (CA Aix-en-Provence, 30 novembre 2010, n°2010/1254). Il s'agit de la première requalification du woofing en contrat de travail.

<sup>3</sup> Au cours de la révision de la Loi Alimentation de 2010, un amendement visait à régulariser le woofing en promouvant les expérimentations et les découvertes de fermes, mais a été rejeté.

<sup>4</sup> Question 47417 du 14 janvier 2014, réponse publiée au Journal Officiel le 13 mars 2014. <https://questions.assemblee-nationale.fr/q14/14-47417QE.htm>, consulté le 25 octobre 2021.

<sup>5</sup> Entretien avec Christian et François, postes de direction à la Caisse centrale de la MSA, France, 6 juin 2019.

Le critère de la participation à la vie économique de l'entreprise suffit à caractériser une prestation de travail. Jonathan, du bureau de WWOOF France, me raconte deux cas d'accusation qui ont touché des hôtes du réseau :

En fait on avait eu un gros cas MSA en 2014 où on a eu un paysan bio dans l'Hérault qui s'est fait attaquer par la MSA, il y avait une woofeuse chez lui, elle était au Pôle-emploi [institution française de régulation de l'assurance chômage] à l'époque, et elle était en fait en recherche de vie, et donc elle s'est dit « tiens je vais aller faire du woofing dans cette ferme qui est à 30 bornes de chez moi pour voir si ça me plairait », et hop contrôle MSA, le mec super obtus, verbalisation donc PV [procès-verbal] à l'agriculteur et radiation des droits Pôle-emploi à la woofeuse [...].

*Et l'autre cas c'est ?*

Alors on a eu un cas dans l'Orne où, c'est tous les deux des paysans, des maraîchers, d'accord, Fabrice qui est en MSV [maraîchage sol vivant] et qui est très très actif dans la formation, donc il fait beaucoup de formations et lui réellement son but, il a même fait un espace-test chez lui, donc lui c'est vraiment transmettre son savoir, et contrôle MSA, il y avait deux ou trois woofeurs chez lui, sa femme était enceinte à ce moment-là donc ils avaient une activité chèvrerie qu'ils avaient laissée de côté, ils [les contrôleurs MSA] ont dit « non en fait les woofeurs ils sont là pour reprendre la place de votre femme ». Ce qui était pas du tout le cas, les woofeurs étaient avec Fabrice sur le maraîchage, mais comme ces gens-là sont assermentés, leur parole prévaut sur la parole des autres. Malgré la signature des contrats, ce qu'on appelle la déclaration sur l'honneur, voilà, donc ça ça nous aide bien quand même, malgré ça, malgré les témoignages des woofeurs et de l'hôte, c'est des témoignages tous concordants on a quand même été embêtés quoi.

*Et après ça se traduit avec des pénalités ?*

Ah bah pour l'hôte, pour l'hôte qui reçoit.<sup>1</sup>

Si l'association ne souhaite pas mettre en place de clinique juridique, elle vient toutefois en aide aux hôtes en difficulté, à condition que ceux et celles-ci n'accueillent pas plus de deux woofeur·euses<sup>2</sup>. Lors d'un entretien pour le journal Libération en 2013<sup>3</sup>, l'association déclare également avoir exclu une demi-douzaine d'hôtes qui ne respectaient pas le contrat moral.

Concernant les contrôles, les acteur·ices de la MSA travaillent en collaboration avec l'Inspection du Travail. Le rôle de l'État reste en effet de garantir la sécurité des marchés et, au vu du cadre juridique, la pratique du woofing se trouve rapidement dans une situation d'illégalité. Lors de ma rencontre avec plusieurs inspecteur·ices du travail de la région étudiée,

---

<sup>1</sup> Entretien avec Jonathan, *op. cit.*

<sup>2</sup> La plateforme Internet WWOOF France propose cependant une mention « 4 et plus » dans le nombre de woofeur·euses accueilli·es chez les hôtes.

<sup>3</sup> « Enquête, le woofing, une pratique en vacance de statut juridique », *Libération*, 20 août 2013 [https://www.liberation.fr/futurs/2013/08/20/le-woofing-une-pratique-en-vacance-de-statut-juridique\\_925939/](https://www.liberation.fr/futurs/2013/08/20/le-woofing-une-pratique-en-vacance-de-statut-juridique_925939/), consulté le 2 mars 2020

l'une d'elles m'explique rechercher lors des contrôles « la volonté originelle » qui sous-tend les accueils :

En fait, ce qui va guider, mais qu'on a parfois du mal à démontrer, c'est quelle est la volonté originelle, est-ce que la personne elle prend quelqu'un aussi parce que... lui montrer parce que la personne est en demande, ou est-ce que aussi elle prend quelqu'un parce qu'elle a un besoin de main-d'œuvre aussi, enfin, si elle a un besoin de main-d'œuvre à un moment donné il faut qu'elle prenne un salarié, si elle en a pas les moyens malheureusement elle n'en prend pas, mais elle passe pas un moyen détourné.<sup>1</sup>

Elle se positionne formellement contre cet usage « détourné » d'accès à de la main-d'œuvre et certifie que le désintéressement et le partage doivent guider les accueils. Frédéric, qui a un poste à responsabilité à la MSA, ne dit pas autre chose lorsqu'il explique les procédés mis en place pour les contrôles et le rapide « basculement » du bénévolat dans une relation salariale :

L'idée c'est que l'intervention sur une exploitation, la présence sur une exploitation, c'est pas interdit, mais ça dépend ce qu'on vient faire, si on est là pour observer, regarder, découvrir des techniques, un mode de vie, voilà des pratiques culturelles je sais pas quoi, on est là pour regarder, découvrir, expérimenter éventuellement, y'a pas de soucis ! Si on commence à être dans une relation qui dévie un petit peu sur...on participe à une organisation de travail, on va commencer à avoir des horaires, on va commencer à avoir des consignes, on va commencer à avoir une rémunération. Une rémunération c'est pas forcément de l'argent, ça peut être, et bien vous vous baladez, je vais vous proposer d'intervenir sur mon exploitation, et bien vous travaillez un petit peu et puis en contrepartie je vous nourris, et puis je vous loge, et bien ça s'appelle une rémunération en nature [...]. C'est le faisceau d'indices, donc il y a un ensemble d'éléments qui vous amène à une conclusion qui est de dire, c'est du salariat, ou c'est pas du salariat. Ce que je veux vous dire quand même... on est quand même très rapidement... à partir du moment où on a une action et qu'on est pas dans l'observation quand même, on peut très facilement basculer dans... voilà.<sup>2</sup>

Malgré ce risque identifié de travail dissimulé, jusqu'en 2019, le ministère de l'Agriculture recommandait le woofing sur son site Internet, comme une pratique permettant de découvrir le métier<sup>3</sup> (Carvahlo 2016). Puis, une pétition<sup>4</sup> d'un membre du réseau WWOOF France été

---

<sup>1</sup> Entretien avec André, Séverine, Flora et Christelle, poste de direction et inspectrices du travail à la DIRECTE Bretagne, France, 16 décembre 2019 (Séverine qui parle).

<sup>2</sup> Entretien avec Laurent, directeur de la Mutuelle Sociale Agricole Portes-de-Bretagne, France, 8 mars 2019.

<sup>3</sup> Sur le site Internet du Ministère, le *woofing* est présenté comme une activité permettant de promouvoir des valeurs d'échange : « Le woofing ne consiste pas seulement à traire vaches ou chèvres, cueillir quelques mûres pour les confitures, réparer une clôture ou débroussailler un champ... Plus qu'une simple expérience à la ferme et un logement gratuit, c'est d'abord un échange humain, une preuve que des notions comme la tolérance ou la confiance existent encore » <http://agriculture.gouv.fr/generation-woofers>, consulté le 2 mars 2019.

<sup>4</sup> Pétition « pour la création d'un statut légal du WWOOFing auprès de la MSA et l'abandon des poursuites judiciaires contre les hôtes wwoof », Change, <https://www.change.org/p/pour-la-cr%C3%A9ation-d-un-statut-l%C3%A9gal-du-woofing-et-l-abandon-des-poursuites-contre-les-h%C3%B4tes>

adressée à Stéphane le Foll, ministre de l'Agriculture en 2013, et Michel Brault, le directeur MSA, pour demander la régularisation du woofing. Elle dénonce le caractère paradoxal d'encourager le woofing sur le site Internet du ministère alors même que la MSA poursuit judiciairement des agriculteur·ices qui reçoivent des bénévoles. Elle a récolté 50 000 signatures. Le ministère a par la suite ôté son encouragement sans explication en 2019, témoignant d'un rapport plus conflictuel à la pratique.

En outre, plusieurs essais de formalisation sont à noter. À la suite de plusieurs condamnations d'hôtes du réseau, l'association WWOOF a sollicité une rencontre avec la MSA, dans le but de parvenir à une entente et ainsi protéger les hôtes membres du réseau. Cette rencontre a abouti en 2016 à une entente informelle invitant les hôtes à signer une déclaration sur l'honneur avec les woofeur·euses<sup>1</sup>. Cette entente rappelle que « le WWOOFer reste libre dans tous ses gestes et activités (participation ou non aux activités). Aucune directive sous forme de subordination ne peut lui être donnée, ni aucune prestation de travail être demandée ». Cette déclaration a été transmise aux caisses régionales de la MSA, qui restent juges pour évaluer au cas par cas les situations. De plus, au cours d'une rencontre d'un COE (Conseil d'Orientation pour l'Emploi) en 2018 sur les différentes formes de travail non déclaré en agriculture et leur évolution, qui réunissait tous les acteur·ices de la MSA et les ministères de Travail et de l'Agriculture, le woofing est classé en tant que nouvelle forme d'activité bénévole qui présente « un risque (variable) de travail dissimulé<sup>2</sup> », aux côtés des vendanges festives et des jockeys amateurs et accompagnateurs dans le secteur équestre<sup>3</sup>.

Par ailleurs, je remarque que la défiance vis-à-vis de la pratique semble tributaire de la proximité avec les réalités des producteur·ices : plus les acteurs sont haut placés<sup>4</sup>, plus ils sont aux prises avec une vision idyllique du woofing. Lors d'une rencontre avec des responsables nationaux de la MSA, ceux-ci expriment une moindre suspicion, considérant le woofing comme une pratique permettant de faire découvrir la profession et les régions françaises,

---

*nwoof?share\_id=CDlqlaPFgZ&utm\_campaign=signature\_receipt&utm\_medium=email&utm\_source=share\_petition,*  
consulté le 1<sup>er</sup> mars 2020.

<sup>1</sup> La déclaration sur l'honneur est présentée en annexe 4.1.

<sup>2</sup> Le Code du travail (article L. 8221-5) définit le travail dissimulé comme tel : « Est réputé travail dissimulé par dissimulation d'emploi salarié le fait pour tout employeur » soit le fait de ne pas déclarer intentionnellement un salarié, soit le fait de ne pas déclarer la totalité des heures ».

<sup>3</sup> Conseil d'Orientation pour l'Emploi, audition du Conseil Central de Mutuelle Sociale Agricole, mardi 6 novembre 2018.

<sup>4</sup> Ce ne sont que des hommes dans le cas français, à l'exception des inspectrices du travail.

l'assimilant au modèle de l'œnotourisme. Lorsque je mentionne l'aide qu'apportent les woofeur·euses aux hôtes, ces agents mettent à distance ce gain en estimant au contraire que l'accueil doit uniquement être une charge pour les hôtes :

Pour moi si le woofing il est fait dans le cadre normal, j'exagère un tout petit peu mais pas tant que ça, ça devrait pas être une aide pour l'exploitant, ça devrait presque être plus une charge, parce qu'il va perdre du temps à expliquer, à présenter, voilà à faire essayer à quelqu'un qui est pas du métier donc qui va pas forcément bien faire tout de suite, donc pour moi si ça aboutit à avantager l'hôte qui accueille des woofeurs, c'est déjà qu'il y a un problème sur la façon dont c'est fait et qu'on s'achemine vers autre chose que du woofing.<sup>1</sup>

Peu enclin à écouter l'argument des difficultés des producteur·ices liées à la charge de travail et à la faiblesse des rémunérations, il propose plus tard de limiter dans le temps les séjours et de recruter explicitement des personnes non formées, une proposition qui se trouve en porte-à-faux par rapport aux souhaits des hôtes que j'ai rencontrés. Les acteur·ices de l'Inspection du travail vont dans le même sens lorsqu'ils et elle entendent limiter dans le temps les séjours en woofing afin de garantir qu'il s'agit d'observation et de découverte. De plus, une note interne du ministère du Travail, stipule qu'il faudrait que « l'exploitation est [soit] assez petite et assez peu professionnelle », et mentionne plus loin que « l'idéal serait donc que les wwoofers paient pour leur séjour dans la ferme » (Cailhol 2013).

Enfin, le brouillage des frontières peut donner lieu à des situations ubuesques où malgré le fait que le woofing soit considéré, défini et défendu comme du bénévolat, il faudrait que les chômeur·euses utilisent leurs congés auprès de l'organisme Pôle Emploi pour se rendre dans les fermes. Pour André, chef de service à l'Inspection du travail, cela ne fait pas de doute, comme il s'agit de tourisme, il lui paraît « logique<sup>2</sup> » de poser des congés. Plusieurs des bénévoles français·es rencontrés lors des entretiens ont effectué leurs séjours alors qu'ils et elles bénéficiaient de prestations du Pôle Emploi. Si certain·es rationalisent cet usage en estimant être plus « productif » pour la société en faisant du woofing<sup>3</sup>, d'autres ont exprimé une gêne au moment d'aborder cela dans l'entretien, demandant par exemple de couper l'enregistrement. Une nébuleuse entre un droit du travail qui ne correspond pas tout à fait aux conditions d'exercice de la pratique et des timides encouragements des institutions agricoles

---

<sup>1</sup> Entretien avec Christian et François, *op. cit.*

<sup>2</sup> Entretien avec Séverine, André, Flora et Christelle, *op. cit.* (André qui parle).

<sup>3</sup> Voir chapitre 4. III.a).

participe du maintien d'un flou autour du statut de la pratique, qui tantôt est considérée comme du tourisme ou bien rappelée à l'ordre en tant que prestation de travail.

### **Au Québec : les frontières de la tolérance**

Au Québec, l'entraide agricole n'a pas de statut juridique particulier. Les textes de loi définissent un contrat de travail comme « celui par lequel une personne, le salarié, s'oblige, pour un temps limité et moyennant rémunération, à effectuer un travail sous la direction ou le contrôle d'une autre personne, l'employeur<sup>1</sup> ». Les requalifications d'activités en contrat de travail s'appuient sur ces trois critères de la prestation, du contrôle et de la rémunération. Dans son Guide d'interprétation et de jurisprudence du droit du travail, la CNESST (Commission des normes, de l'équité, de la santé et de la sécurité du travail) précise que plusieurs indices peuvent conduire à considérer le bénévolat comme un travail, tels qu'un lien de subordination<sup>2</sup>. Les cas les plus fréquents de requalification juridique en contrat de travail se trouvent dans les secteurs de la construction, la rénovation et la restauration. Or à ce jour il n'y a pas eu de requalification juridique de bénévolat en contrat de travail au sein des fermes membres du réseau WWOOF. Si le droit québécois semble autoriser la pratique du woofing chez tous les types d'hôtes, c'est dans la législation canadienne et la Loi sur l'Immigration et la Protection des Réfugiés qu'elle se trouve contrainte. En effet, la section 2 de l'acte définit le travail comme :

Une activité pour laquelle un salaire est payé ou une commission est gagnée, ou qui est en concurrence directe avec les activités des citoyens canadiens ou des résidents permanents sur le marché du travail canadien.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Article 2085 du Code civil du Québec.

<sup>2</sup> La section « Bénévolat » indique l'ambiguïté propre à cette forme atypique de travail qui est incompatible avec une entreprise à but lucratif : « il est parfois difficile de cerner la notion de travail bénévole. Ainsi qu'il a été mentionné lors de l'étude de la définition du terme « salarié », la Loi sur les normes du travail ne nie pas l'existence du bénévolat. Cependant, des allégations selon lesquelles le bon fonctionnement de l'entreprise ne nécessite pas l'embauche de nouveaux employés, que le ou les postulants sont sans expérience ou que le ou les travailleurs ont accepté de travailler gratuitement ne justifient pas le non-respect des normes du travail. Dans ce contexte, nous ne pouvons prétendre que le travailleur s'est engagé sur une base bénévole. Certains critères peuvent être utilisés lorsque l'on a à déterminer si un travailleur exécute un travail bénévolement ou si, au contraire, il exécute ce travail sans être rémunéré alors qu'il devrait l'être en vertu de la loi. Le type d'entreprise peut également s'avérer pertinent pour déterminer s'il s'agit d'un travail bénévole. Ainsi, le travail bénévole ne devrait pas exister au sein d'une entreprise à but lucratif ». <https://www.cnesst.gouv.qc.ca/fr/organisation/documentation/acces-linformation/documents-servant-prise-decision/normes-travail/loi-sur-normes-travail/chapitre-iv-normes-travail-art-391-97/section-i-salaire-art-391-511/article-40>, consulté le 9 novembre 2021.

<sup>3</sup> « Temporary Foreign Worker and International Mobility Programs: What is work? », Gouvernement du Canada, 2017, ma traduction. <https://www.canada.ca/en/immigration-refugees-citizenship/corporate/publications-manuals/operational-bulletins-manuals/temporary-residents/foreign-workers/what-is-work.html>, consulté le 11 janvier 2022

Il résulte de ce texte que les étranger·es qui se rendent sur le territoire canadien ne peuvent effectuer de bénévolat auprès de fermes commerciales<sup>1</sup>. Après quelques cas de litiges à la frontière et de renvois de bénévoles hors du territoire, l'association WWOOF Canada a entendu clarifier les conditions d'exercice de la pratique dans un document-cadre de 2016, où il est stipulé que :

- En tant que WWOOFeur (visiteur), si vous avez un permis de travail, vous pouvez *woof*er auprès de n'importe quel hôte WWOOF – qui opère commercialement ou non commercialement sans craindre d'enfreindre les réglementations.

-En tant que WWOOFeur (visiteur), si vous n'avez PAS de permis de travail, mais un visa touristique uniquement, vous ne pouvez *woof*er qu'avec les hôtes non commerciaux (qui produisent pour les besoins de la famille, avec un petit supplément au bénéfice de la famille), pour un maximum de quatre semaines avec chaque hôte.<sup>2</sup>

Les bénévoles québécois·es et canadien·nes ne sont pas sujets à ces réglementations. Si dans les deux fermes à l'étude, ces fermes commerciales ne sont pas supposées recevoir de woofeur·euses étrangers sans permis de travail, ils et elles le font en pratique. Elles composent des arrangements face à ces restrictions, l'une en conseillant la discrétion, l'autre en formalisant la relation. Cathy de la ferme Inspir'action explique ainsi conseiller aux bénévoles de faire attention à la police aux frontières, et ce depuis un incident :

Elle me dit que pour recevoir des woofeurs, ici, c'est de plus en plus compliqué, « le woofing il faut pas que tu le dises ». Elle parle surtout des douanes, pour eux quand tu as un visa touristique il n'est pas concevable de venir pour travailler sur une ferme. Elle raconte le cas de deux jeunes Françaises qui sont venues, une a dû repartir en France à la suite des questions des douaniers, l'autre a supprimé son compte woofing, et puis tous ses courriels. Elle leur a écrit en leur disant « ne vous inquiétez pas je viens toujours j'ai juste dû tout supprimer pour ne pas avoir de troubles ».<sup>3</sup>

Au Hameau Vert, le fait que le séjour soit cadré comme un stage, avec la signature d'une convention rédigée par une juriste de l'écovillage, permet de se prémunir d'éventuels

---

<sup>1</sup> Connie explique que : « il n'y a pas de restrictions autres [pour les hôtes] que de devoir exercer de manière écologique, ils n'ont pas à être certifiés biologiques, ils peuvent être commerciaux ou non-commerciaux. S'ils sont commerciaux, ils vont devoir accueillir des *woofeurs* avec un permis de travail et ils vont devoir suivre la réglementation adéquate... ils peuvent avoir une ferme plus ou moins grande, ils peuvent avoir un jardin urbain sur un rooftop, un jardin familial en ville, du moment qu'ils incluent *les woofeurs* dans des apprentissages sur l'agriculture durable, c'est le principal critère ». Entretien avec Connie, *op. cit.* ma traduction.

<sup>2</sup> Document interne « : Define WWOOF for CBSA Officers when assessing entry of Foreign Nationals who state they are going WWOOFing » réalisé par WWOOF Canada et transmis aux autorités frontalières de contrôle canadiennes le 20 juillet 2016, ma traduction.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 7 août 2019.



incidents<sup>1</sup>. Nebaya s'assure que tous les bénévoles ont une assurance santé et un des bénévoles sera d'ailleurs prié de partir lorsqu'elle s'apercevra qu'il n'a pas d'assurance. Cette exigence de permis de travail pour les woofeur·euses étrangères apparaît incompatible avec le fait que les bénévoles québécois·es ne soient pas considéré·es comme des travailleur·euses. Il s'agit là d'un écart lié à la différence entre le droit canadien et le droit québécois. Selon Nora, juriste et autrice d'une thèse sur les conditions de travail dans le cadre des PMT en agriculture, la pratique se trouve aux confins de la légalité :

Au Québec là, ça c'est intéressant quand même on ne peut pas être payés en nature pour le travail effectué donc c'est illégal, la Loi sur les normes du travail prohibe le fait d'être payé en nature pour le travail effectué, donc ça veut dire qu'on peut pas être payé en nature, on peut pas être payé en... oh je veux pas te verser de rémunération parce que je t'héberge et je te nourris, c'est illégal. Or les pratiques qui vous intéressent s'inscrivent vraiment à la marge de tout ça [...] mais l'inspectorat du travail au Québec agit pour l'essentiel sur la base de plaintes. Donc si les woofeurs ne s'en plaignent pas, ou si les collègues des woofeurs ne se plaignent pas des conditions de leurs collègues, il y aura pas d'enquêtes.<sup>2</sup>

En effet, depuis un virage à l'américaine, le modèle d'Inspectorat du travail québécois est devenu *complaint-driven* (Gesualdi-Fecteau 2016, 1440). Aussi, le nombre de contrôles inopinés de l'Inspectorat a chuté : en 2020, il y a eu seulement 30 000 visites effectuées tout secteur confondu, pour 13 000 employeur·euses (CNESST 2020). Le secteur de l'agriculture ne concerne que 279 visites, là où le bâtiment et les travaux publics en comptent presque 10 000. À ce jour, aucune plainte n'a touché la pratique du woofing. Pour que l'inspection du travail intervienne, il faudrait que les bénévoles formulent une plainte or, au vu du caractère informel et convivial du woofing, cela apparaît peu probable<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> La convention transmise aux stagiaires lors de leur inscription stipule à la section « responsabilité » que « les stagiaires ne sont pas considérés comme des travailleurs au sens des lois du Québec. Vous venez ici en tant que bénévoles et vous n'êtes pas tenu de fournir une « prestation » de travail particulière. Vous avez la possibilité de nous accompagner dans certaines activités pour apprendre le maximum de choses sur notre fonctionnement, mais rien ne vous sera imposé. En ce sens, vous n'êtes pas couverts par la Loi sur les accidents de travail ni couverts par la Loi sur les normes du travail. Vous ne recevrez aucune rémunération pour le temps que vous donnez comme bénévole. Par contre, nous comptons sur votre dynamisme et votre participation. Vous devez vous-même évaluer votre condition physique et vos aptitudes à réaliser certaines tâches. » (Hameau Vert, Formulaire d'inscription, 2019).

<sup>2</sup> Entretien avec Nora, professeure de droit du travail et ancienne avocate à la CNESST, Québec (en visioconférence), 1<sup>er</sup> mai 2020.

<sup>3</sup> Cela rejoint ce qu'a pu observer Lucie Hélin dans son mémoire de recherche sur les Français·es employé·es au Québec dans le cadre d'un Permis Vacances Travail (PVT). Elle montre qu'au regard du caractère touristique et limité dans le temps de l'expérience, les « PVTistes » acceptent des conditions de travail qui ne respectent pas toujours les normes du droit du travail québécois (salaire minimum, temps de repos obligatoire) et ne s'engagent que très rarement dans des procédures juridiques pour faire valoir leurs droits (Hélin 2017).

Par ailleurs, au cours des entretiens auprès des acteur·ices institutionnel·les, ils et elles ont montré une moindre défiance vis-à-vis de la pratique, alors même que dans de nombreux cas elle est illégale. Si cette tolérance peut paraître surprenante, elle est à réinscrire dans le fait que le secteur de l'agriculture est particulièrement touché par le travail atypique et temporaire, avec notamment les travailleurs internationaux, ce qui favorise un laisser-aller par rapport aux pratiques informelles, voire envers leur déviance. Les hôtes membres du réseau s'accommodent aussi de ces interdictions pour contourner les règles. Les bénévoles semblent quant à elles et eux ignorer ces règles et aucun·e n'a mentionné d'inquiétude vis-à-vis de l'illégalité de leur pratique, notamment dans les cas de Français ou Françaises venue·s travailler dans des fermes commerciales québécoises.

En somme, aussi précaire que soit leur existence juridique et leur reconnaissance institutionnelle, les acteur·ices du WWOOF refusent l'institutionnalisation afin de conserver leur capacité à définir et réguler la pratique selon leurs propres critères<sup>1</sup> (Suchman 1995). Les bureaux des associations adoptent des stratégies pour protéger leurs membres. Par exemple, la réglementation relative à la lutte contre le travail dissimulé a mené WWOOF France à déconseiller les accueils de plus de deux woofeur·euses<sup>2</sup>, tandis qu'au Québec, les contrôles étant moins fréquents, certaines fermes accueillent jusqu'à 10 bénévoles<sup>3</sup>. Ce laisser-faire s'explique par le modèle de régulation du travail, selon s'il est basé sur la prévention des abus (France), ou bien sur la plainte (Québec). Pour être en accord avec les législations en vigueur, les deux associations recommandent aux bénévoles d'être couvert·es par une assurance santé, bien qu'à l'exception d'un des cas (le Hameau Vert), les hôtes ne vérifient pas la couverture. Afin de se prémunir de potentielles accusations, la stratégie principale des associations consiste toutefois principalement à nier la qualification de « travail » de la pratique.

---

<sup>1</sup> Star et Strauss résument ce dilemme de la visibilité en s'appuyant sur les travaux de Suchman (1995) : « Suchman (1995) propose une analyse raffinée des compromis complexes nécessaires à la visibilité du travail. D'une part, la visibilité peut signifier la légitimité, la lutte contre l'obscurité et d'autres aspects de l'exploitation. D'autre part, la visibilité peut créer une réification du travail, des opportunités de surveillance, ou venir accroître la charge de communication et de procédures au sein du groupe » (2004, 10, ma traduction).

<sup>2</sup> En entretien, Sandrine rappelle que « trop de woofeur·euses » peut tuer le woofing ». Entretien avec Sandrine, *op. cit.*

<sup>3</sup> Un site d'hébergement touristique accueillant des woofeur·euses pour l'entretien du potager au Québec propose même d'en accueillir 20 !

## b). Cachez ce travail que je ne saurai voir !

Lors de la réunion plénière de l'assemblée générale de WWOOF France, Jonathan, un des salariés, explique que la personne bénévole n'est soumise à aucune obligation de résultat auprès de l'hôte qui la reçoit :

Il rappelle que l'hôte ne donne pas d'ordres au woofeur, ce n'est pas un travail. Par exemple, si l'hôte dit « je vais traire les vaches à 6h30 », il ne peut pas dire « tu viens avec moi », c'est au woofeur de proposer. Devant les visages interloqués qui lui font face, Jonathan poursuit : « mais si le woofeur ne fait rien on lui demandera de partir ». <sup>1</sup>

Si ce détournement de l'obligation de participer aux activités de la ferme semble relever de l'absurde, il a pour but de prémunir les membres de l'association d'éventuelles accusations de travail dissimulé, puisque la pratique du bénévolat au sein de fermes commerciales reste « tendancieuse », comme le dit ensuite Jonathan. Il entretient ici la représentation idéalisée d'un bénévolat d'observation, qui invisibilise la contribution des woofeur·euses aux tâches de production, et s'inscrit dans un « déni de travail » (Krinsky et Simonet 2012).

Dans leur introduction à un dossier sur l'invisibilisation du travail <sup>2</sup> (2012), Maud Simonet et John Krinsky questionnent les apports des recherches sur le travail invisible, qui se cantonnent dans certains cas à une critique des oppositions traditionnelles de la sociologie du travail, telles que gratuit/rémunéré. Il et elle proposent de plutôt rendre compte des *processus* de visibilisation et d'invisibilisation du travail, afin de formuler une critique permettant un changement de ces rapports sociaux (2012). Parmi les processus d'invisibilisation, le déni de travail se définit comme :

La forme la plus radicale d'invisibilisation, le travail et/ou le travailleur n'étant pas reconnu comme tel par les institutions (la monnaie, le droit du travail...) et dans les représentations communes (« ce n'est pas du travail »). <sup>3</sup>

Ici, c'est *via* une lutte de définition de ce travail agricole que s'opère le déni de travail, dont témoigne l'évolution même du nom de l'association (Encadré 13).

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 30 mai 2019.

<sup>2</sup> Les auteur·ices du dossier montrent comment le travail gratuit n'opère plus seulement dans la sphère domestique mais gagne des sphères d'activités variées (casernes de pompiers, parc de la ville, enseignement scolaire), qui sont autant de lieux où le travail se trouve précarisé et où les droits des travailleur·euses apparaissent être des *favours* plutôt que des *dus*.

<sup>3</sup> Le déni de travail appartient à la typologie des formes d'invisibilisation du travail, à côté de l'euphémisation et la spectacularisation, élaborée par Emmanuel Renault lors d'une conférence à l'Université de Nantes les 9 et 10 octobre 2009 (L'invisibilisation du travail et ses échos philosophiques), cité par Krinsky et Simonet (2012).

### Encadré 13 : Changer de nom pour s'éloigner du travail

Au départ, l'association de Sue Coppard propose des fins de semaine dans les fermes anglaises pour des citoyen·es en manque de nature, et l'association se nomme « Working Week-end On Organic Farms ». Le mouvement prend ensuite de l'ampleur et les bénévoles rejoignent les fermes pour de plus longues périodes, incitant à renommer l'association « Willing Workers on Organic Farms ». Le nom est alors sujet à controverses, assimilant les bénévoles à des travailleur·euses alors même qu'ils et elles ne sont pas considérés juridiquement de la sorte par les droits du travail nationaux. En 2000, l'association opère ainsi un ultime changement de nom pour « World Wide Opportunities on Organic Farms » afin de lever le doute sur la qualité des bénévoles et se prémunir de cette accusation. Certaines associations nationales ont néanmoins leurs propres appellations, comme WWOOF Nouvelle-Zélande : « We're Welcome on Organic Farms » – encore moins sujet à controverse ! - ou encore la Roumanie « World Wide Opportunities On Organic and Traditional Peasant Farms ».

Si les processus d'invisibilisation sont plus manifestes dans le cas français, les associations WWOOF canadienne et française participent toutes deux au déni de travail selon des stratégies de définition de la pratique différentes : d'un côté l'association canadienne insiste sur l'expérience humaine et tolère un plus large spectre d'activités, tandis que son homologue française s'inscrit dans un cadrage en termes de formation et d'éducation populaire. Le déni de travail passe par des stratégies discursives, des processus de sélection des hôtes, et enfin des représentations naturalisantes de la gentillesse des agriculteur·ices.

Tout d'abord, afin de masquer la contribution matérielle des bénévoles, l'usage discursif du mot « travail » est rejeté en France au profit d'une formule plus neutre de « participation aux activités ». Ainsi, alors que je m'entretiens avec Sandrine, une salariée de WWOOF France, et que j'évoque le « temps de travail », elle ne tarde pas à me corriger :

Tu vois tu as utilisé le mot « travail » et j'aime pas trop ce mot là, parce que c'est le mot travail implique un lien de subordination, induit enfin... tu sais c'est un petit peu, il y a un rendement à avoir, le mot « travail » j'aime pas, c'est vraiment la participation aux activités.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Entretien avec Sandrine, *op. cit.*

Un autre rappel à l'ordre concernant la définition du woofing aura lieu lors de l'assemblée générale de l'association, au cours d'une discussion informelle :

C'est la pause-café après plus d'une heure de réunion. On discute avec Yasmine, une amie membre de l'association qui m'accompagne à l'événement, et Mireille, woofeuse d'une cinquantaine d'années. Cette dernière nous fait part de sa situation : inscrite au Pôle Emploi, elle aménage son temps pour travailler quelques jours comme salariée dans une entreprise qu'elle connaît bien avant et après ses séjours en woofing pour éviter que le Pôle Emploi ne la contacte au milieu. Yasmine rebondit et mentionne son étonnement face à ce qui a été dit précédemment à la réunion quant à la nécessité de prendre des congés de chômage lors des séjours dans les fermes, alors même qu'on y « travaille ». Mireille réagit tout de suite « ah mais ne dit pas ça, c'est pas du travail ! » et enchaîne sur le fait que nous sommes « surveillé·es ». Nous répondons qu'il est tout à fait possible de travailler quelques heures sur la ferme, puis de se consacrer à sa recherche d'emploi. Mireille dit « oui, mais si tu dis ça à ton conseiller, c'est un risque à prendre ». Nous nous lançons un regard complice avec mon amie, ayant l'impression d'avoir prononcé le mot tabou de cette célébration.<sup>1</sup>

Cette stratégie discursive est propre à la France. Au Québec, le caractère de travail du woofing est plus assumé (Encadré 14) et c'est même une participante qui m'interpelle là-dessus lors d'un de mes premiers entretiens québécois :

Mais tu sais les gens ils ont des woofeurs pour avoir de la main-d'œuvre gratuite, leur but c'est pas de former des gens, tu sais, t'es au courant de ça ? [J'acquiesce]. Ok parfait, donc tu sais leur but c'est pas de passer 60 000 ans avec nous pour nous expliquer la vie, mais il y en a qui sont plus généreux que d'autres et puis ça c'est vraiment apprécié, parce que toi t'es là non rémunéré·e, donc tu sais c'est ça ta paye c'est la transmission de l'information.<sup>2</sup>

#### **Encadré 14. Un tabou du calcul plus marqué en France**

Ce tabou est davantage présent en France qu'au Québec dans les discours des responsables des associations, comme en témoigne la divergence de rapport au décompte. Sandrine, de WWOOF France, le dénonce :

Mais tu sais qu'il y en a qui comptent... et c'est valable des deux côtés, tu as des hôtes aussi qui comptent le temps de participation du woofeur, c'est valable dans les deux sens.

*Ouais c'est particulier quand même comme démarche.*

Ouais mais bon heureusement c'est très peu [...] non mais voilà c'est qu'on est dans... on est dans l'humain, dans une relation humaine.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 30 mai 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Joanie, *op. cit.*

<sup>3</sup> Entretien avec Sandrine, *op. cit.*

À l'inverse, Connie, de l'association canadienne, n'hésite pas à rappeler que la personne n'est pas tenue de faire plus que ce que sa présence ne « rapporte » :

On a entendu parler de certains hôtes qui ne font pas très attention à ça [le temps de travail], et qui demandent beaucoup plus à leurs woofeurs, et on doit rappeler à l'hôte : regarde, ce ne sont pas des employés, tu ne les paies pas, leur nourriture et leur pension, leur chambre et leur pension, est à peu près de 50 dollars, donc techniquement ils te doivent 50 dollars avec leur travail, donc pas une journée entière, et pas 7 jours sur 7 !<sup>1</sup>

Là où Sandrine se détache explicitement de cette perception du bénévolat qu'elle considère incompatible avec la relation humaine promue par l'association, Connie le verbalise de manière décomplexée.

Une autre stratégie de maintien du déni de travail est d'exclure du réseau celles et ceux qui auraient besoin de main-d'œuvre, notamment par un processus de sélection des hôtes. Au Canada, la sélection prend des airs d'enquête de moralité. Connie raconte :

On a un processus de sélection des hôtes, on leur demande de compléter leur profil, on leur demande d'inclure des photos, certains aspects de leurs vies qui montreraient à nos woofeurs à quoi s'attendre quand ils arrivent, on leur demande des recommandations, on leur demande une photo de leur carte d'identité, et de toute leur maison. On a des discussions avec eux pour être sûr qu'ils comprennent clairement quel est le but du WWOOF et, après tout ça, oh, on fait aussi une recherche sur Internet, une recherche banale, et aussi on parcourt leur profil sur les médias sociaux s'ils en ont, juste pour se faire une idée claire de qui ils sont et d'être sûr qu'ils sont un « good fit » pour WWOOF Canada, et ensuite ils sont approuvés.<sup>2</sup>

Le formulaire d'application mentionne les obligations des hôtes telles que « demandez aux woofeurs d'aider pour maximum une demi-journée (entre 4 et 6 heures), 5,5 jours par semaine<sup>3</sup> ». Les demandes d'application sont traitées moins sévèrement qu'en France, avec un taux d'approbation de 90% en 2019, tandis que le processus prend environ deux mois.

En France, le processus de sélection est semé d'embûches destinées à trier le bon grain d'un·e hôte dévoué·e, de l'ivraie de celles et ceux qui auraient besoin de main-d'œuvre. Le

---

<sup>1</sup> Entretien avec Connie, *op. cit.* ma traduction. Le calcul est encore plus précis dans la *Foire Aux Questions* de WWOOF Canada, où l'association expose : « Le salaire minimum au Canada varie entre 11 \$ (Nouvelle-Écosse) et 15 \$ (Ontario et Alberta) de l'heure, ce qui donne une moyenne de 12,31 \$. S'ils recevaient un salaire minimum moyen, le revenu serait alors de : 246 \$/semaine pour 20 heures ou 369 \$/semaine pour 30 heures. D'après Worksafe BC, les frais de chambre et pension sont de 50 \$ par jour. Les frais de chambre et pension pour une semaine = 350 \$/semaine » avant de rappeler que « *monétairement parlant, l'échange est juste. L'expérience, quant à elle, n'a pas de prix* ». <https://wwoof.ca/fr/frequently-asked-questions#t26217n165592>, consulté le 18 août 2021.

<sup>2</sup> Entretien avec Connie, *op. cit.* ma traduction.

<sup>3</sup> Section « devenir hôte », WWOOF Canada, <https://wwoof.ca/bost/register>, consulté le 4 novembre 2021, ma traduction.

délai de trois mois entre la demande et l'adhésion assure dans un premier temps qu'il n'y a pas de besoin urgent de main-d'œuvre. Cette attente joue le rôle d'une « épreuve économico-morale » (Chauvin 2010) qui laisse entendre que rejoindre le réseau se mérite. Dans le formulaire d'adhésion, il est aussi mentionné que l'hôte doit :

Avoir sincèrement envie de partager mes activités agricoles et ma vie quotidienne avec le WWOOFeur venu m'aider bénévolement pour découvrir mon mode de vie et des pratiques durables.

Être prêt à établir un rapport humain d'entraide réciproque, sans lien de subordination employeur-salarié : un WWOOFeur n'est pas un ouvrier agricole.<sup>1</sup>

De plus, les hôtes doivent choisir avec soin les termes avec lesquels ils et elles décrivent leur activité et leur envie de rejoindre le réseau<sup>2</sup>, puisqu'au cours de l'examen des demandes la responsable de l'association cherche à déceler une « envie de transmettre » :

Et c'est cette forme d'éducation qu'on veut vraiment mettre en avant parce que nous, par exemple, quand Clothilde [une salariée de l'association] vient choisir les hôtes, parce que c'est elle qui choisit les hôtes, ça fait 10 ans qu'elle fait ça donc elle sait lire entre les lignes maintenant, ce qu'on recherche avant tout c'est cette approche de transmission de savoirs. C'est clair, on a des fermes bios qui veulent s'inscrire, on ne les prend pas parce qu'on ne sent pas cette envie de transmettre [...]. Quand il [l'hôte candidat] remplit son profil c'est comme je te disais c'est dans la description, comment il va décrire ses activités, on va essayer de retranscrire l'envie du woofeur en lisant la description de l'hôte. Alors il y a plein d'hôtes, Clothilde est très très très stricte, il y a plein d'hôtes qu'on refuse, donc c'est un *email* automatique qui est renvoyé et ils reviennent, ils reviennent à la charge et « non non on s'est peut-être mal compris, mais moi je pense que j'ai vraiment ma place dans le réseau », et là *hop* on échange, on s'envoie des *emails* on s'appelle, et en fonction de ce qui se passe et bien soit on les prend, soit on les prend pas. Mais on sera plus strictes que laisser-aller.<sup>3</sup>

La capacité à décrire cette envie de transmettre est inégalement distribuée et discrimine celles et ceux moins habiles pour naviguer avec le langage attractif du woofing. À l'issue de ce processus de sélection, seuls 40% des demandes d'hôtes pour rejoindre le réseau ont été

---

<sup>1</sup> Section « Devenir hôte », WWOOF France, <https://wwooof.fr/become-host/intro>, consulté le 25 octobre 2021.

<sup>2</sup> Cette rigueur tranche d'ailleurs avec le traitement des adhésions des woofeur·euses pour lesquelles il est difficile d'instaurer un tel niveau de sélection, comme le dit Sandrine : « on a mis en place un système d'adhésion pour les hôtes qui est très, comment je dirai, où on pose pas mal de questions, sur les activités, sur l'endroit où vont dormir les woofeurs, sur le temps de participation, enfin tu vois c'est un dossier assez complexe et aujourd'hui, chez les woofeurs c'est difficile d'instaurer un tel niveau de sélection en fait ». Elle poursuit sur le risque d'avoir des bénévoles moins investies dans le réseau : « on a du très motivé et il y a, il faut bien l'avoir en tête, il y a certainement, il y a un pourcentage de gens qui profitent du système [...], on peut pas être parfait, il y a toujours un moment où, après notre rôle aussi en tant que salariés de l'association c'est de faire en sorte que ces gens-là on les vire du réseau ». Entretien avec Sandrine, *op. cit.* Le chapitre 4 montre que le travail de sélection – voire d'exclusion – des bénévoles revient surtout aux hôtes.

<sup>3</sup> Entretien avec Jonathan, *op. cit.*

acceptées en 2019. Une fois membre du réseau, les hôtes peuvent être exclues en raison de plaintes de bénévoles concernant les conditions d'hébergement ou les rythmes de travail. Les radiations sont définitives, comme le confirme Jonathan :

*Même si par exemple la personne fait des aménagements, j'imagine, par exemple quelqu'un d'un peu mal logé, et puis après les travaux se terminent ?*

Et bien non parce qu'on pense que à l'époque il [l'hôte hypothétique] a quand même pris la décision de s'inscrire dans le réseau, on lui avait quand même demandé d'être... de fournir un logement propre, on demande pas grand-chose, un logement propre, sain, c'est tout quoi, propre et sain c'est suffisant quoi, on s'en fout si il y a juste un lit, mais au moins le woofeur quand il a été au champ à aider la personne, il aime bien avoir son petit cocon.<sup>1</sup>

Il apparaît paradoxal de venir en aide à des fermier·es, qui bien souvent sont aux prises avec une surcharge de travail et un besoin d'aide, tout en travaillant à cacher ce besoin pour continuer de correspondre aux valeurs de l'association, ce qui *in fine* exclut du réseau les producteur·ices plus précaires. Ceux et celles-là ne sont d'ailleurs pas les plus visibles dans les documents de communication de l'association<sup>2</sup>. Au week-end de l'assemblée générale, les hôtes présent·es donnent de plus une représentation déformée d'un métier avec du temps libre<sup>3</sup> alors que celles et ceux qui sont le plus débordé·es ne sont pas présent·es. Des trois fermes bretonnes dans lesquelles j'ai séjourné, aucune n'envisageait de se rendre à l'événement, bien qu'ils et elles aient eu l'information par courriel. Quant à la surveillance des hôtes, les deux associations ont pour objectif d'« assainir » le réseau. Si du côté français cela se fait grâce à un programme d'hôte-référent en charge de visiter les fermes désirant rejoindre le réseau dans chaque région, au Canada, c'est sur les bénévoles que la vérification s'appuiera, grâce à des « woofeur·euses mystères » en charge de visiter les fermes et d'informer l'association canadienne de l'état de l'accueil.

Le déni de travail passe enfin par une naturalisation de la gentillesse et de l'hospitalité des hôtes, qui accueilleraient avant tout pour l'amour de recevoir. Comme dans le cas des chambres d'hôtes où peut s'opérer une « dénégation organisée de la relation marchande » (Giraud 2007, 16), ici s'opère une dénégation collective de la relation matérielle où l'authenticité est mise en scène. Christophe Giraud dévoile ces attentes d'authenticité :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Dans les portraits éloges des hôtes et des bénévoles, je n'ai relevé aucune mention des situations de difficultés financières, pourtant monnaie courante dans le secteur.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 30 mai 2019.



La mise en scène d'un univers domestique est nécessaire à la production de l'impression d'un accueil convivial, familial et amical : il permet à des citoyens d'avoir une expérience qui se veut authentique avec les autochtones résidents d'une région, une expérience dans une vraie famille. Or, l'accueil ne doit pas être perçu par les touristes comme une activité exclusivement marchande. Il est attendu une forme d'authenticité dans la relation interpersonnelle. (Giraud 2007, 16)

Ces attentes génèrent un coût supporté en grande partie par les hôtes<sup>1</sup>. Cette naturalisation est à relier avec un rôle historique d'accueil des fermes<sup>2</sup> qui n'accueillent pas seulement des woofeur·euses, mais aussi des stagiaires, des groupes, et une demandeuse d'emploi dans le cas d'Aurélie et Sylvain *via* le dispositif ADEMA<sup>3</sup>. Alors même que la vocation de refuge du woofing pourrait constituer une justification sociale de la pratique, plus admissible qu'une aide matérielle sur la ferme, les acteur·ices associatifs français se détachent de cette fonction. Il semble en effet que les publics bénévoles concerné·es ne soient en accord avec l'image qu'ils et elles souhaitent renvoyer, donnant lieu à une double solitude : celle des bénévoles en situation de précarité et celle des hôtes en proie à un isolement social. En effet, le woofing peut aussi prendre part à une économie de survie pour des bénévoles en quête de refuge<sup>4</sup> (Weber 2008). En France, il est même mentionné comme moyen d'hébergement par l'Association d'aide aux sans-abris et aux plus démunis<sup>5</sup>, à côté d'autres opportunités de logement en échange de services telles que celles proposées par les associations Le Temps pour Toit ou la plateforme collaborative ToitChezMoi<sup>6</sup>. Ce rôle du woofing est présent dans les deux cas français et québécois, puisque les hôtes se sont tous·tes trouvé·es aux prises avec des woofeur·euses qui étaient dans des situations de manque d'hébergement<sup>7</sup>. Alors même que ces usages sont courants, les associations n'en font pas mention dans leurs documents de communication, voire semble souhaiter se distancer de ce rôle social de la pratique. À cet

---

<sup>1</sup> Le chapitre 5 aborde en détail l'implication requise de la part des hôtes.

<sup>2</sup> Les fermes jouent un rôle d'accueil, qui peut en certaines occasions devenir formalisé, comme dans le cas des MARPA (Maison d'accueil Rurale pour Personnes Âgées) (Brumelot 2014), ou encore lors des accueils d'adultes en difficultés avec les CIVAM (Centres d'initiatives pour valoriser l'agriculture et le milieu rural) en France.

<sup>3</sup> Suspendu fin 2019, ce dispositif d'Accès des demandeurs d'emploi aux métiers agricoles permettait de découvrir le travail dans une ferme lors de séjours d'un mois financés par le Pôle Emploi.

<sup>4</sup> Florence Weber relève que le travail informel est passé « de l'aménagement d'une niche de viabilité – c'est-à-dire le fait que des salariés stables amélioreraient leur ordinaire grâce à des formes d'économie non officielle – à des activités qui se situent à présent du côté de l'« économie de survie » et qui deviennent nécessaires » (2008).

<sup>5</sup> Le 115 du particulier, <https://www.le115duparticulier.fr/2017/01/19/logement-trouver-un-logement-en-depannage/>, consulté le 21 octobre 2021.

<sup>6</sup> Cette plateforme met en lien des hôtes et des « voyageurs solidaires ». Une annonce expose d'ailleurs clairement « appliquer les règles du woofing » pour les besoins d'aide à l'entretien du jardin et des travaux extérieurs », consulté le 21 octobre 2021.

<sup>7</sup> Ces usages sont exposés dans le Chapitre 4.

égard, un échange entre deux membres de l'association WWOOF France qui intervient au cours de l'entretien que je mène avec Laëtitia est très parlant :

**Agathe** : Moi j'ai juste eu un retour un peu négatif de maraichers bios, où en fait ils ont eu un monsieur qui est venu et qui était un peu instable [Laëtitia : oui il y en a beaucoup] oui c'est ça, son idée il était sans domicile fixe et il faisait du woofing toute l'année, et donc ils [les maraichers bio] m'ont dit « nous vraiment on veut pas être discriminants et tout, mais après c'est vrai qu'on a un petit garçon de 4 ans à la maison, et que ouais, il avait quand même des comportements qu'on trouvait un peu limite, de consommation ».

**Thomas** : Ouais c'est là où il faut aller dans la discussion avec le woofeur et lui faire comprendre que c'est pas ce qu'on attend comme profil donc on lui demande gentiment...

**Laëtitia** : [le coupe] Mais non parce que tu peux te dire aussi pourquoi exclure ces mecs, il faut avoir conscience que le woofing c'est aussi, et ça se serait mentir que le nier, c'est une façon de... il y a des gens qui survivent grâce à ça, une vraie dimension sociale !

**Thomas** : D'accord, mais Quentin [un hôte du réseau] qui me disait, la première woofeuse que j'ai eu, elle se dégomrait à l'alcool toute la journée, c'était la punk à chien de service, et elle était vraiment là en mode squat quoi [...], elle voulait chercher un endroit où poser son camion quoi [Laëtitia : oui voilà], ça j'imagine qu'on en a.

**Laëtitia** : Et, il y a deux aspects quoi c'est-à-dire du point de vue de l'asso, qu'est-ce qu'on en fait... mais du point de vue, je veux dire effectivement quand tu analyses le mouvement, il faut avoir conscience que le woofing c'est quand même... ça a un véritable rôle aujourd'hui, de... tu sais il y a au XIXe siècle tu avais la soupe du pauvre, tu avais l'assiette du pauvre, tu pouvais très bien aller dans une baraque et dire « putain, voilà hébergez-moi, je suis à la rue » et aujourd'hui tu as des insti... tu as voilà l'État, il y a des associations qui gèrent cet aspect [...]. Et du coup c'est quand même aujourd'hui un des derniers lieux où tu peux... tu vois hier il y a un mec qui est venu, tu l'as vu là [un passant venu poser sa tente dans la ferme qui accueille l'événement]. Et donc si tu veux, il y a un mec qui s'est pointé là, et il y a un mec qui a une ferme qui accueille des woofeurs, et du coup il sait très bien que ça veut dire une forme d'ouverture d'esprit et potentiellement on peut m'héberger contre un peu de boulot, et ça c'est une évidence c'est-à-dire que il y a, je pense de moins en moins, il y en a eu beaucoup au départ, il y a cette facilité, il y a des gens qui arrivent pas à manger quoi tout simplement, et du coup tu, c'est aussi quelque chose qui peut être perçu négativement par l'asso, mais c'est une réalité, c'est-à-dire qu'il y a aussi un côté service social en fait, et cette mission de service social, c'est pas notre mission, mais dans les faits je pense qu'il y a des gens des fois, des hôtes, tu les virerais du truc, moi des fois ça me fait mal hein, c'est-à-dire que... tiens elle si je la vire de l'asso et bien elle va être isolée la nana, elle va être isolée parce qu'elle aura plus personne qui va la voir, ça maintient un petit lien social et le coup de main des fois il est presque secondaire en fait donc, donc ça si tu veux.

**Thomas** : C'est ce que j'ai vécu chez Catherine [une agricultrice hôte du réseau], le coup de main c'est secondaire.

**Laëtitia** : C'est ce que tu as vécu chez Catherine.

**Thomas** : Elle avait besoin de lien social.

**Laëtitia** : Voilà c'est ça, et du coup tu te dis, c'est là où moi j'ai des scrupules je me dis « bon cette nana si on raisonne en termes je dirai d'efficacité de réseau, d'assainir le réseau *et cetera et cetera*, elle elle dégage et si elle dégage elle va ou en fait tu vois ? ». Qu'est-ce qu'elle va faire, qu'est-ce qu'elle va devenir, et du coup en tant qu'association tu as quand même un discours qui doit rester humaniste [...], dans notre travail au quotidien, y'a quand même une empathie en fait, comme on est pas des machines, une empathie.<sup>1</sup>

Si Laëtitia, récemment engagée dans l'association et qui a un passé militant<sup>2</sup> insiste sur la dimension sociale du woofing, y compris du côté des hôtes qui peuvent se retrouver seul·e et avoir autant sinon plus besoin de compagnie que d'un « coup de main », l'autre, Thomas, photographe depuis de nombreuses années pour le compte de l'association, dénie ce rôle social. Lorsqu'il dit « c'est pas ce qu'on attend comme profil », il crée une frontière entre un profil bienvenu, ne se trouvant pas en situation de marginalité, et des indésirables, au sein de cette pratique qui se veut pourtant alternative. De l'autre côté, c'est la solitude de l'hôte, ici Catherine, qui ne correspond pas non plus aux standards de l'association. Ce rôle social, alors même qu'il constitue un masque à poser sur le visage du travail, demeure peu mis en avant par les responsables des associations WWOOF<sup>3</sup>.

Pour clore cette section, je mentionne que les bénévoles participent aussi à ce déni de travail, en France comme au Québec, la plupart ne définissant pas leur pratique comme une aide matérielle à des agriculteur·ices, mais comme une expérience à titre individuel, touristique ou militante<sup>4</sup>. Ainsi, un conglomérat d'acteur·ices participe à renvoyer une image du woofing qui invisibilise les rapports matériels au sein d'un déni de travail, en passant par des stratégies discursives, communicationnelles, et matérielles telles que l'exclusion de certains hôtes. Bien qu'elle ne s'inscrive pas dans les cadres juridiques qui offrent des protections sociales aux travailleur·euses, la pratique et les abus qui peuvent y être liés conduisent à des revendications portées par plusieurs types d'acteur·ices : institutionnels, professionnels et bénévoles.

---

<sup>1</sup> Entretien avec Laëtitia, *op. cit.*

<sup>2</sup> Elle a fait partie de plusieurs collectifs militants, tandis que les autres salarié·es de l'association ont mentionné que la création de celle-ci était leur première expérience dans le monde associatif.

<sup>3</sup> Mentionnons toutefois le programme récent (depuis 2019) de l'association WWOOF France, WWOOFing solidaire, décrit en introduction, qui semble renouer avec ce rôle d'assistance en proposant des accueils de demandeur·euses d'asile dans les fermes du réseau.

<sup>4</sup> Par exemple, Étienne et Noémie qui ont fait un séjour d'une semaine dans une ferme québécoise racontent qu'il s'agit pour Étienne avant tout d'une « expérience personnelle », tandis que Noémie considère que consommer localement serait plus aidant pour les producteur·ices. (Entretien avec Étienne et Noémie, bénévoles au Québec, Québec (en visioconférence), 30 mai 2020).

### c). Protéger le travail en woofing : exit, voice et loyalty

Les fêr·es de lutt·es sociales ne peuvent que rester sur leur faim en ce qui concerne le woofing : la pratique semble en effet assez consensuelle du côté des concerné·es, c'est-à-dire des bénévoles, des hôtes et des membres des bureaux des associations. Si quelques voies syndicales s'élèvent pour contester la pratique, cela reste toutefois sans effets. En fouillant un peu, il apparaît néanmoins que les bénévoles protestent *via* des initiatives individuelles contre des situations d'abus. Ces revendications pour de meilleures conditions de séjour ou de travail passent par des dénonciations sur les réseaux sociaux, des plaintes auprès des organisations WWOOF, ou encore des solidarités sur le terrain.

Tout d'abord, dans la mesure où le bénévolat ne tombe pas sous le joug juridique du travail, les syndicats ne sont pas impliqués directement. Des critiques émanent néanmoins de ces instances. Pour le syndicat français de la Confédération paysanne, la pratique précarise le travail, puisque « tout travail mérite salaire », comme me le dit Solange, l'animatrice régionale que je rencontre :

J'entends qu'il y ait des gens qui disent « moi j'ai envie de promouvoir, de faire, de parler de mon métier », ok, comment tu encadres l'exigence du nombre d'heures travaillées derrière ? Effectivement quand tu regardes la clause du woofing ils disent qu'il y a pas, on peut pas exiger... oui c'est un statut un peu entre deux, et qui peut mettre en concurrence effectivement... des salariés, et des gens qui peuvent se permettre de prendre du temps [...]. Ouais c'est bien, mais du coup tu mets en concurrence des publics.<sup>1</sup>

Des travailleur·euses agricoles se trouveraient ainsi placé·es en compétition avec des bénévoles pour qui il s'agit d'un passe-temps<sup>2</sup>. Solange poursuit plus tard en disant que s'il y a un « *vide* » pour cadrer la pratique, il se « résout normalement par le salariat<sup>3</sup> ». L'autre syndicat français de la FNSEA est moins critique de prime abord, bien qu'un de ses salariés maintienne qu'il faille « trouver le cadre légal adapté<sup>4</sup> », proposant de s'inspirer de ce qui existe pour les stages,

---

<sup>1</sup> Entretien avec Solange, *op. cit.*

<sup>2</sup> Cette substitution directe à un emploi salarié n'a été rencontrée qu'une fois au cours de l'enquête, lors d'une expérience vécue par Iris : « Iris me parle d'un deuxième woofing en Alsace qui s'est moins bien passé, où elle faisait beaucoup de nettoyage et aussi du ménage dans la ferme. Deux choses lui ont déplu : elle faisait principalement les tâches de lavage et elle a découvert qu'elle prenait le travail d'une dame âgée du village qui d'ordinaire faisait le ménage dans la ferme contre un petit salaire » (Carnet de terrain, 1<sup>er</sup> avril 2019).

<sup>3</sup> Elle est également critique des formules de service civique. À la suite de l'entretien, nous poursuivons la discussion dans le couloir, je lui dis qu'on aura l'occasion de se revoir, elle me dit « oui si je ne suis pas remplacée par un service civique ! », ce à quoi nous rions avant que je ne quitte le bureau (Carnet de terrain, 15 février 2019).

<sup>4</sup> Entretien avec Sébastien, chargé de mission emploi-formation pour la Fédération régionale des syndicats des exploitants agricoles (FRSEA), France, 4 mars 2019.

ou encore du dispositif ADEMA. Du côté québécois, seule Audrey, engagée à la CAPÉ, a soulevé une critique en questionnant ce que produit le woofing lorsque le « coup de main » bénévole devient nécessaire :

Là il y a cette espèce d'affaire qui apparaît que c'est... je veux des gens bénévoles stagiaires woofeurs *whatever* pour *chiller* et puis que ce soit le fun, mais là je réalise que j'en ai besoin et la ligne tout d'un coup, et bien ça va être quoi ta relation avec eux, elle devient vraiment trop floue là. Et puis moi je pense que c'est vraiment la meilleure recette pour des gros gros bordels.<sup>1</sup>

Audrey critique plus tard l'euphémisation des conditions de travail de la part des hôtes, qui ne reflète pas toujours la réalité économique des fermes. Ces stratégies de communication peuvent donner lieu à des représentations biaisées du métier, puisque certaines fermes ne mentionnent pas leurs revenus annexes. Elle raconte ainsi au sujet d'une ferme qui accueille pléthore de woofeur·euses chaque été :

Elle ne paie aucune main-d'œuvre, ou très peu qui vient sur la ferme, et puis pourtant elle présente un modèle et il y a des gens qui vont venir et puis qui vont s'inspirer pour créer ça, et eux en vivent, parce qu'on parle encore une fois d'un modèle économiquement viable [...] oui je pense que ça va dévaluer la profession si c'est juste des bénévoles, c'est une vraie profession et pas un loisir !<sup>2</sup>

Elle trace ici une frontière morale entre celles et ceux qui jouent le jeu du woofing en étant transparent·es sur les sources de revenus de la ferme, et d'autres qui mettent en scène des conditions de travail idéales, permises par des conditions matérielles en partie cachées. Elle identifie un risque de renvoyer une image faussée du métier, de même que de participer de sa « déqualification ». En somme, le risque de « précarisation des professionnels » (Pudal 2016, 113) que fait planer le recours au bénévolat peut conduire à l'adoption d'un regard critique.

En second lieu, je relève au gré des séjours des mises à l'épreuve<sup>3</sup> de la légitimité de la pratique par une pluralité d'acteur·ices, qui constituent des moments où « les vérités les plus instituées sont vérifiées – c'est-à-dire confirmées ou démenties » (Barthe et al. 2013, 193). Elles peuvent tout d'abord venir des client·es. Par exemple, alors que je me trouve au marché de Val-d'Or avec Joël, une cliente s'enquit de mon rôle au sein de la ferme. À la suite de mon explication, elle plaisante en disant « c'est de l'esclavage moderne quoi ?<sup>4</sup> », ce à quoi je réponds

---

<sup>1</sup> Entretien avec Audrey, *op. cit.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Ces « mises à l'épreuve » peuvent s'analyser grâce aux outils de la sociologie pragmatique, qui permettent de faire le lien entre le structurel et le situationnel (Barthe et al. 2013).

<sup>4</sup> Carnet de terrain, 18 août 2019.

que j'ai choisi de mon plein gré d'être ici. Ces mises à l'épreuve du woofing constituent des rappels à l'ordre qui tracent des frontières morales entre travail acceptable et non acceptable. De plus, tandis que je me trouve aux Champs-Paître, je suis amenée à plusieurs reprises à croiser un maraîcher qui ne manque jamais de me faire une petite blague, telle que « attention à la marche, il ne faudrait pas que tu aies un accident du travail », alors que je trébuche en entrant dans l'épicerie où il effectue une livraison. En effet, les producteur·ices qui choisissent de ne pas accueillir de bénévoles sont parfois critiques vis-à-vis de celles et ceux « qui ne jouent pas le jeu » de la main-d'œuvre selon les mêmes règles. Avoir recours aux woofeur·euses pourrait même être une « honte » dans la profession, que ces mises à l'épreuve visent à sanctionner<sup>1</sup>. Ce cas évoqué par un des agents de la MSA l'illustre :

Moi j'ai eu l'occasion la semaine dernière de discuter avec un exploitant, qui justement me disait, voilà sur cette question d'une concurrence déloyale, certains hôtes bénéficiaient donc d'un avantage indu on va dire parce que [...] il voyait lui arriver des bataillons de woofeurs qui se succédaient, on voit bien que dès lors qu'il en parle comme ça, [...] on s'éloigne quand même de la philosophie du woofing.<sup>2</sup>

De plus, j'ai remarqué auprès des hôtes qui me reçoivent une récurrence des mises à distances de « mauvaises pratiques » d'accueil, en se distinguant d'autres hôtes qui « profitent » de l'offre de bénévoles. Des rumeurs circulent ainsi sur ces mauvaises pratiques dans la profession, comme me le rapporte Sylvain au sujet d'une ferme accueillant une myriade de bénévoles et où « c'est l'industrie<sup>3</sup> ». Les hôtes usent de ce type de prise de position pour se placer à l'écart de celles et ceux qui abuseraient du recours au bénévolat dans le champ professionnel.

En troisième lieu, les bénévoles se rebellent par moments, notamment *via* des témoignages sur les médias sociaux. Plutôt que de jauger du caractère abusif des situations vécues, l'analyse se penche sur les comportements adoptés par les bénévoles pour faire valoir leurs intérêts au sein d'un rapport au travail rendu conflictuel. En dépit des accords conclus au préalable, un décalage entre travail prescrit et travail réel peut poindre lors des séjours.

---

<sup>1</sup> Paul, un bénévole, nous raconte que pour son oncle agriculteur, le woofing c'est « la honte dans les réseaux professionnels » (Entretien avec Paul, bénévole au Québec et en France, France, 18 février 2019). Aussi, Cédric des Champs-Paître me confie qu'une connaissance professionnelle les a critiqués pour avoir recours au woofing. Cela l'a agacé d'autant « qu'ils [les woofeurs] font tout avec nous ». Il me dit que c'est sûrement « un gars qui en peut plus de son boulot » et que « ça pourrait lui faire du bien de faire un coup de woofing » (Entretien avec Cédric, associé aux Champs-Paître, France, 14 avril 2019).

<sup>2</sup> Entretien avec Christian et François, *op. cit.*

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 12 mars 2019.

Confronté·es à des difficultés, les bénévoles usent de stratégies de *voice*, *exit* ou *loyalty* (Hirschman 1990). Pour commencer, nombre de bénévoles souhaitent respecter leur engagement (*loyalty*), même si les termes du contrat moral ne sont pas respectés. Aurélie raconte ainsi une expérience difficile de *woofing* vécue avec Sylvain :

*Et tu disais qu'il y avait une expérience qui s'était un peu moins bien passée c'était... ?*

Ah oui c'était avec les chèvres justement, ouais... ils étaient pas très chouettes, ils nous faisaient bosser [...] c'était au moment du printemps et dans les Pyrénées, quand il pleut, il pleut ! Ça fait pas semblant, et ils nous faisaient bosser alors que eux restaient dans la maison tu vois, donc soit, si il faut travailler d'accord, mais tous ensemble, c'est pas vous vous restez dans la maison au chaud et puis nous on est là, et puis en plus on était, mais tellement il pleuvait nos vêtements de pluie en fait au bout d'un moment ils tenaient pas, ils étaient trempés, donc nous en dessous, même les fringues d'en dessous étaient quand même trempées, ils nous disaient « attendez donnez-nous vos vêtements », eux ils avaient la cheminée, nous on était en caravane, « on va les faire sécher » et comme ça on pouvait les récupérer le lendemain on pouvait retourner ! Et puis lui il était assez misogyne... ouais dans ses remarques, assez désagréable avec moi, il avait pas du tout le même comportement avec Sylvain, et puis moi c'était des remarques, jamais assez bien fait, jamais assez vite... Et donc ouais c'était, alors après franchement, ils étaient quand même pas cools, et puis oui en termes de nourriture aussi on était pas... en fait le soir on mangeait pas avec eux, ça c'est un choix peu importe mais... mais par contre c'était compté ce qu'ils nous donnaient comme alimentation, et puis, et bien nous on avait quand même faim et du coup en fait le week-end on faisait nos courses pour compléter [...]. À un moment donné tu te dis « là on a vraiment trop faim on va se racheter du pain » parce que si on demandait plus on sentait que ça dérangeait, ouais donc on pouvait pas avoir plus on sentait que ça gênait [...]. Et puis on s'était demandé si on devait partir ou pas mais comme on avait fait... pour nous c'était un engagement moral tu vois, il y avait quand même un petit contrat moral donc on s'est dit « bon attends on leur a dit qu'on serait là pour les aider trois semaines », donc on est restés mais après on [d'autres hôtes du réseau] nous a dit « mais vous aviez le droit de partir » [...] mais bon voilà ça nous a fait une expérience !<sup>1</sup>

Face aux difficultés qui se présentent, elle et Sylvain préfèrent respecter leur engagement de trois semaines, alors même que les hôtes qui les reçoivent n'appliquent pas les termes du contrat moral supposé sous-tendre le séjour, notamment en termes de nourriture fournie. C'est un rapport moral à l'engagement qui les conduit à adopter cette stratégie de *loyalty*.

Ensuite, les bénévoles peuvent user de stratégies d'*exit* et quitter le lieu qui ne correspond pas à leurs attentes. C'est ce que fera Lorenzo lors d'une expérience déplaisante dans une ferme, grâce à la conscientisation opérée par une autre bénévole, Ombeline. Ces

---

<sup>1</sup> Entretien avec Aurélie, copropriétaire des Graines d'Espoir, France, 21 mars 2019.

travailleuses qui n'en sont pas vraiment ne bénéficient en effet pas d'appui syndical et c'est dans ces réseaux d'entraide horizontaux que le soutien peut se trouver. Lorenzo raconte :

J'ai fait mon premier woofing, il a duré deux semaines, dans la Drôme, et en fait je suis tombé chez quelqu'un avait pas la mentalité que je m'attendais à avoir... c'est-à-dire que c'était une femme qui construisait sa propre maison, en produits, en matériaux écologiques tout ça, et en fait elle avait utilisé une ancienne ferme et elle retapait tout, l'intérieur. Sauf que cette femme prenait des woofeurs pour travailler chez elle, et elle elle allait travailler, donc en fait elle était pas là, elle nous laissait un peu une check-list à faire, et elle revenait le soir et elle vérifiait si on avait tout bien fait quoi, donc moi c'était pas du tout ça, moi j'étais dans le partage, j'étais dans l'apprentissage [...]. Et bref j'ai trouvé que cette femme était pas du tout dans l'idée que je me donnais du woofing, et ajouté à ça, il y avait une autre woofeuse [Ombeline] avec moi [...], elle elle est arrivée au bout de ma première semaine et elle m'a dit « c'est n'importe quoi, tu vois ici c'est pas du woofing, c'est... la fille nous fait travailler, un peu de manière... « esclavagiste » entre guillemets donc c'est vrai que moi, je m'en rendais pas compte, j'avais pas le background qu'elle elle avait, parce qu'elle elle en avait fait à peu près cinq, six woofings différents, si ce n'est plus, et du coup elle m'avait dit « non non mais attends, moi si tu veux, moi je me barre, tu viens avec moi ».<sup>1</sup>

Après seulement quelques jours, Ombeline, plus expérimentée en raison de ses expériences précédentes qui lui servent d'étalon pour jauger de la mauvaise qualité de leur accueil, l'enjoint à quitter le lieu vers une autre ferme qu'elle connaît, et le binôme adopte une stratégie d'*exit*.

Enfin, les bénévoles peuvent user de stratégies de *voice*, exprimées sur le moment ou plus tard dans le temps. Ainsi, Yasmine, au cours d'un bénévolat en France, se trouve témoin d'une situation qui l'interpelle. Un apprenti travaille gratuitement dans la ferme qui la reçoit, notamment pour rembourser son permis de conduire payé par le fermier. Il travaille de longues heures et Yasmine déplore ses conditions de travail :

Mais c'était un peu bizarre parce qu'il y avait le fermier qui avait la ferme, on va l'appeler Bernard [...] et son employé qui s'appelle Pierre, un petit gars assez timide et en fait il était en apprentissage chez lui l'année dernière et Bernard lui a prêté trop d'argent pour acheter une voiture et passer son permis et donc là il est en train de le rembourser en bénévolat. Mais la relation était carrément injuste, pas du tout égalitaire, c'était très bizarre. C'était très bizarre entre eux deux.

*Pourquoi ? Enfin, comment est-ce que ça se manifestait ?*

Et bien je trouvais que Bernard... Bernard l'exploitait carrément, il [Pierre] faisait vraiment beaucoup de boulot, sans être payé et il faisait que de lui rappeler « tu me dois des thunes, tu me dois des thunes », alors que ça l'arrangeait bien qu'il ait le permis parce que comme ça il pouvait aller faire les marchés tout seul, il pouvait aller aux autres parcelles de terrains qui étaient plus

---

<sup>1</sup> Entretien avec Lorenzo, bénévole en France, France, 6 février 2019.



loin. Enfin tu vois il y avait un truc de, ok je t'ai payé ton permis, en même temps je pense que lui ça l'avait aidé pour ses impôts, enfin il y avait un truc d'aide. Enfin il y avait un truc vraiment pas clair que je trouvais pas très juste [...]. C'était gênant pour nous aussi de laisser Pierre tout seul [...]. Je lui ai dit que c'était pas cool de tout laisser à Pierre, de nous gérer parce qu'en plus Pierre s'y connaissait peut être un peu moins, et que moi j'aurai aimé aussi passer du temps avec lui [Bernard] pour aussi comprendre la passion, un peu l'histoire, et c'est vrai que lui il était aussi un peu dans ses papiers, mais on avait des bonnes conversations le soir après avoir fumé tu vois, mais du coup il y avait un peu deux trucs, la journée il était hyper concentré et ça faisait un peu le patron derrière son bureau et plus trop les pieds dans la terre.<sup>1</sup>

Yasmine fait part directement à l'hôte de son avis, sans laisser de commentaire ou utiliser d'autres moyens de « dénonciations ». Les stratégies *voice* peuvent aussi être étalées dans le temps, notamment lorsque les bénévoles utilisent la section des commentaires des pages des hôtes WWOOF, afin de faire part de leur désarroi et d'avertir les prochain·es bénévoles des conditions d'accueil. L'une d'entre elleux exprime ainsi sur la page d'une hôte française avoir écourté son séjour en raison de la réalisation principale de tâches de nettoyage. Elle conclut « dans l'ensemble, le sentiment de rester là-bas ressemblait plus à un travail gratuit qu'à un échange de connaissances et de bon esprit<sup>2</sup> ». Face à ces situations, les bénévoles peuvent également solliciter les associations pour y trouver du soutien moral, ou encore mettre en route un processus d'exclusion des hôtes. Sandrine de WWOOF France explique les motifs de plaintes :

Les raisons principales ça va être le temps de participation, en fait, on a mis un cadre... délibérément on a mis un cadre de 25 heures par semaine, aujourd'hui on en revient sur ce cadre, enfin, pas sur les 25 heures en elles-mêmes mais le fait d'avoir mis un nombre d'heures, tu t'aperçois qu'en fait, certains woofeurs, pas tous, fort heureusement, mais s'ils font 25 heures et 30 minutes, 30 minutes supplémentaires, tout de suite c'est plus du woofing, tu vois ce que je veux dire ? Et du coup... c'est compliqué tu vois, parce qu'effectivement on a mis... on a mis une heure pour essayer de border, de limiter, mais il faut pas déconner non plus, t'es pas à une demi-heure près et, voilà, ça peut poser problème, bon effectivement il y en a qui débordent très largement, qui posent pas de cadre exprès [...]. On a des hôtes dans notre réseau qui ne pense pas forcément à mal, c'est-à-dire que le woofeur il va se lever le matin, il va l'accompagner pour des activités, mais il va pas dire à un moment « c'est bon ton temps de woofing est terminé, tu fais ce que tu veux, t'es pas obligé de me suivre », il y en a qui vont pas le dire, et le fait que ce soit pas dit explicitement, il y a des woofeurs qui n'osent pas en fait, tu vois, dire « est-ce que je peux m'arrêter, est-ce que je peux aller faire autre chose », il y en a qui n'osent pas, et le fait de pas cadrer, de pas bien border les activités, et bien des fois il peut y avoir des dérapages et donc

---

<sup>1</sup> Entretien avec Yasmine, bénévole au Québec et en France, France, 19 janvier 2019.

<sup>2</sup> L'hôte en question répond que le maraicher principal était absent cette semaine et qu'elle était débordée, WWOOF France, consulté le 17 décembre 2019.

des woofeurs qui ont le sentiment d'avoir passé leur journée sur une activité sans pouvoir avoir du temps libre pour eux.<sup>1</sup>

Cette perception stricte du temps de la part des bénévoles peut trancher avec une vision plus ouverte caractéristique du mode de vie paysan<sup>2</sup>. Du côté canadien, le temps de participation est aussi un sujet de plaintes, comme l'évoque Connie :

Et on a entendu parler de certains hôtes qui ne font pas attention à cela, et ils demandent beaucoup plus à leurs woofeurs, et on doit alors rappeler à l'hôte que ce ne sont pas des employés [...], donc on doit parfois rappeler ça aux hôtes, parce que leur travail... ce sont des travailleurs acharnés, ils travaillent toute la journée, tous les jours, et parfois ils oublient qu'ils poussent leurs woofeurs peut-être un petit peu trop. Et dans le même temps il y a des woofeurs qui disent « oui je veux apprendre, je veux faire ça », donc l'hôte est d'accord et après il s'attend à la même chose de la part de tous les woofeurs [rires] !<sup>3</sup>

Les procédures consistent ensuite en un rappel à l'ordre de l'hôte qui peut conduire à une exclusion définitive en cas de « récidive ». Outre ce moyen formel de report d'abus, ce sont plutôt des réseaux d'entraide et de bouche-à-oreille qui vont permettre aux bénévoles de se protéger.

En l'absence d'organisation structurée, les woofeur·euses utilisent différentes voies, plus ou moins formelles pour faire valoir leurs droits, qui vont de la plainte auprès de l'organisme WWOOF à des dénonciations sur les réseaux sociaux, jusqu'à des solidarités sur le terrain entre bénévoles. Ils et elles semblent isolé·es dans le paysage de la défense des droits des travailleur·euses, l'absence de statut allant de pair avec une faible protection, tout en offrant une plus grande liberté de mise à terme du contrat moral que certain·es n'hésitent pas à saisir. Il est plus difficile pour les primobénévoles, qui n'ont pas d'éléments de comparaison, d'estimer du caractère abusif d'une situation. Bien que les bénévoles ne mobilisent pas les ressources juridiques en cas de non-respect du contrat moral, ils et elles élaborent des modes d'action du registre de la « débrouille », porteurs de solidarités s'apparentant à un « syndicalisme informel ». En résumé, cette section montre que le woofing entretient des « liaisons dangereuses » avec les États, de manière plus marquée en France. Afin de se protéger, les acteur·ices des associations WWOOF tentent de masquer le « travail » au cœur de la

---

<sup>1</sup> Entretien avec Sandrine, *op. cit.*

<sup>2</sup> Le rapport au temps au sein des fermes est traité dans le Chapitre 5.

<sup>3</sup> Entretien avec Connie, *op. cit.*

pratique, notamment en « assainissant » le réseau. L'absence de statut juridique conduit les bénévoles à se protéger par leurs propres moyens et avec un support des associations.

## Conclusion

Ce chapitre décrit les unités dans lesquelles s'insère le bénévolat paysan : des entreprises caractérisées par l'engagement de leurs travailleur·euses, mais qui peinent à exister et à être soutenues politiquement. Cette situation est à réinscrire dans l'histoire de la professionnalisation et de la spécialisation de l'agriculture au Québec et en France. Les obstacles sont nombreux pour les petites fermes diversifiées : accès à la terre, faible revenu, quotas au Québec, subvention agricole en fonction de la superficie en France. Si elles sont aux prises avec des difficultés économiques, les petites fermes paysannes bénéficient néanmoins d'un capital symbolique important, qui explique en partie la tolérance de ce bénévolat aux marges du travail. En effet, la pratique du bénévolat paysan se trouve dans une zone grise de l'emploi, que les acteur·ices institutionnel·les légitiment en France par la mise en avant de la dimension touristique des activités, participant d'un *déni de travail*. Les homologues québécois·es sont peu enclin·es à porter un regard suspicieux sur la pratique, qui n'est d'ailleurs pas en voie de formalisation, là où les tentatives sont plus marquées en France. La comparaison prend son sens pour saisir l'impact des législations sur le déploiement de la pratique du *woofing* et des usages qui en sont faits. Aussi, elle apparaît plus discrète et restreinte en France, alors même que la législation lui permet d'exister en creux ; tandis qu'au Québec la participation à des entreprises à but lucratif est en principe interdite, mais une tolérance implicite de la part des forces institutionnelles, de même qu'un droit du travail basé sur les plaintes, protègent la pratique. Par ailleurs, les *woofeur·euses* se situent comme les fermier·es dans un refus de travail productiviste, qui les conduit à accepter des conditions de travail sans protection ni reconnaissance officielle de leur contribution, avec en contrepartie les gratifications d'œuvrer dans le sens de leurs valeurs. Ces gratifications constituent également une motivation importante pour les agriculteur·ices aux prises avec la fragilité économique de leurs choix. En somme, les hôtes du réseau et les *woofeur·euses* appartiennent à un précarat agricole (Guthman 2017), qui apparaît politiquement institué dans une large mesure. Le chapitre suivant traite des motifs qui poussent les bénévoles à rejoindre ce « précarat » ainsi que des usages qu'ils et elles font de leur(s) expérience(s).



## Chapitre 4. *Cultiver.*

### Un espace intermédiaire en agriculture paysanne

Ce chapitre problématise le dévouement des bénévoles à l'aune de leurs caractéristiques sociales, de leur engagement et de leur parcours professionnel. Le travail gratuit des woofeur·euses dans les fermes repose en partie sur leur dévouement envers les hôtes, et est ensuite mobilisé à dessein de la production économique et de la reproduction sociale dans les fermes. En effet, ce bénévolat s'exerce au sein d'entreprises commerciales où des travailleur·euses aux différents statuts œuvrent pour une cause commune, *a minima* la production d'une agriculture moins polluante sur petite surface, voire des revendications plus larges de transformation des modes de vie et des organisations du travail. En permettant à des acteur·ices qui ne sont pour la plupart pas issues du monde agricole de s'exercer à ce métier, le bénévolat paysan constitue un « espace intermédiaire » (Molinier 2006). Ce concept caractérise l'aspect transitoire du woofing où les bénévoles peuvent expérimenter des apprentissages sociaux et éventuellement les réinvestir au sein de leur carrière professionnelle. Les expériences bénévoles agricoles charrient dès lors avec elles une socialisation professionnelle valorisable dans le monde agricole ainsi que dans d'autres espaces professionnels. Dès lors, ce chapitre se propose de répondre au questionnement suivant : qui a accès à l'espace intermédiaire du bénévolat paysan ? Sur quoi repose le dévouement des acteur·ices ? Quels usages font-ils et elles de leur expérience ?

Pour y répondre, je mobilise les concepts de capital et de carrière, à même de situer les acteur·ices dans l'espace social, tout en soulignant les dynamiques d'inclusion et d'exclusion propres à ce bénévolat. En effet, le détail des profils sociaux rend compte des inégalités de positions dans l'espace social parmi les bénévoles. De plus, comme mentionné dans le cadre

théorique, la carrière permet de prendre en compte à la fois le structurel et le situationnel au sein d'une analyse processuelle. Howard Becker emprunte ce concept à Everett Hughes et le définit comme tel :

Dans sa dimension objective, une carrière se compose d'une série de statuts et d'emplois clairement définis, de suites typiques de positions, de réalisations, de responsabilités et même d'aventures. Dans sa dimension subjective, une carrière est faite de changements dans la perspective selon laquelle la personne perçoit son existence comme une totalité et interprète la signification de ses diverses caractéristiques et actions, ainsi que tout ce qui lui arrive. (Becker 1985, 126)

La carrière articule les expériences vécues dans la sphère de l'engagement à la sphère professionnelle, et comprend également ce qui relève du travail invisible ou bénévole (Daniels 1987). La démonstration retrace les carrières des bénévoles impliqués dans les fermes paysannes afin de saisir ce qui les pousse à s'investir dans cet espace intermédiaire, leur vécu sur le terrain et les éventuels apprentissages découlant de cette expérience.

En guise de matériel empirique, je mobilise principalement les entretiens. Ceux avec les bénévoles du réseau WWOOF ont permis de reconstituer les carrières<sup>1</sup>, dans la mesure où ils et elles y dévoilent leurs motivations, leurs apprentissages et enfin les usages faits de cette (ces) expérience(s). Les acteur·ices interrogés, peu importe leur nationalité<sup>2</sup>, ont effectué des séjours bénévoles dans leur pays (France ou Québec) ou à l'étranger. Les entretiens avec les hôtes sont quant à eux convoqués dans le but de comprendre les mécanismes de sélection des bénévoles dans leurs fermes. Les données issues de la documentation institutionnelle permettent de mettre en dialogue le recrutement social des woofeur·euses par rapport aux bénévoles des autres secteurs d'une part et, d'autre part, avec celui des travailleur·euses agricoles. Les deux cas français et québécois sont traités conjointement dans ce chapitre puisque les résultats témoignent de mécanismes et de dynamiques similaires.

Le chapitre se déroule comme suit : tout d'abord, l'engagement est marqué par plusieurs caractéristiques sociales et conditions biographiques, qui permettent aux bénévoles d'être « sélectionnés » au sein de cet espace intermédiaire (I) ; ensuite, j'analyse l'engagement

---

<sup>1</sup> Plusieurs questions se destinent à la reconstitution des carrières : qu'est-ce qui t'as amené à te rendre sur la (les) fermes(s) ; peux-tu me raconter ton (tes) expérience(s) ; peux-tu me raconter ton parcours scolaire ; avant et/ou après cette (ces) expérience(s), as-tu déjà fait partie de groupes, d'associations, de partis ? ; est-ce que cette (ces) expérience(s) a entraîné des changements dans ton mode de vie ?.

<sup>2</sup> Les participant·es sont tous·tes Français·es ou Québécois·es, à l'exception d'une personne en provenance d'Ontario et d'une autre de nationalité brésilienne vivant au Québec depuis un an au moment de l'enquête.

qui sous-tend en partie leur dévouement, de même que sa mise à l'épreuve dans la réalité des expériences (II) ; enfin, je montre que les carrières bénévoles entretiennent des rapports étroits avec les carrières professionnelles, en tant que synonyme de formation agricole, voire de professionnalisation (III).

## **I. Ouverture et fermeture de l'espace intermédiaire**

Cette section porte sur les conditions de possibilité du bénévolat paysan, en s'intéressant notamment aux mécanismes d'inclusion et d'exclusion propres à ce champ. Ceux-ci se déclinent en trois aspects : l'inclusion est tout d'abord conditionnée par des formes d'autosélection des bénévoles puis de sélection de la part des hôtes du réseau (a) ; elle requiert ensuite une disponibilité biographique des bénévoles (b) ; qui bien souvent fait suite à des expériences difficiles vécues dans le monde du travail (c).

### **a). Le privilège de travailler gratuitement**

Cette sous-section traite des caractéristiques sociales des woofeur·euses et des critères de sélection mis en place par les hôtes. Ces derniers peuvent participer à la reproduction d'inégalités en fonction de la classe, de la race, de l'âge ou de la situation de validité ou d'invalidité des bénévoles. Je montre en effet que ce sont autant des mécanismes d'autosélection que des mécanismes d'exclusion plus ou moins conscientisés de la part des hôtes qui conduisent à une certaine homogénéité des profils des woofeur·euses, comme des acteur·ices jeunes, vu·es comme des personnes blanches et appartenant aux classes moyennes et supérieures.

### **Une population à tendance blanche, diplômée et féminine**

Le woofing appartient au champ plus large du bénévolat, avec lequel il présente des similarités au niveau du recrutement social, bien qu'il y ait certaines différences. En France comme au Québec, des enquêtes statistiques permettent d'avoir un portrait de la population bénévole tous secteurs confondus, c'est-à-dire des personnes engagées ponctuellement ou durablement dans un organisme ou une association (Tableau 7).

**Tableau 7.** Portrait sociodémographique des bénévoles en France et au Québec<sup>1</sup>.

	<b>France</b>	<b>Québec</b>
<b>Taux de participation</b>	43%	47%
<b>Sexe des bénévoles</b>		
<b>Hommes</b>	49,6%	48%
<b>Femmes</b>	50,4% <sup>2</sup>	52%
<b>Âge des bénévoles</b>		
<b>18-24</b>	10%	11%
<b>25-34</b>	15%	14%
<b>35-44</b>	16%	15%
<b>45-54</b>	19%	17%
<b>55-64</b>	17%	17%
<b>65 et +</b>	21%	26%
<b>Diplômé·es de l'enseignement supérieur parmi les bénévoles</b>	55%	39%

Cet aperçu comparatif témoigne d'une surreprésentation de personnes diplômées parmi les bénévoles (55% en France et 39% au Québec), bien supérieur aux moyennes nationales. En effet, en France, seulement 20% de la population a un diplôme supérieur à un bac+2 (INSEE 2021), tandis qu'au Québec 25,5% de la population détient un grade universitaire (Institut de la statistique du Québec 2016). Ces grandes enquêtes statistiques dénotent de plus une légère surreprésentation de femmes et montrent que le groupe d'âge le plus représenté est celui des « 65 ans et+ » dans les deux cas.

<sup>1</sup> Élaboration propre. Sources : Cahier de recherche Portrait des bénévoles et du bénévolat (Réseau d'action bénévole du Québec 2018) et Bénévoles et bénévolat en France en 2017. États des lieux et tendances (Centre de recherche sur les associations 2018)<sup>1</sup>. L'enquête québécoise se base sur la frange québécoise du panel de la firme *Léger* qui regroupe 400 000 Canadien·nes et retient comme définition du bénévolat de « donner du temps pour un organisme ». L'enquête française se base sur un échantillon représentatif de la population française de plus de 18 ans. La définition du bénévolat retenue est celle de Marie-Thérèse Cheroutre (1989) : « celui qui s'engage librement pour mener à bien une action en direction d'autrui, action non salariée, non soumise à l'obligation de la loi, en dehors de son temps professionnel et familial » (p.9 du rapport).

<sup>2</sup> Si les taux apparaissent équivalents dans le cas français, ils recouvrent toutefois des différences dans le type de bénévolat : le rapport précise que les hommes sont surreprésentés dans le domaine sportif et des loisirs, tandis que les femmes le sont dans les causes sociales et caritatives (Prouteau 2017, 9).



Concernant les bénévoles adhérent·es des associations WWOOF, d'après les statistiques fournies par ces associations, leurs profils rejoignent en partie les tendances exposées ci-dessus. Ces profils vont dans le sens d'une surreprésentation de femmes qui constituent plus de 60% des bénévoles aussi bien en France qu'au Canada. En revanche, la tranche d'âge la plus représentée est celle des 18-35 ans<sup>1</sup>. Ensuite, concernant les nationalités des bénévoles, en France, les woofeur·euses nationaux représentent deux-tiers des inscrits tandis qu'au Canada ils·elles ne sont qu'un tiers. Parmi les bénévoles que j'ai interrogé·es<sup>2</sup> (n=24), tous·tes détiennent un diplôme obtenu après le secondaire au Québec ou le lycée en France à l'exception de deux cas québécois : une personne en cours d'acquisition d'un certificat en production animale et d'une autre n'ayant pas encore terminé le Collège d'enseignement général et professionnel (CEGEP). Aussi, la grande majorité (21 cas) provient de famille appartenant aux classes moyennes et supérieures et dans seulement trois cas les bénévoles sont issu·es d'une famille aux revenus modestes<sup>3</sup>. La classe sociale jouerait ainsi un rôle dans le recrutement des acteur·ices dans le champ du bénévolat paysan, de même que d'autres caractéristiques sociales telles que l'âge, le genre et la racisation. Le woofing serait-il une pratique de personnes privilégiées (Encadré 15) ?

#### **Encadré 15. La brosse à dents contre le woofing**

Alors que je me trouve dans un covoiturage pour aller de Toronto à Montréal dans le cadre d'un déplacement personnel, la discussion se dirige vers le woofing. Ashley, la conductrice, explique qu'elle a plusieurs fois voulu tenter l'expérience, mais que cela aurait nécessité qu'elle ait du temps à « perdre<sup>4</sup> » sans être rémunérée. C'est un luxe qu'elle n'a jamais pu se permettre, car ne pas travailler pendant une période de sa vie est trop risqué, dans la mesure où elle n'a pas d'économies personnelles ou de « family net » (coussin familial). En supposant que la personne dispose de son temps comme elle l'entend, l'échange en woofing n'engage que très peu de frais mais ne permet pas à une personne de gagner de l'argent pour subvenir à des besoins tels que se vêtir ou acheter des produits d'hygiène, comme le résume

<sup>1</sup> Plus précisément, le rapport d'activité de WWOOF France de 2019 énonce que « sur un plan démographique, la tranche d'âge la plus représentée est celle des 25-34 ans (40%), suivie par la tranche 18-24 ans (25%). Environ 62% des membres sont des femmes, et 38% sont des hommes. Ces chiffres sont similaires à ceux des années précédentes » (p.6).

<sup>2</sup> La liste complète des personnes interrogées figure en annexe 3.2.

<sup>3</sup> Au Québec, l'échelle des revenus est divisée en sept sections, et les revenus modestes correspondent à moins de 25 000\$ par an. En France, les tranches de revenus sont divisées en trois selon l'INSEE, et les revenus modestes correspondent à moins de 21 600€ par an.

<sup>4</sup> Les mots entre guillemets sont ceux d'Ashley.

Ashley : « you know, what about if I need to buy a toothbrush?<sup>1</sup> » (et si j'ai besoin d'une brosse à dents?). De fait, l'échange bénévole nécessite des conditions économiques avec un minimum d'argent de côté. En cela, le bénévolat paysan attire majoritairement des acteur·ices doté·es de capitaux économiques.

La pratique du woofing requiert d'être libre sur un temps donné, d'avoir un accès Internet et de s'acquitter de la cotisation auprès de l'association<sup>2</sup>. Comme le montre le cas d'Ashley, se rendre disponible à destination d'une activité non rémunératrice nécessite de bénéficier de sécurité financière personnelle ou de soutiens extérieurs. Questionné·es sur ce qui avait permis de financer leurs séjours dans les fermes, les bénévoles citent tantôt des économies personnelles réalisées au cours de périodes d'emploi, des soutiens familiaux, ou encore un endettement. Un processus d'autosélection peut ainsi conduire à ce que les acteur·ices peu doté·es en capitaux économiques ne s'excluent de la pratique. À l'inverse, les séjours en woofing peuvent être utilisés comme « niche de viabilité » pour des personnes en situation de précarité économique. Bien que je n'aie pas eu l'occasion de recueillir le témoignage de personnes qui effectuent cet usage du bénévolat, les hôtes rencontré·es ont tous·tes fait part de l'accueil très occasionnel (une fois pour chacun des quatre sites d'observation) de personnes voguant de ferme en ferme dans le but de se loger, renouant par-là même avec le rôle historique de refuge des fermes. En cela s'opère une scission des parcours bénévoles, entre celles et ceux pour qui le woofing est un loisir, et d'autres pour qui il constitue une activité nécessaire à la survie (Weber 2008). De plus, les différences économiques semblent déterminer les lieux des expériences. Ainsi, les trois participant·es de l'étude qui viennent de famille aux revenus modestes ont choisi des fermes dans leur pays et proches de leur lieu de résidence.

En outre, s'il n'y a pas de statistiques officielles sur cette question, le woofing semble rassembler en majorité des personnes blanches, aussi bien parmi les hôtes que les membres des bureaux des associations et les bénévoles. En effet, la très grande majorité des hôtes aussi bien en France qu'au Québec semblent être des personnes blanches, à m'en fier aux photos

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 12 octobre 2019.

<sup>2</sup> L'association française demande de s'acquitter de la somme de 25 euros annuels et son homologue canadienne de 50 dollars pour une inscription de deux ans. Dans les entretiens, quelques bénévoles québécoises ont contourné le prix à payer en utilisant le compte d'une amie, ou bien en contactant directement les fermes *via* les réseaux sociaux.

disponibles sur leurs profils. Cette surreprésentation toucherait également les bénévoles<sup>1</sup>. L'association canadienne le reconnaît et a mis en place une bourse d'adhésion pour les personnes BIPOC (Black Indigenous and People of Colour). Elle affiche également son soutien aux personnes victimes de racisme au sein du réseau en les encourageant à leur faire part des dites agressions. À l'inverse, l'association WWOOF France n'a encore jamais pris position sur cette question, alors même que le réseau n'échappe pas aux actes empreints de racisme<sup>2</sup>. De plus, selon Leah Penniman, propriétaire d'une ferme et militante pour la défense des personnes racisées au sein de l'agriculture étatsunienne, le bénévolat dans les fermes est susceptible de réactiver le traumatisme de l'esclavage. Dans son livre *Farming While Black*, elle relève un témoignage d'une personne Noire pour qui le travail gratuit en woofing dans des conditions spartiates d'hébergement a conduit à un rejet de la pratique<sup>3</sup>.

En résumé, les rapports de domination en termes de classe et de race entraînent un effet ségrégatif conduisant à une homogénéisation des woofeur·euses en faveur des personnes les plus privilégiées. Elle se décompose en un sentiment de légitimité d'une frange ayant les ressources nécessaires à la mise en place d'un séjour, là où d'autres s'en trouvent exclues. Ces mécanismes conduisent à ce que des bénévoles soient plus « prédisposé·es » à s'engager dans ce type d'expérience, alors même que la sélection opérée par les hôtes peut tendre à renforcer ces inégalités.

---

<sup>1</sup> Sur la photographie de l'assemblée générale de 2019 de WWOOF France, je perçois la quasi-totalité des participant·es comme étant des personnes blanches (38 personnes sur 40) (voir Chapitre 2, Figure 7).

<sup>2</sup> Un hôte raconte ainsi lors de l'assemblée générale qu'un de ses voisins a appelé la police pour avertir qu'une personne Noire « rodait » dans le village, alors même qu'il s'agissait d'un woofeur qui se baladait.

<sup>3</sup> Elle écrit dans son livre à propos des formations en agriculture : « un participant à une récente immersion des « Agriculteur·ices Noir·es et Latinx » dans notre ferme a partagé son histoire de volontaire agricole dans le cadre du programme WWOOF (World Wide Opportunities on Organic Farms). Iel vivait dans sa tente de camping, travaillait gratuitement sans beaucoup de tutelles et mangeait de maigres rations qui lui étaient fournies en échange de son travail. L'arrangement n'était que trop évocateur de l'exploitation de ses ancêtres et iel a décidé de partir. Nombre d'apprenti·es agriculteur·ices Noir·es trouvent que les opportunités de formation agricole vont de culturellement non-pertinentes à ouvertement racistes. Aux États-Unis, la formation dans les petites exploitations exige souvent que les apprenant·es cèdent leur corps et leur travail gratuitement ou à bon marché à un propriétaire terrien qui fournit l'instruction, sous le titre d'apprentissage ou d'échange de travail. Pour de nombreux·euses Noir·es, et pour les femmes en particulier, le traumatisme générationnel de cet arrangement est insupportable et ils et elles choisissent des cheminements de carrière alternatifs. Bien que j'apprécie profondément le mentorat et la gentillesse des agriculteur·ices avec lequel·les je me suis formée quand j'étais jeune, j'ai moi aussi enduré l'isolement rural, les micro-agressions raciales, les salaires invivables et la solitude culturelle pendant mes séjours » (Penniman 2018, 35, ma traduction). Leah Penniman propose dans sa ferme *Soul Fire Farm* des formations rémunérées spécialement pour les personnes racisées et/ou issues de la diversité sexuelle. <https://www.soulfirefarm.org/>, consulté le 12 février 2021.

### **La sélection par les hôtes : exigences de disponibilité, provenance et motivation**

Dans la grande majorité des cas, ce sont les bénévoles qui contactent les hôtes des fermes afin de négocier les séjours<sup>1</sup>. Les fermes en France font face à une forte pression au niveau des demandes, qui sont supérieures aux offres de disponibilité des hôtes, comme le montrent certaines mentions placées en début de description « complet jusqu'en octobre », faisant d'ailleurs écho aux établissements touristiques. C'est moins le cas au Québec, notamment car les fermes peuvent accueillir davantage de woofeur·euses. Dans les deux cas, les bénévoles rédigent des messages envoyés aux hôtes sur la plateforme Internet où ils et elles présentent leurs compétences et font état de leur motivation. La plateforme diffère en France où c'est par un message que les bénévoles entrent en contact avec les hôtes, tandis qu'au Québec un calendrier fait état des « disponibilités » sur lequel les bénévoles peuvent s'inscrire en ajoutant un message personnalisé. Le travail de sélection des bénévoles appartient ensuite aux hôtes, et en particulier aux femmes dans les quatre cas étudiés, qui fixent leurs propres critères de sélection.

Les hôtes rencontrés sont unanimes : c'est avant tout la disponibilité des deux parties qui prime, selon des exigences variables en termes de durée des séjours. En France, les hôtes rencontrés (Graines d'Espoir et Champs-Paître) ont allongé le temps minimum à trois semaines afin d'avoir un « retour sur l'investissement » fourni. En effet, la première semaine est souvent plus chronophage que bénéfique du point de vue de l'avancée des tâches, ce que Sylvain des Graines d'Espoir me résume par ces mots : « en fait la première semaine, on gagne rien<sup>2</sup> ». Au Québec, le Hameau Vert demande un séjour minimum d'un mois tandis qu'à la ferme Inspir'action même les aides de courte durée sont bienvenues.

Outre la disponibilité, les hôtes ont des critères de sélection qui leur sont propres, mis en application selon différentes méthodes de « recrutement ». Cathy de la ferme Inspir'action me confie aller faire un « tour sur le profil » des candidat·es sur les médias sociaux :

Là c'est ça qui est le fun avec X [média social] aussi, tu peux voir le profil, tu sais souvent je reçois une demande de woofing pas sûre, j'essaye de le trouver, ah ça a l'air d'être lui, ok, non ça a l'air correct [rires], c'est naïeux mais écoute on a les outils qu'on a on va s'en servir !<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> J'ai toutefois reçu deux fois sur mon profil de woofeuse des propositions de séjours de la part d'hôtes canadien·nes.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 23 mars 2019.

<sup>3</sup> Entretien avec Cathy, copropriétaire d'Inspir'action, Québec, 22 août 2019.

Julie des Champs-Pâître refuse quant à elle la demande s'il y a trop de fautes d'orthographe tandis que Nebaya du Hameau Vert fait remplir un questionnaire aux bénévoles intéressé·es par l'écovillage dans le but d'évaluer leur motivation<sup>1</sup>. Elle fait ainsi selon ses mots un « tri » pour s'assurer que les bénévoles seront aptes à réaliser les travaux<sup>2</sup>, avant de souligner l'importance du processus, « sinon tu te ramasses avec n'importe qui<sup>3</sup>! ». C'est ici bel et bien le champ lexical du monde du travail qui est employé : embaucher, recruter, postuler, lettre de motivation, lettre de recommandation<sup>4</sup>, etc. Cet exercice est plus facile pour celles et ceux qui sont déjà bien intégré·es à ce monde et à l'aise avec ce type de formalités. Certain·es bénévoles n'hésitent d'ailleurs pas à rédiger de véritables lettres de motivation pour maximiser leurs chances lors des processus de sélection. Paul, un bénévole français, se demande même s'il n'a pas « menti » sur son profil :

*Et quand tu avais ton profil sur la plateforme, qu'est-ce que tu avais mis en avant dans ta description ?*

J'avais mis que je faisais de l'écoconstruction, que j'avais déjà des notions d'écoconstruction, en apiculture, en... peut-être pas en maraîchage, ou alors j'avais menti, en verger, que... voilà la vie en collectivité j'aimais bien, que j'étais intéressé par faire plein de trucs, aider les gens, que j'étais un peu écolo... voilà, j'avais dit des trucs comme ça.<sup>5</sup>

Il apparaît curieux de mentir sur soi afin d'être « pris » pour effectuer une activité bénévole. Les bénévoles sont ainsi placé·es dans des situations d'évaluation qui encouragent l'utilisation du langage du l'emploi, voire de la fraude. Encore une fois aux confins du monde du travail,

---

<sup>1</sup> Il est par exemple mentionné dans le questionnaire que je reçois : « Vous ne recevrez aucune rémunération pour le temps que vous donnez comme bénévole. Par contre, nous comptons sur votre dynamisme et votre participation. Vous devez vous-même évaluer votre condition physique et vos aptitudes à réaliser certaines tâches » (Carnet de terrain, janvier 2019).

<sup>2</sup> Au Hameau Vert, l'éthique du travail est très importante comme le montre cette anecdote de terrain : « à l'écovillage chacun·e a son rôle dans la communauté et dès leur plus jeune âge les habitant·es sont encouragé·es à découvrir plusieurs postes de travail. Après avoir obtenu l'accord de la communauté pour son voyage en woofing dans l'Ouest canadien, Nebaya part quatre mois dans le but de se former en production fromagère. Tandis qu'elle me parle d'une des fermes où elle s'est rendue et où travaillent de multiples woofeur·euses, elle me répète plusieurs fois qu'il y avait là-bas « du monde moins motivé ». Je ne comprends pas sur le moment puis sur le chemin du retour à la *casa*, je réalise que ce qu'elle a voulu dire par-là c'est qu'il s'agissait de personnes venues avant tout chercher refuge et qui n'avaient pas, comme elle, l'ambition de se former en agriculture. Par le formulaire donné à remplir aux stagiaires, elle entend s'assurer que les personnes qui rejoignent le Hameau sont « motivé·es » » (Carnet de terrain, 23 juillet 2019).

<sup>3</sup> Entretien avec Nebaya, bénévole au Canada, membre de l'équipe d'agriculture du Hameau Vert, Québec, 23 juillet 2019.

<sup>4</sup> Au Québec, les hôtes peuvent réaliser des lettres de recommandation aux bénévoles afin de leur faciliter l'accès à d'autres fermes. Par ailleurs, une description de ferme en France ne cache pas ses exigences envers les bénévoles : « savoir bêcher, s'organiser seul(e), connaissances en permaculture » (Recensement des fermes WWOOF France, 2019).

<sup>5</sup> Entretien avec Paul, bénévole au Québec et en France, France, 18 février 2019.

ils et elles se prennent au jeu de l'offre et de la demande des places disponibles en adoptant des stratégies qui ne sont pas sans rappeler celles mobilisées sur le marché de l'emploi.

Par ailleurs, la provenance géographique des bénévoles compte aussi dans la sélection, dans la mesure où il est plus compliqué pour certain·es d'accéder au territoire et de passer les frontières que pour d'autres. Joël et Cathy de la ferme Inspir'action reçoivent en ce sens régulièrement des demandes de bénévoles en provenance de pays d'Afrique ou du Moyen-Orient, qui peuvent se coupler d'un besoin de lettre d'invitation au Québec. Cathy a rédigé une fois une lettre de recommandation qui n'a pas abouti à la venue de la personne sur le territoire, et opère désormais une sélection envers ces profils :

Des fois je vais refuser des gens, parce que tu sais j'ai un *feeling* que ça *fitera* pas ou que... mais tu sais il y a toujours toutes les demandes de Maghrébins ou d'Africains qui sont toujours louches, qui viennent toujours avec une demande de visa, j'en ai eu un là, il y a un mois peut-être, là il voulait que je lui paye son billet d'avion alors qu'il est en Arabie Saoudite, j'ai dit « non je vais pas te payer un billet d'avion » tu sais, mais c'est ça on en reçoit beaucoup de demandes comme ça, et puis ceux-là souvent tu leur poses une ou deux questions, tu leur demandes si ils ont leur visa déjà, et puis après ça t'as plus de réponse.<sup>1</sup>

Les hôtes, dans leur recherche d'efficacité, ont ainsi tendance à recruter des woofeur·euses en provenance de pays occidentaux (Europe, États-Unis, Canada, Australie) dont la mobilité est plus facile, au prix de la reproduction d'inégalités.

D'autres critères jouent également un rôle dans la sélection, comme l'âge, la présence d'enfants ou la condition physique. Une bénévole interrogée de plus de 50 ans explique avoir rencontré des difficultés à trouver une ferme pour l'accueillir, nombre de ses demandes n'ayant suscité aucune réponse<sup>2</sup>. Au cours de l'analyse de médias sociaux, j'ai aussi noté plusieurs témoignages de mères monoparentales qui témoignaient de la difficulté à trouver une ferme prête à les accueillir avec leurs enfants<sup>3</sup>. Enfin, un des bénévoles interrogés était porteur d'un handicap aux bras et aux mains, l'empêchant de réaliser les tâches qui appellent à soulever de lourdes charges. Il m'explique que cela n'a pas été un problème lors du recrutement dans les fermes en tant que bénévole, en revanche, à son retour sur le marché de l'emploi québécois

---

<sup>1</sup> Entretien avec Cathy, *op. cit.*

<sup>2</sup> Entretien avec Christine, bénévole en France, France (par téléphone), 17 mai 2019.

<sup>3</sup> Une des personnes en question termine sa publication par cette remarque : « visiblement un couple avec un enfant gêne moins qu'une maman solo » (publication sur un média social, 2019).

cela a été un frein<sup>1</sup>. Si dans ce cas l'espace du bénévolat a été plus inclusif que celui du marché du travail, il apparaît toutefois que le recrutement en woofing reproduit des logiques d'exclusion propres à celui-ci.

En résumé, cette sous-section a décrit les mécanismes d'autosélection des bénévoles et de sélection par les hôtes qui conditionnent les séjours. Les engagements bénévoles sont ainsi marqués par une mobilité à deux vitesses et des rapports au temps dépendants de la situation économique des personnes. En effet, l'autosélection a tendance à exclure des acteur·ices aux faibles capitaux économiques, mais aussi certain·es qui, en raison de la racisation ou de l'âge, ne semblent ne pas être ou du moins ne pas se sentir les bienvenu·es dans les fermes. Les mécanismes de sélection opérés par les hôtes concernent la provenance géographique de même que des critères aléatoires, tels que le degré de motivation ou la rigueur orthographique. Le séjour nécessite surtout une disponibilité biographique, objet de la sous-section suivante.

### **b). « Fuir sa vie » par le woofing**

Le bénévolat paysan implique une disponibilité temporelle de la part des woofeur·euses, qui se rendent de quelques jours à plusieurs semaines dans les fermes, selon les pactes établis avec les hôtes. Aussi, le passage à l'acte des bénévoles intervient au cours de « creux » ou de tournants critiques (Hughes 1996) dans leur trajectoire biographique. Leurs parcours sont ainsi marqués par des bifurcations biographiques, c'est-à-dire :

L'apparition d'une crise ouvrant un carrefour biographique imprévisible dont les voies sont-elles aussi au départ imprévues [...] au sein desquelles sera choisie une issue qui induit un changement important d'orientation. Rien n'aurait laissé penser que telle personne puisse modifier ainsi son parcours... avant cet épisode-là. (Bidart 2006, 32)

J'ai relevé dans l'analyse des carrières bénévoles plusieurs types de bifurcations : les pauses « forcées » dans une trajectoire professionnelle ; des « accidents de parcours » dans la vie personnelle ; un besoin de « se ressourcer » après des événements plus ou moins traumatiques ; un rite de passage. Le séjour en woofing apparaît en effet comme un espace-temps extérieur à la vie quotidienne pour les bénévoles, qui joue un rôle de ressourcement. Nombre d'entre elles et eux s'y rendent à la suite de ruptures biographiques plus ou moins violentes : dépression,

---

<sup>1</sup> Entretien avec Martin, bénévole au Mexique et au Québec au Hameau Vert, habitant du Hameau Vert, 24 juillet 2019.

*burnout*, décès d'un proche ou encore rupture amoureuse. Propices aux remises en question, les acteur·ices interrogent au cours de ces ruptures biographiques leurs valeurs morales et politiques, de même que leurs itinéraires professionnels.

Tout d'abord, certain·es s'investissent dans le bénévolat pour occuper une période de creux dans la trajectoire professionnelle, qu'il s'agisse d'un temps de latence entre deux contrats professionnels, d'une période de chômage, ou bien un vide entre deux sections d'un parcours universitaire. Mathilde, une jeune femme française de 21 ans, se trouve par exemple à redoubler au cours de ses études d'éducatrice spécialisée en ayant seulement une matière du cursus à suivre, lui laissant plus de six mois sans occupation. Elle investit alors ce temps libéré pour partir en woofing six mois en Espagne avec une amie :

Moi il fallait que j'attende un an pour repasser une seule épreuve donc j'avais une année libre [...]. Je savais pas comment quelle formule *et cetera*, mais j'avais vraiment envie de ça pour ce début d'année scolaire pourri parce que j'avais pas eu mon diplôme, c'était un peu la *loose* [...]. On [avec son amie] voulait faire un truc de nos mains, en fait on sortait de trois ans d'études vachement cérébrales, tu vois éducation spécialisée, conception de projets, réfléchir à l'autre, observer, et là on s'était dit on veut faire quelque chose de nos mains, on veut... moi je veux travailler la terre, je veux m'abimer les mains.<sup>1</sup>

Pour ne pas rester inactive pendant ce creux de son parcours scolaire, Mathilde souhaite faire « quelque chose de ses mains ». Elle souligne plus tard dans l'entretien que cette expérience de bénévolat lui a permis de « se reconnecter avec le social », là où ses études l'en avait selon elle éloignée. La trajectoire de Martin, un homme québécois dans la mi-vingtaine, va dans le même sens que celle de Mathilde. Après des études en développement international à Québec, il se trouve dans un « état de déprime » et réalise qu'il a « besoin de quelque chose d'autre dans sa vie<sup>2</sup> » que les études. Il part alors en woofing pendant presque un an en Amérique latine, avant de rejoindre l'écovillage du Hameau Vert, d'abord comme bénévole puis durablement comme habitant. Par ailleurs, plus qu'un voyage, pour des personnes à l'orée de l'âge adulte, partir en woofing peut recouvrir le rôle d'un rite initiatique qui marque ce passage. Tout comme Clémence Bosselut (2008) l'a montré dans le cadre du volontariat de solidarité internationale (VSI), ce type d'expérience joue soit un rôle de « transition initiatique vers l'âge adulte, de moratoire ou bien de simple ponctuation dans la construction identitaire de l'ère adulte » (p.46). Deux jeunes hommes, un français et un québécois, ont *a posteriori* attribué ce rôle à leur

---

<sup>1</sup> Entretien avec Mathilde, bénévole en Espagne, France, 11 janvier 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Martin, *op. cit.*



voyage comme un moyen de « se tester » et d'élaborer leurs propres valeurs construites en dehors du cadre familial.

La bifurcation biographique peut aussi être radicale et engendrer un changement de vie durable. Alexandre emploie même l'expression « fuir sa vie<sup>1</sup> » au moment d'expliquer ce qui l'a amené, lui, archiviste depuis une demi-douzaine d'années au Québec, à vendre sa maison et débiter son parcours de woofeur (Encadré 16).

#### **Encadré 16. Devenir écovillageois**

Je rencontre Alexandre lors de mon séjour à l'écovillage du Hameau Vert à l'été 2019 et, dès le premier jour, il me dit être un « bon cas » pour mon étude. Il a grandi en banlieue de Trois-Rivières dans une famille avec sept enfants. Son père était boucher, sa mère « au foyer » et la famille avait peu de moyens financiers. Quand il était jeune, il a perdu un œil à la suite d'une bagarre dans un bar et a touché une somme d'argent qui lui a permis de faire deux certificats d'études en technique de documentation. Devenu archiviste, il gagne bien sa vie et achète une maison qu'il partage avec sa conjointe. Il travaille cinquante heures par semaine avec deux emplois cumulés afin de rembourser les prêts. Sa vie semble toute tracée, mais sa conjointe le quitte subitement. C'est à ce moment qu'il vend sa maison et se lance le défi de « vivre sans argent » en travaillant bénévolement dans des fermes pour subvenir à ses besoins. Au moment de notre rencontre, cela fait un mois qu'il est arrivé à l'écovillage et il s'y plait bien. Il a finalement rejoint la communauté comme habitant et y vit toujours au moment de l'écriture de ces lignes<sup>2</sup>.

En somme, une myriade d'événements plus ou moins tragiques poussent les bénévoles à se rendre dans les fermes temporairement, ou de manière permanente dans les cas de Martin et Alexandre, afin de vivre une expérience hors de leur quotidien. Outre ces événements, le départ peut aussi faire suite à des périodes de souffrance au travail.

---

<sup>1</sup> Une des hôtes rencontrées, Cathy, va dans le même sens lorsqu'elle raconte que la plupart des bénévoles québécois·es viennent pour « fuir » leur vie quotidienne (Carnet de terrain, 8 août 2019).

<sup>2</sup> Alexandre n'est pas le seul participant à avoir effectué des changements durables à la suite de son expérience de bénévolat. Jose raconte qu'à la suite d'un « événement traumatique » dans sa vie professionnelle de massothérapeute en Ontario, il décide de quitter la province pour rejoindre une communauté bouddhiste en woofing au Québec. S'il ne reste pas au sein de cette communauté pour des raisons financières, il rejoint durablement le Québec. (Entretien avec Jose, bénévole au Québec, Québec, 10 avril 2020).

### c). Échapper à la souffrance au travail

Le travail rémunéré peut générer des souffrances<sup>1</sup>, que les bénévoles ont été plusieurs à mentionner. La participation aux tâches de la ferme semble alors propice à les « réconcilier » avec le travail, dans la mesure où elle est marquée par une diversité des activités, une ambiance qui se veut chaleureuse et une faible distance entre la réalisation des opérations et le produit final<sup>2</sup>. En exposant ce qui les a poussé·es à se rendre sur les fermes, le rejet du monde du travail salarié et de sa dimension aliénante revient régulièrement. Ainsi, qu'il s'agisse d'un emploi dans un restaurant au cours duquel Alexandre est contraint de sortir des poubelles farcies d'asticots, de Yasmine qui raconte le stress vécu en tant que vendeuse dans une grande chaîne de bijouterie où elle reçoit toutes les deux heures un appel du siège destiné à évaluer sa performance, ou encore de Paola qui revenait chaque soir en pleurs du centre d'appel où elle a passé son été, les vécus de souffrance au travail motivent ces acteur·ices à rechercher d'autres expériences de travail au sein d'organisations alternatives, notamment au cours de séjours de bénévolat. Par exemple, Élise fait part de son désarroi lorsque, après avoir enchaîné les missions non rémunérées, elle trouve finalement un poste dans une grande chaîne de prêt-à-porter à Montréal :

J'avais été en design de mode, j'ai appris à coudre et tout ça donc je travaillais, les petits contrats... mais c'était tout le temps des trucs non rémunérés, l'un après l'autre et puis ça aboutissait à rien, donc à un moment donné j'étais tannée, j'ai travaillé dans un espèce de bureau où... c'était des grosses marques genre X [une chaîne québécoise de magasins de vêtements], les trucs ça venait de Chine, et puis ça sentait mauvais, je trouvais ça tellement polluant, ça m'a vraiment dégoutée, j'étais... ouais après ça je suis partie [...] beaucoup de pression et puis, ouais, c'était vraiment... un bureau, pas de fenêtre, c'était vraiment... j'avais vraiment besoin d'être en nature après cet espèce d'endroit horrible, les tapis qui dataient des années 1990, c'était vraiment, ouais... c'est ça, ça a permis de respirer un peu.<sup>3</sup>

Cette expérience rémunérée, dont elle mentionne les dimensions sensorielles telles que l'odeur, l'a ainsi « dégoutée ». Dans le but de « trouver autre chose dans la vie que le travail » qui manifestement ne la rend pas heureuse, elle part six mois en woofing à Hawaï avant de

---

<sup>1</sup> L'aliénation au travail au sein de la société des travailleur·euses prend des formes renouvelées et individualisées (Linhardt 2015). Par exemple, au Québec, les travailleur·euses doivent faire face à une forte attente de réalisation de soi par le travail tandis que les entreprises qui sont à l'origine de ces attentes peinent à les satisfaire. L'organisation du travail, le contrôle de l'autonomie, le peu d'inclusion des salarié·es dans la gestion des tâches conduit à ce que le développement des attentes individuelles et le système socioproductif soient contradictoires (Papinot et Vultur 2011).

<sup>2</sup> La déconnexion croissante entre les activités réalisées et leurs effets confère un sentiment d'inutilité aux travailleur·euses et participe de la souffrance au travail (Graeber 2018).

<sup>3</sup> Entretien avec Élise, bénévole à Hawaï, Québec, 8 octobre 2019.

reprendre des études d'informatique à Montréal dans le but de décrocher un emploi qu'elle pourra effectuer en télétravail, loin d'un bureau et lui permettant de voyager. Le travail bénévole apparaît dans ces cas comme une compensation aux frustrations vécues dans le monde du travail où les acteur·ices peuvent (re)devenir maître·sses de leurs actions<sup>1</sup>.

De plus, librement choisi et résiliable à tout moment sans influence sur la situation financière des participant·es, le bénévolat apparaît moins stressant qu'un emploi rémunéré. Cela conduit des acteur·ices à effectuer bénévolement ce pour quoi ils ou elles étaient rémunérées afin de retrouver du plaisir dans l'activité, comme le montre le cas de Simon (Encadré 17).

### **Encadré 17. Du bénévole élagueur à l'élagueur bénévole**

Simon est né dans le nord de la France dans une famille plutôt aisée. Son père est ingénieur à l'entreprise Électricité de France (EDF) tandis que sa mère exerce comme infirmière avant de devenir mère au foyer. Alors qu'il n'a que 4 ans, son père est muté à la Réunion où toute la famille s'installe pendant cinq ans. À leur retour en Bretagne, Simon apprécie tant les milieux naturels que la culture locale. Après son BEP (Brevet d'Études Professionnelles) en horticulture, il se tourne vers un BTS (Brevet de Technicien Supérieur) Gestion et Protection de la Nature au cours duquel il réalise un séjour en woofing en Irlande qui est d'ailleurs pris en compte comme un stage dans sa formation. Il effectue ensuite une formation d'élagueur grimpeur, et va exercer cette profession pendant deux ans, dans des conditions stressantes en raison du caractère physique des activités et du peu de perspectives d'évolution. Il décide ensuite de reprendre une licence professionnelle en aménagement du paysage afin de pouvoir travailler dans de meilleures conditions. Une période de latence de cinq mois sépare la fin de son Contrat à durée déterminée (CDD) d'élagueur et le début de la formation en septembre. Il s'investit de manière plus régulière au cours de cette période dans une association de percussions brésiliennes et mentionne que ce type d'engagement permet de « nourrir les discussions » dans « les périodes un peu creuses ». Il fait ainsi état d'une valorisation personnelle par le bénévolat lorsque celle-ci ne peut (plus) venir du côté du marché du travail. Il décide ensuite de partir trois mois dans les pays scandinaves afin de

---

<sup>1</sup> Cette reprise d'agentivité parallèle à celle du monde du travail n'est pas sans rappeler celle que les ouvrier·ères développent dans le « travail à côté » et les activités de bricoles réalisées loin de l'autorité d'un patron (Weber 2008). Florence Weber écrit : « Un travail exécuté hors de l'usine procure en effet le plaisir du travail pour soi, c'est-à-dire une activité entièrement contrôlée par soi-même ou ses pairs, qui échappe à une organisation hiérarchique du travail. C'est ainsi une sorte de compensation qui contraste avec les conditions de travail subies à l'usine pendant 8 heures, puisque les ouvriers qui bricolent récupèrent "à côté" la maîtrise d'un procès de travail : décision, organisation, conception, exécution, relèvent de la même personne ; c'est un travail recomposé, antithèse du "travail en miettes" [...]. Être *totale*ment maître de son travail, voilà donc le premier sens du plaisir pris à bricoler : un pur plaisir du faire » (p. 89-90).

se perfectionner en anglais et de découvrir les milieux naturels nordiques. Au cours des deux woofing qu'il effectue pendant ce voyage, il investit ses compétences d'élagueur dans l'aide fournie aux hôtes :

Je leur [le couple qui l'accueille en Suède] avais dit « écoutez, j'ai des compétences en élagage, si vous avez des choses à faire, je peux, je peux le faire », et en fait j'avais remarqué qu'ils avaient un verger de pommiers qui avait pas été entretenu depuis X années, qui était un peu délabré quoi, je leur avais dit « si vous voulez moi je peux faire une taille fruitière ça peut être sympa » [...] donc c'est vrai que j'ai dû passer trois quatre jours à être un peu autonome, à aller faire mon *taf*, élaguer mes pommiers, ramasser mes branches, aller les mettre dans un coin et j'ai bossé plutôt en autonomie, et c'était assez sympa parce que moi ça me fait plaisir de faire mon métier, un truc que j'aime toujours bien d'ailleurs, mais « à la cool » quoi, un peu plus relax, et puis le faire avec des gens avec qui je partageais des soirées quand même sympas.<sup>1</sup>

Il apprécie effectuer ce métier qu'il aime sans les contraintes salariales et le stress qu'elles charrient. La carrière de Simon alterne donc les périodes de travail salarié et de travail bénévole au sein duquel il réinvestit ses compétences professionnelles. Elle témoigne de l'usage du bénévolat comme d'un complément voire d'un substitut au travail dans les périodes « creuses ». La fluctuation des compétences entre les univers bénévole et professionnel est marquée par une variation du stress ressenti selon les espaces.

En s'affranchissant de la subordination propre au travail salarié, les bénévoles redécouvrent le « goût du faire », d'autant plus que les tâches vont le plus souvent dans le sens de leurs valeurs politiques et de leur bien-être personnel. Ainsi, dans la discussion qui suit notre entretien, Tessa exprime ce sentiment d'œuvrer pour un intérêt collectif lors du travail dans les fermes, pour « quelque chose qui nous relie » plutôt que pour un intérêt privé, comme lorsqu'elle était barista<sup>2</sup>. Maryse va plus loin quand elle définit son implication comme « la participation à un mode de vie » en exprimant n'avoir jamais eu « l'impression de travailler » au cours de son séjour, notamment grâce au contrôle qu'elle a sur l'agencement de son temps :

Je me rappelle de travailler et puis de me dire, mettons je fauchais de l'herbe et puis faucher de l'herbe à un moment donné tu fais le tour là, et puis moi le travail répétitif tu sais je trouve ça vite aliénant là, et je trouve ça « argh », ça me fâche mais je sais que je suis en train de faucher, et puis je me dis « eh je suis tannée là, mais dans quinze minutes je peux arrêter et il y a personne qui va me... », ils disent pas « là il faut faucher et faucher jusqu'à ce qu'il reste plus un brin d'herbe ». C'est plus « fauche, quand t'es tannée et bien va faire une autre tâche sur la liste », c'est toi qui gères ton temps, tu sais qu'il y a personne qui va... tant que tu t'impliques, et puis que tout le monde ressent que tout le monde s'implique à peu près de manière équitable, ce qui

<sup>1</sup> Entretien avec Simon, bénévole en Irlande, au Danemark et en Suède, France, 10 janvier 2020.

<sup>2</sup> Entretien avec Tessa, bénévole au Québec, en France et en Suisse, Québec, 21 février 2020.

se fait là, et bien il n'y en a pas de problème, donc ça c'est vraiment le fun de pas se dire « ok je suis obligée de faire ».<sup>1</sup>

En reprenant le pouvoir sur leur temps et dans la réalisation des tâches, les bénévoles (re)deviennent « artisan·e de leur vie » (Mège 2017). En effet, le travail tel que conçu dans sa version moderne conduit les travailleur·euses à ne plus être affecté·es et à opérer une dissociation entre leur personne et les tâches effectuées d'après un processus d'artefactualisation<sup>2</sup> (Gorz 1988). À l'inverse, les bénévoles redécouvrent ce « plaisir » d'être affecté·e au travail, ce qui paraît dans les récits de sentiments agréables, de cohérence entre les activités et leurs valeurs, et de sentiment d'appartenance au collectif de travail. Ce travail libéré (pour partie<sup>3</sup>) de contraintes et de subordination fournit donc des rétributions symboliques aux bénévoles qui retrouvent des états de bien-être au travail.

Plusieurs conclusions sont à tirer de cette section : l'engagement des acteur·ices au sein du réseau WWOOF est conditionné par différents mécanismes d'inclusion et d'exclusion qui témoignent de plusieurs rapports de pouvoir. Tout d'abord, les jeunes en provenance de pays occidentaux ont plus de chance de partir en woofing, que ce soit dans leur pays d'origine, ou à l'étranger dans le cadre d'une « mobilité privilégiée » (le Bigot 2017). De plus, ce bénévolat recrute principalement des personnes avec un minimum de ressources économiques, et apparaît plus accessible pour celles à l'aise avec les codes du monde du travail. Ensuite, le départ en bénévolat fait souvent suite à des périodes de ruptures biographiques d'origines diverses. Les bénévoles ont aussi pour beaucoup eu des expériences difficiles dans le monde du travail et recherchent du sens dans les activités, au sein de ce qui s'apparente à un « glissement » voire une « bifurcation professionnelle » (Denave 2015). Le bénévolat permet alors aux acteur·ices de redéfinir de concert avec les hôtes les conditions de travail et de participer à une entreprise qui rejoint leurs valeurs politiques (il semble qu'œuvrer pour un travail qui a du sens leur en fait même oublier que c'est un travail!). La section suivante traite de l'engagement politique qui sous-tend la venue des bénévoles ainsi que sa mise à l'épreuve au cours des activités.

---

<sup>1</sup> Entretien avec Maryse, bénévole au Québec, Québec, 27 septembre 2019.

<sup>2</sup> Selon d'André Gorz (1988), l'artefactualisation désigne la coupure entre les humains et l'expérience sensible, au sein d'une « culture professionnelle qui se coupe du monde vécu » (p.113-114).

<sup>3</sup> Voir Chapitre 5. II). c).

## II. L'engagement à la ferme : une solidarité à géométrie variable

Comme l'a montré la section précédente, les positions dans l'espace social des acteur·ices, marquées par leurs appartenances en termes d'âge, de race et de classe, influent sur le déclenchement du bénévolat de même que sur sa durée et sa destination. Le woofing recrute par ailleurs dans la quasi-totalité des bénévoles qui ne sont pas issu·es du monde agricole, et pour qui la ferme constitue une hétérotopie, c'est-à-dire un lieu extérieur à leur espace social usuel, à la fois « isolé » et « pénétrable » par un jeu d'ouverture et de fermeture de frontières (Foucault 1984, 46). En effet, les bénévoles se rendent de quelques jours à plusieurs mois dans un lieu qui ne leur est pas familier, où ils et elles partagent le quotidien d'inconnu·es et expérimentent un nouveau style de vie. Si pour certain·es, le woofing est avant tout une expérience personnelle, d'autres y attachent un engagement politique plus ou moins explicite envers lequel l'expérience fournit des rétributions (Gaxie 1977, 2005). Cette section traite des ressorts et des effets de cet engagement, et est divisée en trois parties : j'aborde d'abord l'usage du bénévolat paysan comme un moyen de s'opposer au tourisme de consommation ; ensuite je montre que l'expérience est utilisée à des fins de conscientisation à des enjeux politiques et joue un rôle dans la carrière militante (b) ; enfin, les données démontrent que les bénévoles sont marqués par des formes de romantisation du travail paysan qui, mises à l'épreuve de la réalité, peuvent susciter un désenchantement (c).

### a). Les revendications de tourisme engagé

Passée l'étape du recrutement, les bénévoles se rendent dans les fermes en traversant des frontières matérielles et symboliques. Le voyage en woofing constitue une pratique distinctive par rapport au tourisme « consumériste », grâce à laquelle les bénévoles partent découvrir des régions méconnues de leur territoire national ou bien se rendent dans des pays étrangers. Ces bénévoles, pour la plupart de jeunes occidentaux, s'inscrivent ainsi dans une quête d'authenticité au cours de leur voyage, loin des escapades touristiques formatées par les industries de ce secteur. L'histoire du tourisme s'inscrit dans cette recherche de distinction en Occident<sup>1</sup>, en partie vouée à l'échec puisque la présence de touristes implique une mise en scène de l'authenticité (MacCannel 1976). Les bénévoles se trouvent dès lors dans une

---

<sup>1</sup> Sylvain Venayre indique que dans le cas du tourisme chinois, c'est plutôt le fait d'aller aux endroits très visités qui constitue une pratique distinctive (Cousin et al. 2016).

recherche de distinction par rapport au tourisme de « consommation » (Mowforth et Munt 2008), ce qui ne les empêche pas de souligner les avantages économiques de cette manière de voyager.

Aussi, le woofing permet à des acteur·ices, lorsque la mobilité leur est permise, de voyager dans une forme de « volontourisme » (Mostafaneyzad 2016) en bénéficiant du gîte et du couvert au sein des fermes. C'est un « tourisme écologique » qui est ici recherché, c'est-à-dire une activité engagée envers la protection de l'environnement et/ou le développement de communautés locales (Orgaz Agüera et Morales 2016). L'échange confère aux bénévoles un sentiment d'appartenance à la ferme, ce qui équilibre leur relation au lieu visité qui ne se résume plus à une appropriation unilatérale. Grâce à leur participation aux activités de la ferme, les acteur·ices parviennent à *faire partie* des lieux et à ne plus se trouver dans un rapport d'extériorité, comme le raconte Maryse :

Tu sais c'est dur, quand t'es touriste de comme sentir que... tu fais partie de la chose et puis pas juste que tu la regardes d'en haut, je sais pas comment l'exprimer, en tout cas ça je trouve... c'est vraiment tu rentres dans le mode de vie de quelqu'un qui habite dans l'espace donc... et puis ça fait que t'as directement un contact avec quelqu'un de local et que elle va savoir, elle va t'amener à des places, et puis c'est aussi... moi j'ai jamais eu de grands moyens financiers, et puis c'est aussi vraiment cool pour ça parce que tu paies pas, mais tu peux voyager en même temps, et puis ces gens-là vont t'amener à découvrir des choses tu sais... touristiquement parlant entre guillemets, t'auras peut-être pas les choses que tu retrouves dans ton maudit X [guide touristique].<sup>1</sup>

Maryse exprime les atouts touristiques et financiers du voyage en woofing, tout en mentionnant le sentiment de réciprocité que cela lui confère vis-à-vis des espaces visités. Grâce à l'échange avec les hôtes, les bénévoles renouent avec la « dimension exploratoire » du voyage, mise mal à mal par les industries touristiques et les « expériences de conformisme » qu'elles véhiculent (Christin 2017), symbolisées ici par l'usage d'un célèbre guide touristique. Yasmine, une bénévole française, ne dit pas autre chose lorsqu'elle évoque sa contribution aux activités dans une ferme québécoise et le « sentiment de légitimité » à apprécier la beauté de l'endroit qui s'en dégage :

Je voulais rencontrer du monde et je trouve que par le travail c'est hyper intéressant les rencontres qu'on peut faire, et aussi pour la légitimité parce que je trouve que le tourisme en soi c'est pas très légitime, du coup je trouvais ça intéressant de donner de ma personne sur le lieu où j'étais comme ça, je ne faisais pas que visiter [...].

---

<sup>1</sup> Entretien avec Maryse, *op. cit.*

*Et quand tu dis que le tourisme tu trouves pas ça légitime c'est pour quelles raisons ?*

Et bien je trouve que visiter des lieux sans contribuer aux lieux ça m'embête un peu, dans le sens où tu profites un peu du lieu sans y apporter ta touche ou quoi, et je trouve ça beaucoup plus estimant pour toi de travailler cinq heures et après de pouvoir aller visiter. Et en plus tu rencontres des gens super intéressants du coup [...]. Je suis partie en *Erasmus* [programme d'échange universitaire européen] à Istanbul, et le fait d'étudier je trouvais ça légitime d'être dans l'endroit. Et aussi parce que du coup t'y restes plus longtemps et t'es plus avec les locaux et en plus tu connais les *tips*, c'est plus... valorisant, et même toi par rapport aux autres, quand tu dis t'es volontaire c'est pas pareil que touriste, et je trouve que c'est complètement une autre façon d'aborder un voyage de partir en woofing.<sup>1</sup>

Elle met ici en parallèle ses séjours de woofing au Québec avec un échange universitaire et se distingue d'un·e touriste qui ne ferait que profiter sans appartenir au lieu visité. Les acteur·ices apparaissent ainsi en quête d'une appartenance aux lieux et d'une authenticité des relations lors de leurs voyages, ce qui implique une mise en scène de la part des hôtes, coûteuse en temps et en énergie. En somme, les bénévoles cherchent à augmenter la « valeur ajoutée » de leur voyage grâce à l'authenticité fournie – et mise en valeur par les associations à l'étude – de l'expérience paysanne. À l'inverse, les hôtes profitent de leur adhésion aux associations pour continuer à « voyager » indirectement (Encadré 18).

### **Encadré 18. Le voyage immobile des hôtes**

Aux prises avec un métier qui nécessite une présence quasi constante sur les lieux de l'exploitation, le woofing peut être un moyen de briser l'isolement voire de voyager indirectement pour les hôtes. Par exemple, Cédric et Julie des Champs-Pâître ont longtemps voyagé et la sédentarisation a représenté un renoncement à ce style de vie. Cédric raconte que l'accueil à la ferme lui a permis de trouver un équilibre :

Comment allier cette envie, ce besoin de sédentarité, de fonder une famille, de se poser un peu, et ce besoin viscéral de voyage, de rencontres, on se dit « mince c'est me mettre dans le mur, ça va forcément pas aller je vais pas être content », et en fait on trouve toujours des solutions à nos besoins et à nos envies, donc on se sédentarise, on crée une ferme et aujourd'hui on continue le voyage immobile en accueillant du monde [...]. Ça m'a vraiment pas mal aidé et c'est exactement ça aujourd'hui, on accueille des stagiaires, on accueille des woofeurs, on accueille des touristes, on accueille des écoles [...], et sans bouger on arrive à voyager.<sup>2</sup>

Il exprime retrouver les plaisirs de la rencontre et de la découverte grâce à la venue d'étranger·eres à la ferme. Le collectif des Champs-Pâître a d'ailleurs accueilli une exposition

<sup>1</sup> Entretien avec Yasmine, bénévole au Québec et en France, France, 19 janvier 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Cédric, associé aux Champs-Pâître, France, 14 avril 2019.



à la ferme sur ce thème du voyage « immobile ». Cathy de la ferme Inspir'action partage le point de vue de Cédric :

Moi j'ai beaucoup voyagé, fait beaucoup de volontariat, tu sais, et puis moi j'aime toujours avoir des gens à la maison, et puis j'aime voyager donc là maintenant les gens viennent à la maison et puis je voyage avec eux, c'est à nous autres de leur faire découvrir notre coin de pays.<sup>1</sup>

Les hôtes s'inscrivent ici dans une chaîne de réciprocité du tourisme déployée sur le temps long, et au sein de laquelle ils et elles jouent désormais le rôle de « visité·e » plutôt que « visiteur·euse ».

Par ailleurs, des bénévoles expriment une sensation de « dépaysement », qui résulte plus du changement de conditions de vie que de l'éloignement géographique. Sans franchir de frontières, le séjour fait voyager « socialement » les acteur·ices dans ces espaces qui leur sont étrangers au quotidien, comme l'illustre le cas de Mei. Jeune Québécoise, elle raconte sa première expérience de woofing en ces mots :

Je m'attendais vraiment à rien, tu sais dans le fond j'avais pas d'attentes particulières, puis je m'étais engagée pour genre une semaine, ou deux semaines, tu sais, donc ils m'ont dit « oh combien de temps t'es disponible », j'avais dit sûrement pas une semaine là c'est court, j'avais sûrement dit deux semaines, en me disant si j'aime pas ça et bien je retourne à la maison et puis c'est pas grave, donc j'étais pas stressée, et puis le fait que ça soit, tu sais au Québec, proche, j'avais pas de billets d'avion à acheter, j'avais pas de visa, tu sais si j'aimais pas ça je revenais puis c'est tout, donc c'était pas... [...] donc ça a aidé sûrement à comme vraiment embrasser l'expérience [...] c'est ça, c'était dépayasant et puis en même temps je me disais et bien c'est quand même chez moi, tu sais, c'est quand même le Québec.<sup>2</sup>

Elle mentionne ici les avantages d'un « dépaysement », dépourvu des contraintes d'un voyage à l'étranger. Il faut ici souligner que nombre de bénévoles qui s'identifient comme femmes ont précisé qu'être attendues quelque part et avoir « rendez-vous » avec des hôtes sur place leur conférait un sentiment de sécurité pour voyager seules.

En somme, le woofing constitue une forme de tourisme alternatif qui met en lien des acteur·ices en provenance d'univers sociaux éloignés, géographiquement mais aussi socialement. L'association WWOOF Canada n'hésite d'ailleurs pas à rappeler dans la description de l'« hôte idéal » que celui-ci « comprend que beaucoup de WWOOFeurs

---

<sup>1</sup> Entretien avec Cathy, *op. cit.*

<sup>2</sup> Entretien avec Mei, bénévole au Québec et aux États-Unis, Québec, 14 mai 2020.

viennent de milieux privilégiés, et est prêt à cette éventualité<sup>1</sup> ». Les deux parties semblent bénéficier de cette rencontre, qui s'inscrit dans une forme alternative de tourisme. En plus des motivations d'ordre touristiques, plusieurs bénévoles ont mentionné se rendre dans les fermes par solidarité envers les hôtes.

### **b). Solidarité envers les hôtes et conscientisation écologique**

La venue à la ferme représente pour les bénévoles un engagement, au moins en faveur de l'agriculture biologique, voire envers des alternatives écologiques plus radicales (Pruvost 2013). Ils et elles invoquent tour à tour des causes politiques en faveur d'une alimentation plus saine, du respect de l'environnement, de la défense de modèles alternatifs de travail et enfin de soutien aux agriculteur·ices biologiques. Une distinction entre les carrières des bénévoles français·es et québécois·es est ici à noter. En effet, il apparaît que les bénévoles québécois·es rencontrés ont pour la plupart déjà eu des expériences militantes telles que la participation à des comités étudiants ou à des mouvements sociaux comme le Printemps Érable. Le séjour en woofing vient alors en complément ou en continuité de ces engagements. À l'inverse, les bénévoles français·es mentionnent peu de contact avec le militantisme ou le monde associatif avant leur départ en woofing, qui peut dès lors jouer un rôle de conscientisation à des enjeux politiques<sup>2</sup>. Deux idées sont développées dans cette sous-section : tout d'abord, les bénévoles s'engagent dans une forme de militantisme « moral » auprès des agriculteur·ices ; puis ils et elles (re)découvrent le plaisir du faire soi-même au cours de l'expérience.

En premier lieu, les difficultés rencontrées par les producteur·ices biologiques entraînent la solidarité des bénévoles, soit en tant que motivation à se rendre sur la ferme, ou bien à poursuivre ce type d'expérience. Ils et elles sont sensibles – ou sensibilisé·es – à l'ardeur du travail et « deviennent solidaires », à l'image de Mei :

Ça peut être impressionnant pour quelqu'un qui connaît pas... tu sais de voir ces gens-là travailler toute la journée et puis jamais arrêter, donc... oui, moi aussi c'est comme si j'avais un espèce de, je pense tu deviens solidaire vraiment rapidement à cet endroit-là, parce que tu vois l'ampleur de leur projet et puis, la mission souvent qui correspond à tes valeurs là comme

---

<sup>1</sup> Section « Hôte idéal », site Internet de WWOOF Canada. <https://wwooof.ca/fr/lhote-ideal>, consulté le 20 décembre 2021.

<sup>2</sup> Ces retombées sont multiples et se meuvent en des formes indirectes, comme lorsque Lola, une bénévole française, explique que cela lui a tout simplement donné confiance pour aborder d'autres organisations associatives, telles que l'association Jeunes Volontaires dont elle est aujourd'hui membre. (Entretien avec Lola, bénévole en France, France, 30 janvier 2019).

woofeur, tu sais le bio, et puis tout *blablabla*, donc j'ai... moi j'avais, j'ai ressenti ça, une espèce de... je me sentais dans ce groupe-là, tu sais, j'avais envie de... c'est comme si je travaillais, je travaillais pas pour eux personnellement pour que eux ils fassent plus d'argent, c'est comme si je travaillais pour... le bio en général, ou... [...] et puis les autres woofeurs je pense qu'ils sentaient ça aussi.<sup>1</sup>

Sa participation est ainsi dirigée vers la cause de la « bio » en général, dans laquelle elle s'engage d'ailleurs professionnellement à la suite de cette expérience. Dans le même sens, Justine se dit solidaire d'un maraîcher qui l'a accueillie en woofing, dont elle est consciente des difficultés :

Aider, alors aider les personnes qui font du bio, oui c'est vraiment... j'ai envie de les aider, comme Hugo je sais qu'économiquement c'est quand même compliqué, mais c'est une cause tellement défendable et il faut les aider quoi ! Il faut les aider à réussir et c'est que comme ça qu'on avancera ne serait-ce que pour l'environnement, une première étape.<sup>2</sup>

Ces deux cas rendent compte d'une solidarité émergente face au constat de la quantité de labeur des hôtes, qui se mue en une forme de « militantisme moral », c'est-à-dire un engagement en faveur d'une cause qui ne concerne pas directement les protagonistes (Agrikoliansky 2001). Pris·es par un « noble élan » (Dauvin et Siméant 2002) envers les producteur·ices en difficulté, les bénévoles s'engagent et participent à la (sur)vie économique des fermes. Celles et ceux qui expriment un soutien envers les paysan·nes choisissent par ailleurs plutôt un bénévolat « proche » de leur lieu de vie et non pas dans un pays étranger. Cette solidarité passe par des actions concrètes et un soutien moral exprimé au cours de l'expérience. L'engagement en woofing reste néanmoins cantonné aux petites fermes paysannes sans englober de manière transversale les luttes propres au secteur agricole<sup>3</sup> (Guthman 2017). Ainsi, les bénévoles ont très rarement exprimé une solidarité envers d'autres travailleur·euses agricoles ou ne se sont engagé·es dans la lutte pour l'amélioration de leurs conditions de travail, qu'il s'agisse des ceux embauchés au sein des PMT au Québec ou des travailleur·euses détachées en France<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Entretien avec Mei, *op. cit.*

<sup>2</sup> Entretien avec Justine, bénévole en Nouvelle-Zélande et en France, France, 21 février 2019.

<sup>3</sup> Julie Guthman (2017) montre à propos des woofeur·euses en Californie qu'il s'agit majoritairement de jeunes personnes blanches et éduquées qui s'inscrivent dans des rapports critiques au travail salarié, mais qui pour autant n'appartiennent pas au *précarariat* au même titre que d'autres travailleur·euses agricoles, dont le travail (mal payé) est d'ailleurs moins valorisé socialement que celui des bénévoles. Elle conclut sur le fait que le woofing participe de l'avènement d'un précarariat auquel appartiennent d'abord les paysan·nes et les travailleur·euses agricoles, et dans une moindre mesure les woofeur·euses de manière temporaire.

<sup>4</sup> Pour rappel, les travailleurs en PMT au Québec ne sont que très peu présents sur les fermes membres de WWOOF (une seule recensée), et aucune des fermes françaises n'accueille de travailleur·euses détaché·es.

En second lieu, en venant en aide aux paysan·nes, les séjours permettent aux bénévoles de renouer avec des savoir-faire « oubliés » et de se sentir utiles. La participation au woofing peut dès lors conduire à des changements dans leurs modes de vie, ce qui relève d'une forme d'engagement (Portwood-Stacer 2008). Par exemple, le fait d'assister aux conditions de production de la nourriture peut produire un effet sur les bénévoles, comme le raconte Lola :

Le fait de voir le produit de son travail [...], à quel point la terre nous donne et à quel point, les produits, enfin tout le travail, tout le labeur qu'il y a derrière, un simple légume en fait, une simple salade, ou une patate, c'est impressionnant, du coup j'avoue que depuis je ne mange plus les patates de la même manière [rires] ! Mais clairement c'est pas juste un euro, c'est vraiment tout un... de l'énergie, du travail, et c'est de la terre [...], et rien que pour ça je trouverais ça hyper important que cette expérience soit partagée par plus de monde, parce que ça permet vraiment de se rendre compte de l'importance de l'aliment, de la terre, et du coup je trouve ça trop facile d'aller au supermarché !<sup>1</sup>

Cette expérience d'un mois dans une ferme maraîchère du sud de la France lui a fait découvrir le cycle de production d'un aliment et l'a amenée à se questionner sur la provenance de la nourriture. Elle m'explique n'acheter désormais que de la nourriture locale et biologique. Les acteur·ices se trouvent ainsi conscientisé·es au consommé-local grâce à la réduction de la distance entre la production et la consommation (Mincyte et Dobernig 2016), autant en France qu'au Québec. Certain·es vont jusqu'à changer leurs modes de vie et leurs habitudes de consommation, le séjour en woofing ayant dans quelques cas constitué un premier pas vers une alimentation sans viande par exemple. Le rapport direct à la production des aliments peut aussi « surprendre » les bénévoles et entrer en tension avec leurs idéaux, à l'instar de ce cas relaté par Cathy :

On discute avec Cathy des woofeur·euses véganes<sup>2</sup>, alors qu'une personne végétarienne leur a envoyé une demande. Cathy m'explique « je leur dis qu'ici ce n'est pas végé, et puis qu'on a des poules pondeuses et une ferme laitière qui s'en vient, pour voir si ça va être compatible avec leurs valeurs ». Elle me dit qu'une femme végane leur avait écrit mais une fois que tout cela avait été mis au clair elle n'était finalement pas venue. Une autre personne végétarienne est venue quand même et était assez critique. Cathy me raconte que quand elle a réalisé que les fertilisants naturels pour les légumes étaient souvent issus des animaux (poudres d'os, de plume...) ça lui a fait un choc, elle l'a regardé avec des grands yeux. Elle me dit que « c'est fou à quel point les

---

<sup>1</sup> Entretien avec Lola, bénévole en France, France, 30 janvier 2019.

<sup>2</sup> Le véganisme est un mode de vie qui exclut tout produit issu de l'exploitation animale, y compris dans les vêtements et les objets, là où le végétalisme est un régime alimentaire qui exclut tous les produits d'origine animale, dont les produits laitiers et les œufs. Le végétarisme est quant à lui un régime alimentaire sans viande ni poisson.

gens ne savent pas comment est produite la nourriture et sont complètement déconnectés de cela ».<sup>1</sup>

Cathy mentionne ici le désarroi d'une bénévole lors de la prise de conscience de l'utilisation d'engrais animaliers, fréquemment utilisés dans les cultures légumières. Avec cette expérience, les bénévoles testent leurs valeurs sur le terrain, ce qui suscite d'une part la conscientisation à des enjeux, comme Lola l'explique sur le cycle de production et le labeur invisible derrière un « simple légume », tandis que d'autres réalisent que leur engagement trouve des limites dans des pratiques courantes de production de nourriture. Les bénévoles apparaissent alors « déconnectés », comme dit Cathy, des savoirs liés à la production<sup>2</sup>. En effet, leur provenance sociale et géographique les en éloigne : pour la majorité issues des classes supérieures et résidant en milieu urbain, ils et elles viennent ici renouer avec l'attrait pour la connaissance des processus de production, par lequel est revalorisé le « goût de la nécessité » (Bourdieu 1979) au sein d'un mode de vie simplifié ou *simplicitaire*. Ils et elles développent alors à la ferme le goût de « faire les choses soi-même<sup>3</sup> », leur permettant d'allier la « résistance à la consommation » et une « créativité émancipatrice » (Mège 2017). Du plaisir de voir les légumes produits à la découverte de techniques ancestrales de production, ces apprentissages marquent les bénévoles, parfois durablement. Par exemple, à la suite d'un séjour dans une ferme avec des brebis, Joanie fait l'acquisition d'un « rouet » à laine<sup>4</sup> à son retour au Québec et continue de fabriquer ses propres chandails plusieurs années après. Dans son cas, l'incorporation de cette pratique manuelle s'inscrit dans un mode de vie très engagé qu'elle décrit en ces termes :

J'ai vraiment pas un mode de vie qui dépense beaucoup, je suis toujours à vélo, je mange principalement ce que je trouve dans les poubelles, et puis j'habite toujours avec mille coloc donc mon loyer me coûte jamais vraiment plus que trois cents dollars par mois. Donc tu sais, ne pas être rémunérée pour un stage court-terme, c'est vraiment pas grave parce que j'ai déjà vécu avec cinq mille dollars pour un an, et puis j'en avais en masse, tu sais, je pense que les gens ont un peu la panique de l'argent parce qu'ils sont dans des situations, ils se sont mis dans des situations où leur mode de vie coûte cher, donc le woofing ça te ramène un peu à un mode de

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, dimanche 11 août 2019.

<sup>2</sup> Florence Weber (2008) raconte comment les classes ouvrières se caractérisent par un intérêt pour tout ce qui est produit, par exemple en aimant se demander ce qui se passe en cuisine lorsqu'ils et elles vont au restaurant, alors même que les classes bourgeoises se désintéressent de ces savoirs.

<sup>3</sup> La philosophie du DIY est de plus en plus présente dans les milieux écologistes dans la mesure où « ces pratiques autonomisantes permettent [...] de contourner les logiques marchandes fondées sur la spécialisation et l'expertise professionnelles » (Mège 2017, 71).

<sup>4</sup> Le « rouet » est un instrument à pédale de filage de laine.

vie de base où tu te dis « bon, dans le fond de quoi j'ai besoin », de carottes, de rouet pour la laine et puis c'est tout !<sup>1</sup>

Le passage des frontières sociales et les rencontres suscitées par le woofing produisent ainsi des formes de revalorisation de savoir-faire artisanaux, tels que l'usage de cet outil. L'esthétisation du travail manuel s'inscrit par ailleurs dans des formes de romantisation, desquelles nombre de bénévoles sont imprégnés. La mise à l'épreuve de cet imaginaire avec la réalité peut générer un désenchantement, objet de la sous-section suivante.

### **c). De la romantisation du travail paysan au désenchantement**

Dans un article de journal, une hôte française déclare « la vie à la ferme, ce n'est pas un petit selfie avec les agneaux comme j'ai souvent vu faire<sup>2</sup> ». Elle s'agace ici des représentations idéalisées de son travail portées les bénévoles. En effet, comme dit précédemment, ces acteur·ices sont pour la majorité éloigné·es de cet univers de travail et l'expérience vécue lors du séjour à la ferme oscille alors entre confirmation d'un idéal du travail paysan<sup>3</sup> et désenchantement en raison de l'ardeur des tâches. Ces images du travail paysan sont renforcées par les associations WWOOF qui mettent en avant cet imaginaire de la petite ferme familiale traditionnelle, notamment dans leurs documents de communication. Ces représentations se rapprochent du mouvement du romantisme qui, autant dans les champs de l'art, de la politique, que de la philosophie critique la société capitaliste moderne issue de l'industrialisation et de la généralisation de l'économie de marché (Löwy et Sayre 2005). Le mode de vie paysan constitue en ce sens un rempart contre la modernité, bien qu'il puisse être coopté par des instances capitalistes<sup>4</sup>. Les bénévoles qui ne sont pas issus·es du monde agricole peuvent ainsi entretenir un rapport « idéalisé » à la profession, qui engagent parfois malgré elleux les hôtes au sein d'un travail de construction symbolique (Molinier 2004). En s'inscrivant

---

<sup>1</sup> Entretien avec Joanie, bénévole en Inde, au Maroc, au Québec et en Angleterre, Québec, 18 octobre 2019.

<sup>2</sup> « Avec la crise sanitaire et le reconfinement, les demandes de *woofing* explosent dans les Alpes », Anne Hédiart, *France 3*, novembre 2020, <https://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/crise-sanitaire-reconfinement-demandes-explosent-alpes-1893530.html>, consulté le 23 février 2021.

<sup>3</sup> Cette démarche rappelle le « tourisme de vérification » par lequel un·e touriste cherche à confirmer sur le terrain des idées reçues qu'il ou elle a sur un territoire, une culture. Sylvain Venayre explique à ce propos : « historiquement le tourisme ne constitue pas nécessairement une démarche de découverte mais bien plutôt de vérification. En effet, on part généralement après avoir lu des ouvrages sur le pays, vu des images, eu des discussions. C'est un ensemble que l'on porte avec soi. C'est avec la littérature romantique, puis la littérature d'aventure, que vient cette idéalisation de la rencontre : alors les touristes réagissent en essayant de vanter leur découverte de l'autre » (Cousin et al. 2016, 51).

<sup>4</sup> Voir Chapitre 3. I). c.

dans un « enjolivement de la réalité » (Sadock 2003), ils et elles souhaitent faire vivre cet idéal d'un monde paysan hors de la société matérialiste<sup>1</sup>.

Aussi, la romantisation transparait dans les descriptions faites par les bénévoles des lieux et des personnes (personnages?), où ils et elles dépeignent des tableaux bucoliques des endroits et mettent en avant les qualités sociales supposées « naturelles » des hôtes. La romantisation du quotidien passe également par le récit d'anecdotes romanesques où le vécu de situations peu banales « intensifient » la vie des bénévoles, comme se faire poursuivre par un coq, marcher plusieurs heures avec un berger ou encore faire l'expérience de la solidarité rurale. La mise en récit de leurs conditions de travail participe elle aussi de cet idéal romantique, comme lorsque Lorenzo dépeint un tableau agreste de son cadre de travail lors de la confection des sorbets : « moi je me calais petit pétard, petite musique, « tac » je fais la glace tu vois et c'était... voilà c'était, c'était la bonne ambiance<sup>2</sup> ! ». Ces récits participent de l'ajout d'une « plus-value symbolique » à l'expérience (Bajard 2020), tout en conduisant à flouter la frontière<sup>3</sup> entre le hobby et le travail professionnel.

En outre, Mei explique que les logements vétustes mis à disposition pour les woofeur·euses sont « des fois un peu délabrés mais quand même sympathiques<sup>4</sup> », allant jusqu'à considérer que le délabrement des conditions d'accueil participe du folklorique de l'expérience. Les compétences et qualités d'accueil des hôtes peuvent aussi faire l'objet d'une naturalisation, proche d'une exotisation, qui suppose qu'ils et elles sont avenant·es et serviables par essence, masquant dès lors le travail d'accueil. Le récit de Paola met en lumière cette image des hôtes :

J'ai trouvé ça hyper émouvant en fait que cet homme qui vit tout seul comme ça au milieu de rien il nous accueille vraiment dans son quotidien, et qu'on partage tout de suite ses petites habitudes [...]. C'était trop chouette, et oui ça m'a vraiment émue cette expérience genre de

---

<sup>1</sup> Les membres des organisations humanitaires perçoivent également les sociétés bénéficiaires selon des formes de romantisation et ont tendance à les opposer de manière binaire aux valeurs individualistes des sociétés occidentales dont ils et elles sont issues pour la très grande majorité. Pascal Dauvin et Johanna Siméant (2002) écrivent en ce sens que « cette façon de concevoir le voyage laisse penser que le dépaysement permet de se distinguer en renvoyant ses pairs à la banalité d'une existence grise, sans âme et anémique. Ce qui exacerbe du même coup l'opposition entre une société occidentale perçue comme matérialiste et des sociétés qui feraient primer des valeurs de solidarité et de sociabilité » (p.144).

<sup>2</sup> Entretien avec Lorenzo, bénévole en France, France, 6 février 2019.

<sup>3</sup> Ce brouillage de frontière peut d'ailleurs faire écho à des travaux qui montrent la tendance des groupes « intellectuels » à ne pas considérer le travail manuel à sa juste valeur, et à se considérer capables de le réaliser sans formation (Pawin et de Lepinay 2021).

<sup>4</sup> Entretien avec Mei, *op. cit.*

partir après et de me dire que on se verrait plus et tout ça m'a fait vraiment quelque chose parce que c'est une belle chose je trouve de nous inviter comme ça dans son monde.<sup>1</sup>

Les sentiments avec lesquels elle décrit la relation avec l'hôte, non moins sincères, conduisent à une représentation idéalisée de celui-ci qui vient confirmer l'image du paysan reculé et hospitalier. Équilibre fragile, bénévoles et paysan·nes travaillent de concert à maintenir cet imaginaire, qui repose en grande partie sur la naturalisation des compétences et l'invisibilisation du travail.

En sus, pour que la pratique perdure, il faut que les bénévoles arrivent à en oublier que leur participation est un travail. En effet, c'est lorsque le travail paraît manifeste que l'illusion s'éteint et que la matérialité du rapport de production semble apparaître. Les hôtes doivent alors trouver l'équilibre entre faire participer les bénévoles et satisfaire leurs envies de découverte, sans trop montrer ni laisser entendre que leur participation est nécessaire, sous peine de briser l'idéal nourri par l'association et les attentes des bénévoles. L'enjolivement de la réalité décrit plus haut va ainsi de pair avec un risque de désenchantement. Défini comme le décalage entre les attentes subjectives des acteur·ices envers leur expérience et les conditions matérielles de sa réalisation (Aldrin 2007), il peut conduire les bénévoles à mettre fin à leur séjour, qui repose en effet sur un contrat moral, résiliable sans formalités<sup>2</sup>. Le désenchantement peut survenir dans plusieurs cas de figure.

Tout d'abord, les hôtes ont parfois recours au woofing non par besoin d'aide matérielle, mais tout simplement pour briser leur isolement et entretenir des liens sociaux. Or pour des bénévoles en attente d'apprentissages concrets, voire de formation, ce type d'expérience s'avère décevante. Justine, une bénévole française, explique ainsi avoir mis fin à son premier séjour de woofing en Nouvelle-Zélande :

Et du coup on s'était dit « c'est cool on va l'aider à retaper sa maison », il avait des poules [...]. Et en fait il nous a fait rien faire, vraiment. Et à chaque fois on lui disait « mais tu veux qu'on t'aide » et « oh non non il y a rien à faire » alors du coup on lui a fait un repas un soir, on lui a fait des crêpes [...] mais sinon il nous a fait rien faire. Donc on s'est dit au bout de trois jours « bon il veut pas il veut pas », je pense qu'il était... c'est vraiment une personne seule qui habitait chez lui et il avait besoin peut-être de rencontrer des gens et de parler quelques jours [...] je suis

---

<sup>1</sup> Entretien avec Paola, bénévole au Québec, France, 14 décembre 2019.

<sup>2</sup> Les bénévoles qui ont leur propre véhicule sont plusieurs à avoir mentionné que cette mobilité leur conférait la sécurité de pouvoir partir à tout moment en cas de problème.



pas allée plus loin non plus, mais ouais il nous faisait rien faire quoi. Donc c'était bien on a échangé mais on pouvait pas rester non plus trop de temps ça nous aurait rien appris.<sup>1</sup>

Elle exprime ici son désarroi face l'absence de travail et d'apprentissages. Comme si le fait de tenir compagnie n'était pas une aide valable, elle préfère quitter la ferme au bout de trois jours, en quête d'autres expériences plus formatrices. Cette recherche de liens sociaux convient à d'autres bénévoles, notamment celles et ceux qui viennent pour faire des rencontres, y compris d'ordre amoureux, comme se le partage un groupe de femmes présent à l'assemblée générale de l'association française<sup>2</sup>.

À l'inverse, les bénévoles *déchantent* lorsque la besogne est trop présente et du plaisir d'être utile au sentiment d'être « utilisé·e », il peut n'y avoir qu'un pas. En effet, les hôtes « profitent » de leur présence pour effectuer de gros travaux ou même pour s'absenter de leur ferme, alors que les tâches quotidiennes et notamment le soin aux animaux les en empêchent d'ordinaire. Martin s'est ainsi occupé d'entretenir le jardin d'une productrice pendant une semaine, alors que celle-ci voyage aux États-Unis. S'il a trouvé l'opportunité formatrice, il regrette néanmoins s'être senti utilisé :

Elle était partie à un moment donné une semaine de temps, donc c'est moi qui suis resté et puis qui ai pris soin de son domaine.

*Ça t'a plu de rester ?*

Ouais ouais ouais, c'est sûr tu sais des fois tu te sens un peu... utilisé mettons, c'était un peu le sentiment que j'avais avec elle, à tort ou... mais tu sais elle était super gentille avec nous, mais c'est ça, tu voyais qu'elle dépendait de l'aide aussi là, des gens qui venaient chez elle, des woofeurs. C'est comme quand elle est partie, c'était... je pense que c'était, elle était partie aux États-Unis, un de ses amis qui lui... il avait besoin d'un guide touristique pour faire un voyage, en tout cas, mais je me rappelle je m'étais senti un peu utilisé, mais en même temps c'était aussi une chance de pouvoir m'occuper d'un terrain tout seul, avec des plantes, prendre soin un peu des animaux, prendre soin... donc non c'est passé vite et puis ça a été une belle expérience.<sup>3</sup>

Le rapport de dépendance n'étant pas caché, Martin se sent « utilisé » lors du gardiennage du jardin, tout en reconnaissant les avantages de cette opportunité qu'il a tout de même appréciée.

---

<sup>1</sup> Entretien avec Justine, *op. cit.*

<sup>2</sup> Je note ainsi dans le carnet de terrain « lors de la visite de la ferme, je marche derrière un groupe de quatre femmes qui semblent âgées d'une quarantaine d'années. Elles échangent sur le fait que le woofing permet aussi de rencontrer des personnes de leur âge ayant des valeurs similaires aux leurs, et donc de potentiels partenaires de vie sentimentale » (30 mai 2019).

<sup>3</sup> Entretien avec Martin, *op. cit.*

En outre, les conditions de vie peuvent être source de désenchantement. Sandrine, salariée de l'association française, explique ainsi qu'elles suscitent parfois des plaintes :

Le lieu... il y en a si ils sont pas dans un X [entreprise de location de particulier à particulier], où toute la poussière, enfin tu vois si l'endroit n'est pas super méga clean et que tu manges pas quatre étoiles tous les jours, il y en a ils comprennent pas, voilà, donc il y a ça aussi... il y en a qui se dont une vision un petit peu idyllique du woofing.<sup>1</sup>

Ces décalages sont à contextualiser dans le fait que les habitudes de vie des bénévoles peuvent entrer en tension avec celles des hôtes, qui disposent dans de nombreux cas de moindres ressources financières<sup>2</sup>. Aurélie, devenue hôte par la suite, relativise par exemple ses expériences de woofing où la nourriture n'était pas biologique, et considère l'hypothèse qu'il s'agissait d'une question de budget plutôt que d'engagement :

*Les gens chez qui vous étiez en woofing est-ce qu'ils mangeaient bio ?*

Oui la plupart quand même faisaient gaffe à leur façon de... enfin ils étaient écolos, ils avaient tous une démarche de dire « voilà il faut faire attention », mais pour autant ils mangeaient pas tous bio à cent pour cent, non, non. Ça c'était assez interpellant sur plusieurs endroits quand même, on voyait que... ils mangeaient pas que bio et nous ça nous posait question, en fait on se disait « c'est bizarre ils produisent bio, ils ont quand même un sens de l'écologie tu vois qui est prononcé, ils veulent défendre des belles valeurs, mais pourquoi vous mangez pas bio derrière », je pense qu'à chaque fois il y avait quand même cette question de... je te dis... des gens qui étaient quand même en difficultés financières, tous, voilà ils ramaient un peu financièrement, et peut-être que les produits industriels restent quand même moins chers, plus abordables.<sup>3</sup>

Enfin, la confrontation aux (dures) réalités du travail paysan contrevient aux attentes des bénévoles, notamment en raison d'« attentes inconnues<sup>4</sup> », pour reprendre les termes de

---

<sup>1</sup> Entretien avec Sandrine, *op. cit.*

<sup>2</sup> Lors de notre passage en woofing sur une ferme bretonne (ne faisant pas partie de celles retenues pour les observations) avec une amie, la nourriture ne nous est pas fournie par les hôtes le soir alors même que cela fait partie des obligations du contrat moral. Quand mon amie lui fait remarquer, Monique montre des signes d'agacement puis finit par nous emmener faire des courses. Elle demande à mon amie dans la voiture ce qu'elle mange d'habitude, ce à quoi celle-ci répond « des légumes ». Monique lui dit qu'en dehors des moments où elle en récolte elle n'en mange pas car cela coûte trop cher. Elle dit ensuite « j'imagine que tu veux bio en plus » (Carnet de terrain, 23 avril 2019).

<sup>3</sup> Entretien avec Aurélie, copropriétaire des Graines d'Espoir, France, 21 mars 2019.

<sup>4</sup> Elle explique que « les plaintes peuvent varier, mais je dirai que les causes des plaintes sont dans la majorité des cas liées à des attentes inconnues. Un exemple d'une plainte récente c'est ce jeune homme qui énumérait tous ses griefs, l'un d'eux était que la ferme était vraiment boueuse. Il était là en octobre et novembre... un autre grief était que l'eau sentait mauvais, comme les œufs pourris, mais on sait que sur une ferme l'eau peut venir d'un puits et sentir ça! Mais il avait sa liste de griefs qui était juste... tu vas sur une ferme ! Mais il n'était pas préparé [...], c'étaient des attentes inconnues ». Entretien avec Connie, salariée de WWOOF Canada, Québec (en visioconférence), 27 novembre 2020, ma traduction.

Connie de l'association canadienne. Aussi, le manque de disponibilité des hôtes ou leur état émotionnel de fatigue peuvent décevoir les bénévoles, à l'image de ce témoignage laissé sur un groupe dédié au woofing dans l'espace numérique :

L'endroit où je suis actuellement en woofing ne me convient pas car même si mes hôtes sont un petit couple adorable, et bien ils sont « méga stress ». [...] Ils sont méga tendus. Ils ne me mettent pas la pression à moi, ça va, mais se la mettent à eux, une espèce de charge mentale énorme et c'est vraiment palpable et anxiogène. À tel point que la seconde woofeuse qui était arrivée en même temps que moi a écourté son séjour d'une dizaine de jours et est partie hier... Je suis un peu triste car on avait créé un joli petit binôme de travail sur le terrain. Bref l'endroit zen ne l'est finalement pas. Et la présentation de leur lieu tel qu'ils me l'ont envoyé sous format PDF ne correspond pas à la réalité actuelle. Ça parlait de permaculture et de zéro déchet ainsi que de yoga mais rien de tout ça. Ils découvrent la perma d'ici il y a un mois, ne sont pas dans le zéro déchet du tout et zéro yoga. En soi c'est pas très grave. Mais juste il y a un décalage avec la réalité et je n'apprends rien.<sup>1</sup>

La personne regrette l'ambiance pesante qui règne sur les lieux, à rebours de l'image qu'elle se faisait, et qu'on lui a « vendue » semble-t-il, d'un lieu bucolique et « zen ».

Au regard de cette section, il apparaît que les bénévoles rejoignent les fermes avec des ambitions engagées, qu'il s'agisse de prendre part à des formes de tourisme moins consuméristes, voire écologiques, ou bien de soutenir les paysan·nes. Sous couvert de ressorts moraux de solidarité envers les hôtes, cet engagement s'avère porteur de conceptions idéalisées et romantisées du travail paysan, qui se confrontent à des réalités plus difficiles. Les bénévoles retirent toutefois plusieurs types de rétributions à leurs expériences : militantes en découvrant ou en étant conscientisé·es à de nouveaux enjeux ; personnelles en accumulant des capitaux sociaux et culturels, notamment grâce à une forme de tourisme distinctif ; et enfin professionnelles. En effet, les expériences de woofing allient des envies de réalisation de soi par le bénévolat à des aspirations professionnelles et permettent d'accumuler nombre de capitaux utiles et réinvestis dans la carrière professionnelle.

---

<sup>1</sup> Publication de 2019, consulté le 2 novembre 2021.

### III. Faire « bon emploi » de son temps : le woofing dans la carrière professionnelle

Si pour certaines le bénévolat paysan constitue une expérience de vie, une « parenthèse<sup>1</sup> », pour d'autres il engendre un « *turning point* » (Abott 2001) qui marque un avant et un après, ce dont rend compte l'étude des carrières<sup>2</sup>. La section précédente a montré que les usages engagés du bénévolat paraissent dans le rapport au tourisme et au travail des bénévoles, de même que dans la solidarité exprimée envers les hôtes. Leur engagement résulte également de motivations à se former aux savoir-faire paysans. En cours d'expérience, les bénévoles découvrent ainsi le métier, ce qui peut avoir une incidence sur leur trajectoire professionnelle. Cette section porte sur les usages professionnels du bénévolat, en soulignant les différences qui émergent selon la positionnalité des acteur·ices, notamment en termes de rapports de genre. Une tension émerge du fait que le bénévolat paysan permette de faire découvrir le métier à des acteur·ices éloigné·es aussi bien géographiquement que socialement du monde agricole, tout en constituant une forme travail gratuit qui peut, de plus, renforcer les inégalités de genre dans la profession. Aussi, la carrière bénévole vient soit en complément de la carrière professionnelle (registre du cumul), ou bien elle vient s'y substituer alors que la personne fait gratuitement ce pour quoi elle aimerait un jour être rémunérée (registre du sacrifice) (Simonet 2010). Afin de rendre compte de la navigation entre ces deux registres, la section est divisée en trois parties ; tout d'abord, les usages s'inscrivent dans une logique d'employabilité perpétuelle (a) ; où le bénévolat est investi comme une formation « à la carte » (b) ; qui peut conduire à une professionnalisation « formelle » (c).

#### a). La « petite ligne en plus » sur le CV

Au-delà d'une activité engagée destinée à agir en faveur de leurs valeurs, les expériences des bénévoles s'inscrivent également dans des « stratégies d'ajustement au marché du travail »

---

<sup>1</sup> Ce terme est employé par Laura, une bénévole française, pour qualifier son expérience de woofing qui intervient à la suite de sa démission d'un emploi de cuisinière (Entretien avec Laura, bénévole en France, France, 2 mars 2019).

<sup>2</sup> Andrew Abbott (2009 [2001]) indique que « les *turning points* donnent lieu à des conséquences plus importantes que les trajectoires précisément parce qu'ils génèrent des changements de direction ou de régime, et qu'ils le font de manière déterminante ».

(Simonet 2010, 45), où ils et elles *travaillent* leur employabilité<sup>1</sup> (Gorz 1987; Boltanski et Chiapello 1999). En ce sens, Gorz énonce que « la situation d'insécurité généralisée » conduit à ce que « les plaisirs de la vie sont [soient] de plus en plus subordonnés à l'entretien des compétences personnelles valorisables sur le marché du travail » (1997, 104). Dans cette logique d'employabilité perpétuelle, les bénévoles cherchent à accumuler des compétences, autant des savoir-faire que des savoir-être, valorisables sur le marché de l'emploi. Cette injonction à travailler son employabilité est autant une contrainte qui vient de l'extérieur qu'un rapport à soi d'évaluation intériorisée<sup>2</sup> (Cremin 2011). Aussi, la réalisation de soi par l'engagement correspond à une demande institutionnelle (Honneth 2004) et les acteur·ices entendent « s'activer » par le bénévolat (Ihaddadène 2018).

En s'inscrivant dans cette logique, nombre de bénévoles mentionnent ne pas aimer « ne rien faire », « se la couler douce », « lézarder » ou encore « glander » pendant leur temps libre et expriment une envie de mettre ce temps à profit pour apprendre de nouvelles choses : des pratiques, une langue, un métier. Ils et elles s'investissent alors dans ces vacances proactives, marquées par une quête de productivité constante. Ce faisant, les bénévoles entendent *faire bon emploi de leur temps* et collectionner apprentissages et acquis valorisables sur le marché de l'emploi<sup>3</sup> (Delpierre 2017). Même celles et ceux qui ont eu une expérience décevante considèrent qu'elle peut être réenchantée ensuite sur le marché du travail, dans la mesure où elle a permis d'accumuler des savoir-faire, mais aussi des savoir-être tels qu'une bonne capacité d'adaptation. À cet égard, la description des usages de son voyage en Scandinavie par Simon est éloquente, notamment lorsqu'il m'explique que ces expériences de bénévolat font partie des choses qu'il « vend » en entretien d'embauche :

Tu vois à mon entretien d'embauche [...] j'avais fourni un *book* si tu veux avec différents projets que j'avais réalisé en aménagement de l'espace *et cetera*, et à la fin j'avais quand même fait une petite page sur mon voyage en Scandinavie et mon projet perso de... j'ai fait quand même trois

---

<sup>1</sup> Luc Boltanski et Ève Chiapello (1999) insistent sur l'importance croissante donnée à « la capacité dont les personnes doivent être dotées pour que l'on fasse appel à elles sur d'autres projets » et sur les efforts pour améliorer le « capital personnel que chacun doit gérer et qui est constitué de la somme de ses compétences mobilisables » sur le marché de l'emploi » (p.156).

<sup>2</sup> Par exemple, Colin Cremin (2011) évoque une projection psychologique des futur·es employeur·euses, le « chef-de-tout », que les acteur·ices intériorisent et qui guide tous leurs choix, y compris ceux de la vie privée et du temps libre (comment le mettre « à profit » pour plaire au « chef-de-tout »).

<sup>3</sup> En étudiant les volontaires humanitaires, Alizée Delpierre (2017) relève l'exemple d'un commentaire laissé sur un média social : « Mon séjour au Ghana était juste incroyable ! 2 semaines de partage humain auprès des enfants orphelins m'ont transformée. Une aventure extraordinaire que je vous conseille et qui peut en plus être validée comme stage à mettre sur votre CV ! » (p.108).

pays avec un camion, et ce que ça m'a apporté *et cetera*, et du coup j'ai conclu comme ça quoi, et c'est vrai que ça a amené un petit truc un peu « relax » au niveau de l'entretien, où j'avais quand même trois personnes devant moi, finalement c'est ma responsable maintenant, qui est ma supérieure hiérarchique, elle a un petit peu rigolé là-dessus au début et ça a été sympa quoi, ça a permis aussi de... et bien j'avais besoin de ça aussi, parce que j'avais pas envie que le boulot soit complètement hyper formel, j'ai besoin que... voilà, d'être tel que je suis, avec les expériences que j'ai vécues, et ce que je trouve sympa dans la vie. Donc du coup, ouais ça fait partie des choses que je vends, enfin que je vends [petit rire], que je présente pour des boulots si tu veux.<sup>1</sup>

Ainsi, la grande majorité des bénévoles mentionnent ces expériences sur leur résumé professionnel. Joanie raconte que cela lui vaut des questions en entretiens d'embauche :

*Est-ce que toi tes expériences de volontariat c'est quelque chose que tu mets sur ton CV ?*

Et bien quand j'étais plus jeune et puis que j'avais rien d'autre à mettre sur mon CV, c'était plein de ça, mais aujourd'hui c'est moins ça parce que il y a autre chose qui s'est ajouté de plus professionnel mettons, mais pendant longtemps ça l'a été.

*Et est-ce que on te posait des questions en entretien professionnel là-dessus ?*

Oui, oui, on m'a dit « oh waouh tu as voyagé tu as travaillé sur des fermes », tu sais c'était plus en mode « oh tu dois avoir une bonne capacité d'adaptation », genre c'est plus ça le lien qu'ils vont faire.<sup>2</sup>

Elle estime que ses nombreux voyages en woofing témoignent de capacités relationnelles bénéfiques dans le monde du travail, tout en restant mesurée quant à l'importance de ces expériences. C'est tout l'inverse dans le cas de Lorenzo qui considère avoir acquis beaucoup d'expérience lors de ses quelques mois de woofing dans une ferme maraîchère française. À son retour, il souhaite être embauché au sein d'une chaîne de supermarchés coopératifs biologiques, et m'explique s'être présenté au patron « comme une furie<sup>3</sup> » :

J'y suis retourné une deuxième fois peut-être une semaine après, je suis tombé sur le patron et là je lui ai dit : écoute moi j'ai fait du woofing, je sais pas grand-chose, par contre ce que je peux te dire c'est que j'ai une putain de motivation, j'ai fait vite fait des études en logistique industrielle, donc gérer les stocks machin ça me connaît, les termes techniques ça me connaît, et voilà... et ce gars-là il m'a dit « écoute actuellement on a une fille qui est en période d'essai » et en fait ce qu'il a fait c'est qu'il a mis fin à la période d'essai de cette fille pour me donner une chance.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Entretien avec Simon, *op. cit.*

<sup>2</sup> Entretien avec Joanie, *op. cit.*

<sup>3</sup> Entretien avec Lorenzo, *op. cit.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

Peu scrupuleux par ailleurs d'avoir pris la place d'une autre personne, Lorenzo fait ici usage de son séjour en woofing comme d'une preuve de sa motivation qui s'ajoute à sa formation en logistique industrielle.

Ces récits montrent l'interdépendance des stratégies bénévoles et professionnelles, où l'expérience bénévole fait l'objet d'une « transfiguration professionnelle<sup>1</sup> » (Collovald 2002), c'est-à-dire d'une traduction des apprentissages acquis en woofing dans un autre champ. Comme le dit Sandrine, salariée de WWOOF France, le bénévolat peut ainsi constituer « la petite ligne en plus<sup>2</sup> » appréciable par les recruteur·euses. Celui-ci représente ainsi une voie d'accès à des savoir-être, tels que la capacité d'adaptation et de débrouillardise, de même que le lieu d'apprentissages de savoir-faire inscrits dans une formation « à la carte » en agriculture.

### **b). Un apprentissage sur le tas dans le paysage des formations agricoles**

Présenté comme un séjour d'apprentissage en agriculture biologique, le bénévolat à travers le réseau WWOOF permet à ses membres d'acquérir nombre de compétences en ce domaine. La formation représente ainsi une rétribution à l'engagement (Gaxie 1977; 2005). En effet, le woofing s'apparente à un stage, structure hybride sur le marché de l'emploi qui permet en raison de l'apprentissage reçu de justifier d'une rémunération plus basse, voire de l'absence de salaire. Trois des quatre fermes étudiées reçoivent d'ailleurs des stagiaires en plus des bénévoles (toutes sauf Inspir'action). Au Québec comme en France, les stages se déroulent au sein d'un triangle entre un organisme de formation, une structure d'encadrement et un·e stagiaire. Dans le cas du woofing c'est l'organisme de formation qui est manquant pour correspondre à cette définition juridique. Il est toutefois encouragé par certaines organisations<sup>3</sup> et peut être pris en compte pour la Validation des acquis de l'expérience (VAE) en France<sup>4</sup>, notamment pour la formation du Brevet professionnel de responsable

---

<sup>1</sup> Selon Annie Collovald (2002), ce sont surtout les classes moyennes qui parviennent à réaliser cette transfiguration professionnelle de leurs compétences bénévoles.

<sup>2</sup> Entretien avec Sandrine, *op. cit.*

<sup>3</sup> L'association française Abiosol (Agriculture biologique solidaire) accompagne des futurs paysan·nes dans leurs projets d'installation et recommande le *woofing* dans la section « choisir sa formation » de son site Internet, considérant que la pratique « offre l'opportunité d'apprendre et de découvrir de nouvelles techniques agricoles par le biais de séjours actifs dans des fermes biologiques », <http://devenirpaysan-idf.org/se-former/>, consulté le 2 septembre 2021.

<sup>4</sup> Selon l'agence CAURI (Accompagnement, conseil, formation en agriculture), il est possible de prouver d'un an d'expérience en agriculture où sont pris en compte « salariat, bénévolat, woofing, stages » pour prétendre à une

d'exploitation agricole (BPREA). Jonathan, membre du bureau de l'association française, fait de la reconnaissance du woofing comme voie de formation un de leurs objectifs :

Maintenant on a à peu près 15 à 20 pour cent de personnes qui font de la reconversion ou qui utilisent le woofing vraiment comme outil de formation. Et c'est une de nos batailles en France faire reconnaître cet aspect réellement éducatif et promoteur de nouveaux paysans.<sup>1</sup>

Élodie, chargée de mission auprès du syndicat des Jeunes Agriculteurs, abonde en ce sens et considère que pour des personnes qui souhaitent « se tester » dans l'agriculture, le woofing peut « répondre à ce besoin-là<sup>2</sup> » alors même que les voies formelles requièrent des conventions de stage. De plus, dans un contexte où en France comme au Québec, les formations en agriculture biologique sur petite surface sont encore rares (Francoeur 2018, 418), le woofing offre l'opportunité d'une immersion professionnelle. En effet, en échange de leur investissement au sein de la ferme, il est promis aux bénévoles de bénéficier d'« apprentissages de pratiques biologiques en agriculture<sup>3</sup> ».

Au sein des fermes visitées, cet apprentissage se matérialise de manière plus ou moins formelle. Au Hameau Vert, l'équipe d'agriculture met beaucoup d'effort dans la formation des bénévoles et, outre les apprentissages « sur le tas » (Figure 9), prévoit de nombreuses activités d'enseignement.

---

Validation d'Acquis d'Expérience et obtenir le BPREA en France. <https://www.agencecauri.net/post/s-installer-en-agriculture-sans-dip%C3%B4me-et-la-vae>, consulté le 3 septembre 2021.

<sup>1</sup> Entretien avec Jonathan, salarié de WWOOF France, France, 1<sup>er</sup> juin 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Élodie, chargée de mission installation aux Jeunes Agriculteurs (JA) de Bretagne, France, 18 décembre 2019.

<sup>3</sup> WWOOF Canada, consulté le 26 janvier 2021.





**Figure 9.** Jérôme me montre comment réparer l'irrigation<sup>1</sup>

L'absence de pression financière et la taille du groupe, 80 écovillageois·es, permettent de répartir la charge du travail d'accueil et de formation parmi tous les membres. Nebaya, coordinatrice des stagiaires, est chargée de gérer leur emploi du temps et d'y incorporer quelques activités de formation, en plus du travail agricole : la mission d'aller récolter, épousseter et conditionner les œufs ; une sortie en forêt pour apprendre les rudiments de la foresterie ; une visite de la serre aquaponique ; et un cours théorique sur l'agriculture donné une demi-journée par semaine. Accompagnée d'un autre woofeur, je me rends ainsi en forêt un après-midi avec Denis, le responsable de la foresterie à l'écovillage, pour un mini-stage au cours duquel j'apprends à reconnaître les différents types d'érable de même que leurs possibles maladies<sup>2</sup>. De plus, Martin, ancien bénévole qui a rejoint le Hameau Vert, a participé avec Nebaya à la mise en place du cours théorique destiné aux woofeur·euses :

*Est-ce que toi c'est toi qui l'as proposé de donner la petite formation théorique aux stagiaires ou est-ce que c'est quelque chose que les stagiaires avaient demandé ?*

Je pense que... oui je pense que les stagiaires au fil du temps, il y en a toujours qui demandaient, si c'était possible d'avoir plus de connaissance, parce que, y'en a beaucoup qui arrivent sans formation agricole ici, donc tu sais ils vont passer une, deux semaines, trois semaines, un mois, deux mois des fois sur la ferme, et puis ils vont apprendre des choses, mais je pense qu'il y en a

<sup>1</sup> Photographie personnelle, juillet 2019.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 9 juillet 2019.

beaucoup qui trouvent que c'est intéressant aussi d'avoir un peu plus de théorie, donc c'est pas tout le monde qui demande, c'est pas tous les stagiaires qui le demandent mais y'en a eu plusieurs au fil du temps qui l'ont demandé.<sup>1</sup>

Au sein des trois autres fermes, les instants de formations sont dispersés au cours des tâches et se nichent dans des explications « sur le tas », où ce qui se transmet n'est pas tant un « savoir » qu'un « travail » (Lahire 2004, 144). C'est ainsi au cours des discussions informelles qui rythment les activités productives que les explications sont prodiguées. Joël et Cathy d'Inspir'action se renseignent toutefois en début de séjour si le/la bénévole a des souhaits particuliers en termes d'apprentissages. Le couple propose en effet en plus des activités de maraîchage une formation élémentaire de conduite du quad, de mécanique, de soudure, d'élevage. Malgré mon souhait d'apprendre les rudiments de la mécanique, il se trouve qu'il n'y a pas de travaux de ce type à effectuer au moment de mon passage, de même que l'urgence des récoltes conduit à prioriser les tâches de maraîchage.

De leur côté, les bénévoles utilisent le woofing à des fins d'instruction, notamment car l'offre de formation publique est estimée insatisfaisante ou encore si les formations privées sont trop dispendieuses. Ainsi, des acteur·ices ont exprimé une forme de désaveu vis-à-vis des structures d'enseignement agricole, comme en témoigne le cas d'Aurélie et Sylvain (Encadré 19).

#### **Encadré 19. Vivre la « vraie vie » des maraîcher·es**

Ensemble depuis plus de quinze ans, Aurélie a exercé comme kinésithérapeute et Sylvain comme vendeur et charcutier. Consommateur·ices de nourriture biologique, le couple souhaite s'engager « encore plus » en créant leur ferme en Bretagne. Aucun des deux n'a reçu de formation à ce métier et le couple s'inscrit à une formation privée dans une ferme permaculturelle de renom du nord de la France, moyennant la somme de mille euros par mois. Déçu·es du peu de connaissances théoriques fournies par rapport à l'importance de la participation aux activités demandée, le couple écourte au bout d'un mois la formation d'une durée initiale de six mois. Il et elle regrettent le manque de présence des propriétaires de la ferme lors des activités, l'un des deux travaillant à la rédaction de son prochain livre. La personne en charge des apprenant·es est un jeune professionnel qui a trop peu d'expérience pour fournir des réponses satisfaisantes aux questions qui lui sont posées. C'est

---

<sup>1</sup> Entretien avec Martin, *op. cit.*

alors qu'il et elle commencent un séjour de huit mois en woofing destiné à apprendre le métier, comme le raconte Aurélie :

On voulait continuer à pouvoir se former dans le maraîchage et là le woofing ça a fait un éclair dans nos têtes et on s'est dit, voilà de toute façon, on peut continuer pour quand même se former, se former sur le tas, à moindre coût aussi et puis aller dans plein de fermes différentes pour voir plein de façons de faire, et pouvoir s'en inspirer en fait. Voilà la démarche elle a commencé comme ça. Et on est parti·es pour six mois de woofing [...]. On avait pas envie de passer par une formation on va dire diplômante, où tu es un peu plus pieds et mains liés dans la façon de t'installer avec les aides et cetera, donc on a cherché des formations privées, et puis comme cette formation privée pareil, on est pas allés jusqu'au bout [...] et puis aller au bout en fait des choses et se dire on se donne les moyens de réussir et de se former autrement quoi, d'une autre manière.<sup>1</sup>

Elle exprime ici sa déception face à une formation dispendieuse qui ne satisfait pas ses attentes, ce qui les a mené·es à une formation élaborée par leurs soins. Sylvain va dans le même sens lorsqu'il distingue la représentation « idyllique » du métier « vendue » par cette formation, tandis que de vivre avec les producteur·ices permet de voir « l'envers du décor<sup>2</sup> ». Au cours de leurs bénévolats, il et elle choisissent de ne pas respecter le contrat moral conseillé par l'association WWOOF établissant une participation d'environ vingt-cinq heures par semaine pour plutôt vivre « la vraie vie » des maraicher·es. Leur bilan est positif, bien que le couple estime ne pas avoir eu l'occasion de prendre conscience de l'ampleur des tâches administratives. En somme, cette formation « à la carte » intervient à la suite d'une déception sur le marché des formations privées, et un souhait de rester indépendant vis-à-vis de l'État.

Dans la mesure où les associations WWOOF demandent uniquement le paiement d'une cotisation, celles-ci constituent une alternative à ce nouveau marché des formations. Autrement dit, le bénévolat permet pour celles et ceux qui envisagent de devenir chef·fes d'exploitation ou simplement de travailler comme salarié·e agricole de se confronter aux réalités du métier, moyennant très peu de frais en comparaison d'une formation privée. Par exemple, Nebaya s'est rendue dans une ferme laitière de l'Ouest canadien afin d'en apprendre

---

<sup>1</sup> Entretien avec Aurélie, *op. cit.*

<sup>2</sup> Sylvain poursuit sur les avantages de cette formation plus authentique : « ça nous permettait d'être formé·es sans problème financier parce qu'en fait la formation était quand même très très onéreuse, donc on s'était un peu sacrifié·es et c'était un peu compliqué financièrement, là ça nous paraissait plus facile d'aller directement chez le producteur voir ce qu'il faisait, apprendre ce qu'il faisait, et puis voir aussi ce que c'est que la vraie vie de maraicher, parce qu'on est dans une formation où on voit des personnes qui font, enfin qui sont formateurs mais en même temps font que 35 heures, mais vivent pas à la ferme comme un maraicher la vivrait, où il la vit 24 heures sur 24, il la vit tous les jours, il la vit avec sa famille » (Entretien avec Sylvain, copropriétaire des Graines d'Espoir, France, 19 mars 2019).

sur le métier d'éleveuse dans l'objectif d'établir plus tard une ferme laitière au Hameau Vert. Au cours de cette expérience, elle a notamment assisté à l'écornage des vaches<sup>1</sup> :

Et puis à un moment donné on a même, on avait écorné les cornes, tu sais ça a été vraiment dur, mais j'étais quand même contente de le faire, de le vivre, et puis mettons il [l'hôte] me donnait des conseils, il m'appréciait vraiment beaucoup là, et puis moi aussi je l'appréciais vraiment, d'apprendre tout ce que j'ai appris, vraiment. Parce que c'est ça qui me manquait dans le fond, c'était du concret là, le jour le jour avec les animaux.<sup>2</sup>

Nebaya explique que se confronter aux aspects difficiles du métier représente une « chance », qui lui permet de tester sa propre résistance à ces procédés. De plus, si Paul déplore l'accueil sommaire qui lui a été réservé dans une ferme québécoise, il reconnaît que ce séjour a été formateur en ce qui concerne la prise de conscience des réalités du métier de maraîcher vers lequel il souhaite se diriger :

Tu te rends compte que c'est un métier qui est ultra-exigeant, et que t'en sors pas à 18h le soir, après tu vois quand tu fermes la porte « tac », tu le gardes avec toi quoi... tu le trimballes avec toi, donc ça c'est quelque chose qu'on pense pas, mais c'est prenant, sachant que c'est toi c'est ton... ton exploitation, t'as mis toutes tes billes dedans, tu comptes sur ça pour faire vivre tes enfants, ta famille machin, t'as forcément une grosse pression quoi, donc ça tu t'en rends compte... ouais ça permet de se rendre compte de ça, donc ça t'apprend de ça, ce qui est quelque chose d'intéressant quand tu veux te lancer dans des métiers comme ça, parce que c'est... avec les vidéos de permaculture que je vois sur X [entreprise d'hébergement de vidéos] en ce moment tu peux te dire « oh bah je vais travailler trois heures par jour et puis tu vois, vivre, m'autosuffire et puis voilà vivre comme ça »... sauf que dans les faits c'est beaucoup plus délicat que ça.<sup>3</sup>

Accusant les discours de promotion de la permaculture de renvoyer une image faussée et idyllique du métier<sup>4</sup>, Paul se dit chanceux d'avoir pu « se rendre compte » de ce qu'implique la responsabilité d'une entreprise agricole, notamment sur la vie familiale.

Par ailleurs, ces formations « à la carte » sont également utilisées pour donner du sens à des périodes de chômage, sans projet d'installation agricole à la clé, comme l'illustrent les cas

---

<sup>1</sup> L'écornage consiste à amputer les cornes des vaches adultes. Il vise à « diminuer les risques de blessure pour les animaux, améliorer la sécurité des éleveurs et autres intervenants, faciliter le passage aux cornadis et l'accès aux systèmes collectifs de distribution d'aliment » (Isagri 2014). Cette pratique est contestée, car elle induit un important stress et de fortes douleurs chez l'animal.

<sup>2</sup> Entretien avec Nebaya, bénévole au Canada, membre de l'équipe d'agriculture du Hameau Vert, Québec, 23 juillet 2019.

<sup>3</sup> Entretien avec Paul, *op. cit.*

<sup>4</sup> Cette accusation de représentations faussées du métier est revenue à plusieurs reprises au cours du terrain, comme cette fois de la part d'Aurélie : « elle est assez critique des gens qui présentent le maraichage comme une utopie facile à réaliser. Elle me parle du film *On a vingt ans pour changer le monde* où tout a l'air « rose ». Par exemple, le maraîcher vend à des restaurants haut de gamme de la région. Or il n'est pas si simple d'écouler la production et les restaurants prêts à mettre le prix pour de bons légumes sont rares » (Carnet de terrain, 13 mars 2019).

de Christine et Thibaut. Après quinze ans passés comme secrétaire médicale, Christine a été soudainement licenciée lors de la reprise du cabinet par deux autres professionnelles. Passionnée de jardinage et de plantes médicinales, elle rencontre un maraîcher dans sa région qui accepte qu'elle soit stagiaire chez lui. En raison d'un blocage administratif, le maraîcher n'étant pas homologué comme maître de stage, elle ne peut faire valider le stage par Pôle Emploi. Elle n'a de plus reçu aucune proposition intéressante en deux ans et n'a eu que des rendez-vous virtuels. Déçue de son accompagnement vers le « retour à l'emploi » par la structure française dédiée, elle décide de partir en woofing sans en avertir son conseiller :

Je me permets de me faire ma propre formation, effectivement, en gagnant une petite somme du chômage, mais qui me va pour faire ce que j'ai à faire. Mais voilà, je cherche moi-même à faire ma formation parce que quand tu leur [au Pôle Emploi] demandes, si tu ne leur demandes rien... je te dis-moi ils ne m'ont jamais appelée... et bien voilà t'es au chômage, tu restes au chômage jusqu'à tes 62 ans et puis à 62 ans « paf » tu passeras à la retraite et on t'oublie, c'est un peu triste.<sup>1</sup>

Faute de mieux, Christine se positionne dans un mouvement de « refus du travail » (Frayne 2018) et de sa structure règlementée et finit par « se contenter » de la carrière bénévole qui lui permet de continuer à exister socialement, à l'image des usages du woofing par de jeunes retraité·es<sup>2</sup>. Aussi, plusieurs bénévoles français ont fait mention d'un usage « détourné » de leur chômage à des fins de formation, comme Thibaut lorsqu'il mentionne son séjour au Chili :

J'ai profité d'avoir du Pôle Emploi pour voyager en fait, mais ce qui est... je trouve bien plus constructif que des gens qui restent en France à jouer à la console, et à profiter du Pôle Emploi et *geeker* comme des ploucs devant la télé et là ça t'apprend une langue, ça t'apporte une ouverture d'esprit, un mode de vie différent, des choses à améliorer dans ta vie.<sup>3</sup>

Il rejoint ici la logique de vacances proactives décrite plus haut. Thibaut a ainsi participé comme bénévole à la construction d'un chantier dont il a effectué la plupart de l'installation électrique. Cette expérience lui sera utile à son retour en France lors de sa reconversion professionnelle d'ouvrier industriel à électricien. L'aspect professionnalisant du bénévolat est ici assumé et devient une manière de donner du sens à une période de chômage, alors même qu'un flou juridique subsiste quant à la possibilité de faire du woofing en France au cours des

---

<sup>1</sup> Entretien avec Christine, *op. cit.*

<sup>2</sup> Sandrine, salariée de WWOOF France, mentionne ainsi : « on a pas mal de retraités qui s'inscrivent, là on sait un petit peu les raisons, parce qu'ils... passée la retraite ils ont pas envie de rester, ils ont envie de rester actifs, voilà actifs et du coup de donner un petit coup de main, ça leur permet d'aider et puis de voir du monde, de rester un petit peu dans vie active » (Entretien avec Sandrine, *op. cit.*).

<sup>3</sup> Entretien avec Thibaut, bénévole en Argentine, au Chili et au Pérou, France, 6 février 2019.

périodes d'allocations<sup>1</sup>. Autant Christine que Thibaut détournent les aides perçues et les exigences de présence à domicile afin de mettre à profit ce temps pour accumuler de nouveaux capitaux. Elle et il justifient leur choix soit en mettant l'accent sur la défaillance de la structure de recherche d'emploi, ou bien en se comparant à une figure fictive de chômeur paresseux pour mieux s'en éloigner.

En dernier lieu, le woofing peut constituer un tremplin vers une formation institutionnelle. Ainsi, en plus de lui avoir transmis le goût du métier, Mei explique que son séjour estival dans une ferme québécoise lui a donné confiance avant d'aborder sa formation technique en agriculture biologique dans un CEGEP :

Pour moi j'ai toujours vu ça comme une force, d'avoir fait du woofing au Québec, parce qu'on étudiait l'agriculture québécoise, tu sais, donc c'est sûr ça faisait plus un lien [...]. Cet été-là avant de commencer et bien ça m'a vraiment donné un petit... une longueur d'avance, j'ai l'impression sur, un peu, les autres là, dans le sens... il y avait certaines choses, même si je comprenais pas, tout au moins j'avais vu un peu... tu sais si on parlait d'un truc technique, et bien même si je sais pas comment le faire exactement, j'avais quand même une idée, là je l'avais vu tu sais.

*Oui ça t'avait fait comme une petite préparation, une petite préparation avant de commencer des études.*

Ouais donc j'avoue que ça m'a aidé à vraiment rentrer dans le bain et puis... oui c'est ça, être un peu plus à fond !<sup>2</sup>

Le woofing se combine ici avec des formations formelles selon des compositions propres aux acteur·ices telles que celle de Mei. Il peut en ce sens jouer le rôle d'instance de socialisation professionnelle pour ces apprentis fermier·ères. Leurs stratégies d'insertion professionnelle aboutissent à des issues diverses, dont il faut relever plusieurs cas de professionnalisation dans les métiers agricoles.

### **c). Une entrée « intimiste » sur le marché du travail agricole**

Tout comme dans le cas d'autres formes de travail gratuit<sup>3</sup>, les bénévoles qui s'engagent dans les fermes commencent parfois les activités sans rémunération dans l'idée qu'elles deviendront une source de revenus plus tard. Le bénévolat constitue en ce sens une « séquence professionnelle » (Becquet 2016, 98) à l'issue de laquelle plusieurs alternatives sont possibles

---

<sup>1</sup> WWOOF France recommande de poser les deux semaines de congés annuels prévues par le Pôle Emploi lors des périodes de woofing. Voir Chapitre 3. II).

<sup>2</sup> Entretien avec Mei, *op. cit.*

<sup>3</sup> Comme mentionné dans la revue de littérature (Chapitre 1), elles concernent les stagiaires (Kuehn et Corrigan 2013), les bénévoles dans plusieurs secteurs (Simonet 2010) ou encore les militant·es (Rodet 2013).

(Bidart 2016). Afin de rendre compte de cela, l'analyse démontre l'intrication des carrières bénévoles et professionnelles<sup>1</sup>, de même que le passage d'un statut à un autre par un processus de professionnalisation. Trois étapes sont à distinguer dans la professionnalisation : une accumulation de compétences ; au cours de laquelle succède une rémunération financière ; qui fait ensuite l'objet d'une reconnaissance sociale consacrant la distinction entre profane et professionnel (Dusset et Flahaut 2010). Tout comme Arlene Kaplan Daniels (1987) l'a montré au sujet des carrières bénévoles de femmes aux États-Unis, les groupes sociaux pour lesquels l'insertion professionnelle est plus difficile investissent les carrières bénévoles comme moyen de participer à la vie publique ou de trouver un travail.

Il apparaît ainsi que plusieurs bénévoles qui s'identifient comme femmes (4 cas) font un usage spécifique de leur bénévolat, qui semble leur donner confiance en elles et leur permet une première entrée dans le monde professionnel qu'elles souhaitent intégrer. Aussi, le bénévolat peut jouer un rôle de tremplin vers une professionnalisation, souhaitée ou découverte en cours de séjour, alors même que les motivations à débiter diffèrent parfois de celles de continuer. Par exemple, à l'issue de son séjour en *woofing* dans une ferme caprine au Québec, Maryse a rendu service au couple propriétaire trois hivers consécutifs en assurant la garde des animaux pendant qu'il et elle partaient en vacances. Le couple lui a ensuite proposé un poste d'employée agricole l'été. Elle me confie que l'évolution de statut n'a quasiment rien changé à ce qu'elle effectuait comme bénévole, si ce n'est que « c'est vraiment le fun d'être payée<sup>2</sup> ». Cet emploi lui permet aussi de (re)définir de concert avec les hôtes les normes du travail salarié en choisissant par exemple de ne pas compter ses heures pour « ne pas se stresser<sup>3</sup> », concédant plus tard qu'elle a sûrement travaillé bien plus que ce que ne stipulait le contrat. Loin d'une représentation sentimentaliste, le dévouement des bénévoles peut être mis à profit dans une stratégie d'insertion sur le marché du travail au sein de carrières parallèles. Au-delà du bénévolat, ces carrières participent d'une redéfinition des structures de pouvoir propres au travail salarié (Mc Carthy 1990) dont elles amendent les modèles, à l'image de la

---

<sup>1</sup> Cette section traite des cas de professionnalisation en agriculture, mais il y a néanmoins des acteur·ices qui se sont professionnalisé·es grâce aux expériences de bénévolat dans d'autres domaines. Par exemple, Nessim et Lou ont fondé leur chaîne de vidéos en ligne qui mettent en scène des initiatives « inspirantes » pour lutter contre la crise climatique, débusquées au gré de leurs voyages. Les bénéfices financiers que la chaîne leur rapporte leur permet aujourd'hui d'« en vivre » sans avoir à multiplier les bénévolats comme il et elle le faisaient au début de leur projet.

<sup>2</sup> Entretien avec Maryse, *op. cit.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

négociation de Maryse de ses conditions de travail qui s'appuie sur son expérience bénévole passée. Maryse n'est pas la seule<sup>1</sup> à avoir su se rendre indispensable (Encadré 20) auprès des hôtes : Mei, Iris, et Anne-Marie se sont aussi toutes vues proposer des postes salariés à l'issue de leurs bénévolats.

### **Encadré 20. L'art de se rendre indispensable**

Iris rejoint les Champs-Paître comme bénévole après avoir cherché en vain un emploi qui lui convienne à la suite de ses études en environnement. Elle entend avant tout « se faire plaisir » dans une ferme qui rejoint ses valeurs, autant dans le soin apporté aux animaux que concernant les conditions de travail :

J'étais en parallèle en recherche d'un emploi en bovins-lait, mais je trouvais pas quelque chose qui me convenait et comme... comme les entretiens que je passais c'était des fermes qui me convenaient pas au niveau de l'éthique et que je commençais un peu à être dépitée de toute cette, cette bêtise agricole [petit rire], et quand même je me disais « est-ce que je vais pouvoir vivre de ce métier-là dans... comme je vois qu'il doit se travailler quoi », et donc pour me redonner un peu de confiance en moi et d'envie, j'ai dit « bon j'arrête de faire des recherches d'emploi maintenant, je vais faire du woofing au moins je serai sur le terrain et je vais m'éclater quoi » !<sup>2</sup>

Elle passe un mois avec l'équipe des Champs-Paître, au sein de laquelle elle s'intègre particulièrement bien. Elle travaille de longues heures à la ferme, y compris les fins de semaine, prend des initiatives et est très à l'aise avec les animaux. À la suite de son départ, les trois associé·es se réunissent afin d'explorer la possibilité de créer un poste de salarié spécialement pour Iris. Julie la recontacte quelques mois plus tard et Iris rejoint l'équipe comme salariée en 2018. Au moment de mon passage en woofing, Julie me confie qu'Iris est « une salariée en or<sup>3</sup> ».

Ces professionnalisations « à la marge » témoignent d'une appropriation différente de l'espace professionnel, qui se fait ici de l'intérieur par les femmes dans les cas recensés. Alors même que les écoles d'agriculture attirent davantage un public masculin<sup>4</sup>, les actrices qui

---

<sup>1</sup> Le seul cas de professionnalisation qui concerne un homme est celui de Patrice, le conjoint d'une exploitante. Après l'avoir aidée de manière bénévole pendant plusieurs années, Monique l'embauche finalement comme salarié de remplacement lorsqu'elle doit s'arrêter pour des problèmes de santé (Carnet de terrain, 4 mai 2019).

<sup>2</sup> Entretien avec Iris, bénévole en France et salariée aux Champs-Paître, France, 20 avril 2019.

<sup>3</sup> Entretien avec Julie, associée aux Champs-Paître, France, 17 avril 2019.

<sup>4</sup> En France, les femmes représentent 37% des effectifs dans les filières de production de l'enseignement agricole, contre 10% en 1989 (FNAB 2019). Au Québec, s'il n'y a pas de statistiques précises sur les femmes au sein des formations agricoles, elles apparaissent toutefois plus nombreuses dans les filières d'enseignement en maraichage biologique. Pour l'Attestation d'études collégiales (AEC) « production maraîchère biologique » offerte par le CEGEP de Victoriaville, elles représentent en 2021 deux tiers des effectifs.



souhaitent se professionnaliser dans le domaine agricole peuvent utiliser leur expérience de bénévolat comme une manière d'entrer dans le marché du travail « de l'intérieur » (Jonas et Sehili 2007, 126-127) grâce à un rapport « intimiste » construit sur leur dévouement envers les hôtes. Le bénévolat pourrait en un sens participer à « faire le genre » (West et Zimmermann 1987) dans les milieux agricoles en modelant les attentes des acteur·ices par rapport au monde professionnel et à la place légitime des femmes dans celui-ci. En effet, les postes auxquels aboutissent ces expériences de bénévolat sont bien souvent des contrats de courte durée et faiblement rémunérés<sup>1</sup> et tout se passe comme si ces femmes bénévoles trouvaient une place « à leur mesure » (Schütz 2018, 236) sur un marché du travail agricole plus difficile d'approche pour elles.

De plus, ces bénévoles donnent beaucoup d'elles-mêmes, et, si travailler dans une économie alternative est un lieu de réinvention de soi, il peut aussi devenir un lieu d'autoexploitation de soi (Boltanski et Chiapello 1999). Mei raconte en ce sens s'être « oubliée » lors de ses expériences à la ferme québécoise qui l'a embauchée à la suite de ses séjours bénévoles. En souhaitant en apprendre le plus possible, elle n'a en effet pas compté ses heures et s'est beaucoup investie, ce qui lui a valu une grande fatigue physique et émotionnelle. Précisons que le surinvestissement fait partie des attitudes attendues de soi de la part des bénévoles femmes (Molinier 2004) et certain·es hôtes ne se cachent pas de préférer recevoir des « filles », comme le raconte Cathy : « on aime bien recevoir des filles, moi j'aime ça recevoir des filles, je trouve que c'est plus minutieux dans les légumes là, dans la préparation des légumes c'est plus minutieux<sup>2</sup> ». Si cet art de se rendre indispensable peut conduire à des emplois rémunérés, il génère toutefois une usure chez les actrices.

Ces appropriations différenciées de l'espace professionnel agricole sont à réinscrire dans les rapports de genre au sein des mondes agricoles, qui en France comme au Québec sont marqués par de fortes inégalités. Aussi, les femmes cheffes d'exploitations ne représentent que 26% du total au Québec (Agricarières 2019) et 24% en France (Mutuelle Sociale Agricole 2019). Par ailleurs, parmi la relève féminine agricole québécoise, près de la moitié (49%) n'a pas fait d'études spécialisées en agriculture, interrogeant sur « la promotion et la valorisation

---

<sup>1</sup> Iris bénéficie d'un contrat de 35 heures de salariée agricole, et Mei et Maryse de contrat Emploi Été Canada, par lesquels le gouvernement fournit des contributions salariales pouvant aller jusqu'à 75% du salaire en vigueur, destiné à favoriser l'emploi chez les jeunes de 15 à 30 ans.

<sup>2</sup> Entretien avec Cathy, *op. cit.*

d'une diversité de parcours pour accéder à l'agriculture », afin de rendre l'accès à la profession moins contraignant pour les femmes (Bissonnette 2018, 109). En agriculture biologique, la part de femmes est plus significative bien qu'elle reste minoritaire<sup>1</sup>. Dans ce contexte, le bénévolat agricole peut constituer un « *hope labor* » (Kuehn et Korrigan 2013) dans un monde professionnel que les actrices souhaitent intégrer.

En somme, les carrières bénévoles peuvent se mettre au service de la carrière professionnelle, en complément de cette dernière, voire en constituer un détournement. Les rapports du bénévolat à l'emploi salarié varient ainsi selon trois registres : la complémentarité, la compensation ou la critique. Les formations informelles réalisées dans le cadre du bénévolat agricole interviennent en substitut d'autres voies de formation institutionnelle ou privée et permettent de se confronter directement aux réalités du métier. Enfin, les quelques cas de professionnalisation recensés donnent un aperçu d'appropriations différenciées de l'espace professionnel agricole selon le genre, où le dévouement des femmes bénévoles donne parfois lieu à des emplois.

## Conclusion

À la charnière entre l'inscription des pratiques bénévoles dans les paysages institutionnels agricoles (chapitre 3) et leur déroulement au niveau microsociologique (chapitre 5), ce chapitre rend compte des motivations et des usages des expériences bénévoles. Il montre comment ces pratiques d'entraide s'inscrivent dans un « dispositif d'émancipation », c'est-à-dire un espace de « subversion et de réappropriation du temps et de l'emploi<sup>2</sup> » (Cingolani 2014, 53). Ces expériences sont néanmoins marquées par des mécanismes d'intensification, voire d'exploitation du travail, et rejoignent ainsi une tension centrale étudiée dans la thèse : la contestation du procès de travail capitaliste par les pratiques d'entraide paysannes et la reproduction de logiques marchandes par cette nouvelle forme de bénévolat.

---

<sup>1</sup> En France, selon un rapport de la FNAB, 39% des installations de fermes biologiques de l'année 2017 sont portées par des femmes. Les installations restent toutefois majoritairement portées par un couple (Guérillot 2018). Au Québec, en 2018, seuls 6,4% des entreprises agricoles sont détenues par une femme et de ces entreprises, 4,2% concerne des productions biologiques (Gouvernement du Québec 2018).

<sup>2</sup> Patrick Cingolani définit un dispositif d'émancipation comme « un ensemble de pratiques mettant en œuvre un savoir-faire et un savoir-être de l'émancipation - et de mise à distance de la subordination - qui fait directement écho aux pratiques des précaires d'aujourd'hui » (2015, 53).

Tout d'abord, s'il rassemble surtout des acteur·ices qui s'inscrivent dans une contestation plus ou moins poussée des normes capitalistes, ce sont néanmoins surtout des personnes qui peuvent s'octroyer le privilège de la non-rémunération. Le woofing constitue à la fois un espace de subversion de l'emploi tout en reproduisant des rapports de domination de classe, de genre et de race. En effet, l'accès à l'espace hétérotopique est plus ou moins ouvert selon les profils des acteur·ices et leur dotation en capitaux, et son investissement varie selon leur positionnalité dans l'espace social. Les motivations des bénévoles à se rendre dans les fermes paysannes sont variées et donnent lieu à différents usages sociaux, qu'ils soient militants, touristiques ou professionnels. Le bénévolat paysan s'inscrit dans des revendications politiques plurielles, qu'il s'agisse d'un tourisme plus écologique, d'une solidarité envers les petit·es producteur·ices, ou encore un souhait de se conscientiser au labeur caché derrière les facilités d'accès à la nourriture. Or ces bonnes intentions reposent en partie sur des représentations idéalisées du travail paysan, que les séjours visent à confirmer. L'analyse montre alors que le désenchantement guette les bénévoles, si le décalage entre leurs attentes et la réalité est trop grand.

De plus, inscrit dans un « espace intermédiaire » en périphérie de la production, le bénévolat offre des opportunités d'apprentissages et d'expérimentation donnant lieu à des formes de socialisation professionnelle, qui sont par la suite plus ou moins directement réinvesties sur le marché du travail. Le chapitre montre que les bénévoles développent des stratégies d'accumulation de capitaux valorisables sur le marché du travail, telles que des compétences communicationnelles, une capacité d'adaptation et bien sûr l'acquisition de savoir-faire agricoles. Plus ou moins affecté·es par la logique d'employabilité perpétuelle, les parcours des bénévoles sont en cela marqués par une professionnalisation à deux vitesses où les inégalités sont patentes entre des acteur·ices bien intégré·es qui vont ajouter une corde à leur arc, tandis que d'autres, exclu·es du monde du travail à des degrés divers, travaillent bénévolement faute de mieux. Enfin, le bénévolat constitue un moyen d'approcher la profession agricole pour des femmes pour qui le coût d'entrée dans le métier reste plus élevé, mais semble en même temps « faire le genre » en leur attribuant une place précaire.

En somme, la pratique propose une alternative au travail salarié, qui offre aux bénévoles une émancipation par le travail grâce à l'expérience vécue au sein de cet espace intermédiaire en agriculture paysanne. De cet « espace intermédiaire » pourrait même émerger

un « espace blanc » du travail, notion foucaldienne mobilisée par Pascale Molinier pour désigner ce « qui serait situé en dehors du faisceau de discours et de pratiques hiérarchisés et différenciés qui constituent ce que l'on nomme « travail » » (2016, 140-141). Afin de questionner la mise en place de « cet espace blanc » au sein des fermes paysannes, le chapitre suivant aborde les interactions qui prennent place dans les fermes et qui permettent de (ré)inventer les organisations du travail.

## Chapitre 5. *Prendre soin.*

### Les organisations alternatives du travail au quotidien

Ce chapitre traite des organisations du travail à l'œuvre dans les fermes visitées, autant dans les espaces productifs que reproductifs. Je cherche à comprendre en quoi le recours au bénévolat participe à la résistance au productivisme et entraîne des agencements du travail propres aux différentes fermes. Le productivisme prône en effet la division du travail dans une « une agriculture technicienne qui cherche à s'affranchir à tout prix des cycles de la nature » (Deléage 2011, 46). Il apparaît ici que les travailleur·euses, hôtes et bénévoles, lui résistent quotidiennement en questionnant plusieurs divisions du travail : celles des temporalités, des espaces, mais aussi entre professionnel et non-professionnel (Pruvost 2013). Ce chapitre vise à réinscrire le bénévolat dans le travail paysan plus largement, pour montrer de quoi il est le complément, et comment il s'articule aux organisations du travail dans les quatre fermes visitées. Il est guidé par le questionnement suivant : sur quelles logiques reposent les organisations alternatives du travail ? Comment incluent-elles les bénévoles ? En quoi permettent-elles de remettre « le souci des autres » au centre des activités ? Comment se trouvent-elles mises à l'épreuve du temps et des impératifs économiques ? Pour cela, j'investigue dans ce chapitre les interactions quotidiennes dans les fermes qui participent de la construction d'organisations du travail basées sur d'autres logiques que celle de la productivité. Je montre notamment que les résistances au productivisme se matérialisent par des pratiques

de *care* parmi les travailleur·euses (hôtes et bénévoles), mais aussi entre les humains et les non-humains<sup>1</sup>.

Deux pans du cadre théorique sont mobilisés. Tout d'abord, je fais appel aux travaux sur le *care*, autant en sociologie du travail que ceux portant sur le *care* environnemental. Joan Tronto (2008) met en lumière quatre dimensions du *care* qui se retrouvent dans les organisations du travail et la vie familiale : se soucier de (*caring about*) ; se charger de (*taking care of*) ; accorder des soins (*care giving*) ; recevoir des soins (*care receiving*). De plus, Sandra Laugier définit le *care* environnemental comme suit :

Le *care*, au plan environnemental, est aussi une manière d'envisager des pratiques techniques et professionnelles fondées sur l'attention aux situations singulières et aux pratiques spécifiques : un travail. Les itinéraires techniques et l'acquisition des savoirs de l'agro-écologie ou de l'agriculture biologique peuvent être vus en ces termes. L'observation précise et attentive des phénomènes, l'attention portée aux arrangements des cultures dans l'espace et dans le temps, l'aménagement écologique de l'espace (urbanisme, architecture, paysagisme...) relèvent d'une forme de *care*, suggérant dans le *care* environnemental une attention différenciée à l'espace proche — le jardin — comme lointain, et comme au macrocosme planétaire. La thématique du *care* permet un traitement pragmatique et particulariste des questions environnementales, au-delà des grands principes et des incitations moralisantes ou (dé)culpabilisantes. (2015, 134)

La focale sur le *care* environnemental renseigne dès lors sur l'extension de la valeur des êtres non-humains au-delà de la valeur marchande, de même qu'elle invite à prendre en compte leur agentivité dans les activités. Plus précisément, l'observation des pratiques quotidiennes des acteur·ices rend compte des attachements développés avec les êtres non-humains, de même que des logiques du prendre soin qui régissent les circuits de production et les normes entre travailleur·euses.

Ensuite, ce chapitre mobilise les travaux féministes sur les économies de communauté, que Katherine Gibson et Julie Graham<sup>2</sup> définissent comme des « espaces de prise de décision où nous reconnaissons et négocions notre interdépendance avec d'autres humains, les autres espèces et notre environnement » (Gibson-Graham et al. 2013, 103). Les fermes sont ici considérées comme des espaces d'expérimentation et d'apprentissages au sein desquels les pratiques des acteur·ices permettent de repenser les notions de biens matériels, de valeurs et

---

<sup>1</sup> L'appellation « non-humains » désigne ici les entités animales et végétales (Houdart et Thierry 2011).

<sup>2</sup> Le collectif des économies de communauté (CES) s'est formé sur la base de leurs écrits pour s'engager dans ce travail de (re)description de l'économie en visibilisant les faces cachées de l'« iceberg ». Il regroupe environ 170 chercheuses et chercheurs à travers le monde. <https://www.communityeconomies.org/>, consulté le 3 septembre 2021.

d'attachements. Deux bémols à ces ambitions d'organisations alternatives du travail sont cependant à prendre en compte dans l'analyse : d'une part, elles peuvent reproduire des rapports genrés inégaux enchâssés dans une « économie des affects » (Comer 2016) ; et, d'autre part, les hôtes des fermes du réseau WWOOF sont aux prises avec les contraintes économiques de (sur)vie de leurs entreprises. Or ces pratiques de *care* ont un coût émotionnel et matériel et, mises à l'épreuve du temps et des impératifs économiques des fermes, elles peuvent conduire à une usure militante ou professionnelle.

Ici, la venue en woofing dans les fermes a constitué autant une porte d'entrée méthodologique qu'un des aspects étudiés dans les organisations du travail. À l'appui de la démonstration, je convoque plusieurs types de matériaux empiriques. Tout d'abord, c'est dans ce chapitre que les observations conduites en tant que woofeuse éclairent le plus le questionnement. Elles ont permis de produire des données fondées sur les interactions entre les acteur·ices au cours du travail, aussi bien entre les hôtes et les autres travailleur·euses (stagiaires, bénévoles, autres aidant·es) qu'avec les non-humains. Les observations sur les médias sociaux sont ensuite utiles à la compréhension de l'expérience des hôtes, notamment lorsqu'ils et elles expriment un « ras-le-bol » dans des publications. Ensuite, les entretiens avec les hôtes et les bénévoles servent à éclaircir les significations accordées aux interactions et le rapport au travail des acteur·ices. Enfin, les recensements opérés des fermes inscrites dans le réseau WWOOF en Bretagne et au Québec renseignent sur les types d'accueil réalisés (nombre de bénévoles, type d'hébergement...). La comparaison entre la France et le Québec est peu marquée dans ce chapitre et c'est plutôt selon le modèle de ferme que des spécificités d'organisations du travail émanent. La comparaison entre le modèle de travail familial (Graines d'Espoir en France et Inspir'action au Québec) et le celui de travail « en collectif » (Champs-Pâître en France et Hameau Vert au Québec) montre ainsi comment ces modèles affectent les logiques du travail paysan et son complément bénévole.

La première section aborde le travail de *care* envers les « produits » du travail, au sein d'économies de communauté propres à chaque ferme (I). La deuxième section traite ensuite des logiques du prendre soin au cœur du travail qui permettent de repenser la subordination à travers des pratiques de don (II). Enfin, la troisième section rend compte des (dé)cloisonnements du travail dans les fermes ainsi que du prix de ces ouvertures (III).

## I. Travail de *care* : le souci des autres au centre des activités

Cette première section s'attache à rendre compte de la manière dont les pratiques de *care* participent de la construction d'économies alternatives fondées sur le don auxquelles prennent part les acteur·ices professionnel·les et profanes, de même que les non-humains. Je montre que peu importe leur statut, les acteur·ices sont uni·es par des rapports éthiques et réalisent un « travail de *care* » envers humains et non-humains, en bâtissant de concert des « économies de communauté ». Ces pratiques ordinaires se développent dans les interstices des rapports marchands, mais se trouvent toutefois aux prises avec le caractère commercial des fermes. Afin de raconter comment à petite échelle les acteur·ices mettent en place des formes d'économies de communauté assurant la reproduction sociale des vies, mais aussi la production marchande dans les fermes, la section est divisée en trois parties : tout d'abord, les interdépendances entre les êtres s'inscrivent dans des logiques d'entraide (a) et touchent également aux relations avec les non-humains (b). Enfin, les impératifs productifs mettent à l'épreuve ces économies de communauté et conduisent les hôtes des fermes à (ré)ajuster leurs idéaux (c).

### a). Les économies de communautés : coups de main, convivialité et solidarité

Au cours des périodes de modernisation agricole, l'agriculture tend à devenir « un travail comme les autres<sup>1</sup> ». En France, la salarisation des activités et l'appartenance à un régime de protection sociale conduit à ce que certaines pratiques soient « mises en déviance » comme le travail des conjoint·es, l'entraide, et le travail non déclaré de bénévoles (Nicolas 2017). Les logiques d'entraide entre pairs et au sein de la famille demeurent néanmoins dans les fermes de petites tailles (Sabourin 2012). En France comme au Québec, j'ai ainsi observé que des acteur·ices non-rémunéré·es gravitent autour des fermes pour participer à des degrés variables aux activités. Alors même que le monde du travail est marqué par une division entre profane et professionnel, les hôtes tendent à ouvrir les espaces clos du travail à des acteur·ices aux multiples statuts. Ils et elles participent à la mise en place d'« économies de communauté » qui reposent sur des liens de réciprocité (Gibson-Graham 2008). Cette contribution des aidant·es permet de pallier les vulnérabilités matérielles des hôtes, en termes de main-d'œuvre ou de

---

<sup>1</sup> Voir Chapitre 3.



savoir-faire technique, mais aussi émotionnelles. Cette sous-section rend compte de ces interdépendances entre humains inscrites dans cette tradition d'accueil, et qui dépassent l'accueil de woofeur·euses.

Tout d'abord, rappelons qu'au cours de la période préindustrielle, les fermes étaient des lieux ouverts pour les indigent·es et les vagabond·es, que le mouvement des *enclosures* va rendre clos et privatisés (Thompson 1975; Federici 2004). Lieux de passage et de ressourcement, elles permettaient ainsi à quiconque de trouver refuge (Viret 2006). Cette tradition d'accueil subsiste toutefois dans les fermes visitées, où l'espace peut être l'objet d'appropriations multiples. Par exemple, aux Champs-Paître, un homme qui semble âgé d'une soixantaine d'années débute un périple à bicyclette et demande s'il peut installer sa tente dans le champ pour la nuit. Jean-Luc accepte, puis nous dit qu'ils et elles en accueillent souvent des « gens comme ça<sup>1</sup> ». De plus, à l'assemblée générale de WWOOF France, une personne de passage demande également d'installer sa tente dans la ferme qui nous accueille pour l'événement, ce que le propriétaire accepte sans hésitation. Jonathan, salarié de l'association, se targue de cet échange pour mettre en scène l'hospitalité propre au monde rural, avec lequel l'association souhaite renouer<sup>2</sup>.

Au quotidien, les hôtes ont régulièrement recours à l'entraide, que ce soit avec les bénévoles, ou plus largement leur entourage (famille, ami·es, client·es, etc). Ces dernier·es viennent soit soulager un manque de main-d'œuvre occasionnel, soit apporter leurs compétences spécifiques, et/ou prendre soin d'eux-mêmes. Au Hameau Vert, toute l'organisation de l'écovillage fonctionne en grande partie sur l'entraide, ce que je constate lors des déjeuners communautaires quotidiens ponctués de récurrents appels à un « coup de main », qu'il s'agisse de déplacer des meubles, d'effeuiller du basilic en cuisine, ou encore de cueillir des fraises afin de faire des provisions pour l'hiver<sup>3</sup>. En plus de ces aides ponctuelles, lorsqu'il y a une grosse corvée la communauté en appelle à un « *bee-day* » en fin de semaine, où tou·te·s les membres volontaires se retrouvent pour accomplir une mission. Jérôme, membre de l'équipe d'agriculture, mentionne que la ferme bénéficie de cette entraide communautaire :

À l'occasion, quand il y a certains travaux qui demandent plus d'aide que ce que l'équipe est capable de donner, oui la communauté vient, on *call* [appelle] ce qu'on appelle un « bee », un

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 5 avril 2019.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 30 mai 2019.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, juillet 2019.

« bee », c'est comme... et bien au Québec ils appellent ça une corvée, moi je trouve ça plus péjoratif... c'est pénible une corvée, nous on appelle ça un « bee »... on demande à ceux qui sont disponibles de venir nous aider à, par exemple mettre les toiles des tunnels, récolter les pommes de terre ou planter les oignons [...] oui, il y a une aide à ce niveau-là de la communauté.<sup>1</sup>

Dans le cas de cet écovillage, l'entraide permet aussi d'impliquer les membres dans les décisions de la communauté. Ainsi, Nebaya prévoit de construire une étable à l'automne et aura besoin d'aide. Adelaïa, une autre habitante, utilise cet exemple pour m'expliquer le modèle de sociocratie<sup>2</sup> sur lequel s'appuie l'organisation sociale du village : « quand je dis oui pour l'étable, je sais que je vais être impliquée et y passer des fins de semaine<sup>3</sup> ». Dans les trois autres fermes, les membres des familles des hôtes s'impliquent également pour leur venir en aide, que ce soit lors de tâches ponctuelles, comme cette fois où la mère de Julie des Champs-Paître, Dominique, nettoie le laboratoire en vue du contrôle sanitaire du lendemain, ou lors des « corvées » régulières de plantation et de récoltes, ou encore pour garder les enfants. Ces services sont parfois réciproques, notamment dans le cas Julie dont les parents sont agriculteur·ices. Par exemple, un soir après une longue journée et alors que je pense que le labour s'achève, Julie me dit « ah non, là c'est la partie famille qui commence<sup>4</sup> », tandis qu'elle se rend chez ses parents les aider à découper un bœuf.

Outre la famille, ce sont aussi des voisin·es, des client·es et des ami·es qui se rendent dans les fermes pour contribuer aux activités et dont les motivations varient, à l'image de celles des bénévoles<sup>5</sup>. J'ai par exemple régulièrement croisé la route de personnes qui cherchent à « se changer les idées » et sortir de leur quotidien, voire des ennuis qui le ponctuent, en venant donner un coup de main. Élisabeth illustre bien cela, elle qui vient une fois par semaine aider Aurélie et Sylvain :

On papote avec Élisabeth pendant qu'on nettoie les épinards. Elle me dit qu'elle fait du « woofing à domicile » ! Elle habite tout près de la ferme et a commencé à venir au jardin il y a un an, alors qu'elle n'allait pas bien. Ça lui a fait beaucoup de bien, en lui changeant les idées et lui faisant « voir du monde ». Ce n'est pas toujours facile avec son fils qui est artiste et qui ne va

---

<sup>1</sup> Entretien avec Jérôme, membre de l'équipe d'agriculture du Hameau Vert, Québec, 21 juillet 2019.

<sup>2</sup> La sociocratie est un modèle d'organisation sociale fondé sur des prises de décisions collectives, en plénière ou au sein de comités thématiques.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 6 juillet 2019.

<sup>4</sup> Carnet de terrain, 5 avril 2019.

<sup>5</sup> Voir Chapitre 4.

à l'école que six heures par semaine. En venant ici, elle fait une pause. Elle me dit « certains prennent un psy, moi c'est de venir ici qui m'a aidé ».<sup>1</sup>

Elle estime faire un usage « thérapeutique » de son implication auprès des Graines d'Espoir, elle qui souffre de sa situation familiale et pour qui les venues à la ferme représentent une bulle d'air, voire une pratique de *self-care*. À la ferme de Joël et Cathy au Québec, je rencontre Marie-Christine qui fait aussi écho à ce rôle de ressourcement que peuvent jouer les séjours à la ferme :

Au marché de Val-d'Or, je rencontre Marie-Christine alors qu'elle vend les bijoux qu'elle confectionne à la main dans l'étal qui jouxte le nôtre. Avant de débiter son activité d'artisanat, elle a travaillé dans un centre pour enfants en tant qu'enseignante en arts plastiques et a fait une dépression en raison de conditions de travail très stressantes. Elle se rend alors plusieurs mois travailler bénévolement la journée à la ferme de Joël et Cathy afin de « se ressourcer ». Elle m'explique que cette expérience lui a permis de regagner confiance en elle et de franchir le pas de sa reconversion professionnelle.<sup>2</sup>

La participation apporte ainsi des rétributions symboliques aux aidant·es, telles que le gain de confiance en soi ou la rupture d'un isolement. Ces formes de bénévolat qui dépassent le cadre du woofing permettent de produire des formes de mieux-être chez ces actrices aux prises avec des difficultés familiales ou professionnelles, de même que de renforcer la solidarité sur un territoire donné.

Les hôtes bénéficient quant à eux de cette aide matérielle, qui peut notamment prendre la forme de la mise à disposition de savoir-faire techniques. Ainsi, Audrey, une amie du village, est mise à contribution pour installer les cheminées de la phytoépuration aux Champs-Paître. Le collectif souhaite en effet se diriger vers ce mode écologique de gestion des eaux usées, sans pour autant maîtriser sa mise en place. Plutôt que d'avoir recours à un service payant, le réflexe est de faire appel à une personne de leur réseau sous le mode du coup de main<sup>3</sup>. Ces échanges gratuits d'activités productives témoignent de l'« inventivité économique des gens ordinaires » (Pruvost 2021, 291), qui renforcent par-là même leurs liens sociaux. Autrement dit, les acteur·ices bâtissent des économies de communauté au sein desquelles se crée du « non-capitalisme » (Gibson-Graham 2006). À l'instar de ce que montre Amanda

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 22 mars 2019.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 11 août 2019.

<sup>3</sup> La gratitude envers l'aide fournie par Audrey est exprimée le jour même sous la forme d'un don de produits laitiers : « Audrey passe nous voir au marché avec Julie. Alors qu'elle s'inquiète de ne pas pouvoir « finir le mois » et envisage de se mettre à faire sa propre lessive pour économiser, Julie lui offre les produits qu'elle a choisis en lançant « offert par les Champs-Paître pour tous les généreux coups de main » (Carnet de terrain, 16 avril 2019).

Wilson (2015) à propos des réseaux alternatifs de nourriture au sein de fermes ontariennes et québécoises, ces organisations s'inscrivent dans « un désengagement des forces et des structures hégémoniques en cherchant à créer des relations d'entraide et de réciprocité et un sens collectif » (p.7, ma traduction). Cette volonté teinte également les relations avec les collègues, avec lesquels les hôtes se montrent solidaires<sup>1</sup> plutôt que de « jouer la concurrence », et bien sûr guide l'accueil de bénévoles.

Au total, les quatre fermes étudiées s'ouvrent à des acteur·ices profanes de l'agriculture, qui sont bienvenu·es pour prêter main-forte aux tâches agricoles. Les hôtes reconnaissent ainsi que l'autonomie revendiquée vis-à-vis des institutions et du marché ne se fait pas sans le recours horizontal à des aides extérieures, sous forme d'entraide. En d'autres mots, s'ils et elles souhaitent ne pas dépendre des institutions et des subventions agricoles, les producteur·ices ne revendiquent pas pour autant une indépendance complète et s'inscrivent davantage dans une autonomie « relationnelle », définie comme tel par Catherine Larrère :

Si l'autonomie se définit par opposition à la dépendance, on ne peut pas cependant l'assimiler à l'indépendance, au sens où elle serait recherche de solitude, ou d'affirmation individuelle dans un rapport de force, ou dans une compétition. Il s'agit d'une autonomie relationnelle : autonomie et convivialité sont compatibles et se renforcent même mutuellement [...]. D'où le décroisement qui permet de faire se rencontrer, dans une entreprise commune, le salarié et le bénévole, le professionnel et le citoyen, le producteur et le consommateur. Il s'agit d'un projet social d'ensemble (convivialité et autonomie). (2017, 185)

Ces échanges conviviaux renforcent les liens affectifs entre les humains d'une part et attestent des interdépendances qui les unissent d'autre part. Ces interdépendances semblent toucher également les non-humains.

## **b). La relation aux non-humains : sacralisation, attentions et attachements**

Les politiques de modernisation agricole ont conduit à l'uniformisation des procédés de travail et à la négation des spécificités territoriales (Deléage 2011; Dubuisson-Quellier et Giraud 2010). Les mouvements agricoles alternatifs s'inscrivent en porte-à-faux<sup>2</sup> par rapport à ces tendances, ce que j'ai également observé chez les hôtes rencontrés. En plus des

---

<sup>1</sup> Par exemple, Aurélie et Sylvain donnent leur surplus de plants de blettes à un collègue de la commune voisine (Carnet de terrain, 20 mars 2019).

<sup>2</sup> Voir Chapitre 3. I. b.

solidarités humaines, les acteur·ices développent également des attachements au territoire et aux entités non-humaines. Il apparaît que la production d'appartenances et de solidarités se fait aussi bien « depuis la matière du sol, que du vivant et dans les relations sociales » inscrite dans un « ethos qui s'exprime par l'attention aux autres et l'expérience commune d'un milieu durable vivant » (Stoessel-Ritz 2017, 162). Ces attachements sont visibles dans les pratiques de travail des hôtes, qui se réclament tous·tes de l'agroécologie<sup>1</sup> à l'exception du Hameau Vert.

Tout d'abord, l'équipe des Champs-Pâître a mobilisé un collectif local pour l'achat de la ferme par une société civile immobilière (SCI) citoyenne, avec l'aide de l'association Terres de Liens<sup>2</sup>. Celle-ci met en place des montages d'achat de foncier agricole au sein desquels des « actionnaires » investissent dans les terres, les louent aux paysan·nes, et ont ensuite voix au chapitre sur les grandes orientations des entreprises. Cédric explique que le processus a permis de « rassembler » autour de la ferme :

Tout le monde ne produit pas de nourriture mais tout le monde mange, l'agriculture doit donc être un bien qui appartient à tout le monde, donc on a fait acheter la ferme par une SCI citoyenne parce qu'on voulait impliquer les citoyens et mobiliser les gens sur l'agriculture, et ainsi pallier au problème de désintéressement de l'agriculture. Aussi, cela a permis de mobiliser les gens, amis, parents, voisins, anciens d'amis d'école pour qu'ils s'investissent dans la ferme.<sup>3</sup>

La SCI loue la ferme aux trois associé·es selon un bail emphytéotique, transmissible à la condition d'une reprise des terres en agriculture biologique. En plus de la création de solidarités locales, ce système tend à garantir le soin aux entités naturelles dans la durée.

Ensuite, loin de considérer les animaux et les végétaux comme de simples « ressources », les producteur·ices semblent travailler *avec* ces entités, selon des modes d'engagement différents au sein des quatre fermes. Au Hameau Vert, le modèle agricole est construit sur de grandes planches de cultures avec une faible rotation des légumes, déconseillées par les principes de l'agroécologie. Martin, ancien bénévole en charge des cours d'agriculture au

---

<sup>1</sup> Ce mode de production a pour objectif de cultiver « des agrosystèmes équilibrés » qui visent à « à atteindre un équilibre optimal entre plusieurs dimensions telles que la productivité, les revenus, l'accès aux marchés, la variété et la qualité des produits ; la durabilité écologique et la conservation de la biodiversité ; la santé sociale, la qualité de vie et le respect des droits de l'homme, notamment le droit à la sécurité alimentaire ; l'amélioration des relations humaines, par exemple entre hommes et femmes ; le renforcement du pouvoir local (de tous les membres de la communauté) » (Lacey 2015, 29).

<sup>2</sup> Fondée en 2003, l'association *Terres de Liens* favorise l'accèsion de nouveaux·elles paysan·nes aux terres agricoles afin de développer l'agriculture biologique et paysanne.

<sup>3</sup> Entretien avec Cédric, associé aux Champs-Pâître, France, 14 avril 2019.

Hameau, me confie qu'ils ne sont « pas à la pointe<sup>1</sup> » dans leurs pratiques, si bien qu'un été le sol était tant appauvri que toutes les cultures de tomates ont été perdues. Nonobstant ces choix de production, les écovillageois·es entretiennent un rapport « spirituel » au vivant, au sein d'une cosmogonie fondée sur des forces métaphysiques, comme me l'explique Nathalie :

On récolte le chou kale en discutant. Nathalie m'explique qu'ici ils et elles croient au « taux vibratoire » des aliments. Aussi, si la personne qui récolte est heureuse, elle transmettra cette énergie à la plante qui sera porteuse de nutriments bénéfiques. Elle m'explique que c'est aussi pour cela qu'avant chaque repas, les personnes se recueillent devant leur assiette, afin de la recharger en énergie.<sup>2</sup>

Cette attention au vivant passe également par le soin aux espaces où ces derniers se (re)produisent. L'écovillage est ainsi doté d'une serre aquaponique et règne dans cet espace une atmosphère apaisante grâce à un éclairage rosé (Figure 10) et une douce musique diffusée en continu. Pierre-Antoine, en charge de la gestion de cette serre, m'explique que la musique a trois fonctions : apaiser les truites, éloigner les insectes, et « nous » fournir une ambiance de travail agréable<sup>3</sup>. Aussi, le soin aux conditions de travail se destine aux humains ainsi qu'aux non-humains.

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 19 juillet 2020.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 22 juillet 2019.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 10 juillet 2019.



**Figure 10.** Les salades dans la serre aquaponique<sup>1</sup>

En outre, les actions destinées à prendre soin du « vivant » tendent à être invisibles. Elles sont facilitées par la petite taille des fermes qui permet une observation rapprochée des animaux et des végétaux. Cette attention au vivant marque le travail quotidien aux Champs-Pâître, comme cette fois où Julie s'arrête pour nous montrer, à Iris et moi, les différents types de légumes qui peuplent le champ des génisses<sup>2</sup>. Nous profitons aussi de la traite des vaches pour observer la santé de chaque bête, notamment lors du nettoyage de leurs pis : s'ils sont irrités, nous appliquons ensuite de la graisse à traire pour les hydrater. L'équipe se refuse par ailleurs à acheter un robot-traite, afin de ne pas perdre ces moments privilégiés de proximité avec les animaux. En effet, s'il permet de gagner du temps en automatisant la traite, il éloigne cependant l'humain de ce rapport quotidien à l'animal. Aux Graines-d'Espoir, Aurélie et Sylvain s'inscrivent également dans cette recherche de proximité, avec les légumes dans leur cas. En plus de veiller à leur santé au quotidien, le couple envisage de rapprocher certaines cultures dans le but de « toujours avoir un œil dessus<sup>3</sup> ». Par ces tâches essentielles

---

<sup>1</sup> Photographie personnelle, 2019

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 1<sup>er</sup> avril 2019.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, mars 2019.

d'observation qui ne constituent pas des activités « productives », les hôtes s'assurent d'une part de la qualité de leur production, mais aussi de la santé des bêtes et des légumes d'autre part.

Ces logiques de soin déterminent également les itinéraires techniques présents sur les fermes. Par ces choix, les hôtes complexifient toutefois leur travail et affirment que la rentabilité n'est pas leur premier (ou seul) objectif<sup>1</sup>. Ainsi, Aurélie et Sylvain revendiquent l'usage de semences paysannes pour lutter contre la privatisation du vivant. En effet, les semences hybrides, apparues au début du XX<sup>e</sup> siècle, résultent du croisement de plusieurs variétés aux propriétés avantageuses pour la culture, au prix d'être des graines non reproductibles<sup>2</sup>. Elles conduisent de plus à une dépendance structurelle des agriculteur·ices aux laboratoires producteurs de semences. Aurélie et Sylvain luttent dans leur travail quotidien pour défendre les semences paysannes<sup>3</sup> grâce à un « compagnonnage avec le vivant » (Chable 2018, 10). De leur côté, l'équipe des Champs-Pâtre travaillent avec des races anciennes et locales pour l'élevage : des vaches *Bretonne Pie Noir* et des cochons *Porc blanc de l'Ouest*. Ce choix professionnel s'inscrit dans des stratégies militantes de défense de la culture bretonne et de protection de ces espèces menacées<sup>4</sup>. Le collectif appartient ainsi à l'Union Bretonne Pie Noir et leur troupeau participe à la préservation de la race. La production de lait s'en voit réduite par rapport à la vache *Holstein*, star des fermes laitières, mais la *Bretonne Pie Noir* nécessite cependant moins de soins vétérinaires. Le collectif est également engagé dans un groupe d'éleveur·euses de cochons *Porc blanc de l'Ouest*, dont la survie n'est pas garantie pour le moment. Le recours à des semences paysannes, à des races anciennes ou encore à des soins

---

<sup>1</sup> L'adoption de ce type de pratiques n'est pas totalement étrangère à une volonté d'améliorer la qualité des produits et *in fine* d'assurer la rentabilité et la longévité des entreprises. Par exemple, Aurélie et Sylvain comptent sur leur rotation des cultures pour améliorer d'année en année la fertilité des sols, et donc leur productivité.

<sup>2</sup> Selon l'agronome Bertrand Hervieu (2004) « ce processus d'amélioration des plantes a instauré et diffusé dans le corps social une culture scientifique marquée par une sorte de distanciation, d'éloignement et même de rupture vis-à-vis de la nature » (p.1).

<sup>3</sup> Partageant une conception holistique de la plante et le refus du réductionnisme du vivant, les défenseur·euses des semences paysannes se distinguent selon deux approches (Demeulenaere et Bonneuil 2010) : une sélection conservatrice ancrée dans une vision fixiste du vivant, dans laquelle semblent s'inscrire Aurélie et Sylvain qui soulignent l'importance de conserver les légumes anciens, et une sélection adaptatrice dans une vision dynamique.

<sup>4</sup> Dans les années 1960, le travail des éleveur·euses se spécialise et le nombre de races d'animaux diminue drastiquement (Porcher 2002). Avec sa moyenne de vingt-cinq litres de lait par jour, la vache *Holstein* devient la norme dans les élevages laitiers, tandis que la *Bretonne Pie Noir*, une vache plus petite et réputée caractéristique, n'en fournit que douze. Cette race a failli disparaître dans les années 1970, mais a survécu notamment grâce au Plan de sauvegarde mis en place par l'Union Bretonne Pie Noir en 1976.



énergétiques témoigne ainsi des attachements des producteur·ices aux non-humaines et de leurs alliances au vivant.

L'attachement aux non-humains apparaît aussi au sein du (travail de) care envers ceux et celles-ci et qui s'observe dans les interactions. Il passe tout d'abord par une reconnaissance de l'individualité des animaux à travers des modes d'engagement empathiques plutôt qu'objectivants (Rémy 2016). Aux Champs-Paître, la petite taille du troupeau permet d'appeler chaque vache par son prénom et de connaître les particularités de chacune, sans prendre « les bêtes » comme une catégorie globale (Raïd 2015). À l'instar de l'hypothèse défendue par Jocelyne Porcher d'un travail des éleveurs *avec* les animaux (2014), j'observe qu'un travail d'équipe se met en branle à chaque traite (Figure 11). Les vaches « collaborent » (Porcher et Schmitt 2010) à l'enchaînement des opérations et les éleveur·euses prennent soin d'elles : certaines vaches ont leur « côté préféré » dans la salle de traite, tandis que d'autres sont réputées peureuses et ont besoin de rester loin des vaches dominantes. Pour faciliter la reconnaissance des animaux, nous réalisons avec Robin, stagiaire à la ferme, un tableau avec les photos et les numéros d'identification de chaque vache : le « trompienoscope ». De plus, des écriteaux où figurent leurs noms sont placés au-dessus des enclos des jeunes vaches (Figure 12).



**Figure 11.** Le départ à la traite

**Figure 12.** L'enclos des génisses. *Photographies personnelles, avril 2019.*

Or le travail avec les animaux ne convient pas à tous les hôtes. À la suite de son expérience de woofing dans une ferme caprine, Aurélie des Graines d'Espoir s'est dit qu'elle était trop sensible pour élever des chèvres<sup>1</sup>. Au Hameau Vert, il n'y avait pas d'élevage d'animaux, pour des raisons politiques au départ, bien que la nouvelle génération d'écovillageois·es se sente moins proche des idéaux des premiers habitant·es<sup>2</sup>. Nebaya est ainsi en cours d'installation d'une ferme laitière au moment de mon passage.

Pour les éleveur·euses, la mort des animaux fait partie du quotidien et se pose alors la question du « bien tuer » alors même que « les attachements lient éleveurs et bêtes dans un devenir ensemble » (Maury 2019, 233). Afin de ne pas mettre à distance la mort des animaux, l'équipe des Champs-Paître s'est engagée pour sauver l'abattoir de proximité avec un collectif d'éleveur·euses, dont Cédric a rejoint le Comité exécutif. À la ferme Inspir'action, la famille élève six poulets destinés pour moitié à leur consommation personnelle et à la vente pour l'autre. Je suis présente le jour de la mise à mort des poulets et relate dans mon carnet :

C'est une journée spéciale, l'ambiance est morose, Joël est stressé et les enfants sont tristes de dire au revoir à ces poulets qu'il et elles côtoient tous les jours depuis presque un an. Le travail finit par se mettre en branle. Nous nous rendons tous·tes vers l'enclos des poulets. Je suis avec les enfants et Gaïa continue de pleurer en suppliant « je veux pas les tuer, je les aime ». Cathy lui explique que si elle veut continuer de manger du poulet, il faut en passer par là. Après une longue attente, l'enchaînement des opérations se met en route : il faut mettre les poulets la tête à l'envers pour qu'ils perdent connaissance, leur trancher la gorge, les tremper dans l'eau chaude, les plumer à la machine puis à la main avec un chalumeau, pour finalement les baigner dans l'eau pendant deux heures avant de les mettre sous plastique et les congeler. Joël et Cathy me demandent régulièrement si ça va, en me proposant d'aller faire des activités avec Noé et Gaïa resté·es à l'intérieur si c'est trop difficile.<sup>3</sup>

Ce qui me marque surtout de cette journée, c'est l'atmosphère pesante et émotive que la mise à mort a générée. À Inspir'action et aux Champs-Paître, les équipes reconnaissent que cette partie de leur travail est « nécessaire » et ce n'est pas sans émotion qu'ils et elles réalisent ces tâches. De plus, s'engager dans un abattoir de proximité, réaliser le processus de mise à

---

<sup>1</sup> Les poules qu'elle élève avec Sylvain pour leur consommation personnelle d'œufs sont déjà source de tristesse, alors même qu'une maladie touche l'une d'elles. Aurélie lui rend une dernière visite où elle la remercie oralement pour « ses bons œufs » avant qu'elle ne meure (Carnet de terrain, 24 mars 2019).

<sup>2</sup> Un clivage oppose en ce sens les membres fondateur·ices de l'écovillage, tous et toutes végétarien·nes, à la « la nouvelle génération », moins sensible à ces enjeux.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 23 août 2019.

mort soi-même constituent des manières de ne pas mettre à distance la mort des animaux et ainsi de témoigner d'une proximité avec elles et eux.

Enfin, expérimenter ce travail qui n'est plus détaché du vivant a des effets chez les bénévoles, comme l'illustrent les deux cas ci-dessous. Lola, bénévole dans le Sud de la France, évoque son goût du soin aux cultures maraîchères :

Ça c'était vraiment cool, et après le fait de voir directement que les connaissances peuvent être appliquées ça c'était bien, et puis ça permet aussi de... je sais pas on avait vraiment envie de prendre soin de chaque plante, là « qu'est-ce que c'est que ça, ah oui c'est peut-être ça », poser des diagnostics, c'était trop drôle !<sup>1</sup>

Elle explique ainsi apprécier « prendre soin » de chaque plante, en s'adaptant à ses manières de réagir. Soline va dans le même sens lorsqu'elle expose les parallèles entre l'adaptabilité aux humains utile à sa profession de kinésithérapeute et celle mobilisée lors du soin aux non-humains :

Dans les deux cas il y a un bien-être, kiné tu essaies d'apporter un bien-être aux autres humains, dans le woofing c'est d'apporter plutôt un bien-être à la Terre [...], il y a la notion de bien-être, il y a la notion de patience parce que c'est vrai que quand on soigne quelqu'un il faut de la patience, et il faut savoir s'adapter à plein de personnalités différentes, et pareil quand on travaille la terre, c'est une relation et il faut s'adapter à des circonstances différentes. C'est vrai que chaque terre se travaille pas de la même façon et ça on l'a vu que quand t'as une terre qui est plutôt acide, qui est plutôt basique, telle chose telle chose, c'est pareil savoir s'adapter et apporter du coup un traitement qui est spécifique.<sup>2</sup>

Les dons des bénévoles s'adressent en ce sens à la fois aux hôtes, mais aussi aux non-humains.

En résumé, les fermes sont aussi des lieux de création et de reconnaissance d'interdépendances avec les entités non-humaines au sein desquelles les hôtes des fermes entrent en relation avec elles selon différents modes d'engagement : une sacralisation, l'attention, les attachements. Ces rapports se manifestent dans les dynamiques de préservation du vivant et les témoignages d'attachements avec les animaux, exprimés notamment dans le rapport à la mort. Aussi la notion d'attention s'applique « à des attitudes et aux pratiques de prise en compte de l'environnement très diverses et quotidiennes » (Laugier 2012, 14). Les bénévoles témoignent également d'entrées en relation avec ces entités par le travail, qui peut leur procurer un sentiment de bien-être au travail, comme une rémunération *en nature*. Ces

---

<sup>1</sup> Entretien avec Lola, bénévole en France, France, 30 janvier 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Soline, bénévole en France, 2 mars 2019.



modes d'engagement peuvent néanmoins entrer en dissonance avec les objectifs de production des fermes.

### **c). La concurrence des référentiels affectifs et productifs : réajuster les idéaux**

J'ai auparavant montré comment les acteur·ices rencontr·es dans les fermes mettent en place des économies de communauté au sein desquelles sont reconnues les interdépendances entre les humain·es, mais aussi avec les entités non-humaines grâce à des rapports moins instrumentaux, sinon réciproques. Cette section s'intéresse aux organisations du travail qui en découlent et qui génèrent des dilemmes au quotidien pour les hôtes, en raison du caractère commercial des activités. En effet, les quatre fermes visitées sont des entreprises<sup>1</sup> et se doivent d'être rentables, ce qui peut entrer en tension avec les principes agroécologiques. La concurrence des référentiels affectif et productif se manifeste dans le travail invisible d'attention au vivant, le sentiment d'usure ressenti par les travailleur·euses humain·es et enfin le sort des animaux. Cette sous-section, si elle s'éloigne de la perspective de l'accueil de bénévoles, permet de mieux comprendre les réalités des hôtes et le coût des pratiques de *care* au cœur de leurs organisations du travail. Si l'inclusion de bénévoles s'inscrit dans cette revendication du souci des autres, elle vise également à pallier les difficultés évoquées ci-dessous.

Tout d'abord, la situation économique des fermes apparaît dépendante du « degré » de soin : plus les acteur·ices tendent à « faire attention » et à respecter leurs valeurs au sein de pratiques agroécologiques, plus l'investissement est coûteux. Aurélie et Sylvain sont les plus intransigeant·es quant à leurs idéaux écologiques, et ce sont aussi les plus en difficulté économiquement (faible revenu, incertitude quant à la pérennité de leur entreprise). Il et elle en ont conscience et se distinguent, non sans une pointe d'agacement, d'autres producteur·ices qui, installé·es dans la région à la suite d'héritages ou de juteuses ventes d'entreprises, ne sont pas aux prises avec des impératifs de rentabilité. En effet, loin d'un tableau idyllique, faire attention aux entités végétales et au territoire peut générer une usure professionnelle pour le couple, qui réproouve le peu de reconnaissance de leur engagement. Par exemple, l'usage des

---

<sup>1</sup> Le Hameau Vert est moins soumis à ces contraintes puisque la moitié de sa production est destinée à nourrir l'écovillage.

semences paysannes leur donne du fil à retordre. En effet, ces graines génèrent des légumes aux caractéristiques moins vendeuses sur le marché, tels que des choux fleurs marron ou des concombres courbés. Le couple perçoit ces obstacles de commercialisation comme des iniquités et regrette que les client·es soient peu sensibilisé·es à cet enjeu. La conversation porte sur ce sujet un midi :

À table on discute des semences paysannes après qu'Aurélié se soit aperçue qu'un maraîcher d'une proche commune utilise des semences hybrides. Ça agace Sylvain qui se plaint du peu de reconnaissance de la clientèle de leur travail : « c'est comme si tu travaillais dans un bureau comme un fou et que ton collègue à côté se la coulait douce [avec les semences hybrides] et que la reconnaissance était la même.<sup>1</sup>

Sylvain fait part quelques jours plus tard lors d'un repas dominical avec des ami·es de son impression de « pelleter le désert tout seul<sup>2</sup> ». La comparaison avec les pratiques des collègues peut également contrevenir au respect des dits cycles naturels. Aussi, après avoir constaté qu'un collègue vendait des radis dès le mois de mars, Sylvain propose à Aurélié d'en planter plus tôt dans les serres la saison prochaine. Elle refuse car, pour elle, les radis correspondent à l'arrivée du printemps, puis me confie : « c'est vrai qu'avec les serres, on peut vite être tenté·es de tricher<sup>3</sup> » et d'avancer la saison grâce aux quelques degrés supplémentaires des cultures intérieures. L'emploi du terme *tricher* atteste du rapport moral entretenu par Aurélié aux rythmes « naturels », qui joue dans ses pratiques professionnelles.

De même que la commercialisation de légumes non calibrés est difficile, les standards du marché viennent également en tension avec les aspirations engagées des Champs-Paître. Ainsi, l'équipe aimerait adopter un système qui respecte le cycle plus naturel d'un seul vêlage par an pour les vaches, ce qui engendrerait une réduction de la production de lait à l'hiver. Malheureusement, « ça les gens ne sont pas prêts à l'accepter » me dit Julie. Plus tard dans la journée, elle déclare : « on fait du veau rose et du jambon gris et c'est très bien » pour s'élever contre la norme de colorer le jambon et d'anémier les veaux par une carence en fer afin que la viande soit blanche<sup>4</sup>. Les hôtes sont cependant parfois contraint·es de s'adapter aux normes du marché dans leurs pratiques de travail. Par exemple, à la ferme Inspir'action, la reprise de la ferme laitière alimente les discussions, alors que Joël envisage de décaler les horaires des

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 22 mars 2019.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 24 mars 2019.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 22 mars 2019.

<sup>4</sup> Carnet de terrain, 17 avril 2019.

traite afin de pouvoir passer plus de temps avec sa famille. Lorsque je mentionne la possibilité de passer en monotraite<sup>1</sup> pour alléger les rythmes de travail, Joël m'explique qu'avec le prix des quotas des vaches, la production serait trop faible pour contrebalancer les investissements<sup>2</sup>.

Au Hameau Vert, les écovillageois·es aussi s'adaptent et réajustent leurs idéaux. Si Pierre-Antoine tente autant que faire se peut de respecter les cycles lunaires dans la plantation et la récolte des salades, il reconnaît néanmoins qu'à l'été il y a trop de commandes et que ce n'est pas possible, ce dont il s'accommode plutôt bien<sup>3</sup>. Aussi, le respect de cycles naturels, lunaires, ou encore une envie d'alléger le rythme de travail, peuvent être mises à mal par les nécessités économiques des entreprises. Le sort des animaux se voit également affecté par la concurrence entre l'affection et la production (Encadré 21).

#### **Encadré 21. Le sort de Joliette**

Aux Champs-Paître, le sort d'une vache divise l'équipe. Malade depuis plusieurs mois, Joliette nécessite une traite au pot chaque jour, à l'écart du tank à lait collectif. Iris considère que cet effort quotidien est une perte d'énergie :

On se rend au marché et on aborde la question de Joliette. Iris me dit que pour elle il y a quand même un aspect production qu'elle a en tête et « on va pas perdre du temps et de l'énergie sur une vache qui est malade ». Elle me dit « on a tout essayé les huiles essentielles il y a rien qui marche ». Ils ne peuvent même pas la vendre parce que ce n'est pas correct de vendre une vache qui ne produit pas de lait. Elle conclut « on pourrait la tuer mais non Jean-Luc ne veut pas ».<sup>4</sup>

Jean-Luc est en effet très attaché à cette vache, qui est une des premières du troupeau. Il ne peut imaginer s'en séparer, bien que cela nuise à l'efficacité du travail. Ce sujet récurrent sur lequel Jean-Luc ne veut pas transiger témoigne de rapports divergents quant aux priorités, entre l'attachement à l'animal et de bonnes conditions de travail.

Au regard de l'analyse, il apparaît les interactions avec les non-humains ne se déroulent pas hors-sol et s'inscrivent au sein d'entreprises qui appartiennent à un secteur commercial, conduisant les hôtes à adopter des stratégies qui peuvent entrer en concurrence avec leurs

---

<sup>1</sup> La majorité des élevages laitiers pratique la traite des vaches matin et soir. La monotraite permet toutefois de réduire le temps de travail, d'offrir une plus grande souplesse dans l'organisation, et aussi de favoriser la reproduction des bêtes. Elle engendre en moyenne une baisse de 25% de la production (Chambre d'agriculture de Bretagne 2008).

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 7 août 2019.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 10 juillet 2019.

<sup>4</sup> Carnet de terrain, 16 avril 2019.

idéaux. Les attentions au vivant s'avèrent dépendantes des situations financières des fermes, dans la mesure où elles sont coûteuses en temps, en énergie et *in fine* économiquement. Cet « ineffable » travail de *care* échappe au calcul du marché (Molinier 2013), voire il peut entrer en contradiction avec ses standards, et instaurer une conflictualité dans les collectifs de travail comme au sujet du sort de cette vache malade.

Au total, cette section rend compte des réalités quotidiennes du travail des hôtes des fermes membres des associations WWOOF, et de l'inscription de la venue de bénévoles dans des projets politiques plus larges d'ouverture de leurs fermes. La démonstration montre que le recours à l'agriculture paysanne permet de se (re)lier à ce qui a été éloigné, reproduire des attachements, et reconnaître les interdépendances grâce à des pratiques de *care* (Laugier 2015). L'entraide et la réciprocité produisent ainsi des liens sociaux (Sabourin 2007) et réduisent les distances physiques et sociales parmi les humains, notamment *via* l'entraide, mais aussi avec les non-humains. Les pratiques de *care* sont également inscrites dans les organisations du travail où la logique du don supplante celle de la subordination.

## II. *Care* au travail : logiques de dons contre dons

Cette section aborde les pratiques de *care* au cœur des organisations du travail dans les quatre fermes, qui s'inscrivent dans une quête d'émancipation du travail. Les hôtes tendent à s'affranchir de la division des tâches, associée à « l'idée de spécialisation, généralement liée à l'usage des techniques, monopole masculin par excellence » (Molinier 2016, 133) et composent des organisations « alternatives » du travail. Celles-ci constituent autant une revendication qu'un mandat des associations WWOOF<sup>1</sup> vis-à-vis de la relation avec les bénévoles. La Charte de l'association française énonce ainsi que « Les WWOOFeur.se.s n'ont pas d'obligation de rentabilité et n'ont aucun lien de subordination avec les hôtes » (2021), là où son homologue canadienne expose sur son site Internet qu'« il n'existe aucune hiérarchie entre un hôte et un WWOOFeur, aucune attente de productivité, aucune transaction financière<sup>2</sup> ». En me focalisant sur les interactions observées dans les fermes, je rends ainsi compte des agencements de dons/contre-dons entre les acteur·ices, où *faire attention* à semble supplanter *le pouvoir sur*

---

<sup>1</sup> Voir Chapitre 3.

<sup>2</sup> Foire aux questions, WWOOF Canada, <https://wwoof.ca/fr/frequently-asked-questions#t26217n194206>, consulté le 18 août 2021.



l'autre. La section traite en premier lieu du soin apporté aux relations de travail (a), puis de la logique du don/contre-don dans le woofing (b) et enfin du rapport ambigu à la subordination (c).

### **a). Le maintien d'une ambiance de travail agréable : rythme, autonomie et rituels de soin**

Au sein des fermes, les bénévoles renoncent à la rémunération au profit d'une expérience humaine avec les hôtes, avec lesquelles s'établissent des relations qui dépassent les objectifs de productivité. Or, pour Ivan Illich (1973), « passer de la productivité à la convivialité, c'est substituer à une valeur technique une valeur éthique » (p.28). De ce fait, ces formes d'organisation du travail constituent des résistances aux organisations productivistes, visibles dans plusieurs aspects du travail : l'ambiance, le soin aux relations et aux travailleur·euses, l'autonomie et le rythme des activités. Ces bonnes intentions entrent cependant parfois en tension avec les objectifs de productivité.

Tout d'abord, les hôtes déploient des attentions destinées à prendre soin de l'ambiance de travail, tout en s'adaptant aux spécificités des travailleur·euses. Par exemple, au Hameau Vert, il fait très chaud dans les serres en été et Jérôme, membre de l'équipe d'agriculture, rappelle fréquemment que nous pouvons prendre une pause quand bon nous semble. De plus, Dona, une habitante qui rejoint l'équipe d'agriculture pour la saison estivale, prête attention à ma position lorsque j'effeuille le basilic et me délivre des conseils afin que je ne me fasse pas mal au dos. Jérôme a par ailleurs proposé à Sèye, un autre bénévole, d'effectuer plutôt des travaux en cuisine en raison de ses douleurs dorsales<sup>1</sup>. Outre ces attentions au bien-être physique des bénévoles, les hôtes se soucient également des conditions de travail et tentent de les rendre plaisantes. Par exemple, Aurélie des Graines d'Espoir et Joël d'Inspir'action me proposent d'écouter des balados ou de la musique, voire de chanter, dans les serres pendant que nous y travaillons. De plus, nous écoutons la radio avec Sylvain au cours du nettoyage et du conditionnement des poireaux<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 12 juillet 2019.

<sup>2</sup> Les émissions sont propices aux discussions, comme cette fois où en est diffusée une sur le travail manuel. Un intervenant témoigne de sa joie de voir le produit de son travail, ce à quoi Sylvain acquiesce et ajoute qu'il apprécie la variété des tâches dans son métier de maraîcher (Carnet de terrain, 12 mars 2019).

De plus, le jeu s’immisce dans le travail et instaure un climat favorable au développement de liens sociaux. Par exemple, alors que les client·es se font rares lors d’une livraison de paniers de légumes à Val-d’Or, Joël a amené un *frisbee* et nous jouons sur le parking en attendant. Aussi, nous profitons du calme qui règne dans la serre lors des soins aux tomates pour jouer à des jeux de devinettes avec Alexandre et Jérôme au Hameau Vert. Ces petits moments de rien qui se déploient dans les interstices ou les à-côtés du travail productif resserrent les liens entre les travailleur·euses de même qu’ils protègent de l’aliénation provoquée par une réalisation mécanique des tâches (Sennett 2000).

Au sein de ces fermes paysannes, les hôtes maîtrisent les différentes étapes de production au sein d’un circuit pensé par leurs soins et peuvent dès lors faire découvrir plusieurs facettes de leur métier aux bénévoles. Dans les quatre cas, j’ai ainsi participé à toute une variété de tâches, à l’exception des tâches administratives. Si les missions confiées aux bénévoles concernent souvent des tâches répétitives qui ne nécessitent pas de compétences spécifiques, ils et elles sont néanmoins à même de comprendre le rôle de ces missions dans la chaîne globale. Joanie, une bénévole québécoise, me confie apprécier la « vision d’ensemble » dans le woofing, à rebours de son expérience d’ouvrière agricole où « elle a lavé des carottes tout l’été<sup>1</sup> ». En effet, elle apprécie se sentir impliquée dans le processus de production global, et ne pas être juste exécutante<sup>2</sup>.

Ensuite, le *leitmotiv* de prendre son temps se retrouve aussi bien dans les organisations du travail observées que dans les récits des bénévoles. Il est d’autant plus présent au Hameau Vert, ferme la moins en proie à une pression financière. Je le comprends dès le premier jour où, alors que nous conditionnons du chou kale dans un travail à la chaîne (nettoyage, pesée, mise sous plastique). J’essaie de suivre le rythme et André, un des travailleurs de l’équipe, me lance, rieur : « Du calme ! On est pas dans le métro à Montréal<sup>3</sup> ». L’absence de cadences imposées réduit ainsi le stress causé par l’accélération des activités. Mei ne dit pas autre chose lorsqu’elle décrit l’ambiance au sein d’une ferme où elle a été bénévole :

---

<sup>1</sup> Entretien avec Joanie, *op. cit.*

<sup>2</sup> Ce goût se manifeste également au cours de l’entretien, où elle insiste pour connaître ma question de recherche précise, mes hypothèses et comment sa participation éclaire ce questionnement. (Carnet de terrain, 18 octobre 2019).

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 2 juillet 2019.

Des journées à récolter des haricots, ça, ça arrive, mais jamais, jamais tout seul et puis toujours dans une ambiance très relax là, c'est ça aussi qui est différent des employés, tu sais tu peux pas leur demander, « arrête de parler ou va plus vite », c'est pas ça le woofing, et puis eux ils sont au courant de ça, donc c'est comme ça, enfin à moins que la personne soit vraiment pas travaillante, mais du tout, et bien là ça peut poser un problème, mais dès que ça y va et bien c'est pas un problème, donc il y a ce côté-là ambiance... vraiment *chill*, qui fait que les woofeurs se sentent bien là-dedans.<sup>1</sup>

Le maintien d'une ambiance de travail agréable fait partie du mandat des hôtes, et va de pair avec une alternative des procédés propres aux organisations productivistes : cadences, division des tâches, solitude des travailleur·euses.

Or les impératifs de rentabilité des fermes conduisent parfois à recourir aux techniques de compartimentation des tâches comme l'illustrent les deux exemples suivants. Aux Graines d'Espoir, alors que nous entamons la plantation des salades après une matinée bien chargée, Aurélie propose que je dépose les plants le long de la planche, puis qu'elle creuse et les insère. Elle s'empresse d'ajouter : « même si on essaie de faire différemment il faut bien admettre que ça va plus vite<sup>2</sup> ». De même, au cours de la mise sous vide de la viande de cochon chez le boucher, Jean-Luc des Champs-Pâtre nous raille : « allez c'est le taylorisme ici! », alors même que les tâches sont séparées entre le placement de la viande dans le plastique, l'emballage, la pesée et la mise de l'étiquette<sup>3</sup>. La division des tâches refait ainsi surface lorsque les contraintes l'imposent, bien qu'une réflexion soit menée pour contrer son évidence. Les impératifs productifs des fermes peuvent aussi conduire à du stress pour les hôtes, ce que j'ai observé périodiquement dans les quatre cas. Par exemple, Nathalie, en charge de la comptabilité de la ferme du Hameau Vert, réagit vivement à l'erreur d'un autre bénévole :

Sève part ramasser les laitues de l'autre côté de la serre. Nathalie l'aperçoit et voit qu'il ramasse des petites laitues pas encore mures, elle crie et lui demande prestement d'arrêter. André dit que c'était un cri très français : Nathalie vit à l'éco-village depuis vingt ans, mais est née en France. Il dit ensuite que les Français s'énervent toujours sauf Agathe, me prenant à partie. Elle lui rétorque « on va lui donner une ferme à 100 000 dollars à gérer, on verra si elle est toujours aussi zen » !<sup>4</sup>

Les responsabilités de l'entreprise peuvent ainsi affecter négativement le soin aux relations de travail. Pour se prémunir de ces effets, les deux formes de travail en collectif ont mis en place

---

<sup>1</sup> Entretien avec Mei, bénévole au Québec, 14 mai 2020.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 11 mars 2019.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 12 avril 2019.

<sup>4</sup> Carnet de terrain, 5 juillet 2019.

des rituels destinés à prendre soin des liens qui les unissent. Ils sont de deux ordres au Hameau Vert : tous les matins, les membres de l'équipe d'agriculture, bénévoles inclus·es, se placent en cercle pour une « harmonisation » où cours de laquelle les membres ferment les yeux et disent en chœur « paix, harmonie et amour en nous et autour de nous<sup>1</sup> » ; de plus, le vendredi après-midi est consacré au soin des locaux et des relations de l'équipe. Après le nettoyage de la ferme, nous nous rassemblons pour le *take-care*, un goûter pendant lequel nous discutons du ressenti de la semaine. C'est par exemple le moment pour Sève de faire part de ses difficultés à s'intégrer au groupe, lui qui communique uniquement en anglais<sup>2</sup>. Aux Champs-Pâtre, Cédric m'explique que l'hiver a été « difficile » pour les relations entre les associé·es, qui ont alors fait appel à une facilitatrice en communication bienveillante. Depuis sa venue, les réunions du lundi commencent par une « météo intérieure » destinée à verbaliser les sentiments et éventuelles douleurs physiques ou morales. À l'inverse du Hameau, les bénévoles et les stagiaires ne sont pas présent·es lors de ces réunions. Au sein des fermes familiales, le soin aux relations de travail se confond avec la vie de famille, de manière moins formalisée.

Au terme de cette sous-section, il apparaît que les hôtes proposent des organisations du travail qui se veulent plaisantes pour les bénévoles, éloignées des formes productivistes. Cependant, les contraintes économiques des fermes redonnent parfois une forme d'organisation productiviste au travail. Les efforts tendent toutefois à instaurer un travail varié, sans cadence, de même qu'affranchi de rapports de subordination, comme le discute la prochaine sous-section.

### **b). Le code moral du woofing : donner à la communauté de pratiques**

Les organisations du travail qui incluent des bénévoles sont fondées sur un principe de non-subordination, qui semble être supplanté par une logique de don/contre-don. Marcel Mauss (1924) définit le don comme un « fait social total », où ne peuvent se délier les biens fournis des dimensions affectives qui l'accompagnent. En mêlant des valeurs matérielles et

---

<sup>1</sup> La dimension spirituelle est très présente au Hameau Vert. Elle est basée sur la spiritualité de Omraam Mikhael Aivanhov, un ésotériste bulgare membre de la fraternité blanche universelle. Cette organisation se base sur l'identification de forces métaphysiques et les lois du karma.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 5 juillet 2019.

symboliques, le don apparaît incommensurable, tout comme le *care* (Chanial 2008). Elena Pulcini (2008) met en lumière cette similarité :

Dans la mesure où il peut dépasser l'opposition égoïsme/altruisme, le *care* montre une grande affinité avec la logique du don ; il représente l'expression par excellence du don parce qu'il tend avant tout à préserver et à recréer la *valeur du lien* : à savoir la trame de relations, d'attachements, d'appartenances dans lesquels le sujet reconnaît sa propre vulnérabilité [...]. Il y a une autre grande affinité avec le don [...] : il s'agit de la capacité d'*excès*, inhérente à tout acte généreux, gratuit, qui rompt la logique équilibrée d'une réciprocité symétrique pour s'ouvrir non seulement à la relation tout court, mais aussi à l'*asymétrie* de la relation. (2008, 61-62)

Dans le cadre du woofing, les échanges tendent à « préserver et recréer la valeur du lien » et se déploient au sein d'un code moral (Weber 2001, 19), où le don prend place dans une logique de l'endettement mutuel. Un *illusio* commun unit les bénévoles et les hôtes : celui de ne pas compter ou quantifier les participations, mais plutôt *compter sur* les autres. Celui-ci prend des formes différentes dans les discours des salarié·es des associations WWOOF, comme nous l'avons vu au chapitre 3<sup>1</sup>. Je montre ici que ce code moral se déploie au sein de la « communauté de pratiques » du réseau WWOOF grâce à des pratiques de *care*.

Tout d'abord, les échanges dépassent le cadre de la ferme et la durée du séjour. Joël de la ferme Inspir'action raconte ainsi s'être réjoui d'aider à son tour l'hôte d'une micro-fermette au cours d'un séjour en woofing en famille dans l'Ouest canadien :

*Est-ce que tu peux raconter les premières expériences de woofing que vous avez eues ?*

La première ça a été sur une fermette, microfermette, ça c'est petit ça ! Un monsieur qui vit *off the grid*, hors réseau, et puis j'étais vraiment content d'aller aider quelqu'un parce que je savais ce que c'était de se faire aider, et puis j'étais content d'être ça... et puis d'être capable de voir ce que... tu sais moi personnellement quand j'ai de l'aide, et bien là ça me permet de faire des choses qui sont toujours repoussées à plus tard, et [...] quand je suis allé là, je lui ai dit « il doit y avoir des choses que tu fais pas parce que tu as pas le temps mais là que je pourrai faire », et puis ça l'a bien aidé. Je me sentais heureux à sa place [rires] !<sup>2</sup>

Marqué par sa propre expérience d'hôte, Joël se dit heureux de « rendre » ce service à son tour, au sein d'une réciprocité élargie à la communauté de pratiques du woofing. Le contre-don peut aussi être différé dans le temps, et Jérôme considère redonner aux stagiaires une partie de ce

---

<sup>1</sup> Pour rappel, si le décompte apparaît tabou pour l'association française, le calcul temps de participation/coût de l'accueil est explicite auprès de son homologue canadienne (Chapitre 3. II. b).

<sup>2</sup> Entretien avec Joël, copropriétaire d'Inspir'action, Québec, 20 août 2019.

qu'il a reçu. Né en France, il a réalisé un stage au Hameau Vert à la fin des années 1980 et en a été totalement séduit. Il prend alors plaisir à faire découvrir l'écovillage à son tour :

Moi je m'occupe aussi des stagiaires, je le vois un peu... moi j'ai beaucoup, mettons ça m'a un petit peu changé ma vie de venir faire un stage ici, donc ça... c'est un peu une façon de redonner aussi, et, partager mon expérience aux stagiaires, donc je trouve que c'est une belle opportunité.<sup>1</sup>

Les hôtes offrent ainsi la découverte de leurs espaces de travail et de vie à ces bénévoles, qui donnent quant à elles et eux de leur temps. Au-delà de l'aide aux activités de production, c'est également du temps d'écoute et du soutien qui est prodigué par les woofeur·euses et leur contribution ne peut être mesurée. Les bénévoles amènent en effet des gratifications symboliques (Giraud 2004) au travail des hôtes et leur témoignent leur reconnaissance, comme le soulignent Aurélie et Sylvain :

On poursuit la discussion sur le woofing, Aurélie dit que c'est une voie pour valoriser leur travail, « parce que ça fait des personnes qui viennent, qui sont intéressées par ce que tu fais et qui trouvent ça bien ». Sylvain dit c'est une valorisation qu'elle et lui ne trouvent pas forcément sur le marché, qui vient par une autre voie. Aurélie acquiesce, « c'est une reconnaissance ».<sup>2</sup>

L'accueil de personnes admiratif·ves de leur engagement compense la faible reconnaissance économique, de même que l'absence de soutien institutionnel de leurs activités. Les woofeur·euses fournissent ainsi un travail de *care* auprès des hôtes, où elles et ils prodiguent intérêt et attention envers leur travail et leurs vies plus largement. Joël préfère d'ailleurs recevoir les bénévoles *via* le réseau WWOOF plutôt que par une autre plateforme commerciale dont sa ferme est également membre, mais qui attire surtout de jeunes touristes en quête de logement peu cher<sup>3</sup>. Cette recherche de reconnaissance s'inscrit dans un contexte où la représentation positive de leur travail par les hôtes ne se traduit pas par une reconnaissance institutionnelle ou marchande, tout comme dans le cas d'autres producteur·ices biologiques (Navarette et Sautereau 2012, 22).

De plus, des bénévoles devancent même les attentes des hôtes, à l'image de Manuela, rencontrée à la ferme Inspir'action. Toujours très volontaire, elle anticipe les tâches à fournir :

Cathy nous dit que nous pouvons arrêter car le souper va être prêt. Manuela dit qu'elle souhaite finir les bottes d'oignons, puisque « si on ne le fait pas ils [les oignons] vont être perdus parce que la prochaine vente c'est le dimanche ». Après cela, elle propose d'aller cueillir les

---

<sup>1</sup> Entretien avec Jérôme, *op. cit.*

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 23 mars 2019.

<sup>3</sup> Entretien avec Joël, *op. cit.*

concombres, Joël nous assure qu'on pourra le faire demain matin. Manuela rétorque que ça ne la dérange pas et que « ça fera ça de moins à faire avant le marché ».<sup>1</sup>

Manuela se sent ainsi concernée par la vie de l'entreprise et dépasse les attentes des hôtes. Son attitude ici rejoint les caractéristiques du travail de *care* en tant qu'anticipation des besoins, voire d'effacement comme travail (Molinier 2006, 303), dans la mesure où elle accomplit avec joie les activités sans jamais s'en plaindre.

En outre, l'accueil des bénévoles dans les lieux des fermes les amène à être disponibles en permanence, et à ce que le don soit à toujours « à portée de main », notamment pour des tâches de veille. Julie des Champs-Paître m'appelle par exemple un soir au téléphone afin que j'allume l'appareil de nettoyage dans la salle de traite<sup>2</sup>, elle qui réside à quelques kilomètres de la ferme. Cette proximité conduit à être toujours « *on call* », à la manière des jeunes filles au pair (Anderson 2000). Les bénévoles gardent néanmoins l'option d'adopter des stratégies d'évitement destinées à ne pas formuler de refus explicite. Les woofeur·euses qui ont leur propre voiture en profitent par exemple pour s'évader les après-midis et ainsi être absent·es lors des tâches réalisées à ce moment, comme me le raconte Iris, salariée de la ferme des Champs-Paître. En effet, les bénévoles sont attendu·es pour aider lors des matinées et de la traite du soir, mais l'équipe travaille l'après-midi à la comptabilité, le conditionnement des produits ainsi qu'aux petits travaux de réparation des enclos, et l'aide est toujours bienvenue<sup>3</sup>.

Par ailleurs, les réparties aux dons des bénévoles, c'est-à-dire les biens fournis en échange de leur participation, prennent plusieurs formes : de l'hébergement et de la nourriture, à la transmission de savoir<sup>4</sup>, en passant par l'invitation à des activités culturelles et touristiques. Les membres des Champs-Paître ont ainsi eu à cœur de me faire découvrir la culture bretonne, alors que Jean-Luc m'invite à l'accompagner à un concours de chants traditionnels, de même que nous allons avec Iris à un Fest-Noz, une célébration bretonne<sup>5</sup>. Dans les autres fermes, les instants de partage s'enchâssent dans la vie quotidienne, de la découverte de la boisson du képhyr aux Graines d'Espoir, à l'apprentissage de la confection de *tawashis* avec Lili-Jade à la

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 7 août 2019.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 10 avril 2019.

<sup>3</sup> Lorsque je déménage de la chambre du corps de ferme à une caravane dans le jardin, je remarque qu'il est plus facile de ne pas participer à ces activités, alors que je me trouve moins proche des espaces productifs (Carnet de terrain, avril 2019).

<sup>4</sup> Il est promis aux bénévoles de bénéficier d'« *apprentissages de pratiques biologiques en agriculture* » (WWOOF Canada, consulté le 26 janvier 2021). Ce travail de pédagogie est abordé au Chapitre 4 (III. b.).

<sup>5</sup> Carnet de terrain, avril 2019.

ferme Inspir'ation. Au Hameau-Vert, le contre-don est plus formalisé, avec notamment un remerciement verbal après chaque demi-journée de travail. De plus, l'équipe d'agriculture nous emmène tous·tes à une base de loisirs afin de célébrer la fin des stages de Sèye et moi.

Les logiques de dons/contre-dons se sont également invitées dans la relation d'enquête<sup>1</sup>, et ont donné lieu à des amitiés. Aussi, à l'issue du mois passé avec leur famille, Cathy et Joël me font part de la venue occasionnelle de Joël à Montréal pour des livraisons, et je propose de l'héberger si besoin. Il accepte et s'empresse d'ajouter : « je viendrai faire ta vaisselle<sup>2</sup> ». Sur le moment je suis surprise par cette proposition, puis je réalise qu'au-delà de l'amitié, c'est aussi un lien de don/contre-don qui nous unit, à (ré)activer dans les interactions à venir.

Loin d'un contrat de travail, c'est en somme un pacte d'ordre moral qui unit hôtes et bénévoles par des relations affectives qui dépassent la production. J'ai montré comment ces liens de réciprocité se déploient au quotidien dans les fermes, où circulent de multiples biens matériels et immatériels au sein de collectifs où chacun·e semble reconnaître sa propre vulnérabilité, telle qu'un besoin d'aide, un manque de (re)connaissance, etc. Le travail bénévole s'articule dans cette logique de don, en vertu de laquelle s'échangent des services. Or il est des moments où la subordination refait surface dans les relations.

### **c). Du plaisir de « rendre service » au sentiment d' « être au service de »**

Les hôtes nourrissent dans les quatre fermes un rapport engagé au travail, où « l'œuvre collective » (Pruvost 2013, 44) se déroule au sein d'organisations horizontales. Les bénévoles sont invité·es à s'investir dans les activités en dehors de tout rapport d'obligation, selon une redevabilité d'ordre moral. Je propose ici de sortir d'une définition juridique de la subordination, incompatible avec une approche féministe du travail, pour l'observer « en pratiques » (Chauchart et Dubernet 2005). Il est en effet des situations où la subordination des bénévoles aux hôtes se manifeste et où « rendre service » se transforme en « être au service

---

<sup>1</sup> Les journées d'entretiens avec les hôtes, je compense cette attente de ma part en travaillant plus longtemps à la ferme. Les hôtes ont par ailleurs mis à profit ce moment de confiance pour me questionner à propos de mon avis sur le woofing et sur leur accueil.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 23 août 2019.



de » (Jeantet 2003). Cette distinction a été mise au jour par Aurélie Jeantet au cours de son analyse de la relation de service entre client·es et guichetier·es de bureaux de poste :

Rendre service à autrui est un acte choisi et valorisant, alors qu'être au service d'autrui est une situation contrainte et passive de subordination [...]. Les significations de « servir » s'étendent sur toute une gradation qui va de la fonction la plus noble (servir une cause), à la plus servile (se faire servir). (2003, 199-200)

Elle distingue dès lors les faveurs, données en vertu du « libre arbitre », des dus, requis sous l'ordre du « prescrit » (2003, 205). Cette frontière m'est utile pour rendre compte de la possible conflictualité dans les relations hôtes/bénévoles.

Tout d'abord, les hôtes doivent composer avec l'asymétrie de connaissances des lieux et des procédés de travail dans la répartition des tâches avec les bénévoles. L'équipe des Champs-Paître prend ainsi soin d'expliquer les consignes sans jamais ordonner. Julie affirme aussi qu'il n'y a pas de hiérarchie avec les bénévoles, ce qu'elle regrette d'ailleurs dans la relation avec les stagiaires, régie par un cadre institutionnel :

J'aime bien le contact avec les woofeurs aussi parce que je trouve que c'est une autre approche par rapport aux stagiaires, pour plein de raisons, mais notamment parce que... parce que le woofeur, il décide de venir ici. Le stagiaire il choisit son stage mais il est quand même dans un cadre scolaire où il a aussi un rapport de stage à tenir, il y a aussi du coup une relation maître de stage/stagiaire qu'il y a pas dans le woofing en fait. Je trouve qu'il y a pas du tout de relation de maître de stage, on a pas un statut par rapport à l'autre personne en fait, et je trouve que ça fait des relations plus faciles. Et que les woofeurs ils viennent vraiment par choix et ils ont... eux ont choisi de venir et en plus ils nous ont choisis nous, notre ferme en l'occurrence. Et il y a aucun cadre qui les y oblige en fait. Donc ça je crois que c'est une grosse différence.

*D'accord, donc c'est plus d'égal à égal et il y a pas de rapport hiérarchique...*

Oui il y a pas de hiérarchie, enfin moi je le ressens pas du tout en tout cas comme étant une hiérarchie. C'est potentiellement un jour tu t'installeras avec nous [rires] ! On est d'égal à égal quoi ! Non mais voilà, je le ressens un peu plus comme ça avec les woofeurs.<sup>1</sup>

Elle considère que les relations avec les woofeur·euses sont égalitaires, là où le rapport d'évaluation fausserait celles avec les stagiaires. Le libre investissement et le choix des bénévoles favorisent la mise sur un pied d'égalité au sein d'organisations horizontales du travail.

Or les hôtes adoptent parfois des techniques de gestion verticales, notamment lorsque les bénévoles viennent en nombre. À Inspir'Action, il y a jusqu'à cinq bénévoles au plus fort

---

<sup>1</sup> Entretien avec Julie, associée aux Champs-Paître, France, 17 avril 2019.

de la saison, et Joël n'hésite pas à mentionner « ressources humaines » parmi les volets de son travail qu'il me liste en entretien. Cathy me confie quant à elle n'apprécier que moyennement la gestion de ces grandes équipes :

*Et puis est-ce que toi il y a un nombre [de woofeur·euses] à ne pas dépasser ? Je crois que tu m'as dit qu'une fois vous en aviez eu 5...*

Et bien c'est ça, pas plus que 5, et puis pas trop longtemps 5, parce qu'après c'est juste de la gestion de personnel, c'est plus travailler sur la ferme, on aime vraiment moins ça, c'est parce que tu fais juste dire... tu peux dire à quelqu'un « oui tu peux faire ça, et puis ça, et puis ça », et puis là tu t'en vas en gérer un autre parce qu'ils peuvent pas travailler les cinq sur la même job, tu t'en vas gérer un autre [...], finalement tu fais rien dans ta journée, tu fais juste aller d'un bord et puis de l'autre. Donc on a toujours dit maximum 4, à peu près là, c'est pas mal le maximum qu'on peut gérer en même temps.<sup>1</sup>

Cet extrait montre que la largesse des équipes peut conduire les hôtes à léguer aux bénévoles les tâches de soin aux cultures et aux animaux pour plutôt endosser un rôle de surveillance et de contrôle, phénomène pointé comme un des risques du recours massif au bénévolat dans la littérature (Ferrand-Bechamnn 2017).

En outre, si les relations tentent de s'éloigner de la subordination, elles s'inscrivent plutôt dans la « déférence » (Goffman 1974), c'est-à-dire un rapport de communication où ce sont par des activités gestuelle, spatiale ou langagière qu'une personne affirme sa supériorité sur une autre. Je relève des indices de déférence à plusieurs moments, notamment dans la manière d'exposer les tâches à accomplir. Par exemple, Joël et Cathy ajoutent après l'explication du programme de la journée « si vous êtes d'accord », rappelant ainsi que nous avons le choix de participer. Dans les faits, nous serons toujours d'accord. De plus, l'usage de l'humour permet aux hôtes de donner les consignes et d'endosser le rôle de patron·ne en le tournant en dérision. La critique de l'exploitation des woofeur·euses est-elle aussi moquée dans les cas des Graines d'Espoir et d'Inspir'action. Dans un cas nous plaisantons sur « les woofeurs au grenier » qui travailleraient secrètement la nuit sous la houlette de Sylvain, et dans l'autre c'est Joël qui ironise à propos du travail gratuit des woofeur·euses et de son rôle de patron. Les hôtes adoptent ainsi des « rôles de composition » (Cottin Marx 2020) pour donner les directives,

---

<sup>1</sup> Entretien avec Cathy, copropriétaire d'Inspir'action, Québec, 22 août 2019.

alors même qu'ils et elles semblent parfois mal à l'aise avec cette posture, comme l'illustre cette anecdote avec Aurélie :

Hier après-midi, nous avons planté des oignons avec Aurélie et Tristan, un client ayant organisé une journée d'ateliers sur le thème du *Féminin Sacré* à la ferme, et qui vient aider en retour de temps en temps. Il ne plante pas les oignons suffisamment profonds, trop occupé à nous raconter ses aventures dans la sphère du développement personnel. Je vois qu'Aurélie le remarque mais ne dit rien. Le lendemain elle me confie être allée replanter les oignons dans l'après-midi, en proie au stress dû à cette négligence.<sup>1</sup>

Ici, plutôt que d'affirmer sa position de cheffe des opérations, elle ne dit rien et effectue la tâche elle-même une seconde fois.

Les bénévoles s'accommodent de ces rôles de composition des hôtes et s'ajustent aux perceptions de leurs attentes avec déférence. Sans que celles-ci ne soient formulées verbalement, ils et elles tendent à les comprendre, voire les anticiper. Au cours des entretiens, les bénévoles évoquent ainsi des attentes non explicites, à l'image de Maryse. Selon le pacte établi avec les hôtes, elle est supposée disposer de son après-midi comme elle l'entend mais perçoit (« c'était pas dit mais je sentais que... ») que le couple apprécie « quand les gens s'impliquent<sup>2</sup> » et travaille finalement à ces moments. Il apparaît que l'attention à ces attentes tacites dépend aussi bien de l'égard que leur prêtent les bénévoles que de l'intensité de la relation avec les hôtes. Par exemple, je me sens prise dans le flot des activités à la ferme Inspir'action, alors même les instants de partage se multiplient. Au départ, Cathy m'annonce la couleur « nous on travaille tout le temps, tu t'arrêtes quand tu veux, il faut pas que tu sois gênée<sup>3</sup> ». Plus facile à dire qu'à faire ! La seule fois où nous nous octroyons une pause en après-midi avec une amie venue me rendre visite, je ne tarde pas à regretter le manque de solidarité dans les travaux :

Alors que nous prenons le goûter après une sieste, Joël revient avec les enfants. Il nous demande si nous sommes allées récolter les concombres. Lili-Jade dit « non elles sont allées faire une sieste », ce à quoi Joël rit. Malgré le fait que quand nous sommes revenues des radis personne ne nous a demandé quoi que ce soit, je me sens gênée.<sup>4</sup>

Dans le quotidien, le choix de ne pas aider peut s'avérer coûteux, surtout pour quiconque se soucie du bien-être du couple, alors débordé par les tâches de récoltes et de désherbage.

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 21 mars 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Maryse, bénévole au Québec, Québec, 27 septembre 2019.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 6 août 2019.

<sup>4</sup> Carnet de terrain, 15 août 2019.

L'investissement apparaît ici lié à la solidarité envers les hôtes, et pousserait les bénévoles à suivre leur rythme, d'autant plus qu'il leur appartient de fixer des limites. Face à ces formes insidieuses de gestion, mes données montrent que les bénévoles femmes semblent plus « sensibles » aux situations de difficultés des hôtes, et rejoignent un des aspects critiqués des études sur le *care*, qui devient une forme d'obligation :

Le sacrifice de soi, l'exploitation et la perte d'autonomie et de temps libre figurent parmi les aspects les plus négatifs du *care* des femmes. Il en va de même pour l'incapacité de refuser des soins ou de dire « non », qui s'accompagne d'un devoir intériorisé de maintenir des relations. Il est important de comprendre pourquoi les femmes ont tendance à n'avoir d'autres choix que d'être attentionnées. (Mc Gregor 2004, 63, ma traduction)

Les attentes des hôtes et leurs perceptions par les bénévoles conduiraient en ce sens à ce que les bénévoles femmes s'investissent davantage. Elles peuvent néanmoins tirer parti de ce surcroît d'investissement. Nebaya raconte que dans les deux fermes avec des animaux où elle a fait du woofing, c'est parce qu'elle « travaillait fort<sup>1</sup> » qu'elle recevait en retour plus de connaissances sur les chevaux ou l'élevage. Iris ne compte pas ses heures non plus aux Champs-Paître et n'a pris qu'une seule journée de congé en un mois de bénévolat.

Pour prévenir ces dépassements, Jean-Luc propose par ailleurs que l'équipe fixe elle-même des limites au bon vouloir des bénévoles :

Ce qu'on avait essayé d'adopter avec les woofeurs, c'était de dire « vous travaillez la matinée avec nous, et puis après à la traite du soir », parce qu'il y a de l'échange de main-d'œuvre, et là où on a besoin de main-d'œuvre, c'est sur l'astreinte [avec les animaux]. Et donc en disant : « tous les après-midis, faites ce que vous voulez ». Certains woofeurs et bien au départ ceux qui avaient envie de nous suivre et bien ils nous suivaient... il y en a qu'on a usé [rires] ! Ils étaient rétamés, vivement le week-end qu'on puisse se reposer ! On s'est dit « non mais là, c'est nous qui abusons », c'est aussi à nous de fixer les limites si la personne elle n'ose pas dire, parce qu'elle est chez des gens finalement... elle ose pas dire « j'en peux plus », c'est aussi à nous de savoir dire « non, tu restes tranquille là, tu te reposes, et puis on reprend ce soir, et puis si tu reprends pas ce soir et bien tu reprendras demain matin, si tu es crevé ».<sup>2</sup>

Enfin, la conflictualité dans les relations de travail paraît lorsqu'un ou une bénévole refuse d'exécuter une tâche (Encadré 22) et trace ainsi la frontière la demande légitime et la demande abusive (Jeantet 2001).

---

<sup>1</sup> Entretien avec Nebaya, bénévole au Québec membre de l'équipe d'agriculture du Hameau Vert, Québec, 23 juillet 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Jean-Luc, associé aux Champs-Paître, France, 19 avril 2019.

### Encadré 22 : Les bouches d'égout et le *sale boulot*

Alors que la visite de l'inspecteur des normes sanitaires est imminente à la ferme des Champs-Pâître, Julie me demande de l'aider à nettoyer le laboratoire l'après-midi. Elle me montre comment nettoyer les bouches d'égout desquelles se dégage une odeur putride de lait caillé. Elle est finalement retenue à un rendez-vous et je nettoie seule les huit bouches d'égout du laboratoire pendant plus d'une heure, en écoutant, non sans ironie, une émission de radio sur *Comment occuper ses vacances*. Julie me remercie vivement à son retour. Le soir, je raconte ma journée à Iris, de passage à la ferme pour prendre l'apéritif. Elle me dit que lors de son woofing l'an passé Julie lui a également demandé de faire ça, mais elle a refusé indirectement, effectuant toutes les autres tâches de nettoyage demandées, sauf celle-là. Elle m'explique qu'elle n'aurait pas voulu faire cela seule car « si on est dans la merde, c'est ensemble ». Elle dit ensuite « il faut oser quand même demander à quelqu'un de faire ça » puis s'empresse d'ajouter « non mais ils sont super gentils<sup>1</sup> ». Ici, la tâche de nettoyer les bouches d'égout est considérée comme un *sale boulot* (Hughes 1962) qu'Iris, pourtant très volontaire, se refuse à accomplir.

Le fait d'exécuter les tâches ensemble prémunirait ainsi contre le sentiment d'être au service des hôtes, ce que confirme Paul lorsqu'il regrette sa solitude lors du désherbage au sein d'une ferme québécoise :

Moi je travaillais 4-5 heures par jour, allez 5-6 heures par jour en gros, je désherbais des planches de cultures, je retournais des planches de cultures, un travail qui est un peu chiant à la longue, alors après eux ils en avaient déjà fait pas mal... mais je trouve toujours ça un peu délicat quand c'est toi qui... tu te fais le travail un peu dur comme ça, et qu'il y a même pas... tu sais ils viennent même pas le faire avec toi, je trouve ça un peu bizarre.<sup>2</sup>

Il constate plus tard que « tu te retrouves vite à faire le boulot ingrat en woofing », ce qu'il met en opposition d'avec ses expériences dans des chantiers participatifs<sup>3</sup> où le travail se faisait toujours en équipe, loin des séances de désherbage solitaires.

Tout comme le ressenti des bénévoles oscille parfois entre joie de se sentir utile et désarroi de se sentir utilisé·e, c'est ici entre « rendre service » et se trouver « au service de » qu'une forme de désenchantement peut survenir. Au regard de l'analyse, l'absence de subordination se mue en des formes de déférence par lesquelles les acteur·ices performant

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 17 avril 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Paul, bénévole au Québec et en France, France, 18 février 2019.

<sup>3</sup> Au cours des chantiers participatifs, des bénévoles se rendent sur un chantier d'écoconstruction pour y prêter main-forte en échange de l'apprentissage, de la nourriture et de l'hébergement.

dans les interactions leurs positions respectives de dirigeant·es et d'exécutant·es. De plus, aux rapports d'autorité et d'exploitation se substituent des rapports affectifs (Pinçon 1985), qui peuvent conduire à des formes de surinvestissement, plus marqué chez les bénévoles femmes.

En résumé, cette section montre que le *care* se trouve ancré dans des logiques de dons, qui permettent se d'affranchir partiellement de relations de pouvoir dans le travail. Bénévoles et hôtes interagissent ainsi dans des rapports de réciprocité, inscrits dans un endettement mutuel, où les valeurs des biens échangés ne sont pas comptées, mais où ils et elles préfèrent plutôt *compter* les un·es *sur* les autres. Les hôtes admettent par-là leurs situations de vulnérabilités et placent le souci des autres au cœur des organisations du travail. Pour finir, l'accueil des bénévoles appelle à repenser les espaces et les temporalités du travail.

### **III. (Dé)cloisonner le travail : ni manager, ni ménagère**

Les organisations du travail tendent à résister aux injonctions productivistes en défendant une « alternative écologique » (Pruvost 2013), qui se manifeste notamment dans la composition des espaces et des temporalités de celui-ci. Cette section montre que l'accueil de bénévoles se fait au prix de nombreux efforts et peuvent générer une usure chez les hôtes, qui composent alors différentes formules d'accueil, quitte à s'éloigner de la promesse associative du woofing de l'expérience d'une vie familiale. Je montre tout d'abord que les hôtes repensent les frontières des temporalités du travail au sein de différentes compositions (a). Les agencements de l'accueil sont ensuite propices à « faire famille » autrement (b), alors même que les hôtes sont « aux petits soins » pour les bénévoles (c).

#### **a). Temporalités du travail : le travail à la tâche en faveur des échanges**

J'aborde ici les variations du rapport au temps dans les différentes fermes visitées, ainsi que leurs effets sur les bénévoles. Dans toutes les fermes, à l'exception du Hameau Vert, le travail s'organise davantage selon les tâches à accomplir plutôt qu'en fonction de balises temporelles. Pour donner un bref historique, le passage du « travail à la tâche » au « travail au temps » s'inscrit dans l'industrialisation, et peut d'ailleurs être lu comme une offensive le *care*. En effet, le modèle de travail à la tâche, à l'œuvre dans les sociétés industrielles et qui prévaut dans les petites fermes paysannes (Mendras 1992) est supplanté par le travail au temps, afin de

synchroniser les différentes entités productives (Thompson 2004). Celui-ci appelle à une comptabilisation stricte des activités visibles, et néglige ainsi les tâches de soin, d'écoute et d'entretien qui se rattachent au *care* (Avril 2014).

Tout d'abord, les tâches productives et reproductives se superposent au cours des différents temps sociaux dans les fermes familiales (Graines d'Espoir et Inspir'action), ne permettant pas de délimiter clairement le temps de travail. Il est alors impossible de dissocier les temporalités domestiques, professionnelles, familiales et de loisir, inscrites dans une « polyactivité » (Pruvost 2016). Aux Graines d'Espoir, Aurélie et Sylvain ne prêtent pas attention aux horaires et s'arrêtent de travailler lorsque les tâches planifiées sont terminées. C'est pour respecter les temporalités de l'école d'Henri, de même que la mienne dans le but que je ne travaille pas plus que les 25 heures recommandées par l'association WWOOF, qu'Aurélie garde (non sans mal !) un œil sur l'heure. L'étirement du temps de travail ne permet par ailleurs pas d'opérer une nette coupure avec leur vie familiale et Aurélie aimerait que Sylvain « décroche », elle qui trouve que couple pâtit du fait qu'ils « parlent tout le temps boulot<sup>1</sup> ». Aux Champs-Pâître, les tâches se déclinent en deux séquences, matin et après-midi, dont la longueur peut varier selon le degré de coopérativité des bêtes par exemple. Le travail à la tâche permet ainsi de prendre en compte les temporalités de chacun·e, humains et non-humains. De leur côté, c'est Jean-Luc qui aimerait que Julie et Cédric ménagent leurs efforts, lui qui conteste ce rythme effréné. À la ferme Inspir'action, les horaires ne structurent pas non plus la vie professionnelle, ce que je comprends dès mon arrivée :

Le premier soir, alors que Joël va se coucher, je lui demande à quelle heure nous commençons le lendemain. Il semble surpris de la question. Il demande à Manuela [l'autre bénévole présente] à quelle heure elle vient d'habitude, elle dit vers 8h-8h30. Il dit « Bon bah voilà ! [...] Et puis si des fois c'est plus tôt on te dira ».<sup>2</sup>

De plus, l'élasticité du temps qui se dégage du travail à la tâche permet d'étirer les moments d'échanges avec les hôtes. Aux périodes d'intense labeur dans les serres succèdent alors des instants de tranquillité, comme lorsque nous sommes au marché avec toute la famille, et que je note que « le temps avance doucement pendant qu'on se partage un café et que Joël raconte le voyage familial en Thaïlande de l'hiver passé<sup>3</sup> ». Plus tard dans la journée, nous

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 22 mars 2019.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 8 août 2019.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, *Ibid.*

faisons une pause à l'école des enfants sur la route du retour afin Noé et Lili-Jade me montrent leur potager<sup>1</sup>. Une même journée comprend dès lors des séquences d'activité puis d'accalmie, comme lors des temps de vente ou de déplacements. Ces interstices du travail productif se révèlent ainsi propices aux discussions. En outre, la présence des enfants dans les champs aux Graines d'Espoir et à Inspir'action force le ralentissement des activités et engendre des rythmes de travail plus détendus. Les tâches productives s'entrelacent à des moments d'attention aux enfants, comme cette fois où je plante les choux chinois accompagnée de Gaïa qui m'aide autant que je ne veille sur elle au cours de l'opération<sup>2</sup>. À la ferme Inspir'action, Henri est souvent au jardin avec nous, et lors de la plantation des fèves de tonka, il participe en triant les graines, pendant que nous lui chantons des comptines avec Aurélie<sup>3</sup>. L'inclusion de ces petites travailleuses incite ainsi à ralentir le rythme, ce dont profitent également les bénévoles. La flexibilité du temps se manifeste aussi aux Champs-Pâître. Par exemple, Julie me propose de visiter la ferme de ses parents au retour du champ et de voir à quoi ressemble un robot-traite<sup>4</sup>. La souplesse des temporalités invite à ralentir le rythme pour échanger, ce qu'apprécient les bénévoles, à l'image de Mei qui se rappelle le plaisir des longs déjeuners :

Le midi on prend vraiment une longue pause de repas, plus qu'une heure-là, pour vraiment s'asseoir, manger ensemble [insiste sur le « ensemble »], ensuite il y a une personne, deux personnes, qui font la vaisselle, et puis après ça il y a un bon... et bien surtout pour les woofeurs, mais même pour les fermiers là, tu sais un moment pour prendre un café dehors, et puis jaser, discuter, et puis des fois ça pouvait s'allonger un petit peu, surtout pour les woofeurs là, tu sais, j'ai quand même des bons souvenirs de... si il y a des woofeurs qui jouent de la musique et bien *hop* ça peut être un moment de musique, tu sais, donc c'était vraiment des beaux moments.<sup>5</sup>

Le woofing s'accorde ainsi bien avec le travail à la tâche. D'ailleurs, ma question du temps de travail désarçonne souvent les bénévoles lors des entretiens, comme le montre cette réponse de Lola :

Mais en fait c'est difficile à quantifier le taux horaire parce qu'à chaque fois les pauses elles étaient un peu plus longues, et je vois par exemple quand on était dans les champs et qu'on voulait se poser et bien, enfin chacun quand on le sentait on faisait une pause à l'ombre, on s'hydratait parce qu'il faisait super chaud et...oui donc c'est un peu compliqué de quantifier.<sup>6</sup>

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 15 août 2019.

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 12 août 2019.

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 25 mars 2019.

<sup>4</sup> Carnet de terrain, 1<sup>er</sup> avril 2019.

<sup>5</sup> Entretien avec Mei, *op. cit.*

<sup>6</sup> Entretien avec Lola, *op. cit.*



Là où des woofeur·euses y voient une forme de contrainte, d'autres s'accommodent bien de cette souplesse qui est vue comme un facteur d'autonomie, à l'image de Tessa qui se réjouit du fait que les hôtes n'allaient pas lui « tordre un bras pour se lever tôt<sup>1</sup> ». Un sentiment d'autonomie se dégage tout d'abord de la liberté laissée dans l'organisation du temps. Maryse l'apprécie lors de son expérience de woofing dans une ferme québécoise, et choisit même de la transposer dans le cadre salarié qui va suivre :

Et puis aussi on s'était assis et puis on s'était dit « ok, les heures de travail *blabla* », parce qu'eux dans le fond ils étaient subventionnés pour m'avoir, par Emploi Été Canada<sup>2</sup>, et puis ils m'ont dit « oh tu sais, t'as... dans le fond, cinq jours semaine à six heures par jour, comment tu veux fonctionner ? ». Parce que eux [...] et bien en fait leurs enfants quand ils travaillent sur la ferme ils notent toutes leurs heures, et puis moi je leur ai juste dit que je trouvais ça franchement stressant de faire ça, et puis que je trouvais que c'était difficile de partir ce qui était du travail à la ferme et puis de la cohabitation, donc tu sais, justement est-ce que quand je désherbe ton jardin c'est du travail ou c'est participer à ce que moi je vais manger dans deux semaines ? Et puis c'est un peu de... moi je vais manger dans deux semaines, mais un peu de eux aussi vont stocker pour l'hiver, c'est un peu flou, et puis moi ça faisait juste me stresser et puis je suis quelqu'un... j'ai absolument pas envie d'être stressée, donc je vais juste pas compter mes heures. Et puis si jamais d'un bord ou de l'autre ça marche pas et bien est-ce qu'on peut être capables de se le dire ? Finalement j'ai fait définitivement plus d'heures mais moi ça m'a juste vraiment fait plaisir d'être... cueillir des fleurs pendant les après-midis, c'était pas... oui, donc c'est ça, c'était assez informel, je pense que chacun a trouvé son compte là-dedans.<sup>3</sup>

Elle préfère alors garder l'approche du travail à la tâche, plus simple selon elle du fait de l'intrication des tâches productives et reproductives, et conserve la flexibilité que lui offrait le cadre bénévole au sein de l'emploi salarié, quitte à « faire plus d'heure ».

Or cette autonomie va de pair avec un flou et Yasmine regrette quant à elle de ne pas avoir d'horaires fixes, qui ont le mérite de cadrer les temps sociaux entre le travail et le repos. Elle a ainsi l'impression que prendre du temps « pour elle » l'après-midi et travailler pour ses études est malvenu :

Et puis je devais écrire... enfin j'avais des trucs à rendre pour la France [des travaux universitaires] et donc c'est vrai que je devais un peu bosser, donc moi j'avais envie de faire le woofing le matin et puis après d'être un peu tranquille. Au final même quand j'étais devant mon ordi, je voyais qu'il fallait que j'aille travailler [...]. Et en fait ce qui m'avait énervée c'est que c'était pas du tout dit les temps où on travaillait ou pas, on avait pas du tout créé au début un

---

<sup>1</sup> Entretien avec Tessa, bénévole au Québec, en France et en Suisse, Québec, 21 février 2020.

<sup>2</sup> « Emploi Été Canada » recouvre un financement du gouvernement fédéral inscrit dans sa « stratégie emploi et compétences jeunesse » qui permet à des organismes à but non lucratif ou à des entreprises privées de moins de 50 employé·es d'obtenir une aide pour créer un poste d'avril à septembre destiné à un·e jeune de 15 à 30 ans.

<sup>3</sup> Entretien avec Maryse, *op. cit.*

espèce de contrat : voilà vous travaillez tant d'heures dans la journée. Et là, il y avait du tout de... donc on savait jamais trop quand on était en pause et c'était un peu compliqué. C'est un peu fatigant du coup de jamais savoir quand tu peux te mettre en mode *off* et te reposer.<sup>1</sup>

Cela fait écho à l'anticipation des attentes exposée plus haut (« c'était pas dit mais je voyais que » comme le dit Maryse), en vertu de laquelle Yasmine perçoit que son implication n'est pas suffisante.

Enfin, l'organisation du travail se fait au temps au Hameau Vert : les activités commencent à neuf heures tapantes, et finissent vers 16h30. L'équipe est parfois trop nombreuse par rapport aux tâches à effectuer, sans pour autant susciter de réajustements dans leur répartition. En plus des temporalités, ce sont également les espaces du travail qui sont séparés du reste de l'écovillage : d'un côté de la route qui le traverse se trouvent les habitations, et de l'autre les différentes entreprises (la ferme et les deux entreprises de confection de vêtements « éthiques » et de produits « nouvel âge »). Cette rigidité dans la séparation des temps et des espaces de travail entraîne une plus faible autonomie chez les bénévoles, dont la capacité à prendre des initiatives est réduite. Elle semble engendrer également un climat de travail plus « sérieux » que dans les autres fermes, ce que je perçois par le silence qui règne souvent au cours des activités.

Au total, cette sous-section montre que les temporalités du travail dans les fermes, lorsqu'elles se détachent de la mesure du temps, permettent d'étirer les échanges, d'apprendre à se connaître et de développer des relations amicales. Elles entraînent parfois une solidarité des bénévoles, souhaitée ou subie, envers les rythmes de travail soutenus des hôtes. Les activités productives et reproductives semblent plus que jamais mêlées dans les fermes familiales, et il semble que l'ouverture du travail aux bénévoles s'inscrive dans celle plus large de la famille.

### **b). « Faire famille » autrement avec les hôtes**

Les bénévoles se greffent non seulement aux activités productives, mais aussi à des degrés divers à la vie familiale des hôtes. Il apparaît que se sentir chez soi à la ferme accroît le sentiment de bien-être au travail des bénévoles, qui ne se sentent alors plus « extérieurs » au

---

<sup>1</sup> Entretien avec Yasmine, bénévole au Québec et en France, France, 19 janvier 2019.

lieu de production<sup>1</sup> (Weil 2016). Des formes de familiarité avec les hôtes se dégagent des récits des bénévoles, où les relations dépassent le cadre du travail productif. Ces invité·es sont en effet impliquée·es dans les tâches productives, mais aussi dans plus largement dans la reproduction sociale des hôtes et de leur famille. Ici, les résultats diffèrent entre les accueils familiaux des Graines d'Espoir et d'Inspir'action et les autres formules du Hameau Vert et des Champs-Paître.

Dans le cas des accueils familiaux, les frontières du « faire famille » apparaissent brouillées et les échanges entre hôtes et bénévoles se poursuivent dans la sphère privée. Je suis par exemple sollicitée par moments pour garder les enfants chez Joël et Cathy, comme lors de ce retour de marché :

Après le marché, on décharge la voiture, puis je vais prendre ma douche. Quand j'en sors Cathy me demande si je préfère aller mettre les toiles en plastique avec Joël au champ afin de protéger les cultures du gel, ou rester avec les enfants. Je dis que je préfère rester avec les enfants, ça fait rire Joël. Ils partent tous les deux au champ. Je vais garder les enfants pendant environ deux heures, où nous jouons et lisons des bandes dessinées dans le canapé.<sup>2</sup>

À plusieurs reprises, le couple nous laisse par ailleurs décider avec Manuela laquelle va au champ pendant que l'autre s'occupe des enfants. Dans la mesure où Manuela m'a confié souhaiter expérimenter le travail à la ferme, elle qui a déjà beaucoup donné dans la garde d'enfants au cours d'expériences de jeune fille au pair aux États-Unis, d'un commun accord je reste m'occuper des enfants. Si dans ce cas la demande des hôtes est exprimée, à l'inverse Aurélie et Sylvain ne m'ont jamais demandé explicitement de m'occuper d'Henri. C'est toutefois de mon plein gré que je lui lis une histoire avant le dîner ou m'adonne à des jeux avec lui. Le cadre de la participation demandée en woofing s'élargit ainsi à des tâches reproductives. Au sein de ces deux fermes, je participe également à des activités de loisirs familiaux : une promenade à la mer et un déjeuner entre ami·es aux Graines d'espoir ; un match de *soccer* de Noé à Inspir'action<sup>3</sup>. Je suis présente également lors de la visite annuelle des parents de Cathy, et alors que je propose de laisser la famille souper dans l'intimité, Cathy semble surprise et

---

<sup>1</sup> Dans l'essai Conditions Première d'un travail non servile (2014), Simone Weil déplore cette « extériorité » du travail : « il faut que la vie sociale soit corrompue jusqu'en son centre lorsque les ouvriers se sentent chez eux dans l'usine quand ils font grève, étrangers quand ils travaillent » (p.60).

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 22 août 2019.

<sup>3</sup> La petite Gaïa se réjouit de cette sortie en famille et chantonne « tout le monde vient au soccer, même la woofeuse ! » (Carnet de terrain, 12 août 2019).

décline immédiatement, en m'assurant que je ne dérange pas <sup>1</sup>. Dans les deux cas, les seules coulisses que semblent se garder les hôtes et leurs familles concernent les moments de soins corporels et les espaces des chambres.

De plus, les hôtes perçoivent l'ouverture de la famille comme un gain pour les enfants. Bien que ces jeunes acteur·ices soient placées en concurrence avec les bénévoles pour la disponibilité de leurs parents, ils et elles semblent apprécier toutefois la présence de ces nouveaux partenaires de jeux. Cathy considère que la venue des bénévoles représente un apprentissage social pour les enfants, elle me dit :

Pour eux, la mappemonde, ils ont des visages à mettre dessus... c'est vraiment pas la même relation... et puis chaque woofeur amène un grain de sel de ce qu'il connaît. Avec Loic ils ont appris presque tous les drapeaux du monde, avec un autre ils vont apprendre le ukulélé, avec un autre ils vont apprendre le cirque, c'est vraiment génial pour eux, ils aiment ça.<sup>2</sup>

Je m'investis en effet avec plaisir dans le quotidien des enfants, des spectacles de danse avec Lili-Jade aux parties de frisbee avec Noé. Je m'implique même légèrement dans leur éducation, comme cette fois où j'attire l'attention du couple sur le fait qu'un cahier de vacances de Lili-Jade propose un exercice où il faut entourer les « métiers de fille » et les « métiers de garçon<sup>3</sup> ».

En outre, des bénévoles ont fait part d'un sentiment de gêne du fait de cette incursion dans les relations familiales des hôtes, qui implique en effet d'assister également aux tensions dont elles sont le théâtre. Par exemple, Paul a trouvé difficile son expérience chez un couple québécois et ne s'est pas senti « à sa place ». Il rejoue une interaction pour me l'expliquer :

Francis [l'hôte de la famille], le mec qui dit « oui mais Paul si on peut mettre du copeau de bois ça va suffire, on était avec Paul on avait vu ça », « [imite la voix de Christine, hôte également] ah mais Paul je veux pas le savoir ce qu'il pense, c'est mes trucs, c'est mes affaires », j'étais entre les deux « tranquille hein » [rires] ! Donc voilà des moments où... et bien voilà quand c'est tendu... c'est tendu quoi ! Et tu le ressens aussi [...]. J'ai pas eu vraiment de jour de pause, enfin je me le suis pris en fait, une journée. Et ils m'ont pas fait visiter, ils étaient dans... là tu vois on rejoint le problème des fermes qui font du woofing alors qu'ils commencent, et donc forcément ils travaillent 7 jours sur 7 parce qu'ils commencent et que voilà... et qu'ils ont des enfants et que *nin nin nin*, et que tu te retrouves un peu à être la nounou ou le... donc tu travailles pas, et alors ça aussi... c'est que tu travailles pas mais en même temps tu gardes un peu les enfants tu vois, donc tu travailles quand même un peu entre guillemets, ils sont cools les enfants mais voilà !<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 18 août 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Cathy, *op. cit.*

<sup>3</sup> Carnet de terrain, 21 août 2019.

<sup>4</sup> Entretien avec Paul, *op. cit.*

En plus d'avoir fait « la nounou » pour les enfants, il regrette le peu de disponibilité des hôtes, de même que les tensions au sein du couple. L'ouverture de la famille est ici mise à l'épreuve lors de ces moments de disputes, où Paul est rappelé à sa position d'extériorité (« je veux pas le savoir ce qu'il pense »). Il attribue plus tard ces conflits à la répartition des responsabilités de la ferme parmi les deux membres du couple :

Après le mec était assez... était plus enjoué que la fille, et du coup il était... lui, je sais pas c'était plus simple de discuter avec lui, il apprenait plus de trucs, elle... elle était plus tendue, après c'est parce que dans le couple il y avait aussi une sorte de responsabilité de sa part à elle, tu sentais que dans le couple c'était elle qui avait pas mal de responsabilités, et lui qui était un peu le rêveur du couple tu vois... et donc tu sentais que ça pesait aussi sur ses épaules à elle, donc c'est ce qui faisait qu'elle était un peu plus tendue et pas forcément bien aimable des fois.<sup>1</sup>

En effet, la position de bénévole donne à voir « de l'intérieur » les dynamiques de répartition des tâches au sein des couples dans les cas des accueils familiaux. À l'instar de Paul, j'ai remarqué des dynamiques inégalitaires parmi les couples hétérosexuels. Je passe ainsi plus de temps aux champs avec Joël et Sylvain à exécuter les travaux de plein air, pendant que Cathy et Aurélie travaillent à l'intérieur, soit à s'occuper des enfants, à faire le ménage ou encore à gérer les tâches administratives et notamment l'organisation des accueils en woofing. C'est Cathy qui cuisine tous les repas à la ferme Inspir'action, de même qu'elle porte la charge mentale des activités des enfants. Chez les Graines d'Espoir, Aurélie s'occupe plus souvent d'Henri, à la maison comme au jardin. Le couple appartient à la catégorie de néo-ruraux et ont en effet peu de modèles familiaux auxquels s'identifier, ce qui participe de la reproduction de stéréotypes genrés dans l'assignation des tâches (Beau-Ferron 2017). Aurélie le mentionne à propos du bricolage :

Enfin clairement aujourd'hui, si je suis toute seule à la ferme, je n'y arrive pas quoi ! Parce que j'ai pas de compétences suffisantes en bricolage et que c'est indispensable si tu veux être maraîcher en fait, donc après moi je vais pouvoir... savoir gérer les plantings de culture, les commandes, tout ce qui est gestion, la compta, tous ces trucs-là, mais on va dire la gestion, le suivi des cultures [...], mais en tout cas toute cette partie bricolage je l'ai pas du tout ! Là j'ai absolument pas le temps de m'y mettre avec Sylvain parce que c'est tout le temps la course, et puis comme il est compétent et bien d'office pour gagner du temps c'est lui qui s'occupe de ça et moi je m'occupe de ce que je sais faire en complément. Pendant tout ça, moi je fais autre chose, j'avance sur la production, sur les plantations, sur les semis, les récoltes... et du coup, ça

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

me laisse absolument pas le temps d'essayer de m'y mettre. Donc j'évolue pas là-dessus donc c'est sûr que toute seule, je peux pas... et j'en suis très consciente.<sup>1</sup>

Elle explique que le souci d'efficacité conduit à désigner d' « office » Sylvain pour les travaux extérieur, de même que ne lui laisse pas le temps d'apprendre le bricolage. Elle vit alors une forme de « réassignation » au travail domestique, à l'instar de nombreuses femmes agricultrices, ou autoentrepreneuses (Landour 2017, 81). La littérature en sociologie rurale montre que le travail des agricultrices tend à être davantage morcelé et invisible, dans la mesure où il se met au service du travail productif des hommes, bien plus visible (Barthez 1982; Nicourt 2014; Comer 2017; Guérillot 2021). Ces divisions genrées opèrent aussi bien chez les Graines d'Espoir qu'à Inspir'action, mais les hôtes ne semblent pas souhaiter adresser ces questions ni surtout avoir de temps à y consacrer.

Dans les collectifs de travail, les hôtes ne résident pas dans les fermes avec les bénévoles et l'intrication entre la vie de famille et la vie professionnelle est moins manifeste. Aux Champs-Pâtre, les enfants de Julie et Cédric sont toutefois présent·es à la ferme lors des fins de semaine d'astreinte de leurs parents. Le couple a par ailleurs un projet de construction de yourtes sur un terrain proche de la ferme afin de rapprocher vie de famille et vie professionnelle. J'ai constaté au cours de ce séjour que l'équipe de travail est très occupée, et que les relations interpersonnelles tendent à être moins fortes. Je relève ainsi :

Tous les moments passés ensemble se transforment en mini-réunion, car il y a besoin de se tenir informé·es des évolutions des différents pôles d'activités. Comme nous parlons sans cesse de travail, on apprend finalement peu à se connaître, plus dans des discussions volées, à la marge, qu'en sujet de conversation principal. J'ose aussi moins poser de questions sur le travail que dans les autres fermes, craignant qu'ils et elles doivent en avoir marre de parler de ça tout le temps.<sup>2</sup>

Aussi c'est avec Iris, arrivée depuis un an dans la région, que je vais partager le plus de moments amicaux. Quant au Hameau Vert, les bénévoles partagent les activités de la communauté telles que les parties de volley de plage et les repas communautaires. Avec 80 habitant·es à rencontrer, il est toutefois difficile de nouer des relations avec tous·tes et c'est finalement avec Alexandre, un autre woofeur, que je vais me lier d'amitié. Dans les deux cas, ce sont les « outsiders » aux collectifs de travail, une salariée récemment employée et un bénévole, qui sont plus les disponibles pour échanger.

---

<sup>1</sup> Entretien avec Aurélie, *op. cit.*

<sup>2</sup> Carnet de terrain, 9 avril 2019.

En somme, l'ouverture de l'espace privé aux bénévoles participe d'une familiarité entre les acteur·ices au sein des fermes familiales, qui se manifeste moins dans les accueils des fermes « collectives ». Dans tous les cas, des relations amicales se nouent dans les relations de travail, dont l'intensité peut varier. L'investissement relationnel conduit à retracer les contours non seulement des collectifs de travail mais aussi de la famille dans certains cas. Cet accueil qui ouvre les portes des fermes, et semble-t-il aussi du cœur des hôtes<sup>1</sup>, enjoint à de nombreuses tâches de soin envers les bénévoles.

### **c). L'usure d'être aux petits soins avec les woofeur·euses**

L'accueil de bénévoles engendre du travail pour les hôtes, qu'il soit pédagogique, domestique ou de soin. J'entends ici visibiliser ce travail, de même que rendre compte des dynamiques d'attribution de ces tâches parmi les hôtes, notamment selon le genre. Autrement dit, si le déni de travail entoure la pratique du woofing pour les bénévoles, je défends l'idée qu'un second déni de travail, mais aussi de genre sous-jacent, touche l'implication des hôtes. Celle-ci est invisible dans une large mesure, puisque cachée sous l'idée que ce sont les bénévoles qui viennent en aide à ces hôtes naturellement accueillant·es. Après avoir décrit le travail d'accueil au quotidien, je montre que les hôtes élaborent des stratégies pour se préserver et garantir la pérennité des accueils, notamment par la modulation de leur investissement relationnel. Aussi, si j'ai évoqué précédemment les inégalités de répartition parmi les couples hétérosexuels dans les tâches liées à la ferme, c'est ici au sein de l'accueil de bénévoles qu'elles apparaissent patentes. Elles rejoignent ainsi la division sexuelle soulignée par Christophe Giraud (2004) dans le cas de la gestion des chambres d'hôtes où « la prise en charge de l'interaction, la disponibilité nécessaire pour l'accueil, la réalisation des tâches de coulisse, le spectacle familial, font l'objet d'une forte division sexuelle » (p.73).

Tout d'abord, les hôtes du réseau WWOOF doivent être « aux petits soins » pour les bénévoles, qu'ils et elles doivent héberger, nourrir, mais également instruire quant à leur métier. À cela s'ajoute parfois l'accompagnement lors de visites touristiques. Dans les quatre cas, les hôtes ont eu à cœur de me faire découvrir les promenades environnantes et de m'informer des activités touristiques possibles, bien qu'ils et elles n'avaient pas le temps pour s'y adonner. En outre, j'ai remarqué que les tâches administratives et domestiques liées à l'accueil pèsent

---

<sup>1</sup> Je le perçois dans l'émotion avec laquelle ils et elles se rappellent de certain·es bénévoles.

majoritairement sur les femmes. Ce sont ainsi sont Julie des Champs-Pâître, Cathy d’Inspir’action, Aurélie des Graines Espoir et Nebaya du Hameau Vert qui se chargent du travail de sélection<sup>1</sup> et de communication avec les woofeur·euses. Elles se sont aussi assurées de la grande majorité des tâches domestiques liées à mon accueil : me fournir des draps, m’expliquer le fonctionnement des machines à laver ou encore vérifier l’approvisionnement en nourriture. Par exemple, Aurélie me propose parfois le soir de laver mon linge, tandis que Julie et Nebaya ont préparé ma chambre à mon arrivée. À toutes ces tâches s’ajoutent les petites attentions indicibles du quotidien destinées à s’assurer que je me sente bien au sein de la ferme et de la maisonnée<sup>2</sup>.

Cette charge du travail d’accueil des bénévoles rejoint la tendance plus large de développement par les femmes des activités de loisirs dans les fermes<sup>3</sup> (Granié et Terrieux 2014; Rigondaud 2019, 28), qui s’inscrivent aussi dans une division sexuelle du travail. L’assignation aux tâches d’accueil pourrait renforcer ces inégalités, tandis qu’il apparaît que ce sont surtout les femmes qui assument « le prix du lien » (Zarca 1993, 79) pour préserver la pérennité des accueils en woofing. Comme dans d’autres professions indépendantes, payer le prix du lien devient un moyen de « maintenir un projet professionnel et existentiel développé individuellement » (Bajard 2020, 83). Pour autant, les compétences d’accueil ne sont pas innées, ce dont témoigne la professionnalisation de l’accueil dans le cas de Nebaya (Encadré 23). Par ailleurs, le travail d’accueil repose sur tous les travailleur·euses des fermes, indépendamment de leur statut. Aussi, aux Champs-Pâître, si les trois associés ont décidé d’accueillir des bénévoles, Iris, salariée depuis huit mois, se trouve à devoir fournir des efforts supplémentaires auprès de ceux et celles-ci. Elle me confie qu’elle apprécierait que le collectif puisse se retrouver « entre eux ». À défaut d’en discuter avec les autres, elle met en place des stratégies pour se préserver : au départ elle « se forçait » à inviter la personne bénévole à dîner chez elle une fois au cours du séjour, mais ne délivre désormais cette invitation uniquement sous couvert d’une bonne entente avec la personne<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir Chapitre 4 I.a).

<sup>2</sup> Cathy me propose par exemple un casque antibruit lorsque je travaille sur mon ordinateur et que les enfants sont agité·es (Carnet de terrain, 9 août 2019).

<sup>3</sup> Dans un texte intitulé « *tu fais de l’agriculture de service parce que tu as une ferme ou parce que tu es une femme* », Anne-Marie Granié et Agnès Terrieux (2014) soulignent que ces activités de services, si elles s’inscrivent dans des rôles genrés, permettent cependant aux femmes de se dégager un revenu et de rendre leur travail visible.

<sup>4</sup> Carnet de terrain, 19 avril 2019.



### Encadré 23. La professionnalisation de l'accueil de Nebaya

Au Hameau Vert, Nebaya s'occupe des stagiaires, des premiers contacts aux fins de séjours. Auparavant elle travaillait à la ferme et à la cuisine de l'écovillage, mais est aujourd'hui entièrement dédiée à la ferme et à l'accueil des stagiaires en agriculture. Elle considère qu'avoir vécu des expériences de woofing auparavant l'aide à être une meilleure hôte, reconnaissant par-là même qu'il s'agit de compétences acquises :

Le fait d'en faire [du woofing] ça m'a aidée à... ça m'a vraiment motivée à... m'occuper de ceux qui viennent en faire ici. Parce qu'après avoir vécu... moi je l'ai vécu ce que c'est, d'arriver à une place, et puis tu sais pas trop, et puis « ah », et puis je l'ai vécu de m'emmerder, « mais qu'est-ce que je fais », et puis je l'ai vécu de ne pas avoir de char, j'ai tout vécu ça, donc je suis... vraiment ça me tient à cœur que les gens qui viennent ici aient une belle expérience.<sup>1</sup>

L'identification aux bénévoles l'aide à anticiper les besoins. Ses tâches d'accueil comprennent du travail administratif, relationnel et de nettoyage. Les séjours lui demandent « beaucoup d'organisation », aussi elle a instauré une durée minimum d'un mois. Si elle se professionnalise dans son accueil, cela semble se faire au prix d'une formalisation des relations au détriment de la spontanéité. Elle concède ainsi s'être moins investie personnellement l'été de mon passage :

Ça fait deux ans de ça [qu'elle a pris en charge l'accueil] et puis, c'est justement là que j'ai plus commencé à m'impliquer avec eux parce que dans le fond c'était... il y avait deux stagiaires qui étaient des jeunes Français d'à peu près mon âge, et puis on s'est super bien entendus, et puis là j'allais souper à la *casa* [maison des stagiaires] quasiment tous les soirs, et puis il y en avait d'autres, et puis on faisait... j'organisais des activités tout ça, et puis j'ai beaucoup aimé ça [...]. Cette année je l'ai moins fait... parce qu'aussi j'ai un chum [rires], ça me prend plus de temps, mais l'année passée j'essayais, et puis les autres années j'essayais justement d'amener les stagiaires aux Chutes, au Mont [sommets proche de l'écovillage] ou à des places de même, mais cette année j'ai un petit peu failli à ma tâche [...] ! Je me dis c'est pas si pire vous avez quand même eu beaucoup d'activités.

*Oui et puis le week-end on a fait des activités entre nous [avec les autres stagiaires] !*

Si il y en avait juste un je me forcerai plus [rires].<sup>2</sup>

L'emploi du terme « forcerai » indique que ce qui relevait hier de la belle entente devient une obligation pour Nebaya, qui a pris un rôle d'accueillante professionnelle au Hameau. La venue régulière de woofeur·euses, qui charrie avec elle son lot répétitions dans les procédés d'accueil, conduit à une formalisation de celui-ci qui semble laisser de côté l'émoi des premières venues.

<sup>1</sup> Entretien avec Nebaya, *op. cit.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

Le cas de Nebaya révèle un phénomène observé dans toutes les fermes : les hôtes sont aux prises avec une usure à force de répéter<sup>1</sup> les cérémonies d'accueil. Denis, un ancien hôte du réseau devenu salarié d'une organisation agricole, accueillait auparavant bénévoles et stagiaires dans sa ferme caprine du sud du Québec. Il évoque cette fatigue :

*Et des fois juste au niveau de la vie de famille c'était pas difficile d'avoir toujours une personne extérieure ?*

Un peu. Un peu. Un peu parce que justement il y a des moments où tu te retiens parce que c'est pas tout à fait, c'est pas tout à fait de la famille ou un ami de longue date, et puis il y a des moments où... c'est pesant d'avoir tout le temps... parce que les repas il faut les occuper, tu sais des fois tu te dis « mon Dieu j'irai faire une sieste » et puis je ferai rien là, mais c'est comme « non t'as un stagiaire », et puis il faut lui dire de faire de quoi, donc c'est ça des fois... oui à des moments c'est un peu... c'est un peu une charge et puis c'est pour ça que quand la fin du stage arrive tu te dis... ça va [souffle] !<sup>2</sup>

Il exprime ici le ressenti d'obligation à « bien recevoir » les bénévoles, c'est-à-dire être agréable, cuisiner, converser, etc. L'accueil appelle en effet à une « mise en scène de la vie quotidienne » (Goffman 1973), où une forme de retenue est notamment de mise pour cet invité qui n'est « pas tout à fait » de la famille. Jean-Luc des Champs-Paître décrit cette fatigue qui l'a conduit selon ses dires à « passer à côté » de certain·es bénévoles :

La difficulté qui pourrait y avoir c'est que... en fait, c'est un peu le facteur limitant que je disais tout à l'heure, c'est la disponibilité, notre disponibilité, c'est-à-dire qu'on a mis beaucoup, beaucoup d'énergie pour créer cette ferme, et il faut en mettre encore mais... sauf qu'il y a de la fatigue physique et il y a de la fatigue un peu psychologique, et je sais que moi je suis passé à côté de certains woofeurs, enfin voilà j'étais pas suffisamment disponible, trop de choses à penser, et Julie et Cédric ont un peu ressenti ça aussi, et en fait du coup, au final, on accueille pas très bien, et bien... voilà c'est un peu décevant parce qu'on fait pas ça pour ça, moi je sais qu'il y a certains woofeurs où j'suis passé un peu à côté [...] parce qu'on est trop pris dans l'activité de la ferme, et voilà et puis on a le droit d'avoir des coups de moins bien et d'être moins disponibles.<sup>3</sup>

Alors même que le travail à la ferme est très prenant, il exprime ici l'épuisement qui conduit à ne pas être très disponible. Cet épuisement peut être d'autant plus marqué dans le cas de bénévoles qui demandent une attention particulière (Encadré 24).

---

<sup>1</sup> Sylvain explique se sentir parfois « un moulin à répétition » avec les woofeur·euses (Entretien avec Sylvain, *op cit.*).

<sup>2</sup> Entretien avec Denis, salarié de l'Arterre, ancien hôte du réseau WWOOF Canada, Québec, 30 octobre 2019.

<sup>3</sup> Entretien avec Jean-Luc, *op. cit.*

## Encadré 24. Des accueils difficiles

Dans certains cas, la faible autonomie des personnes accueillies demande aux hôtes de se muer en des pseudoéducateur·ices. Le récit de deux cas d'accueil aux fermes des Champs-Paître et Inspir'ation vont dans ce sens. Yann est accueilli lors d'un séjour d'un mois chez Joël et Cathy, au cours duquel il commet beaucoup d'erreurs et nécessite un accompagnement constant. Cathy raconte :

Il a clairement un problème mental mais lequel on sait pas trop, et puis c'est comme gérer un... tu sais, il prenait des initiatives... il a fini de faire un semi de tomate, et bien là il va mélanger les grains de tomates dans le sachet... donc je suis encore quatre heures plus tard à essayer de dire ce qui est là-dedans [...].

*Et puis tu me disais qu'il était revenu à l'improviste?*

Ah oui ! Il est arrivé il a appelé genre à 4h l'après-midi, il dit « oui je suis rendu à Val-d'Or je m'en viens » ! On a fait « quoi ? », parce qu'on était... genre au mois de mars, ça faisait deux semaines qu'on était arrivés au pays [après un voyage en Thaïlande], on avait déjà un couple de Français à la ferme, on avait pas de places, on avait pas besoin d'aide, lui il venait aider et puis c'est ça [...]. Il est arrivé, je lui ai dit « écoute on a pas de place pour te mettre », tu sais lui c'était plus ou moins un sans-abri dans la vie, donc on lui a dit « tu peux dormir dans la roulotte il y a une place là », donc il a dormi là, on lui a redit deux trois fois, on a dit « écoute Yann c'est bien beau mais là on a pas besoin de toi... on peut t'accueillir une coupe de jours pour te dépanner mais c'est tout » et puis il est resté... quasiment une semaine au final ! Et puis il a fallu lui redire deux trois fois « tu sais Yann on a pas besoin de toi tu peux continuer » [...]. J'étais pas prête mentalement à le revoir ce printemps, parce qu'il faut le surveiller en permanence, tu peux pas le laisser tout seul [...]. Mais Joël il accueillerait n'importe qui, il dit « mais on va pas le laisser dehors », là je dis « oui mais c'est ma santé mentale qui en découle ».<sup>1</sup>

Cathy mentionne les effets stressants de cet accueil. Le couple n'a pas souhaité contacter l'association pour obtenir du soutien et a préféré résoudre la situation par ses propres moyens. Aux Champs-Paître, l'équipe a accueilli Aymeric, un jeune de 18 ans très peu autonome. Les trois associé·es devaient s'assurer qu'il n'était jamais seul, ce qui conduit Julie à qualifier cet accueil d'« assistance » :

C'était vraiment une assistance en fait, on était en train d'assister un enfant en difficulté, et du coup on s'est dit là y'a erreur de casting un peu, enfin pas tellement pour nous, mais du coup pour les gens qui orientaient, parce qu'il y a des personnes qui l'accompagnaient qui l'ont orienté vers ce travail, on s'est dit c'est peut-être pas la meilleure orientation. C'était... c'était difficile pour nous, ça nous a mis pas mal en difficulté, alors qu'une fois encore on était en train de s'installer.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Entretien avec Cathy, *op. cit.*

<sup>2</sup> Entretien avec Julie, *op. cit.*

L'équipe « tient » le contrat moral de trois semaines, non sans mal. Avec ces woofeurs aux prises avec des situations d'exclusion sociale, les hôtes composent des formules d'accueil qui relèvent plus de la prise en charge que du bénévolat, voire devient un accueil de public en difficulté qui ne dit pas son nom. Ici, le woofing révèle une facette d'« amortisseur social » (Collectif Rosa Bonheur 2019) qui ne pallie pas seulement les difficultés des hôtes mais aussi celles des bénévoles.

Les hôtes adoptent différentes stratégies pour prévenir les risques d'usures mentionnés ci-dessus. Tout d'abord, ils et elles peuvent déléguer les tâches d'accueil à d'autres bénévoles présent·es selon leur degré d'ancienneté, de manière assumée ou informelle. Cathy affirme explicitement accueillir au moins deux personnes qui pourront s'entraider<sup>1</sup>, tandis que la délégation se fait de manière informelle dans d'autres cas observés. Celle-ci peut entraîner une charge supplémentaire envers les bénévoles femmes, plus soucieuses d'intégrer les nouveaux·elles venu·es. Mei me raconte ainsi avoir pris ce rôle au fil du temps à la ferme où elle était bénévole :

Par rapport aux tâches finalement j'ai fait du service à la clientèle au marché, et puis des tâches variées, et puis plus j'ai été là longtemps, plus j'ai eu un rôle un peu... non officiel de quand les woofeurs arrivent, et bien de les intégrer à la ferme tu sais, et puis de... un peu m'assurer qu'ils sont bien accueillis, mais ils étaient bien accueillis de toute façon, mais un petit plus, de les faire se sentir bien ou des choses comme ça, donc ça c'est un rôle un peu que j'avais pris, éventuellement après avoir passé quand même pas mal de temps là-bas.<sup>2</sup>

Elle se soucie du bien-être des personnes accueillies, au sein d'un rôle « maternant », et assume des tâches de *care* auprès de celles-ci. De mes observations et des récits de bénévoles, ce rôle semble moins investi par les woofeurs qui s'identifient comme hommes<sup>3</sup>.

Par ailleurs, Monique, une hôte rencontrée au cours de l'enquête, s'est quant à elle moindrement investie au fil des accueils :

Monique me fait visiter les lieux. On s'assied ensuite à la table de jardin devant le mobil-home et elle m'en dit un peu plus sur l'accueil des woofeur·euses dans la ferme. Au début elle était

---

<sup>1</sup> Cathy indique les avantages de la venue simultanée de plusieurs bénévoles « tu sais, dehors ils peuvent discuter, ils peuvent être ensemble et puis des fois, et bien on a la réalité familiale qui fait qu'on peut pas tout le temps être là avec eux, ce qui fait qu'ils sont pas tous seuls à désherber dans le fin fond du champ » (Entretien avec Cathy, *op. cit.*).

<sup>2</sup> Entretien avec Mei, *op. cit.*

<sup>3</sup> À mon arrivée à l'écovillage, les trois autres woofeurs ne m'expliquent que très peu le fonctionnement de la vie collective à la *casa*, la maison que nous allons partager. De plus, Nebaya raconte qu'au cours d'un de ses séjours de woofing, le woofeur présent ne lui donne pas d'explications sur l'horaire des repas et les tâches à accomplir alors même que l'hôte semble compter sur lui. (Entretien avec Nebaya, *op. cit.*).

« trop aux petits soins » pour les bénévoles, « comme une maman », mais elle s'est rendu compte rapidement qu'elle ne « travaillait plus » ! Elle passait trop de temps à leur faire à manger le midi et le soir. Elle a alors changé de modèle, en préparant uniquement les repas du midi, et en les laissant autonomes le soir. Le couple vivait dans une caravane à la ferme au début, mais habite maintenant dans un appartement à la ville d'à côté et peuvent ainsi « couper » avec le travail, et aussi avec les woofeur·euses.<sup>1</sup>

Monique a mis en place deux ajustements destinés à se préserver, de même que de ne pas nuire à son travail : n'assurer que le repas du midi et ne pas habiter à la ferme. Les hôtes des autres fermes ont également recours à ce type de stratégies qui visent alléger le travail d'accueil. Les deux fermes françaises ne reçoivent ainsi plus de personnes qui ne parlent pas français afin de faciliter les échanges. C'est toutefois surtout sur les conditions d'hébergement que les hôtes jouent pour se préserver, au sein de formules moins engageantes qu'un accueil familial. Ils et elles se réservent ainsi des espaces privés, des coulisses où la mise en scène de la vie quotidienne n'est plus requise. Parmi les quatre cas, deux accueillent dans leur maison familiale (Inspir'action et Graines d'Espoir), tandis que deux ont au fil du temps aménagé un espace distinct (Hameau Vert et Champs-Paître). Au départ, l'équipe des Champs-Paître accueille les bénévoles à domicile, soit chez Julie et Cédric soit chez Jean-Luc. Ils et elle sont unanimes sur le caractère positif de ces expériences, mais conviennent que sur le long terme ce serait usant, comme l'explique Julie :

Ça fera trop lourd aussi, on a aussi une vie de famille, nos enfants en ce moment, vu qu'on habite pas sur place, on les voit déjà pas beaucoup je trouve, alors si en plus on les voit avec d'autres personnes..! Et pourtant les expériences qu'on a eues avec les gens qui sont venus chez nous et bien ce sont des supers souvenirs, mais je pense que pour que ce soit des supers souvenirs il faut que ce soit de temps en temps, si à un moment donné c'est tout le temps je pense que ça te gave aussi, j'imagine.<sup>2</sup>

Je réside ainsi seule à la ferme la première semaine, puis déménage dans une caravane à l'arrivée de Robin, stagiaire en école d'agronomie. Cette évolution de l'accueil vers une forme moins familiale est également en route chez Aurélie et Sylvain, chez qui je partage le quotidien ainsi que les trois repas journaliers. Aurélie me fait part de leur volonté d'acheter un logement d'appoint pour loger les woofeur·euses et préserver leur intimité, là où Sylvain m'explique avoir besoin d'« une soupape » et « ne plus en pouvoir<sup>3</sup> » lorsqu'à l'été s'enchaînent les woofeur·euses. En effet, l'hébergement à domicile demande un dévouement difficile à tenir

---

<sup>1</sup> Carnet de terrain, 23 avril 2019.

<sup>2</sup> Entretien avec Julie, *op. cit.*

<sup>3</sup> Entretien avec Sylvain, *op. cit.*

dans le temps pour les hôtes, qui révisent tous·tes à l'exception de Joël et Cathy d'Inspir'action leurs formules d'accueil. Cette tendance se confirme par des publications d'hôtes sur les médias sociaux qui expriment leur fatigue<sup>1</sup>.

En résumé, l'intrication de la sphère professionnelle et de la vie privée conteste la division classique du travail, et en cela peut être émancipatrice (Galerand et Kergoat 2008). Or le « prix du lien » semble être assumé majoritairement par les femmes hôtes, et tend à participer aux inégalités genrées dans la répartition des tâches. Afin de se préserver, les hôtes mettent en place différents ajustements des formules d'accueil des bénévoles, qui passent par la professionnalisation de celui-ci, ou l'arrêt du logement dans les maisons familiales. Les hôtes entendent ainsi protéger l'intimité de leur vie privée quitte à s'éloigner de la promesse associative du woofing de découverte d'une « vie saine au quotidien, le plus souvent familiale » (Charte du WWOOFing en France 2020)<sup>2</sup>. Les hôtes se gardent ainsi un espace intime et montrent par-là même que recevoir est aussi un travail, et pas seulement l'expression d'un naturel accueillant. Ils et elles résistent alors aux attentes des associations WWOOF, et des bénévoles dans une moindre mesure.

Au terme de cette section, il apparaît que l'accueil de bénévoles repose sur des relations avec les hôtes, au sein desquelles sont repensées les cloisons du travail, en termes d'espaces et de temporalités, mais aussi celles de la famille. Cette ouverture s'avère coûteuse pour les hôtes et les amène à mettre en place des ajustements pour se préserver. Plus qu'ils et elles n'abolissent les frontières qui font du travail un mode clos en termes de statuts professionnels, de temporalités et d'espaces, il apparaît que les hôtes les déplacent par un jeu d'ouverture et de fermeture dont les règles sont fixées par la situation économique des fermes, le besoin de reconnaissance et la protection contre l'usure.

---

<sup>1</sup> Par exemple, une ancienne hôte française raconte dans une publication avoir quitté le réseau après une dizaine d'années d'accueil, car la gestion des demandes lui prenait trop de temps, avec le risque de ne pas avoir d'aide aux temps forts de l'activité. Elle déplore également les multiples annulations de woofeur·euses, dont certain·es « se croient à l'hôtel ». Plus tard dans un commentaire, elle indique aussi avoir « déchanté » face aux bénévoles qui ne veulent que faire des tâches « valorisantes » alors même que « l'agriculture au quotidien, c'est ingrat » (Publication sur un média social, juillet 2019, consulté le 14 juin 2021).

<sup>2</sup> Les recensements des fermes inscrites dans les réseaux WWOOF tendent à confirmer cette évolution, alors qu'ils indiquent qu'au Québec, 68% des fermes commerciales accueillent les bénévoles dans la maison familiale (75% pour les hôtes non commerciaux), tandis qu'en Bretagne le pourcentage est de 63% (71% pour les hôtes non commerciaux). L'usure de l'accueil peut aussi se voir en notant que ce sont 53% de ces fermes commerciales bretonnes qui ont rejoint le réseau en 2017 ou après (pour un recensement opéré en novembre 2019), laissant supposer que les hôtes adoptent dans certains cas une stratégie d'exit.

## Conclusion

Ce chapitre de clôture de la thèse a ouvert l'analyse du woofing au travail paysan plus largement afin de comprendre de quoi il est le complément et dans quels types d'organisations du travail il s'insère. Le chapitre montre que le décloisonnement du travail dans les fermes permet d'ouvrir les activités à des acteur·ices aux différents statuts : salarié·e, bénévole, professionnel·le et ainsi de devenir un « projet social d'ensemble » centré sur la « convivialité et l'autonomie » (Larrère 2017, 185). En témoignant de *ce qui compte* pour elles et eux, les hôtes inventent leurs propres organisations des activités, où ils et elles se détachent de la division classique du travail, et libèrent du temps et de l'espace pour développer des pratiques de *care* et (re)construire des interdépendances entre les êtres. Les hôtes des fermes déploient en effet des pratiques de soin envers les « produits » du travail, mais aussi envers celles et ceux qui produisent. L'observation de leurs organisations du travail fait état de la « reconnaissance ordinaire de nos dépendances et de nos responsabilités » (Laugier 2015) entre les acteur·ices, mais aussi envers les autres êtres. En ce sens, observer les pratiques de *care* donne à voir ce « microcosme de besoins, d'attentes, de liens que nous tendons à oublier » (Pulcini 2012, 61) et qui témoigne de l'apport de l'affectivité dans les relations de travail. Ces pratiques amènent à se sentir concerné·e, responsabilisé·e et attentionné·e envers les autres travailleur·euses, les bénévoles, mais aussi plus largement les non-humains. L'éloignement de la division du travail conduit en effet à ce que les travailleur·euses disposent de temps à donner pour distribuer de l'attention à toutes les formes d'être<sup>1</sup> (Pruvost 2021).

Le chapitre montre ensuite qu'hôtes et bénévoles interagissent au sein de logiques de dons contre dons supposées remplacer la subordination. Ces relations sont là aussi sous-tendues par des pratiques de *care*, qui conduisent à une anticipation des besoins matériels et émotionnels des autres, puis une mise au service de ces besoins. Avec ce brouillage des frontières public-privé et le recours à l'entraide, le travail n'est plus seulement (ou plus du tout) ce qui rémunère et devient « domestiqué » en prenant des significations plurielles où se croisent les « aspects affectifs et moraux » (Palomo 2009). Il peut néanmoins renforcer des rapports de

---

<sup>1</sup> Geneviève Pruvost (2021) relève que l'absence de division du travail favorise ces formes d'attentions dans le cadre d'un projet politique : « il s'agit d'aller au bout du programme féministe d'extension de la charge immense d'embrasser le monde, en étendant la capacité d'attention à une grande diversité d'êtres et de matières qui nous permettent de vivre, en refusant le principe de la spécialisation extrême qui conduit à perte de vie l'ensemble des cycles de vie. Ce type d'attention implique de ne pas segmenter le travail » (2021, 328).

genre inégaux dans la mesure où les femmes assument en grande partie le travail de soin aux bénévoles. Aussi, si accueillir des woofeur·euses permet d'avoir un coup de main, cela contraint néanmoins les hôtes à mettre en scène leur vie familiale et à prendre soin de ces invité·es, et représente au fil du temps une « plus-value usante pour les agriculteurs » (Chabot, 2019, 132). Ces dernier·es mettent alors en place des stratégies pour se préserver, en cessant les hébergements à domicile par exemple. En effet, le chapitre montre que ce sont les hôtes du réseau WWOOF qui paient le prix fort du maintien des organisations alternatives de travail orientées vers le souci des autres.



# Conclusion

## *Le temps des récoltes*

Au moment de terminer la rédaction de ma thèse, je rends visite à Aurélie, plus de deux ans après mon passage d'un mois en woofing chez elle et Sylvain. Les choses ont bien changé depuis : elle s'est séparée de Sylvain et a interrompu son activité de maraichère pour reprendre son ancien travail de kinésithérapeute. Elle habite désormais une petite maison située dans le bourg à quelques kilomètres de la ferme. Elle se dit qu'elle aura essayé d'aller au bout de ses convictions écologiques dans son travail, mais ça lui en demandait trop. L'accueil constant de bénévoles à la maison n'a pas rendu les choses faciles, elle me confie : « il fallait que je sois bonne maraichère, bonne mère, bonne cuisinière, à un moment... stop ! ». Ce travail qui ne s'arrêtait jamais a eu raison de sa motivation et, bien que ne plus pouvoir agir en faveur de ses convictions autant qu'elle le voudrait l'attriste, elle apprécie retrouver un rythme plus calme, avec des horaires de travail définis et des moments de temps libre. Ce sont ces essais qui peuvent être infructueux, mais qui ont le mérite d'aller au bout d'une quête personnelle ou politique, que ce travail souhaitait visibiliser dans un tableau nuancé. Trois mouvements rythment la conclusion : les résultats de la thèse sont résumés et discutés, puis j'en dégage les principales contributions pour finalement proposer un agenda de recherche.

## Résultats

Le point de départ de la thèse résulte de l'étonnement de la présence de bénévoles dans des entreprises commerciales, ici déployées dans le secteur de la petite agriculture biologique. J'ai pris le parti de nommer ce secteur « agriculture paysanne », plus révélateur des luttes sociales qui l'animent, notamment *via* les revendications de maîtrise des outils et de la chaîne de production, de même que de la conservation d'une petite surface de production. Depuis des travaux fondateurs sur les paysanneries, il apparaît que les espaces des fermes permettent

d'interroger la division entre travail productif et reproductif, là où elle apparaît plus que jamais pernicieuse. Les associations à l'étude se saisissent d'ailleurs de cette « exceptionnalité » du travail paysan pour en faire un argument séduisant à la venue dans les fermes : l'expérience d'un mode de vie. Il n'empêche que les bénévoles participent à la vie de la ferme et à la production de marchandises, et contreviennent en cela aux régulations nationales du droit du travail. De là émerge notre énigme de recherche : comprendre ce qui mobilise ces woofeur·euses et le rôle du bénévolat dans la (sur)vie des fermes paysannes. La question qui en découle se formule comme suit : comment le woofing s'articule-t-il à la production marchande et la reproduction sociale dans les fermes paysannes ? La thèse propose des réponses de différente envergure à celle-ci, sur la base d'interprétations qui se sont déployées au contact du terrain, et plus tard, avec du recul, au cours de l'analyse et la rédaction.

Tout d'abord, au regard des lacunes soulignées dans la revue des écrits, la thèse permet un traitement du woofing qui embrasse les expériences des bénévoles et des hôtes, mais aussi, et c'est là le caractère unique de la recherche, qui envisage son rôle au sein des agricultures paysannes française et québécoise. En réinscrivant les fragilités de ces secteurs dans les histoires des paysanneries, il apparaît que le bénévolat représente une nouvelle forme d'entraide au sein de ces mondes professionnels marqués par des résistances aux ambitions politiques d'imposition d'organisations scientifiques du travail. Je montre que l'entraide agricole bénéficie d'un régime dérogatoire du droit commun en France, qui exclut cependant le bénévolat, là où le cadre semble plus souple au Québec, bien que les régulations frontalières canadiennes empêchent *a priori* la pratique dans les fermes commerciales. Le rapport aux normes varie selon les deux cas : en France, les risques de condamnations pour travail illégal sont réels. Ils donnent lieu à des processus d'invisibilisation du travail destiné à esquiver le glas juridique, conduisant les membres du bureau de l'association WWOOF, de même que les hôtes du réseau, à opérer et maintenir un déni de travail autour de la pratique. Ce déni se manifeste par des stratégies discursives, des actions auprès des autorités de contrôle du travail, et des pratiques de surveillance envers les hôtes du réseau. De manière surprenante, la fonction sociale du woofing d'accueil de personnes en situation de marginalité, pourtant bien réelle, n'est pas mise en avant, ce qui semble participer de la chasse gardée de cette pratique à des acteur·ices privilégié·es. Ce déni de travail est moins présent au Québec, là où l'échange de prestation entre les hôtes et les bénévoles se verbalise plus spontanément. Le caractère

décomplexé vis-à-vis de ce travail gratuit intervient dans un contexte où le travail est moins protégé qu'il ne l'est en France : les contrôles inopinés dans les fermes sont très rares et les woofeur·euses n'ont jamais été considéré·es comme des travailleur·euses illégaux. La pression sur l'emploi est par ailleurs plus faible, et donc la concurrence entre les travailleur·euses moindre. En somme, le relatif laisser-faire des États se lit à l'aune des fragilités politiquement instituées dans ces secteurs, de même qu'il résulte du capital sympathie de ces petites fermes, largement mis en valeur par les associations. En effet, l'usage du cadre féministe matérialiste permet d'interroger la réappropriation des pratiques d'entraides paysannes par des entreprises marchandes, mais aussi par l'association WWOOF elle-même, qui fleurit grâce à la mise en valeur de l'image sympathique de petites fermes paysannes, où le travail manuel se voit fantasmé.

En outre, la thèse révèle que le woofing recrute majoritairement des personnes blanches, issues des classes moyennes et aisées, qui peuvent y trouver une forme de moralisation de leur expérience touristique. Aussi, leur implication germe sur des représentations idéalisées, voire romantiques, du travail paysan, qu'ils et elles souhaitent confirmer dans une forme de tourisme (social) de vérification. En outre, les résultats montrent que les *carrières* des bénévoles débutent pour beaucoup après un choc ou un incident biographique tels qu'un deuil, une rupture amoureuse ou un licenciement. Bien qu'appartenant pour la plupart aux classes aisées, ces acteur·ices se trouvent par ailleurs dans des situations instables vis-à-vis du marché du travail, et le woofing peut apparaître comme une voie d'accumulation de capitaux supplémentaires dans le cadre de glissements de leur trajectoire biographique (Denave 2015). La lecture des parcours bénévoles à l'aune du rapport au travail salarié des acteur·ices dévoile que leur carrière se construit en creux de celui-ci, selon des registres de complémentarité, de compensation ou de critique. En s'investissant auprès de fermes qui représentent à leurs yeux des « zones de liberté », les bénévoles espèrent retrouver goût au travail, selon des modalités moins stressantes que celles qui minent le travail rémunéré. Le bénévolat paysan recouvre également des ambitions de formations à-la-carte pour des acteur·ices en phase de reconversion professionnelle, ou qui souhaitent découvrir un aspect précis du métier. Plus encore, l'usage de cette (ces) expérience(s) s'inscrit pour la majorité des bénévoles dans des logiques d'employabilité perpétuelle (Gorz 2004), suivant les préceptes de la rationalité néolibérale invitant à se considérer soi-même comme une entreprise (« ça fait

partie des choses que je vends », nous dira un woofeur). En sus, j'ai mis en lumière quatre parcours de professionnalisation dans la thèse, tous le fait de personnes qui s'identifient comme femmes, laissant entendre que dans un monde professionnel qui leur est encore hostile à bien des égards<sup>1</sup>, l'espace intermédiaire du woofing permet une entrée « de l'intérieur ». La thèse évoque aussi les phénomènes d'auto-exploitation qui guettent les bénévoles, et surtout les femmes, alors qu'elles adoptent des attitudes renvoyant à la « muliérité », c'est-à-dire à ce qui est attendu de la part des femmes, tel que des attitudes de prévenance, d'anticipation et de soin aux autres (Molinier 2004).

Par ailleurs, l'objectif annoncé en début de thèse de « cartographier ce qui se passe sous l'eau » de l'économie orthodoxe est pleinement rempli grâce à l'immersion ethnographique. Le niveau microsociologique investi au cours des observations a montré comment les organisations du travail au sein des fermes placent le souci des autres au cœur des activités, à rebours des tendances exposées dans la revue de littérature. En effet, celle-ci invitait à interroger les processus d'individualisation et de managérialisation du bénévolat sur le terrain du woofing. À cet égard, les engagements bénévoles ne se sont jamais inscrits dans des revendications plus larges propres aux luttes agricoles, et à son versant paysan, et vont plutôt dans le sens d'une individualisation des enjeux. En revanche, je montre que les organisations du travail à l'œuvre dans les fermes tentent de résister aux fonctionnements managériaux par l'espace donné aux bénévoles pour expérimenter de nombreuses tâches et *via* le maintien d'une ambiance exempte de stress (quitte à y faire des rappels à l'ordre!), à laquelle la présence de jeunes enfants participe. Ces résultats sont à nuancer puisque les impératifs de production de ces jeunes entreprises contreviennent par moments à ces alternatives, et mettent à l'épreuve ces idéaux.

Enfin, la thèse défend l'idée que l'ouverture aux bénévoles s'inscrit dans un projet social d'abolissement des frontières qui sclérosent le monde du travail : celles qui divisent le temps, les tâches, les espaces, les individus. Ainsi, les pratiques de *care* entre les humains, peu importe leur statut, et avec les entités végétales et animales, abritent un projet politique qui dépasse le désir de succès des entreprises, et qui enjoint à penser le travail comme une *œuvre collective*. C'est par des négociations quotidiennes entre les acteur·ices que se bâtissent au jour

---

<sup>1</sup> Dans la B.D. « Il est où le patron » (2021), le collectif des *Paysannes en polaire* dénonce le sexisme ordinaire dans le monde agricole, y compris auprès de la frange biologique.

le jour des « économies de communauté » fondées sur des relations de dons contre dons, qui rebattent les cartes de la subordination. Sans pour autant caricaturer naïvement leurs organisations du travail, j'ai noté que les liaisons entre les sphères professionnelles et familiales amènent à des inégalités dans les répartitions des tâches, aussi bien parmi les hôtes qu'avec les bénévoles. Il semble ainsi que les femmes tendent à payer le prix fort de l'accueil de bénévoles, en se voyant chargées de la plupart des tâches domestiques.

## Contributions

Les contributions de la thèse sont d'ordre théorique, méthodologique, empirique et sociétal. D'un point de vue théorique, le pari était de tenir ensemble l'approche féministe avec des outils plus classiques de sociologie. La thèse montre que cette posture originale amène à d'heureuses découvertes, en permettant de conceptualiser autrement des notions telles que le « travail », puis de le réinscrire dans une analyse plus classique de *configuration* ou de *carrière*. L'implication méthodologique de ces combinaisons conduit à une analyse *in situ* du travail dans les fermes grâce aux outils de la sociologie interactionniste, qui a révélé comment la subordination se mue en actes de déférence et varie selon les intensités des relations. La thèse s'inscrit ainsi dans un appel à l'utilisation des approches féministes à des objets plus larges des sciences sociales que ceux qui touchent directement aux inégalités liées au genre, car si elles permettent pour sûr de les dénoncer avec brio, le projet révolutionnaire de subversion des rapports de domination a bien plus à offrir. Ici, il apparaît que les gestes communs d'accumulation patriarcale des corps des femmes et de la nature ont animé les politiques de modernisation agricole, et qu'à petite échelle, les fermes paysannes y résistent. Tandis que la sociologue Antonella Corsani (2020) appelle à « une nouvelle boîte à outils » pour appréhender les évolutions du travail, l'approche féministe constitue pour sûr une clé de voûte pour en redessiner les contours, en problématisant *autrement* la valeur, les biens, les liens, de même que la subordination. En cela, l'application de la théorie de la reproduction sociale à ce terrain original éclaire la contradiction structurante entre le capitalisme et le soutien à la vie dans les fermes, où les hôtes semblent *faire de mauvaise fortune bon cœur* par le woofing. Cet investissement des sentiments dans des contextes de précarité et leur potentiel de résistance pourrait être appliqué à d'autres terrains. La science politique a ainsi tout à gagner à ne pas faire l'économie du féminisme dans les études sur le travail et son organisation, mais aussi sur l'engagement, au risque de perdre d'une part les travailleuses invisibles au sein des différents espaces, et

d'autre part de s'enfermer dans des définitions trop strictes qui ne permettent pas de rendre compte de la complexité des situations.

En outre, les travaux féministes tendent parfois à subsumer l'exploitation dans le travail gratuit, or les résultats apparaissent ici plus nuancés, et abonde vers l'invitation à questionner l'appropriation. En effet, au regard des résultats, il apparaît que les bénévoles sont tout autant sinon plus bénéficiaires de la pratique. Ainsi, si le cadre de pensée s'est construit sur l'exploitation historique d'un groupe social, son utilisation à d'autres contextes appelle à une veille constante à l'égard des multiples dimensions des rapports de domination et de leur possible renversement. En sus, si l'approche de la théorie de la reproduction sociale permet de « dévoiler, reconnaître, politiser » (Jouan et Clos 2020) le travail gratuit au sein des fermes paysannes, les résultats témoignent de pistes nuancées quant à la possible régulation de celui-ci, en ce qu'il produit une « zone de liberté ». *Travaillons heureux, travaillons cachés ?* Cette zone, qui constitue une bouffée d'air pour celles et ceux qui l'expérimentent, demeure néanmoins réservée à une frange de personnes « privilégiées » à plusieurs égards, et semble refermer ses portes à quiconque l'expérimente pour des motifs de survivance.

Au niveau empirique, la thèse comble plusieurs angles morts des études sur le woofing, en plus de s'ajouter à la maigre pile de travaux à ce sujet écrits en langue française. En effet, la revue des écrits a souligné que les chercheur·euses ont tendance à se focaliser sur les expériences bénévoles pour en déceler l'engagement, ou bien l'alternative au tourisme qu'elles portent, sans les relier plus largement aux contextes nationaux agricoles et aux situations de vulnérabilité des hôtes. La thèse a permis, à partir d'un petit nombre de cas certes, de montrer comment les bénévoles contribuent à la production économique, mais aussi fournissent un soutien moral à ces acteur·ices qui se sentent (à juste titre) abandonnées par les États et le marché. Par ailleurs, elle met en lumière un usage à ce jour absent des littératures sur le woofing : celui de voie de formation en agriculture. Alors même qu'il semble que des barrières symboliques empêchent les femmes et éventuellement des personnes racisées (il n'y a pas de documentation institutionnelle disponible à ce sujet) de s'engager dans des formations agricoles, il apparaît que le bénévolat pourrait représenter une voie d'accès à la profession, d'autant plus qu'il prend place au sein d'exploitations aux modes de production innovants parfois peu enseignés dans les formations, ou bien sous des formes privées très dispendieuses. Enfin, elle brosse un portrait étayé des fermes engagées dans les associations WWOOF en

Bretagne et au Québec et documente ainsi cette pratique souterraine. À partir ou en s'inspirant du recensement des fermes opérés, il serait possible de poursuivre les analyses en vue d'élaborer des idéaux-types d'hôtes selon les modes d'hébergement proposés ainsi que d'observer leur évolution dans le temps afin de corroborer l'hypothèse d'une usure de l'accueil.

En guise de contribution sociétale, la thèse vise humblement à rendre visibles des pratiques d'échanges porteuses d'espoir aussi bien dans le contexte de crise écologique que de croissance de la souffrance au travail. Sans sacrifier un regard critique sur qui bénéficie de ces pratiques et à quel prix pour ceux et celles qui les fournissent, elles sont toutefois la preuve qu'en des sites, des instants et des conditions précises, la chape capitaliste peut se lever et laisser entrevoir un travail libéré.

## **Agenda de recherche**

En premier lieu, le dernier chapitre de la thèse a ouvert l'examen des organisations du travail aux acteurs non-humains, pour montrer que ceux-ci sont également affectés par les pratiques de *care*. Ce rapport entre humains et non-humains prend différentes formes selon les cas : là où les Graines d'Espoir et le Hameau Vert s'inscrivent dans un rapport sacralisé au vivant, les fermes Champs-Pâître et Inspir'action rejoignent une posture pragmatique, où leurs ambitions de protection des territoires et des vies ne contreviennent pas nécessairement au fait de tuer des animaux par exemple. Si ces résultats apparaissent subsidiaires par rapport au questionnement général de la thèse, bien qu'ils permettent de mettre en lumière les effets de reconnexion avec les entités végétales et animales chez les bénévoles, ils attisent la réflexion et pourraient devenir un pan de recherche fertile pour réfléchir au travail gratuit. Dans un contexte où la rémunération des services écosystémiques anime les débats écologistes, une recherche sociologique sur le travail gratuit des animaux, la manière dont ceux-ci prennent soin des territoires et en assurent la reproduction pourrait éclairer sous une lumière nouvelle ces débats. Un champ de recherche en socioéthologie adresse déjà ces questionnements, entraîné par Jocelyn Porcher (2002; 2011), toutefois, en science politique, l'engagement des animaux et leur travail demeurent dans une large mesure des impensés.

En second lieu, alors même qu'il mobilise principalement des femmes, autant en France qu'au Québec, on ne peut que regretter le manque de passerelles politiques entre les groupes de woofeur·euses et les collectifs d'agricultrices. Pourtant, les luttes pour rendre le

travail visible et rémunérateur des agricultrices, autant au Québec *via* la Fédération des agricultrices, qu'en France avec les groupes militants (Comer 2016), résonnent fort avec ces nouvelles formes de travail gratuit à la ferme, qui se produisent sous des logiques de dévouement. Les processus d'invisibilisation du travail, derrière l'attachement à la maisonnée ou bien un simple engagement bénévole, seraient alors mis en parallèle et discutés dans de futures recherches. De plus, la thèse a évoqué en contextualisation les situations des travailleur·euses étranger·ères, pour la majorité des hommes et racisés, au sein des PMT au Québec ou de travail détaché en France. Ces acteurs subissent, et bien plus encore que les bénévoles ou les paysan·nes, des formes d'invisibilisation de leur travail et de leur présence (hébergement à l'écart des villes, interdiction de déplacement, etc.). Aussi si d'un côté j'ai étudié un travail bénévole valorisé exécuté par des personnes bénéficiant de conditions favorables (temps libre, ressources économiques) qui s'inscrivent parfois dans un parcours de migration privilégiée, il apparaît ici que des processus inverses soient à l'œuvre, laissant poindre une inégalité dans les valeurs des vies<sup>1</sup> (Mbembe 2006). Une enquête inscrite dans ce prolongement pourrait interroger les processus d'invisibilisation de ces travailleurs et également la manière dont les États les cachent activement.

En troisième lieu, en déconstruisant le déni de travail, un déni de genre sous-jacent est apparu. Le travail des paysan·nes et des bénévoles est invisible dans une large mesure, mais plus encore le caractère genré de celui-ci, qu'il s'agisse de la surreprésentation des femmes parmi les bénévoles, ou bien de l'investissement supérieur des femmes hôtes. Si Nancy Fraser (2011) dénonce la rhétorique managériale au cœur du néolibéralisme construite sur une romance masculiniste du travailleur avide de performance et de compétition, dans le cas du travail gratuit, ce serait plutôt une abstraction de la travailleuse dévouée qui sous-tendrait le recours au bénévolat dans les fermes. La mise en avant de ces caractéristiques féminines dans les organisations du travail, comme levier d'exploitation, pourrait être étudiée dans des recherches futures, alors même que les principes du *care* virevoltent de plus en plus autour de nous, quitte à faire volte-face quant à la dimension révolutionnaire d'une société fondée sur le *care*. Autrement dit, les appropriations du *care* au sein des organisations du travail, ou bien de la part d'entreprises de développement personnel qui le transforment en bien marchand

---

<sup>1</sup> Le CODETRAS (Collectif de défense des travailleur·euses étranger·es dans l'agriculture) œuvre pour la défense des droits et la lutte contre les abus envers ces travailleur·euses en France. Il dénonce régulièrement des décès intervenus liés plus ou moins directement aux conditions de travail dégradées.



pourraient être analysées à l'aune de l'évacuation du conflit politique. À rebours de ces appropriations, le potentiel subversif du *care* au sein des organisations du travail et des relations sociales serait à approfondir, notamment au sein des politiques publiques qui tentent de reconnaître ses apports, telles que celles relatives aux proches aidant·es, dans la continuité des travaux de Naïma Hamrouni (2012; 2015). Plus encore, si des penseurs écologiques appellent à « terraformer » notre monde, des autrices soulignent l'importance de penser à partir du *care* et de le « careformer » (Molinier 2021). Or, tout comme le montrent mes résultats, le déploiement des pratiques de soin dans les organisations du travail destiné à « perpétuer notre monde » (Tronto et Fischer 1990) ne saurait se passer d'une responsabilisation collective sur *qui* les opèrent et *à quel prix*, au risque de perpétuer ses inégalités.



## Références bibliographiques

- ABBOTT, Andrew. 2009. « 11. À propos du concept de *Turning Point* ». Dans *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, par Michel Grossetti. 1ère ed. 187-211. Recherches. Paris : La Découverte.
- AGRIKOLIANSKY, Éric. 2001. « Carrières militantes et vocation à la morale : les militants de la LDH dans les années 1980 ». *Revue française de science politique* 51 (1): 27-46.
- ALDRIN, Philippe. 2007. « Si près, si loin du politique ». *Politix* 79 (3): 25-52.
- ANDERSON, Bridget. 2000. *Doing the Dirty Work?: The Global Politics of Domestic Labour*. London ; New York : Zed Books.
- ARAGHI, Farshad. 2000. « The Great Global Enclosure of Our Times: Peasants and the Agrarian Question at the End of the Twentieth Century ». Dans *Hungry for Profit: The Agribusiness Threat to Farmers, Food and the Environment*, par Fred Magdoff, Frederick H. Buttel and John Bellamy Foster, 145-60. New-York: Monthly Review Press.
- ARCHAMBAULT, Édith, et Lionel PROUTEAU. 2010. « Un travail qui ne compte pas ? La valorisation monétaire du bénévolat associatif ». *Travail et Emploi* 124 (décembre): 57-67.
- ARMSTRONG, Elizabeth A., et Mary BERNSTEIN. 2008. « Culture, Power, and Institutions: A Multi-Institutional Politics Approach to Social Movements ». *Sociological Theory* 26 (1) : 74-99.
- ASTIER, Marie. 2020. « Travailleuses détachées dans l'agriculture, elles racontent leur calvaire en France ». *Reporterre, le quotidien de l'écologie*, 14 janvier 2020.
- AVRIL, Christelle. 2014. *Les aides à domicile : Un autre monde populaire*. Paris : La Dispute.
- AVRIL, Christelle, Marie CARTIER, et Delphine SERRE. 2010. *Enquêter sur le travail. Concepts, méthodes, récits*. Paris : La Découverte.
- BAHAFFOU, Myriam. 2020. « Écoféminisme décolonial ». *AssiégÉes*, (septembre) : 28-21.
- BAJARD, Flora. 2020. « De l'atelier à la cuisine chez les céramistes : arrangements de couple et inégalités de genre dans un métier indépendant « égalitariste » ». *Travail et emploi* 161 (1): 61-91.
- BANOS, Vincent, et Jacqueline CANDAU. 2014. *Sociabilités rurales à l'épreuve de la diversité sociale*. Versailles : Éditions Quæ.
- BAQUÉ, Philippe. 2012. *Bio entre business et projet de société*. Marseille : Agone.
- BARTHE, Yannick, Damien de BLIC, Jean-Philippe HEURTIN, Éric LAGNEAU, Cyril LEMIEUX, Dominique LINHARDT, Cédric Moreau de BELLAING, Catherine RÉMY, et Danny TROM. 2013. « Sociologie pragmatique : mode d'emploi ». *Politix* 103 (3) : 175-204.
- BARTHEZ, Alice. 1982. *Famille, travail agriculture*. Paris : Economica.
- BEAU-FERRON, Catherine. 2017. « La vie simple et le volontaire ». Dans *Faire partie du monde. Réflexions écoféministes* par Collectif, 66-87. Montréal : Éditions du Remue-Ménage.
- BECKER, Howard S. 1985. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Observations. Paris : Métailié.

- . 2002. *Les ficelles du métier*. Paris : La Découverte.
- . 2016. *La bonne focale : De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales*. Paris : La Découverte.
- BECQUET, Valérie. 2016. « Le service civique : un choix d'engagement inscrit dans les parcours juvéniles ». *Informations sociales* 195 (4): 95-104.
- BENELLI, Natalie, et Marianne MODAK. 2010. « Analyser un objet invisible : le travail de care ». *Revue française de sociologie* 51 (1): 39-60.
- BENSON, Angela M. 2015. *Volunteer Tourism: Theoretical Frameworks and Practical Applications*. 1ère ed. Boulder : Routledge.
- BERRARD, Anna. 2021. « L'écoféminisme aux abois ». *Revue du Crieur* 18 (1): 130-47.
- BESSE, Pierre. 2012. *La Bio, entre business et projet de société*. Contre-feux. Marseille : Agone.
- BESSIÈRE, Céline. 2008. « « Travailler à l'extérieur » : des implications ambivalentes pour les compagnes d'agriculteurs ». *Nouvelles Questions Féministes* 27 (2) : 53-66.
- BHATTACHARYA, Tithi. 2017. *Social Reproduction Theory : Remapping Class, Recentering Oppression*. London : Pluto Press.
- BIDART, Claire. 2006. « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques ». *Cahiers internationaux de sociologie* 120 (1): 29-57.
- BILAND, Émilie, et Fabien DESAGE. 2017. « Vers un enracinement cosmopolite ». *Politix* 120 (4): 7-35.
- BITOUN, Pierre, et Yves DUPONT. 2016. *Le sacrifice des paysans : Une catastrophe sociale et anthropologique*. 1e éd. Paris : L'Echappée.
- BLACK, Naomi, et Gail CUTHBERT BRANDT. 1999. *Feminist Politics on the Farm: Rural Catholic Women in Southern Quebec and Southwestern France*. Montréal ; Ithaca : McGill-Queen's University Press.
- BLUMER, Herbert. 1969. *Symbolic Interactionism. Perspective and Method*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- BOAS, Marie-Hélène Sa Vilas. 2012. « Écrire la comparaison lorsque les données sont asymétriques. Une analyse de l'engagement dans les dispositifs participatifs brésiliens ». *Revue internationale de politique comparée* 19 (1) : 61-74.
- BODIGUEL, Maryvonne. 1991. « L'agriculture intruse à la campagne ? » *Économie rurale* 202 (1): 65-66.
- BOLTANSKI, Luc, et Ève CHIAPELLO. 1999. *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.
- BONNEL, Germain. 2020. « La main-d'œuvre en agriculture biologique. Une approche par les risques du travail ». Thèse de doctorat en sociologie, Université de Lille.
- BORY, Anne. 2008. « Syndicaliste et/ou bénévole : mécénat d'entreprise et engagement dans le monde de l'entreprise ». *La Revue de l'Ires* 57 (2) : 141-67.
- BOSELUT, Clémence. 2008. « Volontaire international, une transition ? » *Revue Projet* 305 (4): 32-35.
- BOUILLY, Emmanuelle. 2019. *Du couscous et des meetings contre l'émigration clandestine. Mobiliser sans protester au Sénégal*. Paris : Dalloz.
- BOUMAZA, Magali, et Aurélie CAMPANA. 2007. « Enquêter en milieu « difficile » ». *Revue française de science politique* 57 (1) : 5-25.
- BOURDIEU, Pierre. 1971. « Genèse et structure du champ religieux ». *Revue française de sociologie* 12 (3) : 295-334.

- . 1979. *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- . 1980. *Le Sens pratique*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- . 1992. *Réponses : pour une anthropologie réflexive*. Paris : Seuil.
- BOURDILLON, Rémy. 2021. « Faire campagne : joies et désillusions du renouveau agricole au Québec ». *Association des aménagistes régionaux du Québec*.
- BOUVER, Émeline De. 2016. « Éléments pour une vision plurielle de l'engagement politique : le militantisme existentiel ». *Agora Débats/Jeunesses* 73 (2) : 91-104.
- BROADBRIDGE, Adelina, et Liz PARSONS. 2003. « Still Serving the Community? The Professionalisation of the UK Charity Retail Sector ». *International Journal of Retail & Distribution Management*, août.
- BROWN, Wendy. 1992. « Finding the Man in the State ». *Feminist Studies* 18 (1) : 7.
- BRUMÉLOT, Rebecca. 2014. « Accueillant(e) familial(e) à la ferme : un juste équilibre ». *Pour* 221 (1): 47-51.
- BRUNO, Isabelle, et Emmanuel DIDIER. 2013. *Benchmarking. L'État sous pression statistique*. Paris : Zones.
- CARVALHO, Lucas Bento de. 2016. « Wwoofing et droit du travail : le bonheur est-il dans le pré ? » *Droit social* 1 (janvier) : 71-80.
- CÉFAÏ, Daniel. 2003. *L'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- . 2010. *L'engagement ethnographique*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- CHABLE, Véronique. 2018. « Regain des semences paysannes ». *Pour* 234-235 (2) : 63-72.
- CHABOT, Claire. 2019. « Le WWOOFing, un tourisme rural et participatif modifiant le lien entre habitants et touristes ». Mémoire de maîtrise en développement régional, Rimouski : Université du Québec à Rimouski.
- CHANIAL, Philippe. 2008. *La société vue du don: manuel de sociologie anti-utilitariste appliquée*. Textes à l'appui. La bibliothèque du MAUSS Paris : La Découverte.
- CHANUT-GUIEU, Cécile. 2009. « La professionnalisation de la fonction de bénévole : quand l'État impulse le changement ». *Management & Avenir* 27 (7) : 13-30.
- CHARLIAC, Chloé. 2014. « La posture empathique comme fondement méthodologique pour l'étude de la communication émotionnelle dans le domaine de la danse contemporaine ». *Sociétés* 125 (3): 81-89.
- CHARRON, Catherine. 2019. « «Tout emploi, quel qu'il soit» : l'injonction à l'emploi pour les prestataires d'aide sociale au Québec, 1990-2005 ». *Reflets: revue d'intervention sociale et communautaire* 25 (1): 30-50.
- CHAUCHARD, Jean-Pierre, et Anne-Chantal Hardy DUBERNET. 2003. *La subordination dans le travail*. Paris : La Documentation Française.
- CHAUVIN, Sébastien. 2010. *Les agences de la précarité. Journaliers à Chicago*. Paris : Le Seuil.
- CHAYANOV, Alexandre V. 1986. *Theory of Peasant Economy*. Underlining/Highlighting editions. Madison : University of Wisconsin Press.

- CHEVALIER, Véréne, et Sébastien FLEURIEL. 2008. « Travail bénévole et marché du travail sportif ». *Les Mondes du Travail* 5: 67-79.
- CHRISTIN, Rodophe. 2017. *Manuel de l'antitourisme*. Polémos. Montréal : Écosociété.
- CINGOLANI, Patrick. 2014. *Révolutions précaires. L'horizon des possibles*. Paris : La Découverte.
- . 2015. « Emploi et travail précaires ». Dans *La précarité*. 21-55. 4e éd. Que sais-je ?. Paris : Presses Universitaires de France.
- CLAIR, Isabelle. 2016. « Faire du terrain en féministe ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 213 (3): 66-83.
- CLOCHEC, Pauline, et Noémie GRUNENWALD. 2021. *Matérialismes trans*. Paris : Hystériques & AssociéEs.
- COLLECTIF ROSA BONHEUR. 2019. *La ville vue d'en bas*. Paris : Amsterdam.
- COLLOVALD, Annie. 2002. « 5. Pour une sociologie des carrières morales des dévouements militants ». Dans *L'humanitaire ou le management des dévouements : Enquête sur un militantisme de « solidarité internationale » en faveur du Tiers-Monde*, par Marie-Hélène Lechien, Sabine Rozier, et Laurent Willemez, 177-229. Res publica. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- COLLOVALD, Annie, Marie-Hélène LECHIEN, Sabine ROZIER, et Laurent WILLEMEZ, éd. 2015. *L'humanitaire ou le management des dévouements. Enquête sur un militantisme de « solidarité internationale » en faveur du Tiers-Monde*. Res publica. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- COMER, Clémentine. 2016. « Je négocie, nous négocions : une affaire de femmes ou de couple agricole ? » *Negotiations* 25 (1): 141-54.
- . 2017. « En quête d'égalité(s). La cause des agricultrices en Bretagne entre statu quo conjugal et ajustement catégoriel ». Thèse de doctorat en science politique, Rennes 1.
- COMPAORÉ, Nadège, W. R. 2017. « « Voici la jeune femme qui veut poser des questions » : composer avec le genre et une positionnalité changeante durant l'enquête de terrain ». *Études internationales* 48 (1): 105-16.
- CORSANI, Antonella. 2020. *Chemins de la liberté. Le travail entre hétéronomie et autonomie*. Paris : Éditions du Croquant.
- COTTIN-MARX, Simon. 2020. « Les relations de travail dans les entreprises associatives. Salariés et employeurs bénévoles face à l'ambivalence de leurs rôles ». *La Revue de l'Ires* 101-102 (2): 29-48.
- COUSIN, Saskia, Sylvain PATTIEU, Sylvain VENAYRE, Emmanuel LAURENTIN, et Étienne DIGNAT. 2016. « De l'aventurier au campeur : les mutations du tourisme ». *Esprit* Juillet-Août (7) : 45-58.
- COUTROT, Thomas. 2018. *Libérer le travail. Pourquoi la gauche s'en moque et pourquoi ça doit changer*. Paris : Le Seuil.
- CRAIN, Marion G. 2016. *Invisible Labor*. University of California Press.
- CREMIN, Colin. 2011. *Capitalism's New Clothes: Enterprise, Ethics and Enjoyment in Times of Crisis*. London : Pluto Press.
- CRISENOY, Chantal de. 1974. *Lénine face aux moujiks*. Paris : Le Seuil.
- CZAIKA, Mathias, Hein DE HAAS, et María VILLARES-VARELA. 2018. « The Global Evolution of Travel Visa Regimes ». *Population and Development Review* 44 (3) : 589-622.

- DALLA COSTA, Mariarosa, et Selma JAMES. 1973. *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale*. Genève : Libr. Adversaire.
- D'ALLENS, Gaspard, et Lucile LECLAIR. 2016. *Les Néo-paysans*. Paris : Le Seuil.
- DAMERON, Stéphanie, et Emmanuel JOSSERAND. 2007. « Le développement d'une communauté de pratique ». *Revue française de gestion* 174 (5): 131-48.
- DANIELS, Arlene Kaplan. 1987. « Invisible Work ». *Social Problems* 34 (5): 403-15.
- DAUVIN, Pascal, et Johanna SIMÉANT. 2002. *Le Travail humanitaire : Les Acteurs des ONG, du siège au terrain*. Paris : Presses de Sciences Po.
- DELÉAGE, Estelle. 2005. « L'agriculture durable : utopie ou nécessité ? » *Mouvements* 41 (4) : 64-69.
- . 2011. « Les mouvements agricoles alternatifs ». *Informations sociales* 164 (2): 44-50.
- . 2012. « Les paysans dans la modernité ». *Revue Française de Socio-Économie* 9 (1) : 117-31.
- DELPHY, Christine. 1983. « Agriculture et travail domestique : la réponse de la bergère à Engels ». *Nouvelles questions féministes* (5) : 2-17.
- . 2013. *L'ennemi principal - tome 1: Économie politique du patriarcat*. 3e édition. Paris : Syllepse.
- . 2015. *Pour une théorie générale de l'exploitation. Des différentes formes d'extorsion de travail aujourd'hui*. Paris : Québec : Syllepse.
- DELPIERRE, Alizée. 2017. « Quand l'humanitaire est payant ». *Genèses* 108 (3): 89-108.
- DEMEULENAERE, Élise, et Christophe BONNEUIL. 2010. « 2. Cultiver la biodiversité ». Dans *Les mondes agricoles en politique*, par Nonna Mayer, Bertrand Hervieu, Pierre Muller, François Puseigle, et Jacques Rémy, 73-92. Paris : Presses de Sciences Po.
- DENAVE, Sophie. 2015. *Reconstruire sa vie professionnelle: Sociologie des bifurcations professionnelles*. Le Lien Social. Paris : Presses Universitaires France.
- DESAGE, Fabien, Nicolas SALLÉE, et Dominique DUPREZ. 2015. *Le contrôle des jeunes déviants*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- DESMAREZ, Pierre. 2016. « Les frontières entre formel et informel. Introduction ». Dans *Aux marges du travail*, 65-67. Le travail en débats. Toulouse : Octares Éditions.
- DITTRICH, Marcus, et Bianka MEY. 2019. « Time Use Choices and Volunteer Labour Supply ». *VOLUNTAS: International Journal of Voluntary and Nonprofit Organizations*, octobre.
- DOLCI, Paula, et Coline PERRIN. 2017. « Retourner à la terre en Sardaigne, crises et installations en agriculture ». *Tracés. Revue de Sciences humaines* 33 (septembre): 145-67.
- DUBAR, Claude. 1992. « Formes identitaires et socialisation professionnelle ». *Revue française de sociologie* 33 (4): 505-29.
- DUBUISSON-QUELLIER, Sophie, et Christophe GIRAUD. 2010. « Chapitre 4 / Les agriculteurs entre clôtures et passerelles ». Dans *Les mondes agricoles en politique*. Paris : Presses de Sciences Po.
- DUFOUR, Pascale. 2000. « Citoyenneté et Hors-Travail : La Construction Politique d'un Nouvel Espace Social Au Québec et En France ». Thèse de doctorat en science politique, Université de Montréal.

- . 2013. *Trois espaces de protestation : France, Canada, Québec*. 2e éd. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- DUFOUR, Pascale, Laurence BHERER, et Christine Allison ROTHMAYR. 2015. « « Faire la politique soi-même » : le cas des mobilisations contre le gaz de schiste au Québec ». *Canadian Journal of Political Science/Revue Canadienne de Science Politique* 48 (1): 125-46.
- DUFY, Caroline, et Florence WEBER. 2007. « V. Les définitions sociales du travail ». Dans *L'ethnographie économique*, 70-83. Repères. Paris : La Découverte.
- DUPONT, Yves, Pierre BITOUN, et Pierre ALPHANDÉRY. 2019. « Le sacrifice des paysans... et de presque tous les autres ». *EcoRev'* 47 (1): 105-15.
- DUSSUET, Annie, et Erika FLAHAULT. 2010. « Entre professionnalisation et salarisation, quelle reconnaissance du travail dans le monde associatif ? ». *Revue française de sciences sociales* 111 (septembre) : 35-50.
- EIKENBERRY, Angela M. 2009. « Refusing the Market: A Democratic Discourse for Voluntary and Nonprofit Organizations ». *Nonprofit and Voluntary Sector Quarterly* 38 (4): 582-96.
- EIKENBERRY, Angela M., et Jodie Drapal KLUVER. 2004. « The Marketization of the Nonprofit Sector: Civil Society at Risk? » *Public Administration Review* 64 (2) : 132-40.
- ELIAS, Norbert. 1993. *Qu'est-ce que la sociologie ?* Paris : Pocket.
- ELIASOPH, Nina. 2011. *Making Volunteers : Civic Life after Welfare's End*. Princeton University Press.
- . 2013. *The Politics of Volunteering*. 1ère ed. Cambridge ; Malden : Polity.
- ERBS, Laurent. 2018. « Le wwoof(ing) : un territoire du travail dénié ». *Sens-Dessous* 21 (1) : 43-50.
- ESPING-ANDERSEN, Gøsta. 1990. *The Three Worlds of Welfare Capitalism*. Princeton : Princeton University Press.
- ETHUIN, Nathalie. 2003. « De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990) ». *Politix* 16 (63): 145-68.
- FAVRET-SAADA, Jeanne. 1977. *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*. Bibliothèque des Sciences Humaines. Paris : Gallimard.
- . 1985. *Les mots, la mort, les sorts*. Paris : Gallimard.
- . 2009. *Désorceler. Penser/rêver*. Paris : Éditions de l'Olivier.
- FEDERICI, Silvia. 1974. *Wages Against Housework*. Bristol : Power of Women Collective and Falling Wall Press.
- . 2017. *Caliban et la sorcière*. Traduit par Senonevero et Julien Guazzini. Rupture. Genève : Entremonde.
- . 2019. *Le capitalisme patriarcal*. Traduit par Étienne Dobenesque. 1ère éd. Paris : La Fabrique.
- . 2020. « Féminisme et politique des communs ». Dans *Genre et économie solidaire, des croisements nécessaires*, par Isabelle Guérin, Isabelle Hillenkamp, et Christine Verschuur, 335-50. Cahiers genre et développement. Genève : Graduate Institute Publications.
- . 2021. « Du « salaire au travail ménager » à la politique des communs ». Traduit par Hélène Windish et Maud Simonet. *Travail, genre et sociétés* 46 (2) : 179-84.



- FERDINAND, Malcom. 2019. *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*. Anthropocène. Paris : Le Seuil.
- FERRAND-BECHMANN, Dan. 2012. « Si les bénévoles faisaient grève ? » *Revue Projet* 329 (4): 39-44.
- . 2017. « Bénévolat ou travail gratuit ? » *Revue Projet* 357 (2): 84-87.
- FILIPPI, Geneviève, et Christian NICOURT. 1987. « Domestique-professionnel : la cohérence du travail des femmes dans les exploitations agricoles familiales ». *Économie rurale* 178 (1) : 47-52.
- FILLIEULE, Olivier, et Patricia ROUX. 2009. *Le sexe du militantisme*. Paris : Les Presses de Sciences Po.
- FOUCAULT, Michel. 1984. « Des espaces autres (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967) ». *Architecture, mouvement, continuité* 5 : 46-49.
- FRANCOEUR, Julie. 2018. « La place de la paysannerie dans l'agriculture et l'espace rural québécois : enjeux théoriques et d'action publique ». Thèse de doctorat en sociologie, Montréal : Université du Québec à Montréal.
- FRASER, Nancy. 2011a. *Qu'est-ce que la justice sociale ?* Paris : La Découverte.
- . 2011b. « Féminisme, capitalisme et ruses de l'histoire ». *Cahiers du Genre* 50 (1): 165-92.
- . 2016. « Contradictions of Capital and Care ». *New Left Review* 100 (août): 99-117.
- FRAYNE, David. 2018. *Le refus du travail*. Paris : Éditions du Détour.
- GALERAND, Elsa, et Danièle KERGOAT. 2008. « Le potentiel subversif du rapport des femmes au travail ». *Nouvelles Questions Féministes* 27 (2): 67-82.
- GALSTON, William A. 2000. « Civil Society and the "Art of Association" ». *Journal of Democracy* 11 (1): 64-70.
- GAUDET, Stéphanie. 2015. « La participation sociale... entre le *care* et le don ». Dans *Le care. Éthique féministe actuelle*, par par Sophie Bourgault et Julie Perreault 137-61. Montréal : Les éditions du Remue Ménage.
- . 2020. « La société d'acrobates : responsabilité, care et participation citoyenne des jeunes ». *SociologieS*, mai.
- GAXIE, Daniel. 1977. « Économie des partis et rétributions du militantisme ». *Revue française de science politique* 27 (1): 123-54.
- . 2005. « Rétributions Du Militantisme et Paradoxes de l'action Collective ». *Swiss Political Science Review* 11 (1): 157-88.
- GEERTZ, Clifford. 1996. *Ici et Là-bas. L'anthropologie comme auteur*. Paris : Éditions Métailié.
- GESUALDI-FECTEAU, Dalia. 2016. « L'usage par les travailleurs étrangers temporaires des ressources proposées par le droit du travail : une contribution aux études portant sur l'effectivité du droit ». Thèse de doctorat en droit, Montréal : Université de Montréal.
- GIBSON-GRAHAM, J. K. 1996. *The End of Capitalism (as We Knew It): A Feminist Critique of Political Economy*. Cambridge : Oxford [U.K.]: Blackwell Publishers.
- . 2014. « Rethinking the Economy with Thick Description and Weak Theory ». *Current Anthropology* 55 (9) : 147-53.
- GIBSON-GRAHAM, J. K., Jenny CAMERON, et Stephen HEALY. 2013. *Take Back the Economy: An Ethical Guide for Transforming Our Communities*. 1ère ed. Minneapolis : University Of Minnesota Press.

- GIBSON-GRAHAM, J.K. 2008. « Diverse Economies: Performative Practices for other Worlds' ». *Progress in Human Geography* 32 (5) : 613-32.
- GIRAUD, Christophe. 2004. « Division du travail d'accueil et gratifications dans les chambres d'hôtes à la ferme ». *Cahiers du Genre* 37 (2): 71-91.
- GLASER, Barney G., et Anselm L. STRAUSS. 2010. *La découverte de la théorie ancrée: Stratégies pour la recherche qualitative*. Individu et société. Paris : Armand Colin.
- GLENN, Evelyn Nakano. 2016. « Pour une société du care ». *Cahiers du Genre* HS 4 (3): 199-224.
- GOFFMAN, Erving. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- . 1974. *Les Rites d'interaction*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- GONIN, Audrey, Josée GRENIER, et Josée-Anne LAPIERRE. 2012. « Impasses éthiques des politiques sociales d'activation ». *Nouvelles pratiques sociales* 25 (1): 166-86.
- GORZ, André. 1988. *Métamorphoses du travail, Quête du sens. Critique de la raison économique*. Débats. Paris : Galilée.
- . 1997. *Misères du présent, Richesse du possible*. Paris : Éditions Galilée.
- . 2004. *Métamorphoses du travail : Critique de la raison économique*. Paris : Folio.
- GRAEBER, David. 2018. *Bullshit Jobs*. Paris : Liens qui libèrent.
- GRANIÉ, Anne-Marie, et Agnès TERRIEUX. 2014. « « Tu fais de l'agriculture de service-s... Parce que tu es une femme ou parce que tu as une ferme ? » ». *Pour* N° 221 (1): 143-48.
- GUENTHER, Katja M. 2017. « How Volunteerism Inhibits Mobilization: A Case Study of Shelter Animal Advocates ». *The Annual Review of Sociology* 16 (2) : 240-53.
- GUÉRILLOT, Alexandre. 2021. « Le métier d'agricultrice bio ». *Travail, genre et sociétés* 45 (1): 39-55.
- GUIEN, Jeanne, et Violeta Ramirez. 2017. « Travailler à consommer ». *Terrains & Travaux* 31 (2): 45-62.
- GUILLAUMIN, Colette. 1978. « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes ». *Nouvelles Questions Féministes* 2 : 5-30.
- . 1981. « Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées ». *Sociologie et sociétés* XIII (2) : 19-32.
- GUTHMAN, Julie. 2017. « Willing (White) Workers on Organic Farms? Reflections on Volunteer Farm Labor and the Politics of Precarity ». *Gastronomica : The Journal of Critical Food Studies* 17 (1) : 15-19.
- HADJ KADDOUR, Fella et Elena WALDISPUEHL. 2022. « Réflexions sur les enjeux d'accessibilité et de protection des données sensibles : pour une rencontre éthique lors des enquêtes ethnographiques en ligne ». *Politique et Sociétés*, accepté.
- HAMIDI, Camille. 2002. « Les raisons de l'engagement associatif ». *Revue française des affaires sociales* 4 : 149-65.
- . 2006. « Éléments pour une approche interactionniste de la politisation ». *Revue française de science politique* 56 (1): 5-25.
- HAMROUNI, Naïma. 2012. « Le care invisible. Genre, vulnérabilité, domination ». Thèse de doctorat en philosophie, Montréal, Louvain : Université de Montréal, Université catholique de Louvain.

- . 2015. « Vers une théorie politique du care : entendre le care comme “service rendu” ». Dans *Le care. Éthique féministe actuelle* par Sophie Bourgault et Julie Perreault, 71-93. Les Éditions du Remue Ménage.
- HARDING, Sandra. 1986. *The Science Question in Feminism*. Reprint. Ithaca : Cornell University Press.
- HAVARD-DUCLOS, Bénédicte, et Sandrine NICOURD. 2005. « Le bénévolat n’est pas le résultat d’une volonté individuelle ». *Pensée plurielle* 9 (1) : 61-73.
- HEIN, Fabien. 2012. *Do it yourself! Autodétermination et culture punk*. 1ère éd. Congé-sur-Orne : Le Passager Clandestin.
- HÉLIN, Lucie. 2017. « Le Programme Vacances-Travail canadien : trajectoire expérientielle et usage du droit du travail ». Mémoire de maîtrise en droit du travail, Montréal : Université du Québec à Montréal.
- HÉLY, Matthieu. 2009. *Les métamorphoses du monde associatif*. Paris : Presses Universitaires de France.
- HERMAN, Patrick. 2008. *Les nouveaux esclaves du capitalisme*. Vauvert : Au Diable Vauvert.
- HERVIEU, Bertrand. 1997. *Les Agriculteurs*. 2e éd. Que sais-je ? Paris : Presses Universitaires de France - PUF.
- . 2004. « L’amélioration des plantes, un domaine emblématique pour l’INRA : histoire, identité, horizons » Dans *L’amélioration des plantes. Continuités et ruptures* par Boistard, Claire Sabbagh et Isabelle Savini Montpellier. Paris : INRA.
- HILL COLLINS, Patricia. 1990. *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness and the Politics of Empowerment*. Boston : Harper Collins Publishers.
- HIRATA, Helena. 2021. « Travail productif, travail de care ». *Actuel Marx* 70 (2) : 62-76.
- HIRATA, Helena, Françoise LABORIE, Hélène LE DOARÉ, et Danièle SENOTIER. 2005. « Travail (le concept de) ». Dans *Dictionnaire critique du féminisme*, 243-48. Paris : Presses Universitaires France.
- HIRSCHMAN, Albert. 1990. *Exit Voice & Loyalty. Responses to Decline on Firms Organizations & States*. nouv. éd. Cambridge : Harvard University Press.
- HOCHSCHILD, Arlie Russell. 2003. « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale ». *Travailler* 9 (1) : 19-49.
- . 2009. « Love and Gold ». *S&F Online*. (automne) 8(1).
- HOLT, Nicholas L., Kacey C. NEELY, Linda G. SLATER, Martin CAMIRÉ, Jean CÔTÉ, Jessica FRASER-THOMAS, Dany MACDONALD, Leisha STRACHAN, et Katherine A. TAMMINEN. 2017. « A Grounded Theory of Positive Youth Development through Sport Based on Results from a Qualitative Meta-Study ». *International Review of Sport and Exercise Psychology* 10 (1): 1-49.
- HOLTWICK, Theo. 2016. « Sowing Seeds of Civic Agriculture : *Wwoof* as an Incubator of Embodied Food Politics ». Mémoire de Maîtrise en sociologie, Colorado Springs : University of Colorado.
- HONNETH, Axel. 2004. « Organized Self-Realization: Some Paradoxes of Individualization ». *European Journal of Social Theory* 7 (4) : 463-78.
- HOOKS, bell. 1991. « Homeplace : A Site of Resistance ». Dans *Yearning: race, gender, and cultural politics*. London : Turnaround.

- HOPKINS, Carmen Teeple. 2017. « Mostly work, little play : social reproduction, migration and paid domestic work in Montreal ». Dans *Social reproduction theory : remapping class, recentering oppression*, par Tithi Bhattacharya, 191-212. London : Pluto Press.
- HUGHES, Everett C. 1958. *Men and Their Work*. Glencoe : Free Press.
- . 1962. « Good People and Dirty Work ». *Social Problems* 10 (1) : 3-11.
- . 1994. *On Work, Race, and the Sociological Imagination*. Heritage of Sociology Series. Chicago : University of Chicago Press.
- . 1996. *Le regard sociologique. Essais choisis (1957)*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- HYDEN, Goran. 2007. « L'économie de l'affection et l'économie morale dans une perspective comparative : qu'avons-nous appris ? » *Revue du MAUSS* 30 (2) : 161-84.
- IHADDADENE, Florence. 2018. « La marchandisation de l'engagement des jeunes : les “dérives” du service civique à la Ligue de l'enseignement ». *Thèse de doctorat en sociologie*, Paris 10.
- . 2018. « Politiques d'engagement ou d'employabilité ? Concurrences au sein des programmes de volontariat à Madagascar ». *Critique internationale* 81 (4) : 63-82.
- ILLICH, Ivan. 2014. *La convivialité*. Paris : Points.
- ILLOUZ, Eva. 2019. *Les marchandises émotionnelles*. Paris : Premier Parallèle.
- ION, Jacques. 1997. *La fin des militants ?* Ivry-sur-Seine : Éditions de l'Atelier.
- JANY-CATRICE, Florence, et Dominique MÉDA. 2011. « Femmes et richesse : au-delà du PIB ». *Travail, genre et sociétés* 26 (2) : 147-71.
- JEAN, Bruno. 1997. *Territoires d'avenir. Pour une sociologie de la ruralité*. Sainte-Foy, Québec : Presses de l'Université du Québec.
- . 2006. « Les études rurales québécoises entre les approches monographiques et typologiques ». *Recherches sociographiques* 47 (3) : 503-29.
- . 2012. « Les territoires ruraux au Québec : vers un modèle de développement territorial durable ». *Revue d'Économie Régionale et Urbaine* octobre (4) : 649-71.
- JEANTET, Aurélie. 2003. « « À votre service ! » La relation de service comme rapport social ». *Sociologie du travail* 45(2) : 191-209.
- JOLIN, Zachari. 2015. « Le développement de l'agroécologie au Québec : redéfinit les paradigmes agricoles ». *Mémoire de maîtrise en environnement*, Université de Sherbrooke.
- JONAS, Irène, et DJAOUIDA Séhili. 2007. « De l'inégalité à la différence. L'argumentation naturaliste dans la féminisation des entreprises ». *Sociologies pratiques* 14 (1) : 119-31.
- JOUAN, Marlène, et Clémence CLOS. 2020. « Le privé est politique... et économique ! Pour une économie politique du travail de gestation pour autrui ». *Nouvelles Questions Féministes* 39 (2) : 47-61.
- JOURDAIN, Anne. 2018. « « Faites de votre passion un métier ». Etsy, une plateforme d'émancipation féminine ? » *La nouvelle revue du travail* 13 (novembre).
- KAPESH, An Antane. 2019. *Je suis une maudite Sauvagesse. Eukuan nin matsshi-manitu innushkueu*. Montréal : Mémoire d'encrier.

- KERGOAT, Danièle. 1984. « Plaidoyer pour une sociologie des rapports sociaux. De l'analyse critique des catégories dominantes à la mise en place d'une nouvelle conceptualisation ». Dans *Le sexe du travail. Structures familiales et système productif*, par Marie-Andrée Barrère-Maurisson, 207-20. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- KEUCHEYAN, Razmig. 2014. *La nature est un champ de bataille*. Paris : Zones.
- KIMMERER, Robin Wall. 2013. *Braiding Sweetgrass : Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge and the Teachings of Plants*. Minneapolis : Milkweed Editions.
- KNEŽEVIĆ, Tamara. 2019. « La grève féministe du 14 juin 2019, vers un mouvement de masse en Suisse ». *Contretemps*, 13 juin 2019.
- KRINSKY, John, et Maud SIMONET. 2012a. « Déni de travail : l'invisibilisation du travail aujourd'hui ». *Sociétés contemporaines* 87 (3): 5-23.
- . 2012b. « La servitude et le volontaire : les usages politiques du travail invisible dans les parcs de la ville de New York ». *Sociétés Contemporaines* 87 (3) : 49-74.
- KRUZYNSKI, Anna. 2017. « L'autonomie collective en action : du Centre Social Autogéré de Pointe-Saint-Charles au Bâtiment 7 ». *Nouvelles pratiques sociales* 29 (1-2) : 139-58.
- KUEHN, Kathleen, et Thomas F. CORRIGAN. 2013. « Hope Labor: The Role of Employment Prospects in Online Social Production ». *The Political Economy of Communication* 1 (1).
- LACEY, Hugh. 2015. « Agroécologie : la science et les valeurs de la justice sociale, de la démocratie et de la durabilité ». Traduit par Mathias Lefèvre. *Écologie & politique* 51 (2) : 27-39.
- LAGRAVE, Rose-Marie. 1987. *Celles de la terre. Agricultrice : l'invention politique d'un métier*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- LAHIRE, Bernard. 2004. *L'esprit sociologique*. Paris : La Découverte.
- LAI, Po-Hsin, SHU-TZU Chuang, Mei-Chun ZHANG, et Sanjay K. NEPAL. 2020. « The non-profit sharing economy from a social exchange theory perspective: a case from World Wide Opportunities on Organic Farms in Taiwan ». *Journal of Sustainable Tourism* 28 (12): 1970-87.
- LAMONTAGNE, Dominique. 2015. *La ferme impossible*. Montréal : Écosociété.
- LANDOUR, Julie. 2017. « Les Mompreneurs ». *Travail et emploi* 150 (2) : 79-100.
- LANS, Cheryl. 2016. « Worldwide Opportunities on Organic Farms (WWOOF) as Part of the Existing Care Economy in Canada ». *Geoforum* 75 (octobre) : 16-19.
- LARA, Rafaela Pimentel, Amaia PÉREZ OROZCO, et Viviane ALBENGA. 2021. « On a oublié la dimension conflictuelle du care ». *Mouvements* 105 (1) : 127-34.
- LARRÈRE, Catherine. 1997. « La valeur intrinsèque ». Dans *Les philosophies de l'environnement*. Paris : Presses Universitaires de France.
- . 2017. « Conclusion. L'agriculture bio : la transition écologique et ses valeurs ». Dans *Les collectifs en agriculture bio. Entre idéalisation et réalisation*, par Denise Van Dam, 177-86. Références. Dijon : Educagri éditions.
- LAUGIER, Sandra. 2015. « Care, environnement et éthique globale ». *Cahiers du Genre* 59 (2): 127-52.
- LAUGIER, Sandra, et Pascale Molinier. 2009. « Politiques du care ». *Multitudes* 37-38 (2) : 74-75.

- LAVALLÉE, Sophie, et Jérôme DUPRAS. 2016. « Regards sur les systèmes de paiements pour services écosystémiques en milieu agricole au Québec ». *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, 7 (1) (avril).
- LE BIGOT, Brenda. 2017. « Penser les rapports aux lieux dans les mobilités privilégiées : étude croisée des *backpackers* en Thaïlande et des hivernants au Maroc ». Thèse de doctorat en géographie, Paris : Université Panthéon-Sorbone - Paris I.
- LEBON, Francis, et Maud SIMONET. 2017. « La réforme des rythmes scolaires, ou quand les associations font la loi et (dé)font le travail dans les services publics ? » *Revue française d'administration publique* 163 (3): 575-86.
- LECHIEN, Marie-Hélène. 2002. « Pratiques humanistes : engagements militants et investissements professionnels : trois études de cas ». Thèse de doctorat en sociologie, Paris : EHESS.
- LEFÈVRE, Sylvain. 2011. *ONG & Cie: Mobiliser les gens, mobiliser l'argent*. 1ère éd. Paris : Presses Universitaires de France.
- LEGAGNEUX, Bruno, et Valérie OLIVIER-SALVAGNAC. 2017. « Quelle main-d'œuvre contractuelle dans les exploitations agricoles ? À la base de l'éclatement du modèle familial ». *Économie rurale. Agricultures, alimentations, territoires* 357-358 (février): 101-16.
- LÉGER, Danièle, et Bertrand HERVIEU. 1979. *Le retour à la nature. « Au fond de la forêt... l'État »*. Paris : Seuil.
- LEMIEUX, Cyril. 2018. « I. Principes ». Dans *La sociologie pragmatique*, 7-35. Repères. Paris : La Découverte.
- LESSARD, Diane. 1976. *L'agriculture et le capitalisme au Québec*. Québec: L'étincelle.
- LIMA, Léa. 2011. « Les référentiels des dispositifs d'insertion professionnelle des jeunes au Québec ». Dans *Les jeunes au travail. Regards croisés France-Québec*, 207-30. Québec : Presses Universitaires de Laval.
- LINHART, Danièle. 2015. *La comédie humaine du travail : de la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*. Toulouse : Erès.
- LIOT, Françoise. 2004. *Le métier d'artiste*. Paris, France : L'Harmattan.
- LORIOU, Marc, et Nathalie LEROUX. 2015. *Le travail passionné : L'engagement artistique, sportif ou politique*. Toulouse : Erès.
- LÖWY, Michael, et Robert SAYRE. 2005. *Révolte et mélancolie : Le romantisme à contre-courant de la modernité*. Paris : Payot.
- MACCANNELL, Dean. 1976. *The Tourist: A New Theory of the Leisure Class*. New York : Schocken Books.
- MACGREGOR, Sheryllyn. 2004. « From Care to Citizenship: Calling Ecofeminism Back to Politics ». *Ethics & The Environment* 9 (mars): 56-84.
- MADEC, Annick, Sylvie MONCHATRE, et Pinar SELEK. 2019. « Enquêter sur ou enquêter avec ? Pour une pratique démocratique de la sociologie ». *Sociologies pratiques* 38 (1) : 83-95.
- MAGNAN, Axel, et Catherine LAURENT. 2018. « Les publics cibles du conseil santé-sécurité au travail en agriculture ». Rapport IRES-INRA. Grignon : INRA.

- MAILFERT, Kate. 2007. « New farmers and networks : how beginning farmers build social connections in France ». *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie* 98 (1) : 21-31.
- MARTIN, Jacqueline. 1993. « Division sexuelle du travail et bénévolat : une étude de cas à partir du festival « Jazz à Marciac » ». *Sociétés Contemporaines* 16 (1) : 111-23.
- MARX, Karl. 1867. *Le Capital. Critique de l'économie politique*. Paris : M. Lachâtre.
- . 1948. *Misère de la philosophie : Réponse à la Philosophie de la misère de M. Proudhon*. Paris : Éditions sociales.
- MASSON, Dominique. 2015. « Institutionalization, state funding and advocacy in the Quebec women's movement ». Dans *Protest and Politics: The Promise of Social Movement Societies* par Howard Ramos et Kathleen Rodgers (ed.) 79-97. Vancouver : UBC Press.
- MATONTI, Frédérique, et Franck POUPEAU. 2004. « Le capital militant. Essai de définition ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 155 (5): 4-11.
- MAURY, Elsa. 2019. « Élever, tuer, manger. Histoires de transactions multi-espèces ». Dans *Habiter le trouble avec Donna Haraway*, par Collectif. Bellevaux : Dehors.
- MAUSS, Marcel. 1924. « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques ». *L'Année sociologique* (1896/1897-1924/1925) 1 : 30-186.
- . 2012. *Essai sur le don*. 2e éd. Paris : Presses Universitaires de France.
- MAZOT-LOUDIN, Antoine. 2017. « « Au nom du peuple »? Circulations du « populisme » et représentations du populaire au Québec ». *Politix* 120 (4) : 37-60.
- . 2020. « La politique au camping. Analyse comparée des rapports au politique des classes populaires en France et au Québec ». Thèse de doctorat en science politique. Université de Montréal.
- MBEMBE, Achille. 2006. « Nécropolitique ». *Raisons politiques* 21 (1): 29-60.
- MCCARTHY, Kathleen. 1990. *Lady Bountiful Revisited: Women, Philanthropy, and Power*. New Brunswick : Rutgers University Press.
- MCINTOSH, Alison, et Tamara CAMPBELL. 2001. « Willing Workers on Organic Farms (WWOOF): A Neglected Aspect of Farm Tourism in New Zealand ». *Journal of Sustainable Tourism* 9 (2): 111-27.
- MCINTOSH, Peggy. 1989. « White Privilege: Unpacking the Invisible Knapsack ». *Peace and Freedom* Juillet/Août : 29-34.
- MÈGE, Arnaud. 2017. « « Faire autrement » ». *Terrains & Travaux* 31 (2) : 63-86.
- MENDRAS, Henri. 1967. *La fin des paysans. Innovations et changement dans l'agriculture française*. Futuribles. Paris : S.É.D.É.I.S.
- . 1992. *La fin des paysans ; suivi d'une réflexion sur la fin des paysans vingt ans après*. Le Méjan, Arles : Bruxelles : [Lausanne]: Actes Sud.
- MENSITIERI, Giulia. 2018. *Le plus beau métier du monde*. Paris : La Découverte.
- MICHELETTI, Michele. 2003. *Political Virtue and Shopping: Individuals, Consumerism, and Collective Action*. New York : Palgrave Macmillan.

- MIES, Maria. 1986. *Patriarchy and Accumulation on a World Scale : Women in the International Division of Labour*. London : Zed Books.
- MINCYTE, Diana, et Karin DOBERNIG. 2016. « Urban Farming in the North American Metropolis: Rethinking Work and Distance in Alternative Food Networks ». *Environment and Planning A: Economy and Space* 48 (9) : 1767-86.
- MINGIONE, Enzo. 1998. « Fragmentation et exclusion : la question sociale dans la phase actuelle de la transition des villes dans les sociétés industrielles avancées ». *Sociologie et sociétés* 30 (1) : 69-83.
- MISCHI, Julian. 2004. « Être communiste en milieu rural ». *Études rurales* 171-172 (3) : 61-71.
- MISSET, Séverine, et Yasmine SIBLOT. 2019. « « Donner de son temps » pour ne pas être des « assistés » ». *Sociologie* 10 (1) : 73-89.
- MOHIA, Nadia. 2008. *L'expérience de terrain*. Recherches. Paris : La Découverte.
- MOLINIER, Pascale. 2004. « La haine et l'amour, la boîte noire du féminisme ? Une critique de l'éthique du dévouement ». *Nouvelles Questions Féministes* 23 (3) : 12-25.
- . 2006. *L'énigme de la femme active : Egoïsme, sexe et compassion*. Paris : Payot.
- . 2013. *Le travail du care. Le genre du monde*. Paris : La Dispute.
- . 2016. « De la civilisation du travail à la société du care ». *Vie sociale* 14 (2) : 127-40.
- . 2018. *Le care monde : Trois essais de psychologie sociale. Perspectives du care*. Lyon : ENS Éditions.
- MOLLISON, Bill. 2012. *Introduction à la Permaculture*. Paris : Passerelles Éco.
- MONDY, Bernard. 2014. « Agriculture de services et évolution du métier d'agriculteur ». *Pour* 221 (1) : 87-96.
- MONFORTE, Pierre. 2019. « From Compassion to Critical Resilience: Volunteering in the Context of Austerity ». *The Sociological Review*, juin (20).
- MOREL, Camille, et Sébastien POULAIN. 2021. « Le bénévolat d'entreprises : un renouvellement de l'engagement dans l'action collective pris entre recherche de sens et essor des entreprises sociales ». *Nouvelle revue de psychosociologie* 32 (2) : 163-79.
- MOREL, Kevin. 2018. « Viabilité des microfermes maraîchères biologiques. Diffusion des principaux résultats de thèse. » Rapport de recherche. INRA, AgroParisTech, Université Paris-Saclay.
- MOREL, Kevin, et François LÉGER. 2017. « Chapitre 6. Impact du bénévolat, de l'implication des consommateurs et de la récupération de matériel sur la viabilité économique des microfermes ». Dans *Les collectifs en agriculture bio. Entre idéalisation et réalisation*, par Denise Van Dam, 101-16. Références. Dijon : Educagri éditions.
- MORISSET, Michel. 1987. *L'agriculture familiale au Québec*. Paris : Harmattan.
- . 2010. *Politique et syndicalisme agricoles au Québec*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- MOSTAFANEZHAD, Mary. 2016a. « Organic farm volunteer tourism as social movement participation : a Polanyian political economy analysis of World Wide Opportunities on Organic Farms (WWOOF) in Hawai'i ». *Journal of Sustainable Tourism* 24 (1) : 114-31.
- . 2016b. *Volunteer Tourism : Popular Humanitarianism in Neoliberal Times*. Boulder : Routledge.
- MOWFORTH, Martin, et Ian MUNT. 2008. *Tourism and Sustainability : Development, Globalisation and New Tourism in the Third World*. Boulder : Routledge.



- MOYSIDOU, Gesthimani. 2020. « Constructing the Moral Framework of Hospitality in Non-Commercial Homestays ». Thèse de philosophie, Edinburgh Napier.
- MUEHLEBACH, Andrea. 2012. *The Moral Neoliberal: Welfare and Citizenship in Italy*. Chicago : University of Chicago Press.
- MULLER, Pierre. 1991. « Vers une agriculture de services ? » *Économie rurale* 202 (1) : 67-70.
- MUXEL, Anne. 2010. *Avoir 20 ans en politique. Les enfants du désenchantement*. Paris : Le Seuil.
- NAKAGAWA, Yoshifumi. 2017. « WWOOFing Nature : A Post-Critical Ethnographic Study ». *Thèse de philosophie*. Monash University.
- NAUDIER, Delphine, et Maud SIMONET. 2011. *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements*. Paris : La Découverte.
- NEVEU, Érik. 2005. *Sociologie des mouvements sociaux*. Repères. Paris : La Découverte.
- NICOLAS, Frédéric. 2017. « L'agriculture biologique : un travail pas comme les autres ? » *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 32 (mai) : 69-90.
- NICOURT, Christian. 2014. « Le lent dévoilement du travail des agricultrices ». *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, 14 (1) (mai).
- NOËL, Alain. 1996. « Vers un nouvel État-providence ? Enjeux démocratiques ». *Politique et Sociétés*, (30) : 3-27.
- NOUYRIT, Henri. 1982. « Causes et conséquences des solidarités en agriculture ». *Économie rurale* 152 (1) : 44-48.
- OGOR, Yannick. 2017. *Le paysan impossible*. Le Mas d'Azi : Les éditions du bout de la ville.
- OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre. 2008. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-La-Neuve : Academia-Bruylant.
- ORGAZ-AGÜERA, Francisco, et Pablo Cañero MORALES. 2016. « Ecoturismo en comunidades rurales: análisis de los impactos negativos para la población local. Un estudio de caso ». *REVESCO. Revista de Estudios Cooperativos* 120 : 99-120.
- ORLOFF, Ann Shola. 1993. « Gender and the Social Rights of Citizenship: The Comparative Analysis of Gender Relations and Welfare States ». *American Sociological Review* 58 (3) : 303-28.
- PACHIRAT, Timothy. 2013. *Every Twelve Seconds: Industrialized Slaughter and the Politics of Sight*. Yale Agrarian Studies Series edition. New Haven : Yale University Press.
- PALOMO, María Teresa Martín. 2009. « Domestiquer le travail ». *Multitudes* 37-38 (2) : 90-97.
- PAPINOT, Christian, et Mircea VULTUR. 2011. *Les jeunesses au travail, regards croisés France-Québec*. Québec : Presses Université Laval.
- PASSY, Florence. 1998. L'action altruiste. *Contraintes et opportunités de l'engagement dans les mouvements sociaux*. Genève : Librairie Droz.
- PATEMAN, Carole. 1989. « Feminist Critiques of the Public/Private Dichotomy ». Dans *The Disorder of Women*, 118-40. Stanford : Stanford University Press.
- PAWIN, Pierre, et Adeline de LÉPINAY. 2021. « Exigence, compétences, pression et coopération au sein d'une boulangerie autogérée ». *Mouvements* 106 (2) : 121-29.

- PÉCHU, Cécile. 2007. « 3. « Laissez parler les objets ! ». De l'objet des mouvements sociaux aux mouvements sociaux comme objets ». Dans *L'atelier du politiste*. Paris : La Découverte.
- PENNIMAN, Leah. 2018. *Farming While Black: Soul Fire Farms Practical Guide to Liberation on the Land*. White River Junction, Vermont : Chelsea Green Publishing Co.
- PEREIRA, Irène. 2007. « Individualité et rapports à l'engagement militant ». *Interrogations*. 5 [en ligne].
- PÉREZ-VITORIA, Silvia. 2015. *Manifeste pour un XXI<sup>e</sup> siècle paysan*. Arles : Actes Sud.
- PERRIER, Mathieu. 2015. « « Wwoofer » en Nouvelle-Zélande, un voyage participatif ». *Pour* 226 (2) : 11-19.
- PHILLIPS, Anne. 2000. « Espaces publics, vies privées ». Dans *Genre et Politique. Débats et Perspectives*, par Thanh-Huyên Ballmer-Cao, Véronique Mottier, et Lea Sgier, 397-454. Essais. Paris : Gallimard.
- PINÇON, Michel. 1985. « Un patronat paternel ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 57 (1) : 95-102.
- PLEYERS, Geoffrey. 2016. « Engagement et relation à soi chez les jeunes alteractivistes ». *Agora débats/jeunesses* 72 (1) : 107-22.
- POLANYI, Karl. 1944. *La Grande Transformation: Aux origines politiques et économiques de notre temps*. Paris : Gallimard.
- POPPENDIECK, Janet. 1999. *Sweet Charity ? : Emergency Food and the End of Entitlement*. NY : Penguin.
- PORCHER, Jocelyne. 2002. « « Tu fais trop de sentiment », « Bien-être animal », répression de l'affectivité, souffrance des éleveurs ». *Travailler* 8 (2) : 111-34.
- . 2014. *Vivre avec les animaux*. Paris : La Découverte.
- PORCHER, Jocelyne, et Tiphaine SCHMITT. 2010. « Les vaches collaborent-elles au travail ? » *Revue du MAUSS* 35 (1) : 235-61.
- PORTA, Donatella Della. 1995. *Social Movements, Political Violence, and the State: A Comparative Analysis of Italy and Germany*. Cambridge England : Cambridge University Press.
- . 2006. *The Global Justice Movement: Cross-national and Transnational Perspectives*. Boulder : Paradigm Publishers.
- PORTWOOD-STACER, Laura. 2013. *Lifestyle Politics and Radical Activism*. New York : Bloomsbury Academic.
- PRUVOST, Geneviève. 2013a. « L'arène des proches : entre naturalisation des compétences et alternative au système des professions ». In *La sociologie d'Andrew Abbott*, par Didier Demazière et Morgan Jouvenet. Paris : La Découverte.
- . 2013b. « L'alternative écologique. Vivre et travailler autrement ». *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 60 (mars) : 36-55.
- . 2016. « Dépenser moins pour vivre mieux. Le cas de boulangers paysans vivant en yourte ». *Revue des politiques sociales et familiales* 123 (1) : 105-19.

- . 2021. *Quotidien politique*. Paris : La Découverte.
- PUDAL, Romain. 2016. *Retour de flammes*. SH/L'envers des faits. Paris : La Découverte.
- PULCINI, Elena. 2008. « 14. Assujetties au don. Réflexions sur le don et le sujet féminin ». Dans *La société vue du don*. TAP/Bibliothèque du MAUSS. Paris : La Découverte.
- . 2012. « Donner le care ». *Revue du MAUSS* 39 (1): 49-66.
- QUÉNIART, Anne, et Julie JACQUES. 2008. « Trajectoires, pratiques et sens de l'engagement chez des jeunes impliqués dans diverses formes de participation sociale et politique ». *Politique et Sociétés* 27 (3) : 211-42.
- RAÏD, Layla. 2015. « Val Plumwood : la voix différente de l'écoféminisme ». *Cahiers du Genre* 59 (2) : 49-72.
- REAU, Bertrand, et Juliette BOUTIER. 2017. « Retour à la terre : les vacanciers travailleurs dans les fermes écologiques d'un réseau international ». *Loisir et Société* 40 (3) : 420-36.
- RÉMY, Catherine. 2016. « Agir avec l'animal. Pour une approche ethnographique des relations hybrides ». *L'Année sociologique* 66 (2) : 299-318.
- RÉMY, Jacques. 2010. « Introduction ». Dans *Les mondes agricoles en politique*, 41-50. Académique. Paris : Presses de Sciences Po.
- RIFKIN, Jérémy. 1997. *La fin du travail*. Paris : La Découverte.
- RIGAUX, Natalie. 2004. « Le sens politique du volontariat ». *Pensée plurielle* 7 (1): 7-10.
- RIMLINGER, Constance. 2019. « Travailler la terre et déconstruire l'hétérosexisme : expérimentations écoféministes ». *Travail, genre et sociétés* 42 (2): 89-107.
- ROBERT, Camille. 2017. *Toutes les femmes sont d'abord ménagères: Histoire d'un combat féministe pour la reconnaissance du travail ménager*. Montréal : Somme toute.
- ROBERT, Cécile. 2007. « Les transformations managériales des activités politiques ». *Politix* 79 (3) : 7-23.
- ROBERT, Dominique, et Stéphanie GAUDET. 2018. *L'aventure de la recherche qualitative*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- RODET, Diane. 2013. « Une production engagée : sociologie des labels, chartes et systèmes participatifs de l'économie solidaire. » *Thèse de doctorat en sociologie*, Conservatoire national des arts et métiers - CNAM.
- ROSOL, Marit. 2012. « Community Volunteering as Neoliberal Strategy ? Green Space Production in Berlin ». *Antipode* 44 (1) : 239-57.
- RUIZ, Gérard. 2013. « Le tourisme durable : un nouveau modèle de développement touristique ? » *Revue internationale et stratégique* 90 (2) : 97-105.
- SABOURIN, Éric. 2007. « L'entraide rurale, entre échange et réciprocité ». *Revue du MAUSS* 30 (2) : 198-217.

- . 2012. « Chapitre 5. Organisation paysanne et structures de réciprocité ». In *Organisations et sociétés paysannes*, 103-40. Versailles : Éditions Quae.
- SADOCK, Virginie. 2003. « Résumé ». *Travailler* 10 (2) : 93-106.
- SAFRI, Maliha, et Julie GRAHAM. 2010. « The Global Household: Toward a Feminist Postcapitalist International Political Economy ». *Signs : Journal of Women in Culture and Society* 36 (1) : 99-125.
- SALMONA, Michèle. 2003. « Des paysannes en France : violences, ruses, résistances ». *Cahiers du Genre*, L'Harmattan, 2 (35) : 117-40.
- . 2010. « Une pensée de l'action avec la nature et le vivant : la Mètis et Jean-Pierre Vernant ». In *Agir en clinique du travail*, édité par Yves Clot et Dominique Lhuiler, 185-202. Clinique du travail. Toulouse : Érès.
- SAMAK, Madlyne. 2014. « Un engagement par le travail ? Enquête sur les maraîchers biologiques des Alpes-Maritimes ». *Thèse de doctorat en sociologie*, Paris : École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- SANGHERA, Balihar. 2018. « Contributive Injustice and Unequal Division of Labour in the Voluntary Sector ». *Sociological Research Online* 23 (2): 308-27.
- SATO, Leny. 2013. « Travailler à la marge : reconnaître des « professions oubliées » ». *Nouvelle revue de psychosociologie* 15 (1): 91-104.
- SCHOLZ, Roswitha. 2019. *Le sexe du capitalisme: « Masculinité » et « féminité » comme piliers du patriarcat producteur de marchandise*. Albi : Crise & Critique.
- SCHÜTZ, Gabrielle. 2018. *Jeunes, jolies et sous-traitées : les hôtesses d'accueil*. Travail et salariat. Paris : La Dispute.
- SENNETT, Richard. 2000. *Le Travail sans qualités : Les conséquences humaines de la flexibilité*. Paris : Albin Michel.
- SERVOLIN, Claude. 1972. « L'absorption de l'agriculture dans le mode de production capitaliste ». In *L'univers politique des paysans*. Paris : Presses de Sciences Po.
- SHACHAR, Itamar Y. 2014. « The White Management of 'Volunteering': Ethnographic Evidence from an Israeli NGO ». *VOLUNTAS: International Journal of Voluntary and Nonprofit Organizations* 25 (6) : 1417-40.
- SIMONET, Maud. 2010. *Le travail bénévole : Engagement citoyen ou travail gratuit ?* Paris : La Dispute.
- . 2018. *Travail gratuit : la nouvelle exploitation ?* Paris : Éditions Textuel.
- . 2020. « Le workfare ou la mise au travail gratuit des allocataires de l'aide sociale ». *Regards croisés sur l'économie* 27 (2) : 184-93.
- SOPER, Kate. 2020. *Post-Growth Living: For an Alternative Hedonism*. Brooklyn : Verso Books.
- SOURDRIL, Anne, et Georges AUGUSTINS. 2011. « Du voisinage à la parenté : le « système à maison » aux prises avec le changement social dans le canton d'Aurignac ». *Ethnologie française* 42 (1) : 79-92.

- STAR, Susan Leigh., et Anselm STRAUSS. 2004. « Layers of Silence, Arenas of Voice: The Ecology of Visible and Invisible Work ». *Computer Supported Cooperative Work (CSCW)* 8 : 9-30.
- STENGERS, Isabelle. 2019. *Résister au désastre*. Marseille : Wildproject.
- STOESSEL-RITZ, Josiane. 2017. « Agriculture et lien social : travailler la terre et produire des transactions sociales pour le bien commun ». Dans *Ruralité, nature et environnement*, 149-80. Toulouse : Érès.
- SUCHMAN, Lucy. 1995. « Making Work Visible ». *Communications of the ACM* 38 (9) : 56-64.
- SWIDLER, Ann, et Susan Cotts WATKINS. 2009. « 'Teach a Man to Fish': The Doctrine of Sustainability and Its Effects on Three Strata of Malawian Society ». *World development* 37 (7) : 1182-96.
- TARROW, Sidney, et Charles TILLY. 2008. *Politique(s) du conflit : De la grève à la révolution*. Paris : Presses de Sciences Po.
- TERRY, William. 2014. « Solving Labor Problems and Building Capacity in Sustainable Agriculture through Volunteer Tourism ». *Annals of Tourism Research* 49 (novembre) : 94-107.
- THIÉRY, Olivier, et Sophie HOUDART. 2011. *Humains, non-humains*. Paris : La Découverte.
- THOMPSON, E. P. 1971. « The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century ». *Past & Present*, 50 : 76-136.
- . 1975. *Whigs and Hunters. The Origin of the Black Act*. London : Breviary Stuff Publications.
- . 2004. *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*. Paris : La Fabrique.
- TIBERJ, Vincent. 2017. *Les citoyens qui viennent : Comment le renouvellement générationnel transforme la politique en France*. Paris : Presses Universitaires de France.
- TILLY, Charles. 2004. *Social Movements, 1768-2004*. Boulder : Routledge.
- TRONTO, Joan C. 2008. « Du care ». *Revue du MAUSS* 32 (2) : 243-65.
- TRONTO, Joan C., et Berenice FISHER. 1990. « Toward a Feminist Theory of Caring ». Dans *Circles of Care*, 36-54. NY: Suny Press.
- TURNER, Fred. 2006. *From Counterculture to Cyberculture: Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the Rise of Digital Utopianism*. Édition illustrée. Chicago : University of Chicago Press.
- VAN DE VELDE, Cécile, Patricia LONCLE, et Valérie BECQUET. 2012. *Politique de jeunesse : le grand malentendu*. Questions de société. Nîmes : Champ social.
- VARELA, Paula, Mariela CAMBIASSO, Luciana NOGUEIRA, Josefina Lazcano SIMONIELLO, Lucio Pandolfo GRECO, Juliana YANTORNO, Vanesa SALAZAR, et al. 2020. « Mujeres Trabajadoras : Puente la Producción y la Reproducción. Lugar de trabajo y militancia en la nueva ola feminista ». *Ceíl Conicet, Género y Trabajo* 1.
- VIELLE, Pascale, Philippe POCHE, et Isabelle CASSIERS. 2006. *L'État social actif : Vers un changement de paradigme ?* Deuxième édition revisitée. Bruxelles : P.I.E-Peter Lang S.A., Éditions Scientifiques Internationales.

- VIGOUR, Cécile. 2005. *La comparaison dans les sciences sociales*. Repères. Paris : La Découverte.
- VIRET, Jérôme-Luther. 2006. « Vagabonds et mendiants dans les campagnes au nord de Paris dans le premier tiers du XVIIIe siècle ». *Annales de démographie historique* 111 (1) : 7-30.
- VOGEL, Lise. 2017. « Foreword ». In *Social reproduction theory : Remapping Class, Recentering Opression*, par Tithi Bhattacharya, 12-16. London : Pluto Press.
- VRASTI, Wanda, et Jean Michel MONTSION. 2014. « No Good Deed Goes Unrewarded: The Values/Virtues of Transnational Volunteerism in Neoliberal Capital ». *Global Society* 28 (3) : 336-55.
- WAGNER, Anne Catherine. 2019. « La fabrique de l'intérêt collectif ». *Terrains & Travaux* 35 (2) : 137-59.
- WARING, Marilyn. 1997. *Three Masquerades: Essays on Equality, Work, and Human Rights*. Toronto : University of Toronto Press, Scholarly Publishing Division.
- WASER, Anne-Marie, et Charles STOESSEL. 2017. « Faire avec l'incertain. Nourrir les hommes ou nourrir sa vie ? Maraîchers et apiculteurs bio ». *Nouvelle revue de psychosociologie* 24 (2) : 157-71.
- WEARING, Stephen. 2001. *Volunteer Tourism: Experiences That Make a Difference*. Oxon: Cabi Publishing.
- WEBER, Florence. 2001. *Le travail à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- . 2008. *Le travail au noir : une fraude parfois vitale ?* Paris : Éditions Rue d'Ulm.
- WEDEEN, Lisa. 2010. « Reflections on Ethnographic Work in Political Science ». *Annual Review of Political Science* 13 (1) : 255-72.
- WEIL, Simone. 2014. *Conditions premières d'un travail non servile*. Paris : L'Herne.
- WEST, Candace, et Don H. ZIMMERMAN. 1987. « Doing Gender ». *Gender & Society* 1 (2) : 125-51.
- WILBUR, Andrew. 2013. « Growing a Radical Ruralism: Back-to-the-Land as Practice and Ideal ». *Geography Compass* 7 (2): 149-60.
- WILLEMEZ, Laurent. 2002. « La rationalisation de la solidarité ». In *L'Humanitaire et le management des dévouements*, par Annie Collovald, Laurent Willemez, et Marie-Hélène Lechien. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- WILLIAMS, Allan, et Vladimir BALAZ. 2014. « Tourism Risk and Uncertainty ». *Journal of Travel Research* 54 (janvier).
- WILSON, Amanda. 2015. *Sowing the Seeds of a Collective Autonomy: An Analysis of Post-Capitalist Possibilities in Food-Based Livelihoods*. Thèse de doctorat. Carleton : Carleton University.
- WIMMER, Andreas, et Nina Glick SCHILLER. 2003. « Methodological Nationalism, the Social Sciences, and the Study of Migration: An Essay in Historical Epistemology ». *International Migration Review* 37 (3): 576-610.
- ZARCA, Bernard. 1993. « Indépendance professionnelle, relations entre les sexes et mobilisations collectives ». *Sociétés Contemporaines* 16 (1): 77-109.

ZELIZER, Viviana. 2008. « L'Économie du care ». *Revue Française de Socio-Économie* 2 (2): 13-25.

ZUNIGO, Xavier. 2007. « « Visiter les pauvres », sur les ambiguïtés d'une pratique humanitaire et caritative à Calcutta ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 170 (5) : 102-9.





## **Annexes**

# 1. Corpus de documentation institutionnelle

## 1.1. Documents analysés

Titre	Auteur·ice	Institution	Date
<b>QUÉBEC</b>			
Agriculture et agroalimentaire : assurer et bâtir l'avenir	Jean Pronovost Pascale Tremblay Mario Dumais	Commission sur l'avenir de l'agriculture et de l'agroalimentaire québécois (CAAAQ)	2008
Les aspirations et les besoins des jeunes qui nourriront le Québec de demain : analyse multisectorielle de l'établissement en agriculture		Union des producteurs agricoles (UPA); Fédération de la relève du Québec	2015
Les solutions à la pénurie généralisée de main-d'œuvre agricole		Front commun pour obtenir plus de travailleurs horticoles	2015
Du cédant au repreneur : planifier et réussir un transfert d'entreprise agricole à une relève non apparentée	Lucie Veillette	Centre d'innovation sociale en agriculture (CISA)	2016
Politique bioalimentaire 2018-2025		MAPAQ, Gouvernement du Québec	2018
<i>Remuer ciel et terre.</i> La relève agricole féminine au Québec.	Nathalie Bissonnette	Conseil du statut de la femme	2018
Travail agricole. Les normes du travail au Québec		Commission des normes, de l'équité, de la santé et de la sécurité au travail (CNESST)	2019
Étude sectorielle de la production agricole au Québec. Volet main-d'œuvre		Groupe AGEKO ; Agricarrières	2019
Les femmes en agriculture. Cultiver les possibles	Nathalie Bissonnette	Conseil du statut de la femme	2019

Le secteur agricole au Québec. Quelques grandes tendances à la lumière des derniers recensements de l'agriculture	Ulrich Zombre	BioClips	2019
Agir. Pour une agriculture durable. Plan 2020-2030		MAPAQ	2020
Travailler à la ferme : j'y vais sur le champ !		AgriJob ; UPA	2020
Une profession agricole plurielle entre héritage et innovation	Noé Guiraud et Patrick Mundler	Université Laval	2021
<b>FRANCE</b>			
Les femmes dans le monde agricole	Céline Laisney	Centre d'études et de prospective du ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation	2012
Analyse de la mise en œuvre de la Dotation Jeune Agriculteur 2007-2013		Observatoire national de l'installation transmission	2014
L'emploi salarié dans les fermes bio		Observatoire de la production bio de la Fédération nationale d'agriculture biologique (FNAB)	2016
La transition agroécologique : défis et enjeux	Claire Claveirole	Conseil économique social et environnemental (CESE)	2016
Convention nationale de partenariat relative à la lutte contre le travail illégal en agriculture		Ministère de l'Agriculture, l'Agroalimentaire et de la Forêt ; ministère du Travail, de l'Emploi, de la Formation Professionnelle et du Dialogue Social	2017
L'engouement pour la bio se poursuit	Antoine Besnard	Fédération régionale d'agriculture biologique de Bretagne	2017

Travail non déclaré. Audition du Comité Central de la Mutuelle Sociale agricole		Conseil d'orientation pour l'emploi	2018
La part des femmes en agriculture en 2016		Mutuelle sociale agricole (MSA)	2018
L'entraide agricole		Mutuelle sociale agricole (MSA)	2018
Quelle est la place des femmes dans l'agriculture biologique ?	Alexandre Guérillot, Sophie Chignard, Fiona Marty	Fédération nationale d'agriculture biologique (FNAB) ; Agence Bio	2018
Les priorités de l'Inspection du Travail pour 2019		Ministère du Travail	2019
Emplois précaires en agriculture	Catherine Laurent et al.	Centre d'études et de prospective du ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation	2019
Devenir agricultrice bio. Les clés pour s'installer	Sophie Rigondaud	Fédération nationale d'agriculture biologique (FNAB)	2019
Performance environnementale des exploitations agricoles et emploi	Estelle Midler et al.	Centre d'études et de prospective du ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation	2019
ActifAgri. Transformations des emplois et des activités en agriculture		Centre d'études et de prospective du ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation	2019
Devenir agricultrice bio. Les clés pour s'installer	Sophie Rigondaud	Fédération nationale d'agriculture biologique (FNAB)	2019
Qui sont les travailleurs détachés en France	Selma Mahfouz	Direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques (DARES)	2021

## 1.2. Typologie des travailleur·euses agricoles selon la contractualisation du travail

<b>Type 1</b>	<b>Travailleur·euse indépendant·e</b>
<b>Type 2</b>	Aide-permanente d'un·e membre de la famille bénéficiant de sécurité sociale
<b>Type 3</b>	Salarié·e permanent (avec contrat de travail)
<b>Type 4</b>	Travailleur·euse non permanent·e : sans salaire, apprenti·e. La relation de travail implique trois parties : le/la fermier·ère, l'apprenti·e, et l'école/université.
<b>Type 5</b>	Travailleur·euse non permanent·e (apprenti·e) : gagne un salaire mais est dans un programme d'apprentissage
<b>Type 6</b>	Employé·e temporaire dont la nationalité est celle du lieu de travail
<b>Type 7</b>	Employé·e temporaire issu·e d'un autre pays
<b>Type 8</b>	Employé·e partagé·e au sein d'une coopérative
<b>Type 9</b>	Travailleur·euse intérimaire
<b>Type 10</b>	Salarié·e d'un prestataire de service
<b>Type 11</b>	Travailleur·euse détaché·e payé·e à l'étranger
<b>Type 12</b>	Travailleur·euse indépendant·e avec une activité fermière ne permettant pas de dégager suffisamment de revenu pour être considéré comme agriculteur·ice
<b>Type 13</b>	Travail sous conditions spéciales comme le woofing : le travail est vu comme une opportunité d'apprentissage en échange du gîte et du couvert
<b>Type 14</b>	Travailleur·euses illégaux

Source : à partir de Magnan et Laurent 2018, cité par Dediou 2019.

## 2. Recensement des hôtes de fermes adhérent·es au réseau WWOOF en Bretagne

Note explicative : J'ai réalisé deux recensements des fermes inscrites dans le réseau WWOOF en Bretagne et au Québec ont été réalisés en 2019<sup>1</sup>, à partir de l'accès aux annonces des hôtes par mon adhésion aux associations WWOOF France et WWOOF Canada. Le tableau ci-dessous est un extrait du recensement breton, qui classe les fermes selon les critères suivants (les colonnes du tableau) :

1. Nom du lieu (anonymisé)
2. Description donnée sur le site
3. Prénom de la personne à contacter
4. Est-ce que le lieu est une ferme ? (oui/non)
5. Est-ce qu'il s'agit d'une ferme commerciale ? (oui/non)
6. Date à laquelle la personne a rejoint le réseau
7. Activités pratiquées dans le lieu selon le code suivant : Api C = Apiculture; B = Boulangerie; Br = Brasserie; C = Céréales; CS = Cueillette sauvage; E = Élevage; ÉcoC = Écoconstruction; F = Foresterie; M = Maraîchage; MSV = Maraîchage sol vivant; P = Potager; PermaC = Permaculture; PL = Produits laitiers; V = Verger; Vi = Vignoble
8. Nombre de mois où les woofeur·euses sont accueilli·es au cours de l'année
9. Enfants acceptés = (e); Animaux acceptés = A (a)
10. Conditions d'hébergement
11. Durée minimum de séjour
12. Régime des repas selon le code suivant : V = végétarien; Vn = végane; O = omnivore
13. Langues parlées par les hôtes selon le code suivant : F = français; E = espagnol; I = italien; Po = portugais; All = allemand; Né = néerlandais; Br = breton; LSF : langue française des signes

---

<sup>1</sup> Les données utilisées ont été collectées entre le 14 et le 18 novembre 2019.

Nom de la ferme	Description	Qui reçoit	Ferme Comr	Hôte depu	Activités	Mois ouve	Nombres c	Enfants/Ar	Hébergem	Temps de 1 Repas	Langues
	Lieu d'accueil et d'échange autour de la permaculture		non	non	nov-17 P, EcoC, V, PermaC, C	12	1	e	Camping-car	3-4 semaines v	a
	Ferme biologique sans label		non	oui	juill-14 E, P, PermaC, ApiC, Éc	11	2		Chambre	1-2 semaines v o	a e
	Pépinière, verger, atelier de jus de fruits, quelques a		oui	oui	févr-13 P, PermaC, ÉcoC, V, E	12	2	e	Chambre	jusque 2 sem: v o	a e
	Ferme en création au bord du Golfe du Morbihan en		oui	non	mai-16 E, M, ApiC, B, ÉcoC, P,	12	2		Yourte, tipi, c tout ok	v o	
	Ferme en démarrage		non	non	janv-11 P, CS, V	12	2		Chambre	1-2 semaines v o vn	a
	Ferme biologique		oui	oui	avr-17 E, PL, P	2	1	e a	Camping, Cab	que entre un: v o	a i e po
	Projet de microferme permacole		oui	non	avr-19 P, ÉcoC, PermaC	4	2	a	Camping	jusque 3 sem: v	a e
	Maison avec potager, verger		non	non	août-11 P, ApiC, ÉcoC, CS, Perr	6	2	e	Chambre, car	jusque 3 sem: v o vn	a e
	Forêt comestible et gîte créatif en construction		non	non	juin-18 F, M, V, ÉcoC, PermaC	5	2	e	Chambre, Car	jusque 3 sem: v	a e
	Ferme biologique certifiée Ab (Écocert)		oui	oui	nov-10 E, PL	12 4+		e	Camping, cab	1-2 semaines v o	a e
	Ferme biologique certifiée au cœur des montagnes r		oui	oui	mars-18 PermaC, CS, M, V, P, É	6	2		Chambre, cat	1-2 semaines v o vn	a
	Ferme de concept plein air		oui	oui	nov-18 E, ÉcoC, F, P, PermaC	12	1		Cabane	jusque 3 sem: o	
	Mille et un projets à la Villa Albertine, entre Mer et l		oui	oui	mai-17 F, P, CS, ÉcoC, V	5 4+		e	Camping-car, tout ok	v o vn	a
	Production laitière biologique et vaches		oui	oui	janv-19 E, M, ÉcoC, CS, PL, B	12	2	e a	Chambre	1-2 semaines v o vn	a e i
	Lieu de vie collectif		non	non	juin-17 P, ÉcoC, PermaC, CS, /	4	2	e	Chambre, car	3-4 semaines v vn	a e i po
	Producteur de plants bio (maraîchers, aromatiques,		oui	oui	janv-17 P, PermaC, M, CS	12	2		Cabane	jusque 3 sem: v o	
	Ferme biologique organisée en collectif autour des p		oui	oui	oct-15 CS, ÉcoC, P, V, Perma	12	2	e	Chambre+	3-4 semaines v	a
	Le Monde selon les chevaux		non	oui	févr-16 E, PermaC, P	12	2		Chambre+	1 mois v vn	a
	Légumes naturels et de saison au centre Bretagne		oui	oui	févr-17 P, M	8	2		Cabane	3-4 semaines o v	a
	Ferme biologique certifiée Nature et Progrès		oui	oui	juill-19 M, V, ÉcoC, E, Perma	12	2	a	Camping	tout ok o v v	a i e
	Ferme biologique, un petit coin de paradis dans le M		oui	oui	déc-18 É, C, P	12	1		Chambre+	1-2 semaines o	
	Ferme biologique		oui	oui	août-19 M	10	2		Chambre+	1-2 semaines o v	a
	Paysans-boulangers sur une micro ferme diversifiée v		oui	oui	mai-19 P, ÉcoC, B, V, ApiC, CS	7	2		Cabane	1-2 semaines o v	a
	Ferme maraîchère biologique certifiée BioCohérenc		oui	oui	mai-11 M, PermaC	12	2		Chambre	tout ok o v vn	a e
	Maison avec potager et éco-site		non	non	avr-11 P, PermaC, CS, ÉcoC	5	3		Camping-car	1-2 semaines vn	
	Ferme collective diversifiée nichée au cœur du Mort		oui	oui	janv-19 E, ApiC, P, F, V, C, ÉcoC	12	1	e a	Chambre+	1-2 semaines o v	a po e
	Ferme biologique certifiée AB		oui	oui	mars-11 E, M, V, CS, P, ApiC, F,	12	1		Camping-car	2 semaines max	
	Lieu de vie autour de la permaculture et de la poteri		non	non	août-16 P, CS, ÉcoC, PermaC, \	5	2		Chambre+	3-4 semaines v	
	Microferme		oui	oui	déc-18 PL, ÉcoC, MSV, M, Pei	6	2	e a	Camping, can	1-2 semaines o v vn	a all e
	Maison avec potager		non	non	juill-08 PermaC, V, B, ÉcoC, P	12 4+		e a	camping-car	1 Semaine mi v	a
	Ferme certifiée en Agriculture Biologique en Bretag		oui	oui	avr-17 M, P, V, CS	6	1		chambre	1-2 semaine o v vn	a
	Production de semences potagères, aromatiques et		oui	oui	février 2018 P, ÉcoC, M	8	2	e a	Cabane+	1-2semaine ju o v vn	
	Petit lieu écologique en milieu forestier sauvegardé		non	non	sept-16 PermaC, P, CS	7	2		cabane	1-2 semaines o v	a

## 3. Entretiens

### 3.1. Protocole de recrutement des woofeur·euses

En commençant la recherche par des entrevues exploratoires avec des connaissances proches, c'est ensuite grâce à l'effet « boule-de-neige » que d'autres participant·es ont été recruté·es. J'ai ensuite multiplié les points d'entrée et recruté au sein de réseaux divers : connaissances, médias sociaux, covoiturage, etc. J'ai recruté directement sur la plateforme WWOOF pour un seul des entretiens. Pour toutes les sollicitations envoyées, j'ai fait face à quelques absences de réponse et un refus d'entretien.

Au cours de la recherche, j'ai tenté d'avoir un panel de bénévoles représentatif des statistiques fournies par les associations WWOOF. Je constate ainsi en cours de recherche qu'alors même que les woofeurs représentent un peu moins d'un tiers des adhérents, j'ai peu de bénévoles qui s'identifient comme homme pour le cas québécois. J'effectue alors quelques recherches et repère une personne sur un groupe numérique dédié à la ferme où j'ai effectué mon pré-terrain. Au regard de son commentaire, il parle de lui au masculin et semble avoir séjourné à la ferme. Je le contacte et il accepte de participer. Ironie du sort, je découvre que c'est sa compagne qui l'a convaincu de partir en woofing, et elle se joint à nous au cours de l'entretien qui a lieu en visioconférence, alors que j'achève le terrain au début de la pandémie internationale.



### 3.2. Liste des participant·es aux entretiens

Nom	Rôle	Lieu	Date	Durée
<b>1. Mathilde</b>	Woofeuse en Espagne	Mon domicile (Québec)	11 janvier 2019	1h30
<b>2. Yasmina</b>	Woofeuse au Québec et en France	Café à Lille (France)	19 janvier 2019	1h30
<b>3. Lola</b>	Woofeuse en France	Café à Rouen (France)	30 janvier 2019	1h
<b>4. Elsa</b>	Woofeuse au Chili, Pérou et Argentine	Café à Rouen (France)	31 janvier 2019	1h
<b>5. Thibault</b>	Woofeur au Chili, Pérou et Argentine	Domicile du participant (France)	6 février 2019	1h10
<b>6. Lorenzo</b>	Woofeur en France	Café à Rouen (France)	10 février 2019	1h30
<b>7. Solange</b>	Coordinatrice de la Confédération paysanne de Bretagne	Siège de la Confédération paysanne de Bretagne (France)	15 février 2019	1h
<b>8. Paul</b>	Woofeur au Québec et en France	Domicile du participant (France)	18 février 2019	1h10
<b>9. Nessim</b>	Woofeur en Afrique du Sud et en Tanzanie	Café à Rouen (France)	20 février 2019	1h15
<b>10. Justine</b>	Woofeuse en France	Domicile de la participante (France)	21 février 2019	1h

<b>11. Soline et Laura</b>	Woofeuses en France	Café à Rouen (France)	2 mars 2019	1h
<b>12. Sébastien</b>	Chargé de mission à la Fédération régionale des syndicats d'exploitants agricoles (FRSEA)	Bureau du participant, Chambre d'agriculture de Bretagne (France)	4 mars 2019	1h10
<b>13. Virginie</b>	Avocate spécialiste en droit du travail	Cabinet de l'avocate à Rennes (France)	7 mars 2019	1h
<b>14. Martine</b>	Chargée de mission à la Fédération des coopératives d'utilisation du matériel agricole (CUMA) de l'ouest	Locaux de la CUMA à Rennes (France)	7 mars 2019	1h
<b>15. Laurent</b>	Poste à responsabilité à la Mutuelle sociale agricole (MSA) de Bretagne	Caisses de la MSA Portes de Bretagne à Vannes (France)	8 mars 2019	1h40
<b>16. Sylvain</b>	Hôte WWOOF France de la ferme des Graines d'Espoir; woofeur en France	En extérieur à la ferme au cours du nettoyage des poireaux (France)	19 mars 2019	1h30
<b>17. Aurélie</b>	Hôte WWOOF France de la ferme des Graines d'Espoir; woofeuse en France	Dans la serre à semis de la ferme (1/2); zone de	21 et 22 mars 2019	1h40

		lavage des légumes (2/2) (France)		
<b>18. Cédric</b>	Hôte WWOOF France de la ferme des Champs-Paître	À la ferme en extérieur (France)	14 avril 2019	1h10
<b>19. Julie</b>	Hôte WWOOF France de la ferme des Champs-Paître	À la ferme en extérieur (France)	17 avril 2019	1h10
<b>20. Jean-Luc</b>	Hôte WWOOF France de la ferme des Champs-Paître	À la ferme en extérieur (France)	19 avril 2019	1h
<b>21. Iris</b>	Salariée agricole à la ferme des Champs-Paître; woofeuse en France	À la ferme en extérieur (France)	20 avril 2019	45 min
<b>22. Monique</b>	Hôte WWOOF France en Bretagne	À la ferme, dans la pépinière (France)	26 avril 2019	50min
<b>23. Patrice</b>	Travailleur agricole et conjoint de Monique	Dans le mobil-home adjacent à la ferme (France)	26 avril 2019	1h20
<b>24. Christine</b>	Woofeuse en France	Entretien téléphonique (France)	17 mai 2019	1h
<b>25. Laëtitia</b>	Membre des bureaux de WWOOF France	En extérieur lors de l'Assemblée Générale de l'association (France)	30 mai 2019	1h

<b>26. Jonathan</b>	Membre des bureaux de WWOOF France	En extérieur lors de l'Assemblée Générale de l'association (France)	1 <sup>er</sup> juin 2019	1h
<b>27. Christian et François</b>	Postes à responsabilité à la caisse centrale de la Mutuelle sociale agricole	Caisse Centrale de la Mutuelle Sociale Agricole à Bobigny (France)	6 juin 2019	1h
<b>28. Marine</b>	Woofeuse au Québec	Mon domicile (Québec)	26 juin 2019	1h
<b>29. Alexandre</b>	Woofeur au Québec, y compris au Hameau Vert	En randonnée lors de notre jour de congé (Québec)	13 juillet 2019	1h10
<b>30. Jérôme</b>	Hôte WWOOF Canada au Hameau Vert	Maison des stagiaires au-dessus de la ferme (Québec)	21 juillet 2019	50min
<b>31. Nebaya</b>	Hôte WWOOF Canada au Hameau Vert ; woofeuse au Québec et en Colombie-Britannique	Au bord de la piscine de l'écovillage (Québec)	23 juillet 2019	1h20
<b>32. Martin</b>	Woofeur au Mexique et au Québec; habitant du Hameau Vert	Extérieur de la ferme (Québec)	24 juillet 2019	1h10
<b>33. Joël</b>	Hôte WWOOF Canada; woofeur au Québec, en	En voiture sur le chemin d'une	20 août 2019	1h

	Ontario et en Colombie Britannique	livraison de légumes (Québec)		
<b>34. Cathy</b>	Hôte WWOOF Canada; woofeuse au Québec, en Ontario et en Colombie Britannique	Au marché (Québec)	22 août 2019	1h20
<b>35. Maryse</b>	Woofeuse au Québec	Café à Montréal (Québec)	27 septembre 2019	50min
<b>36. Élise</b>	Woofeuse à Hawaï	Mon domicile (Québec)	8 octobre 2019	1h
<b>37. Joanie</b>	Woofeuse au Maroc et au Québec	Café à Montréal (Québec)	18 octobre 2019	50min
<b>38. Denis</b>	Salarié de l'Arterre	Café à Québec (Québec)	30 octobre 2019	1h10
<b>39. Louis</b>	Membre des bureaux de l'Union Paysanne	Visioconférence (Québec)	31 octobre 2019	1h20
<b>40. Jean-Vincent</b>	Coordonnateur du développement de l'agriculture biologique à l'UPA	Cafétéria de l'UPA à Longueuil (Québec)	1 <sup>er</sup> novembre 2019	1h20
<b>41. Paola</b>	Woofeuse au Québec	Café à Rouen (France)	14 décembre 2019	1h10
<b>42. André, Séverine, Flora et Christelle</b>	Salarié·es à l'Inspection du travail de Bretagne	Locaux de la DIRECTE à Rennes (France)	16 décembre 2019	1h20
<b>43. Loïg</b>	Salarié de la FRAB en Bretagne	Locaux de la FRAB à Rennes (France)	16 décembre 2019	1h

<b>44. Ludovic</b>	Responsable des conseillers d'entreprise à la Chambre d'Agriculture de Bretagne	Locaux de la Chambre d'agriculture de Bretagne à Rennes (France)	17 décembre 2019	1h30
<b>45. Élodie</b>	Animatrice aux Jeunes Agriculteurs (JA) de Bretagne	Locaux de la Chambre d'Agriculture de Bretagne à Rennes (France)	18 décembre 2019	1h
<b>46. Simon</b>	Woofeur en Irlande, Danemark et Suède	Café à Rouen (France)	10 janvier 2020	1h20
<b>47. Manuela</b>	Woofeuse au Québec	Mon domicile (Québec)	1 <sup>er</sup> février 2020	1h
<b>48. Tessa</b>	Woofeuse au Québec, en France et en Suisse	Café à Montréal (Québec)	28 février 2020	1h40
<b>49. Sandrine</b>	Salariée de WWOOF France	Visioconférence (Elle au Québec et moi en France)	Jeudi 12 mars 2020	2h20
<b>50. Jose</b>	Woofeur au Québec	Mon domicile (Québec)	10 avril 2020	1h50
<b>51. Nora</b>	Avocate en droit du travail spécialisée en agriculture au Québec	Visioconférence (Québec)	1 <sup>er</sup> mai 2020	50min
<b>52. Mei</b>	Woofeuse au Québec et aux États-Unis	Visioconférence (Québec)	14 mai 2020	1h50
<b>53. Étienne et Noémie</b>	Woofeur et woofeuse au Québec	Visioconférence (Québec)	30 mai 202	50min

<b>54. Isabelle</b>	Poste à responsabilité au sein d'Agricarrières	Entretien téléphonique (Québec)	16 juin 2020	1h
<b>55. Connie</b>	Salariée de WWOOF Canada	Visioconférence (Québec)	27 novembre 2020	1h30
<b>56. Audrey</b>	Travailleuse agricole et membre de la CAPÉ	Visioconférence (Québec)	3 décembre 2020	1h30

### 3.3. Les contextes d'entretiens

Les lieux d'entretien ont varié selon les types d'acteur·ices. Pour les acteur·ices institutionnel·les, l'idéal est de se rendre sur leur lieu de travail des participant·es. Cela permet tout d'abord de « rencontrer l'institution », de voir le degré de sécurité (est-ce qu'il faut présenter sa carte d'identité, passer des tourniquets pour accéder aux locaux, etc.), mais aussi de prendre de la documentation dans les salles d'attente, voir ce qui est affiché aux murs et se faire une idée de l'univers de travail. Par exemple, je constate en me rendant dans les bureaux de la Confédération paysanne que l'antenne régionale du syndicat partage ses locaux avec l'association Solidarité Paysans.

Avec les bénévoles, je privilégie les entretiens au domicile des personnes. En plus de leur éviter un déplacement, je peux ainsi découvrir leur espace de vie et éventuellement repérer des indices d'un engagement politique.

Quant aux hôtes, trouver un temps calme propice à l'entretien a constitué un défi sur quasiment toutes les fermes. J'ai toutefois repéré des moments de « flottements » au cours des activités, puis ai négocié les entretiens. Par exemple, je constate aux Graines d'Espoir que le mardi matin est consacré au conditionnement des poireaux avec Sylvain. L'activité consiste à les nettoyer, les tailler et les répartir par petites bottes à attacher. Elle dure environ deux heures et se fait dans le calme. Je propose ainsi à Sylvain la semaine suivante d'enregistrer nos échanges. Je réitère ce type d'expérience dans la serre à semis avec Aurélie, en voiture avec Joël et au marché avec Cathy.



### 3.4. Grilles d'entretien

#### 3.4.1. Note sur l'évolution des grilles d'entretien

Les grilles d'entretiens ont été adaptées et retravaillées au gré de l'avancement de la recherche. Par exemple, la première question destinée à briser la glace avec les bénévoles était « comment as-tu entendu parler du woofing ». Je réalise que cette question met à rude épreuve la mémoire des personnes, et présente peu d'intérêt pour la recherche. Elle est ainsi remplacée par « peux-tu me raconter ce qui t'a amené·e à te rendre sur la ferme », qui permet d'entrer par un récit dans le vif du sujet.

Le risque de dérive vers un interrogatoire scolaire plane sur la situation d'entretien. Par exemple, à la question « qu'est-ce que tu as appris au cours de ton expérience de bénévolat », j'ai reçu des réactions très différentes qui varient selon le profil social des participant·es. Si la synthèse de leurs connaissances et savoir-faire acquis ne pose pas de problèmes particuliers pour certain·es, voire entraîne une surenchère dans l'énumération (surtout celles et ceux qui ont des profils de « bon·nes élèves »), pour d'autres cette question jette un froid. Après un silence Maryse finit par me dire :

*Et de cette première expérience est-ce que j'avais l'impression d'avoir appris beaucoup de choses ?*

Et bien... moi je suis vraiment une personne qui a la misère à apprendre, tu sais mettons justement des fois ils nous suggéraient des lectures, ils ont plein de livres chez eux, sur le fromage et tout, j'ai bien de la misère à faire ça, donc pour moi, c'est une des raisons pour laquelle je trouve ça le fun d'être à long terme avec eux, parce que je suis pas capable de prendre toutes les informations et puis de dire « oh j'ai appris telle telle chose », j'ai besoin de le vivre et puis de l'enregi, de comme... ma mémoire, les gestes l'enregistrent et puis que... donc je peux pas dire genre j'ai appris vraiment beaucoup cette première année-là, j'ai juste découvert ce monde-là, et puis je m'en suis imprégnée et puis ça aurait pu arrêter là et puis... c'est ça, je suis pas la personne qui va poser le plus de question et puis enregistrer le plus d'informations et puis... j'ai juste besoin de, de vivre et puis de comme comprendre lentement.<sup>1</sup>

Je reformule la question de manière plus subjective : « qu'est-ce que tu retires de cette expérience », où même si des apprentissages pratiques étaient mentionnés, c'était sous l'angle du rapport de la personne à ce savoir plutôt que sous une forme objectivée et formelle<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Entretien avec Maryse, bénévole au Québec, Québec, 27 septembre 2019.

<sup>2</sup> Bernard Lahire (2004) souligne ce biais dans les rapports au savoir des individus quand il explique que si on demande à un·e élève ce qu'il ou elle a appris à l'école, cette personne se focalisera sur les savoirs officiels et passera sous silence les apprentissages sociaux tels que « tricher, ruser avec l'autorité ». Il écrit en ce sens que « si

Enfin, des questions ont été ajoutées en cours de recherche. Dans le cas des entretiens avec les woofeur·euses, j'ai ajouté une question sur le refus d'exécuter certaines tâches, et aussi sur les possibles expressions de la reconnaissance des hôtes à leur travail.

---

on les interroge sur ce qu'ils ont « appris » et sur leurs « savoirs », les acteurs se référeront plus facilement à tous les temps officiels et explicites de transmission des savoirs (l'école et tous les lieux que l'on fréquente explicitement pour apprendre une activité ou acquérir une compétence : apprendre la danse, la photographie, le dessin, etc.) qu'à tout ce qu'ils ont appris sans le savoir (dans la fréquentation ordinaire des situations récurrentes de la vie familiale, amicale ou professionnelle). [...] On garde davantage à l'esprit les savoirs issus de nos apprentissages explicites et l'on ne sait guère parler en revanche des dispositions cognitives, évaluatrices, affectives, etc. construites non consciemment dans les liens d'interdépendance qui nous relient à d'autres acteurs. Autant il peut être facile de déclarer que l'on sait lire, écrire et compter ou que l'on est capable de résoudre une équation de second degré, autant il est difficile de désigner les compétences et les dispositions construites indépendamment de *tout dispositif pédagogique explicite*. Dans certaines situations de socialisation l'enfant (puis l'adulte) est amené à *construire* des habitudes, des dispositions, des savoirs et des savoir-faire dans des cadres socialement organisés, sans qu'il y ait eu véritablement « transmission » expresse (volontaire, intentionnelle). » (p.144).

### 3.4.2. Grille d'entretien avec les woofeur·euses

#### **Motivations individuelles au woofing**

Qu'est-ce qui t'a amené·e à te rendre sur la ferme ?

C'était nouveau comme expérience ? Par rapport à ton mode de vie ? Ton entourage ?

Comment est-ce que tu as choisi cette ferme-là ?

Selon quels critères ? Est-ce qu'il y avait des éléments non négociables pour toi ?

Est-ce que tu avais une assurance ?

Combien ça t'a coûté en tout ?

À quoi tu t'attendais avant d'y aller ? Avais-tu des doutes ?

#### **L'expérience à la ferme**

Raconte-moi toi arrivée, comment tu as été accueilli·e.

Est-ce que tu peux me décrire la production, les lieux, qui compose le collectif de travail ?

Est-ce que tu peux me raconter comment ça se passait une journée typique ?

C'était combien d'heures par jour ?

Comment ça se passait la répartition des tâches ?

Qu'est-ce que tu as fait concrètement comme tâches ?

Ça te plaisait ? Qu'est-ce que tu préférerais ?

Comment ça se passait l'organisation logistique ? Ça comptait dans le temps de participation ?

Est-ce que pour toi la ferme/le lieu aurait pu fonctionner sans les bénévoles ?

Le reste du temps, qu'est-ce que tu faisais ?

Est-ce qu'il y a des choses qui t'ont ennuyé·e ?

Et ta relation avec les hôtes ?

Est-ce qu'ils et elles étaient reconnaissants de ta participation ?

Comment ils et elles te le montraient ?

Qu'est-ce que tu en retires de cette expérience-là ? Ton plus beau souvenir ?

Penses-tu poursuivre ta participation à ce type de projets ?

#### **Parcours professionnel et aspirations**

Est-ce que tu peux me raconter ton parcours scolaire ? Poursuite d'études ?

Et les différents emplois que tu as occupés ?

Comment tu vois le travail que tu faisais dans la ferme par rapport à ces emplois-là ?

Est-ce que c'est quelque chose que tu vas mettre sur ton CV ?

Est-ce qu'on te pose des questions là-dessus en entretien professionnel ?

Quelles sont tes aspirations professionnelles ?

## **Engagement**

Est-ce que tu as déjà été engagé·e dans des associations, des organismes communautaires, des partis politiques ?

Est-ce que pour toi le woofing ça relève de l'engagement ?

Est-ce que cette expérience t'a fait changer d'avis sur certaines choses/t'as conduit à des changements dans ton mode de vie ?

## **Profil sociologique**

Identification au genre

Âge

Profession des parents

Lieu d'habitation

Diplômes

## **Questions finales**

Est-ce que tu vois des choses à ajouter par rapport à tout ce qu'on a dit ?

As-tu des personnes à me référer pour des entretiens futurs ?

Merci !

### 3.4.3. Grille d'entretien avec les hôtes

#### **Histoire de la ferme**

Comment en es-tu arrivé·e à être propriétaire de/travailler sur cette ferme ?

Est-ce que c'est en continuité avec ton cheminement professionnel ou en rupture ?

Quel a été ton parcours scolaire et professionnel ?

Est-ce que tu peux me raconter l'historique du projet, son évolution, les défis ?

D'où vient le choix de la bio ?

Es-tu impliqué·e dans des organisations professionnelles/militantes ?

Est-ce que tu arrives à vivre de ton métier ?

Est-ce que le travail à la ferme te plaît ?

#### **Organisation du woofing**

Comment en es-tu arrivé·e à accueillir des woofeur·euses

Comment tu les choisis ? Sur quels critères ? Des refus ?

Comment tu gères l'accueil ? Le contact, les tâches logistiques, l'encadrement.

Comment s'organisent les activités ? Est-ce que c'est fixe ou bien ça peut changer selon les woofeur·euses ? Tu leur demandes avant de répartir les tâches ?

L'aspect pédagogique ça prend quelle forme au quotidien ?

Est-ce que tu passes beaucoup de temps avec les woofeur·euses ? En dehors de la ferme ?

Ça se passe comment la vie en communauté ?

Comment l'accueil s'accorde avec la vie de famille ?

Est-ce que tu as déjà eu des moins bonnes expériences ?

Penses-tu poursuivre l'accueil de bénévoles ?

#### **Profil sociologique**

Identification au genre

Âge

Profession des parents

Lieu d'habitation (locataire ou propriétaire)

Diplômes

Revenu

#### **Questions finales**

Est-ce que tu vois des choses à ajouter au vu de tout ce qu'on a dit ?

#### **3.4.4. Grille d'entretien avec les acteur·ices institutionnel·les**

Note explicative : La grille varie selon le type d'acteur·ice institutionnel interrogé·e. Celle donnée en exemple ci-dessous a été utilisée avec une personne de l'organisation Agricarrières

##### **L'action au sein d'Agricarrières**

L'organisation en quelques mots

Votre mission au sein de l'organisation

Les différents projets menés actuellement

Collaboration avec d'autres organisations (UPA ; Arterre ; Capé ; EmploiQuébec...)?

Un dernier gros dossier géré par l'organisation

##### **L'agriculture au Québec**

Quelles sont les enjeux spécifiques au Québec pour l'agriculture par rapport au reste du Canada ?

Quelles sont les difficultés ou les obstacles dans ce secteur ?

Quelle est la place des femmes en agriculture ?

##### **La main-d'œuvre en agriculture**

Quelle est la situation de l'emploi agricole (avant la COVID) ? Peut-on parler de pénurie de main-d'œuvre ?

Comment le métier s'est-il transformé au cours des dernières années (part de travail administratif ; mutation du modèle familial...)?

Quelle est l'action menée par Agricarrières contre la crise de la relève agricole ? Par exemple, y-a-t-il des actions ou des programmes pour valoriser et faire la promotion de l'emploi agricole ? Quel est le public ciblé ?

Quels sont les profils attirés par le métier agricole ?

Comment est comptabilisé le travail sur les exploitations ?

Y-a-t-il des programmes de sensibilisation au sein des formations agricoles sur l'enjeu de la surcharge de travail ?

Quelle est la place de l'agriculture bio dans l'emploi agricole ?

##### **Le travail agricole aux marges**

Comment sont gérés les stages ? Y a-t-il des réglementations spécifiques applicables aux stages, au programme d'apprentissage en milieu de travail ?

Et l'entraide entre pair·es ou avec la famille, est-ce que ce type de « coup de main » peut être considéré comme du travail illégal ?

Quelle est la place du bénévolat parmi les différents types de main-d'œuvre ?

Quels peuvent être ses avantages ?

Quels sont les liens entre tourisme et emploi agricole ?

Quels sont les risques d'avoir recours à des bénévoles non formé·es ?

Comment les producteur·ices sont-ils et elles formé·es à savoir transmettre leur métier ?

**Situation actuelle** (en lien avec la pandémie)

Pouvez-vous dire quelques mots sur le programme *J'y vais sur le champ* ? Quel type de profils sont attirés ? Comment gérer la formation de ce nouveau type de public ?

Cette ouverture de l'emploi agricole pourrait-elle avoir des conséquences durables sur l'emploi ?

Souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

Merci !

## 4. Observations

### 4.1. Calendrier des observations

Nom de la ferme	Lieux	Date	Durée
Le jardin des amis (pré-terrain)	Québec	Juin 2018	10 jours
Graines d'Espoir	Bretagne	Mars 2019	1 mois
Champs-Paître	Bretagne	Avril 2019	3 semaines
Hameau Vert	Québec	Juillet 2019	1 mois
Inspir'action	Québec	Août 2019	3 semaines

### 4.2. Profil personnel de woofeuse en France



**Agathe**  
[Modifier le profil](#)

#### Présentation

 Agathe Lelièvre, 27 ans  
 De Mont-Saint-Aignan, France

 Mis à jour il y a un mois  
 Membre depuis janvier 2019

#### À propos de moi

Je m'appelle Agathe, je suis française et vit au Québec depuis deux ans. Je travaille comme auxiliaire d'enseignement à l'Université de Montréal. Dans mes études et dans ma vie personnelle, je m'intéresse aux modes de vie écoresponsables et j'essaie de m'engager en ce sens. J'ai découvert le woofing l'année passée et je trouve que c'est une voie super intéressante d'apprentissage, de partage et de découverte du travail de la terre :)

#### Ce qui me motive à faire du wwoof

Avoir la chance de vivre avec les résidents d'un endroit, faire un travail manuel, m'éduquer en agriculture, m'éduquer en culture biologique, m'éduquer en mode de vie durable, reconnecter avec la nature !



### 4.3. Un premier woofing exploratoire

#### Le jardin des ami·es (Québec)



**Figure 13.** Le jardin des ami·es<sup>1</sup>

Avant de rendre mon projet de thèse, j'ai effectué un pré-terrain d'une dizaine de jours dans une ferme située dans une petite commune touristique au Nord-Ouest du Québec. Elle m'a été recommandée par des ami·es qui y sont allé·es l'été précédent et qui ont apprécié leur expérience de vie en collectivité avec les hôtes de la ferme et les autres woofeu·euses. La ferme appartient à deux géran·tes, Frédéric et Julie-Anne. Il et elle ont tous deux un métier à côté de la ferme, lui est sapeur-pompier et elle boulangère. Le collectif de travail est composé de Frédéric, Julie-Anne, Anne-Marie employée pour l'été et de la douzaine de woofeu·euses accueilli·es des mois de mai à octobre. Le collectif cultive de petits fruits et des légumes diversifiés vendus en circuit court ou bien sur le marché de la ville.

---

<sup>1</sup> Photographie personnelle le 16 juin 2019.

Au cours de cette première expérience d'une dizaine de jours, je me rends compte que la vision du travail « idéalisée » dans le woofing est traversée par des contradictions sur le terrain, où la réalité des tâches donne par exemple lieu à un travail répétitif. En effet, au moment de mon passage, les hôtes sont débordés par les tâches de désherbage qui occupent quasiment l'intégralité de notre temps de participation. Je m'aperçois aussi que les cadres conceptuels de la sociologie du travail ne permettent pas de rendre compte du travail domestique et de la vie commune, alors même que les moments de partage occupent plus de la moitié de mes notes de terrain à l'issue de ce séjour. Force a été de constater qu'il fallait élargir ma conception du travail et du temps de travail si je voulais saisir les expériences de woofing dans leur globalité.

#### **4.4. La prise de contact avec Nebaya *via* WWOOF Canada**

J'ai envoyé ce message le 7 janvier 2019 à Nebaya, la responsable des stagiaires au Hameau Vert depuis mon profil sur la plateforme WWOOF Canada.

« Je me présente je m'appelle Agathe, j'ai 25 ans, je suis originaire de France et je serais vraiment contente de venir travailler comme stagiaire dans votre écocommunauté en juillet. Le projet a l'air passionnant, et le fait que vous ayez plusieurs petites entreprises dans la confection de produits me donne vraiment envie de venir découvrir votre travail. De mon côté, je m'intéresse beaucoup aux modes de vie durables et à la décroissance. Côté expérience, j'aime travailler en plein air, j'ai travaillé plusieurs fois comme bénévole dans des fermes (maraîchage biologique surtout) et j'ai aussi été salariée pour faire les vendanges une saison. Aussi, j'étudie en ce moment à l'Université de Montréal et je fais une recherche sur le volontariat en agriculture biologique, donc ma venue serait également motivée par l'envie de comprendre comment fonctionne le travail bénévole sur la ferme et dans la communauté, et puis quelles sont les motivations des volontaires à venir, aussi en me basant sur ma propre expérience. En plus du travail bénévole, j'aimerais beaucoup pouvoir écouter votre expérience et éventuellement celle des autres membres lors d'entretiens. J'ai des documents de certification éthique qui détaillent mon projet, je peux vous les transmettre au préalable si besoin.

Avez-vous des préférences pour des dates de venue ? Idéalement, j'aimerais rester au moins deux semaines et maximum un mois et je suis disponible en juillet et en août.

Je suis à votre disposition pour un appel ou un Skype bien sûr!

Un grand merci :)

Bonne soirée »

## 4.5. Déclaration sur l'honneur entre l'hôte et le/la woofeur·euse



# DÉCLARATION DU WWOOFING

entre hôte et WWOOFeur.se

Prénom et nom du WWOOFeur .....  
Remplir une déclaration par WWOOFeur

Adresse mail .....

Prénom et nom de l'hôte .....

Nom et adresse du lieu d'accueil .....

Dates de séjour prévues ..... au .....

**L'HÔTE**

**LE.A WWOOFEUR.SE**

- Moi, membre de l'association WWOOF France, déclare que les personnes que j'accueille chez moi sont également bien membres de l'association et font partie de mes diverses relations familiales, amicales, associatives ou d'entraide.
- Mes accueillis viennent partager ma vie et mes activités par envie de découverte, pour faire connaissance, pour se rapprocher de la nature, pour approcher par la pratique : l'agriculture biologique, la permaculture, l'éco-construction et d'autres techniques écologiquement saines, pour se ressourcer...
- Il s'agit d'une relation libre et égalitaire, entre individus responsables et autonomes. Le WWOOFeur est un bénévole, c'est-à-dire qu'il rend un service sans contrepartie qui pourrait être qualifié d'avantage en nature.
- Je les invite à participer à mes activités librement et à partager les tâches de ma vie quotidienne. Ils y contribuent à leur rythme, selon leurs envies et capacités, comme des amis qui se donnent un coup de main, sans contrainte horaire ni rémunération.
- C'est pourquoi nous n'attendons pas de nos accueillis d'être performants, ni même productifs. De même, nous ne leur promettons pas un programme d'apprentissage, ni un niveau de compétence. Nous nous efforçons simplement d'être disponible et de montrer ce que nous croyons être le bon geste (sans garantie !).
- Nous avons souscrit une assurance responsabilité civile qui nous couvrirait pour les dommages dont nous serions responsables, mais nous ne prenons pas en charge la responsabilité civile de nos accueillis.

J'ai bien lu les mentions ci-dessus et je les approuve.      Signature hôte      Signature WWOOFeur.se

Fait à ..... le .....

- Moi, membre de l'association WWOOF France, déclare que je viens participer aux activités de mes hôtes de façon libre et bénévole, dans un esprit d'échange et de réciprocité.
- Mon adhésion à WWOOF France n'inclut pas d'assurance : je reconnais avoir souscrit une assurance responsabilité civile qui me couvrirait pour les dommages dont je serais responsable durant mon séjour.
- Je désire découvrir, gratuitement, par la pratique : l'agriculture biologique, la permaculture, l'éco-construction ou autres techniques écologiquement saines.
- Je désire participer à une vie de famille simple, écologique et proche de la nature.
- Je suis libre de ma durée de séjour, ainsi que de mes allées et venues et de mon rythme de vie.
- Je suis ravi.e de participer aux activités agricoles suivantes :  
.....  
.....  
.....  
.....
- Et aussi, je viens me ressourcer loin de la pollution et prendre un bon bol d'air !



La Beunaz - 74500 Saint-Paul-en-Chablais  
[www.woof.fr](http://www.woof.fr) / [support@woof.fr](mailto:support@woof.fr) / 09 70 26 63 36  
SIRET 50197506400020 - Association loi 1901

Source : WWOOF France, <http://docs.woof.fr/documents/declaration-fr.pdf> - consulté le 20 octobre 2021.

## 5. Formulaire de consentement

### Formulaire d'information et de consentement

« Quand les volontaires se mettent au vert... Les usages sociaux du volontariat en France et au Québec »

#### Qui dirige ce projet ?

Moi, Agathe Lelièvre. Je suis étudiante au doctorat à l'Université de Montréal, au département de science politique. Ma directrice de recherche est Laurence Bherer, professeure agrégée au département de science politique.

#### Décrivez-moi ce projet

Ce projet cherche à comprendre les transformations du volontariat, en prenant comme cas le volontariat en contexte éco-responsable. Dans le cadre de la comparaison France-Québec, je souhaite comprendre les motivations des volontaires à participer à des séjours de volontariat dans les fermes biologiques, et aussi celles des porteurs de projet à recevoir des volontaires.

#### Si je participe, qu'est-ce que j'aurai à faire ?

Votre participation consiste m'accorder une entrevue, durant laquelle je vous demanderai le récit de votre expérience de volontariat, ainsi que vos motivations à vous y engager. L'entrevue devrait durer environ une heure et avec votre permission, je vais l'enregistrer sur magnétophone afin de pouvoir ensuite transcrire ce que vous m'aurez dit sans rien oublier. Si vous préférez que je ne vous enregistre pas, je pourrai simplement prendre des notes.

#### Y a-t-il des risques ou des avantages à participer à cette recherche?

Il n'y a pas de risques particuliers à participer à ce projet. Vous pourrez à tout moment refuser de répondre à une question ou même mettre fin à l'entrevue si vous vous trouvez dans une situation d'inconfort, ou bien que vous changez d'avis.

Il n'y a pas d'avantages spécifiques à participer à ce projet, hormis la possibilité de contribuer collectivement à la connaissance de nouvelles formes de volontariat éco-responsables.

#### Est-ce que mes données personnelles seront protégées?

Oui ! Les renseignements personnels que vous nous donnerez demeureront confidentiels. Aucune information permettant de vous identifier d'une façon ou d'une autre ne sera publiée. De plus, je vais attribuer à chaque participant-e à la recherche un pseudonyme et je serai la seule à connaître votre identité. Les données seront conservées dans un lieu sûr. Les enregistrements et toute information permettant de vous identifier seront détruits 7 ans après la fin de mon projet. Ensuite, je ne conserverai que les réponses transcrites, mais sans aucune information concernant les personnes qui me les auront données.

#### Est-ce que je suis obligé de répondre à toutes les questions et d'aller jusqu'au bout?

Votre participation à ce projet est entièrement volontaire et vous pouvez à tout moment vous retirer de la recherche sur simple avis verbal et sans devoir justifier votre décision, sans conséquence pour vous. Si vous décidez de vous retirer de la recherche, vous pouvez m'écrire par courriel à l'adresse indiquée ci-dessous.

À votre demande, tous les renseignements qui vous concernent pourront aussi être détruits. Cependant, après le déclenchement du processus de publication, il sera impossible de détruire les analyses et les résultats portant sur vos données.

#### À qui puis-je parler si j'ai des questions durant l'étude?

Pour toute question relative à l'étude, vous pouvez me contacter au numéro de téléphone [REDACTED] (Québec), ou bien par courriel [REDACTED]

Pour toute préoccupation sur vos droits ou sur les responsabilités des chercheurs concernant votre participation à ce projet, vous pouvez contacter le Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences par courriel à l'adresse [ceras@umontreal.ca](mailto:ceras@umontreal.ca) ou par téléphone au 514 343-7338 ou encore consulter le site Web <http://recherche.umontreal.ca/participants>.

Si vous avez des plaintes concernant votre participation à cette recherche, vous pouvez communiquer avec l'ombudsman (c'est un « protecteur des citoyens ») au numéro de téléphone 514 343-2100 ou en communiquant par courriel à l'adresse [ombudsman@umontreal.ca](mailto:ombudsman@umontreal.ca) (**l'ombudsman accepte les appels à frais virés**).

### **Comment puis-je donner mon accord pour participer à l'étude ?**

En signant ce formulaire de consentement et en me le remettant. Je vous laisserai une copie du formulaire que vous pourrez conserver afin de vous y référer au besoin.

### **Consentement**

---

#### **Déclaration du participant ·e**

- Je comprends que je peux prendre mon temps pour réfléchir avant de donner mon accord ou non à participer à la recherche.
- Je peux poser des questions à la chercheuse et exiger des réponses satisfaisantes.
- Je comprends qu'en participant à ce projet de recherche, je ne renonce à aucun de mes droits ni ne dégage la chercheuse de ses responsabilités.
- J'ai pris connaissance du présent formulaire d'information et de consentement et j'accepte de participer au projet de recherche.

Signature du/de la participant-e : \_\_\_\_\_

Date :

\_\_\_\_\_

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom :

\_\_\_\_\_

### **Engagement de la chercheuse**

J'ai expliqué au participant-e les conditions de participation au projet de recherche. J'ai répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées et je me suis assurée de la compréhension du/de la participant-e. Je m'engage, avec l'équipe de recherche, à respecter ce qui a été convenu au présent formulaire d'information et de consentement.

Signature de la chercheuse : \_\_\_\_\_ Date :

Nom : Lelièvre Prénom : Agathe